SCIENCE-FICTION

PHILIP JOSÉ FARMER

LE BATEAU FABULEUX

Philip José Farmer

Le bateau fabuleux
(The fabulous riverboat)

Le fleuve de l’éternité
II

1971

1.

— La résurrection, c’est comme la politique, décréta Samuel Langhorne Clemens. Elle vous fait partager votre lit avec d’étranges compagnons de route. Et je ne peux pas dire que ce soit de tout repos.

Sa longue-vue sous le bras, il faisait les cent pas sur la dunette du *Dreyrugr* (L’Ensanglanté) tout en tirant sur un long cigare vert. Ari Grimolfsson, le timonier, qui ne comprenait pas l’anglais, le regarda d’un air stupide. Clemens traduisit tant bien que mal en ancien nordique. Le timonier garda son air stupide.

Clemens jura en anglais et le traita de barbare arriéré. Depuis trois ans qu’il pratiquait, jour et nuit, le norrois du dixième siècle, il n’avait réussi à se faire comprendre qu’à moitié de la plupart des hommes et des femmes qui vivaient à bord du *Dreyrugr*.

— A quatre-vingt-quinze ans et des millénaires de poussières, je commence, comme Huckleberry Finn, par descendre le Fleuve en radeau, jusqu’à ce que je tombe sur ce stupide vaisseau viking sur lequel je m’embarque pour le remonter. Et la prochaine fois, ce sera quoi ? A quel moment pourrai-je enfin réaliser mon rêve ?

Sans desserrer le coude pour ne pas lâcher sa précieuse longue-vue, il fit claquer son poing dans le creux de sa paume et continua de soliloquer :

— Du fer ! Il me faut du fer ! Mais où en trouver sur cette planète où il n’y a que des hommes et pas de métaux ? Pourtant, il faut bien qu’il y en ait ! Comment Erik

se serait-il procuré sa hache, autrement ? Mais y en aura-t-il assez ? Sans doute pas. Il doit s'agir d'une météorite de petite taille, qui ne suffira pas pour mon projet. Encore faut-il la découvrir. Et pour cela, où aller ? Le Fleuve a peut-être plus de trente millions de kilomètres de long. S'il y a du fer, qui me dit qu'il n'est pas à l'autre bout ?

Non, impossible ! Il faut qu'il soit relativement près de l'endroit où Erik a trouvé sa hache. Disons dans un rayon de cent cinquante mille kilomètres. Mais qui sait si nous n'allons pas dans la direction opposée ? L'ignorance, dit-on, est la mère de l'hystérie. Ou vice versa ?

Il prit sa longue-vue pour inspecter la rive droite et poussa un nouveau juron. Ses demandes réitérées de longer la rive de plus près pour pouvoir distinguer les visages s'étaient toujours heurtées à un refus de la part d'Erik la Hache, le roi qui était à la tête de la flotte viking. Il disait que, tant qu'ils se trouveraient en territoire ennemi, ils navigueraient le plus près possible du milieu du Fleuve.

La flotte était composée de trois bateaux identiques. Le *Dreyrugr*, qui servait de navire amiral, avait une longueur de vingt-quatre mètres et était presque exclusivement construit en bambou. Sa coque, longue et basse, se prolongeait par une figure de proue en chêne sculpté représentant une tête de dragon et par une poupe en forme de queue de serpent spiralée. Mais là s'arrêtait la ressemblance avec un drakkar viking, car le *Dreyrugr* comportait également un gaillard d'avant et une dunette dont les côtés étaient en surplomb au-dessus de l'eau. Les deux mâts en bambou avaient un gréement aurique. Les voiles, minces mais résistantes, étaient faites avec l'estomac du « dragon » qui habitait les profondeurs du Fleuve. Il y avait aussi un gouvernail commandé par une roue installée sur la dunette.

De petits boucliers ronds, en cuir et en bois de chêne, étaient accrochés à l'extérieur, tout autour du bordage. Les

avirons étaient en place sur leurs râteliers. Le *Dreyrugr* remontait le vent en louvoyant, manœuvre qu'ignoraient les anciens Scandinaves du temps où ils vivaient sur la Terre.

Les hommes et les femmes qui n'avaient rien à faire étaient assis sur les bancs des rameurs. Ils bavardaient, jouaient aux dés ou au poker. De l'intérieur de la dunette montaient d'occasionnelles exclamations de joie ou de dépit, accompagnées de claquements secs. Erik et ses lieutenants étaient en train de jouer au billard, ce qui avait le don, en un moment pareil, d'exaspérer Clemens. Erik savait pourtant qu'à quelques kilomètres en amont, des pirogues de guerre devaient appareiller pour les intercepter tandis que d'autres, déjà, les poursuivaient. Mais le roi viking affectait un calme olympien. Comme Drake, selon la légende, avant de mettre en déroute l'Invincible Armada.

— Mais les conditions présentes sont différentes, grommela Sam Clemens. Il n'est pas facile de manœuvrer sur un fleuve qui n'a guère plus de deux kilomètres de large. Et il n'y aura pas de tempête pour nous venir en aide.

Il scruta la rive avec sa longue-vue. Il ne faisait que cela depuis trois ans qu'il remontait le Fleuve. C'était un homme de taille moyenne, avec une tête assez grosse qui accentuait l'étroitesse de ses épaules. Ses yeux bleus étaient surmontés par des sourcils en broussaille. Son nez était busqué et ses cheveux d'un brun roux avaient une bonne longueur. Il ne lui manquait que sa grosse moustache, si célèbre du temps où il vivait sur la Terre. Dans le Monde du Fleuve, les hommes étaient imberbes. Par contre, sur son torse, c'était une véritable toison de poils roux qui grimpait à l'assaut de sa pomme d'Adam.

En guise de vêtements, il portait un pagne de tissu blanc autour de la taille, un ceinturon de cuir où il accrochait ses armes et sa longue-vue, et des sandales en cuir. Sa peau était bronzée par le soleil torride.

Il abaissa sa longue-vue pour regarder les vaisseaux ennemis qui naviguaient dans leur sillage. A cet instant, il aperçut comme un éclair qui traversait le ciel. Cela ressemblait à un cimeterre blanc brusquement surgi du néant pour retomber derrière les montagnes.

Sam avait sursauté. Il avait observé de nombreux météores dans des ciels nocturnes, mais aucun n'avait jamais atteint la taille de celui-là. Son image demeura gravée dans sa rétine pendant une seconde ou deux, puis elle disparut. Sam oublia l'incident et se remit à scruter la rive avec sa longue-vue.

A cet endroit, la plaine devait faire environ deux kilomètres de large. Les inévitables pierres à graal la jalonnaient, espacées les unes des autres d'un kilomètre et demi. Les collines étaient couvertes de pins, de chênes, d'ifs et d'arbres à fer, dont le bois était si dur qu'aucun outil de silex ne pouvait l'entamer.

Au loin se dressait la barrière montagneuse, haute de six à neuf mille mètres selon les endroits, qu'aucun homme n'avait jamais réussi à escalader.

La zone qu'ils étaient en train de traverser était surtout peuplée d'Allemands du début du dix-neuvième siècle, auxquels se mêlaient, comme d'habitude, dix pour cent d'une ethnie différente, en l'occurrence une peuplade originaire de la Perse antique. A cela s'ajoutait aussi, dans la proportion de un pour cent environ, une minorité qui semblait choisie au hasard dans le temps comme dans l'espace.

La longue-vue balayait la plaine parsemée de huttes en bambou et s'arrêtait longuement sur le visage des gens qui s'étaient massés sur la rive, apparemment pour assister à la bataille navale. Hommes et femmes étaient vêtus de pagnes ou de kilts de couleurs très diverses. Les femmes avaient en plus des bandeaux de tissu drapés autour de la poitrine. Presque tout le monde était armé de lances à

pointe de silex ou bien d’arcs et de flèches, mais ce n’était pas pour participer au combat.

Clemens émit un grognement soudain en ajustant la mise au point sur l’un des riverains. A cette distance, avec un instrument aussi rudimentaire, il ne distinguait pas très nettement ses traits, mais ses épaules massives et son teint basané lui disaient quelque chose Où avait-il déjà vu cette tête-là ?

Brusquement, il se souvint. L’homme ressemblait de manière frappante aux quelques photos qu’il avait pu voir sur la Terre du célèbre explorateur anglais, sir Richard Francis Burton. Il manquait, bien sûr, la moustache et la barbe fourchue, mais tout le reste rappelait étrangement Burton. Sam Clemens soupira et tourna la lunette vers d’autres visages, car déjà le vaisseau s’éloignait de cette partie de la rive.

Il ne connaîtrait jamais la véritable identité de cet homme. Il aurait voulu descendre pour lui parler, afin de savoir s’il s’agissait vraiment de l’explorateur. Depuis vingt ans qu’il vivait dans le Monde du Fleuve, Sam Clemens avait vu des millions de visages, et pourtant il n’avait encore jamais rencontré personne qu’il eût connu au cours de son existence terrestre. Il ne connaissait pas personnellement Burton, mais il était sûr que l’explorateur avait dû entendre parler de lui. Cet homme – si c’était bien lui – aurait constitué un lien, même fragile, avec son passé terrestre.

Puis une silhouette lointaine et brouillée entra dans le champ circulaire de la lunette, et Clemens poussa un cri incrédule :

— Livy ! Oh, mon Dieu ! Livy !

Il ne pouvait pas y avoir de doute. Bien qu’il fût impossible de distinguer vraiment ses traits, la ressemblance était criante. La coiffure, la forme du visage, la silhouette et la démarche (aussi personnelle que ses

empreintes digitales), tout concourait à lui prouver qu'il s'agissait bien de son épouse terrestre.

— Livy ! sanglota-t-il.

A ce moment, l'embarcation gîta pour virer de bord et il perdit de vue la silhouette. Frénétiquement, il balaya la rive, sans résultat. Les yeux agrandis de détresse, il tapa du pied sur le pont et rugit :

— Erik ! Erik la Hache ! Monte ici tout de suite ! Dépêche-toi !

Il se précipita vers le timonier pour lui donner l'ordre, d'une voix tonitruante, de retourner en arrière et d'accoster le plus vite possible. Grimolfsson, d'abord déconcerté par tant de véhémence, plissa les yeux, secoua lentement la tête et grommela un « non » catégorique.

— C'est un ordre ! brailla Clemens, qui oubliait que le timonier ne comprenait pas l'anglais. Je viens de voir ma femme ! Ma Livy ! Ma splendide Livy ! Ressuscitée telle qu'elle était à l'âge de vingt-cinq ans !

Il y eut un remue-ménage derrière lui et il se retourna juste à temps pour voir émerger au niveau du pont une tête blonde à l'oreille gauche coupée, suivie d'une puissante paire d'épaules, d'un torse massif et d'énormes biceps. Enfin, les cuisses d'Erik la Hache, épaisses comme des piliers de cathédrale, apparurent en haut de l'échelle. Il était vêtu d'un kilt vert et noir serré à la taille par un large ceinturon de cuir où étaient passés plusieurs poignards de silex noir ainsi que le fourreau de sa fameuse hache. Celle-ci avait une lame d'acier de forme évasée et un manche de chêne. C'était, à la connaissance de Sam, un objet sans rival sur une planète où toutes les armes étaient faites exclusivement de pierre et de bois.

Erik la Hache regarda le Fleuve en fronçant les sourcils, puis se tourna vers Clemens :

— Qu'y a-t-il, *sma-skitligr* ? Tu m'as fait faire une fausse queue en glapissant comme la femme de Thor le soir de ses noces. Il a fallu que je donne un cigare à Toki Njalsson.

Il sortit la hache de son fourreau et la fit tournoyer au soleil. L'acier jeta des reflets bleus.

— J'espère pour toi que tu as une bonne raison pour me déranger, fit Erik. J'ai tué bien des hommes pour beaucoup moins que ça.

Le visage de Clemens était pâle sous son bronzage, mais cette fois-ci ce n'était pas à cause des menaces d'Erik. Son regard flamboyant, ses cheveux soulevés par le vent et son profil osseux le faisaient ressembler à un épervier.

— Va au diable avec ta hache ! s'écria-t-il. Je viens de voir ma femme, Livy, sur la rive au milieu de la foule. Je veux... j'exige que tu me conduises à terre pour que je puisse la retrouver. Oh, mon Dieu ! Après tant d'années de vaines recherches ! Cela ne prendra que quelques minutes. Tu ne peux pas me le refuser. Ce serait trop inhumain !

La hache scintillante tournoya et le Viking éclata de rire :

— Toutes ces histoires pour une femme ? Et *elle* ?

Il désigna du doigt une petite femme brune qui se tenait au pied du socle qui supportait le tube lance-fusées.

Clemens devint encore plus pâle.

— Temah est très gentille et je l'aime beaucoup, dit-il. Mais elle n'est pas Livy.

— Suffit ! Me crois-tu aussi stupide que toi ? Si j'accoste maintenant, nous serons pris entre les forces terrestres et navales de l'adversaire, et broyés comme le grain dans le moulin de Freyr. Oublie-la !

Clemens hurla comme un rapace et se jeta sur le Viking. Erik abattit sur son crâne le plat de sa hache et il roula sur le pont. Pendant quelques minutes, il resta sur le dos, ses yeux hagards tournés vers le soleil. Le sang suintait à la racine de ses cheveux et dégoulinait sur son visage. Puis il se mit à quatre pattes et commença à vomir.

Erik lança impatiemment un ordre. Temah alla chercher un seau attaché à une corde et, non sans jeter des regards craintifs en direction d'Erik, remonta de l'eau du Fleuve

pour en asperger Clemens. Celui-ci se releva en titubant. Temah nettoya le pont en vidant un nouveau seau.

Clemens grogna quelque chose à l'adresse d'Erik, qui s'esclaffa :

— Tu vois ce qu'il en coûte, petit couard, de s'adresser à Erik la Hache comme à un vil esclave. Tu as eu la langue trop bien pendue, jusqu'ici. Considère-toi heureux que je ne t'aie pas achevé.

Clemens fit volte-face en chancelant, gagna le bastingage du côté opposé et fit mine de l'enjamber.

— Livy !

Erik lui courut après en jurant. Il le ceintura en le tirant en arrière. Puis il le poussa si brutalement que Clemens s'écroula de nouveau en travers du pont.

— Tu ne vas pas déserter maintenant ! dit-il. J'ai besoin de toi pour découvrir ce gisement de fer !

— Il n'y a...

Clemens serra les lèvres sans continuer sa phrase. Si jamais le Viking s'apercevait qu'il ignorait l'emplacement de l'hypothétique filon, il était capable de l'abattre sur-le-champ.

— De plus, continua allègrement Erik, une fois que nous aurons trouvé le fer, j'aurai peut-être besoin de toi pour que tu nous aides à atteindre la Tour Polaire, bien qu'il suffise sans doute de remonter le Fleuve pour y arriver. Mais tu connais pas mal de choses qui peuvent me servir. Et nous utiliserons aussi le géant, Joe Miller.

— Joe ! s'écria Clemens d'une voix pâteuse, tout en essayant de se remettre debout. Où est Joe Miller ? Quand il saura, il te tuera !

La hache fendit l'air au-dessus de la tête de Clemens.

— Tu ne diras rien de tout ça à Joe, tu m'entends ? Je jure sur l'orbite creuse du dieu Odin que je te tuerai avant qu'il ait eu le temps de lever la main sur moi. Tu as bien compris ?

Clemens réussit à se remettre debout. Il resta un moment immobile, vacillant sur ses jambes. Puis il appela de toutes ses forces :

— Joe ! Joe Miller !

2.

Un grognement caverneux monta de l’intérieur de la dunette. Les hommes, qui l’entendaient pourtant pour la millième fois au moins, sentirent leurs cheveux se raidir sur leur nuque.

La massive échelle de bambou grinça si fort que son bruit couvrit le sifflement du vent dans les haubans de cuir, le claquement des voiles membraneuses, le gémissement des membrures, les vociférations de l’équipage et le rugissement de l’eau contre la coque.

La tête qui surgit au niveau du pont était encore plus terrifiante que l’inhumaine voix qui avait retenti. Etroite comme une flûte à champagne, elle était tout en arcades, contreforts et saillies osseuses sous une peau flasque et rose. Les yeux bleus, entourés d’orbites profondes, paraissaient minuscules par rapport au reste. Le nez, au lieu d’être concave et épaté comme on s’y attendrait, évoquait cette monstrueuse caricature d’appendice humain qu’arboré le singe nasique au milieu de sa figure pour la plus grande joie des enfants des hommes. Sous son ombre s’étirait une lèvre démesurée de chimpanzé ou d’Irlandais de bande dessinée. La lèvre inférieure, enfin, était d’une minceur accentuée par le menton prognathe.

A côté des épaules du géant, celles d’Erik la Hache avaient l’air de bretzels. Il poussait devant lui une colossale bedaine pareille à un ballon qui essayait de s’arracher au corps auquel il était ancré. Ses jambes et ses bras paraissaient trop courts par rapport à la longueur du tronc. L’aine arrivait à la hauteur du menton de Clemens. Le géant aurait pu – il l’avait déjà fait, à vrai dire – le porter à bout de bras une heure durant sans sourciller.

Il n’avait pas sur lui le moindre vêtement. Nulle pudeur ne lui en dictait le besoin. De la pudeur, en fait, il ne connaissait que ce que lui avait inculqué l’*Homo sapiens*. Ses longs poils roux, plus fournis que ceux d’un homme mais moins denses que la fourrure d’un chimpanzé, étaient collés à son corps par la transpiration. Là où la peau apparaissait, elle avait la couleur rose sale d’un homme du Nord aux cheveux blonds.

Il passa une main d’une taille cyclopéenne dans ses cheveux frisés qui commençaient à deux centimètres au-dessus des yeux et recouvraient un front incliné. Puis il bâilla en découvrant d’énormes dents semi-humaines.

— V’étais ven train de dormir, grogna-t-il. V’étais ven train de rêver de la Terre, du *klravulthithmengbhabafving* – felui que tu appelles mammouth. F’était le bon vieux temps.

Il fit un pas lourd en avant, puis s’immobilisa :

— Fam ! Que f’est-il paffé ? Tu faignes ! Tu es venflé !

Reculant prudemment pour se mettre à distance du titanthrope, Erik la Hache se défendit :

— Ton ami est devenu subitement fou. Il a cru voir sa femme – pour la millième fois – et il m’a sauté dessus parce que je refusais d’accoster. Par les testicules de Tyr, Joe, tu sais comment il est ! Nous nous sommes souvent arrêtés pour lui faire plaisir, parce qu’il croyait avoir reconnu sa femme, mais en fin de compte ce n’était jamais elle. Alors, cette fois-ci, j’ai dit non ! Et même si c’était bien

elle, j’aurais dit non quand même ! C’eût été se jeter dans la gueule du loup !

Erik se ramassa sur lui-même, la hache levée, prêt à frapper le titanthrope. De l’entrepont s’élevèrent des clameurs et un grand rouquin armé d’une hache de pierre escalada l’échelle. Le timonier lui fit signe de s’en aller. Le rouquin, en voyant que Joe Miller était d’humeur agressive, n’insista pas et battit en retraite.

— Qu’est-fe que tu en dis, Fam ? demanda Miller. Ve le mets en pièfes ?

Clemens se prit la tête à deux mains.

— Non ; c’est lui qui a raison, sans doute. J’ignore si c’était bien Livy. Ce n’était peut-être qu’une *Hausfrau* allemande. Comment savoir ?

Il hocha la tête et reprit en gémissant :

— Comment savoir, en vérité ? Et si c’était bien elle ?

A ce moment-là, des trompes sonnèrent et il y eut un roulement de tambour à l’avant du bateau. Sam Clemens ajouta :

— Oublie tout ça, Joe, jusqu’à ce que nous ayons franchi la passe – si nous y arrivons. Nous avons besoin de combattre unis. Plus tard, peut-être...

— Tu dis touvours plus tard, Fam, mais fa n’arrive vamais. Pourquoi ?

— Si tu ne comprends pas ça, Joe, c’est que tu es aussi stupide que tu le parais ! lança impulsivement Clemens.

Le regard de Joe se mouilla et des perles roulèrent sur ses joues osseuses.

— Faque fois que quelque fove te fait peur, tu me traites de ftupide ! répliqua-t-il. Pourquoi tu m’engueules au lieu d’engueuler feux qui font refponfables ? Par egvemple Erik la Haffe ?

— Pardonne-moi, Joe. La vérité sort de la bouche des bébés et des hommes-singes. Tu n’es pas si stupide que ça. Tu es même très intelligent. Oublie ce que j’ai dit, Joe.

Erik s’avança vers eux en se dandinant, mais resta prudemment hors de portée de Joe. Il sourit de toutes ses dents et fit un moulinet avec sa hache :

— Bientôt, le métal heurtera le métal ! Mais que dis-je ? Nos batailles ne sont plus ce qu’elles étaient. Seuls le bois et la pierre s’entrechoquent ici, à l’exception bien sûr de ma fidèle hache. Mais qu’importe ? Six mois de paix m’ont fatigué. J’ai besoin des cris de guerre, du sifflement des javelots, du choc sourd de ma hache rencontrant la chair, du sang qui gicle. Je suis aussi impatient qu’un étalon entravé qui sent l’odeur d’une jument en chaleur. Je veux m’accoupler avec la Mort !

— Fornettes ! dit Joe Miller. Tu ne vaux pas mieux que Fam, à ta fafon. Tu as peur, toi auffi, mais tu te raffures avec ta grande veule.

— Je ne comprends rien à ton langage estropié, répliqua Erik. Les singes ne devraient pas essayer de parler le langage des hommes.

— Tu m’as très bien faivi, dit Joe Miller.

— Reste tranquille, Joe, murmura Clemens.

Il examina le Fleuve en amont à l’aide de sa longue-vue. Trois kilomètres plus loin, la plaine disparaissait progressivement tandis que les montagnes se resserraient pour former un goulet qui n’avait pas plus de quatre cents mètres de large. Au pied des falaises, qui s’élevaient peut-être à neuf cents mètres, l’eau était bouillonnante. A leur sommet, de part et d’autre du Fleuve, des objets impossibles à identifier renvoyaient par intermittence des éclats de soleil.

A quelque huit cents mètres au delà du goulet, trente galères en formation de combat, fortes de soixante rameurs chacune, descendaient rapidement le courant à la rencontre des intrus.

— Il y a quarante guerriers et deux lance-fusées à bord de chacune d’elles, déclara Clemens. J’ai l’impression que nous sommes dans de beaux draps. Nos propres fusées

n’ont pas servi depuis si longtemps que leur poudre a dû se cristalliser. Elles vont nous exploser au nez. Quant à ces machines qu’on aperçoit en haut des falaises, elles ne me disent rien qui vaille. Elles servent sans doute à lancer des feux grégeois.

Un homme d’équipage apporta l’armure du roi : un casque de cuir à triple épaisseur orné d’ailettes et d’un nasal, un corselet de cuir, des jambières et un bouclier. Un autre homme présenta à Erik un faisceau de javelines : hampe en bois d’if et pointe de silex.

Le groupe affecté au lance-fusées ne comprenait que des femmes. Elles placèrent un projectile dans le tube à pivot de l’engin. Longue d’un mètre quatre-vingts, sans tenir compte de la baguette de guidage en bambou, la fusée ressemblait exactement à une bombe de feu d’artifice. Le cône de charge contenait vingt livres de poudre noire à laquelle étaient mêlés quantité de minuscules éclats de pierre : c’était un shrapnel.

Le pont gémit sous les quatre cents kilos de Joe Miller quand il descendit chercher ses armes et son armure. Clemens prit son casque et son bouclier. Il ne portait jamais ni cuirasse ni jambières. Il craignait les blessures, mais il avait encore plus peur de se noyer à cause du poids d’une armure, si jamais il tombait à l’eau.

Il était reconnaissant aux dieux, quels qu’ils fussent, de lui avoir fait rencontrer Joe Miller. Ils étaient frères de sang, désormais – même si Clemens s’était évanoui durant la cérémonie qui requérait le mélange des sangs et d’autres pratiques encore plus pénibles et répugnantes. Cela signifiait qu’ils se porteraient mutuellement assistance jusqu’à la mort. Jusqu’à présent, c’était toujours le titanthrope qui s’était dévoué au combat. Il est vrai qu’il avait des forces pour deux, et même davantage.

Erik la Hache détestait Miller parce qu’il le jalousait. Le Viking avait la prétention d’être invincible au combat, et

pourtant il savait que Joe Miller n’aurait pas plus de mal à se débarrasser de lui que d’un petit chien. Un vulgaire roquet.

Erik donna ses ordres de bataille, qui furent transmis aux deux autres vaisseaux par signaux optiques grâce à des miroirs d’obsidienne. Ils conserveraient toute leur toile et tenteraient de forcer le barrage ennemi en louvoyant au milieu des galères. C’était une manœuvre pleine de risques, qui pouvait les conduire non seulement à éperonner un navire adverse, mais également à perdre le vent en virant en catastrophe. De plus, chaque drakkar serait soumis trois fois au feu croisé des galères, qui avaient adopté une formation en triple croissant.

— Ils ont le vent pour eux, dit Clemens. Leurs fusées auront plus de portée que les nôtres tant que nous ne serons pas au milieu d’eux.

— Et ta grand-mère ? Est-ce qu’elle saurait me…

Erik la Hache se tut brusquement. Quelques-uns des objets brillants en haut de la falaise avaient quitté leur position et étaient en train de plonger entre les parois du défilé. Leur trajectoire allait les amener à la verticale de la flottille viking. L’équipage poussa une clameur inquiète, mais Clemens comprit rapidement : c’étaient des planeurs. Brièvement, il donna des explications au roi, qui commença à les transmettre aux autres mais dut s’interrompre car les galères de tête lançaient leur première salve. Dix fusées au sillage incertain et fuligineux prirent leur essor vers le ciel et piquèrent vers les trois drakkars, qui changèrent précipitamment de cap au risque de se heurter. Les fusées frôlèrent les mâts ou les coques, mais toutes s’abîmèrent dans le Fleuve sans exploser.

Le premier des planeurs effectua alors un passage. Il avait de longues ailes et un fuselage argenté orné de chaque côté d’une grande croix de Malte noire. Il plongea sur le *Dreyrugr* selon un angle de 45°. Les archers vikings

bandèrent leurs arcs en bois d’if et lâchèrent une volée de flèches au commandement de leur chef.

Le planeur rasa l’eau, sur laquelle il se posa sans heurt. Il avait plusieurs flèches plantées dans son fuselage. Ses bombes étaient passées à côté du *Dreyrugr*. Elles reposaient maintenant au fond du Fleuve.

D’autres planeurs fondaient sur les drakkars et les galères de tête avaient tiré une nouvelle salve. Clemens jeta un coup d’œil du côté de leur propre lance-fusées. Les grandes femmes blondes qui le servaient étaient occupées à faire pivoter le tube. C’était la petite Temah qui commandait la manœuvre, mais le moment n’était pas encore venu d’allumer la mèche. La galère la plus proche était toujours hors de portée.

L’espace d’une seconde, Clemens eut l’impression de contempler une scène figée, comme dans une photographie : les deux planeurs, dont les ailes se touchaient presque, entamaient leur ressource après avoir lâché leurs petites bombes noires. Les flèches vikings étaient à mi-chemin des appareils, et les fusées allemandes à mi-chemin des drakkars.

Soudain, Clemens sentit derrière lui le souffle, puis le sifflement de l’explosion. Le déplacement d’air gonfla brutalement les voiles et le bateau gîta. Un bruit déchirant éclata, comme si le ciel lui-même était fendu en deux. La mâture craqua comme sous l’impact d’un gigantesque coup de hache.

Les bombes, les planeurs, les fusées et les flèches – tout se souleva, tournoya, chavira. Les voiles et les mâts abandonnèrent le navire comme s’ils avaient été catapultés par un lance-fusées. Le drakkar, allégé, se redressa. Il s’était presque retourné. Si Clemens n’avait pas été emporté par le souffle de la première explosion, c’était uniquement parce que le titanthrope l’avait saisi d’une main et s’était solidement agrippé de l’autre à la roue. Le timonier avait fait de même. Les femmes qui servaient le

lance-fusées avaient pris leur essor dans les airs, la bouche ouverte, hurlantes, leur chevelure blonde flottant étrangement devant elles, puis elles étaient retombées dans le Fleuve comme des pierres. Leur lance-fusées, arraché à son socle, avait pris le même chemin.

Erik s'était accroché d'une main au bastingage et serrait dans l'autre sa précieuse hache d'acier. Tandis que le vaisseau était furieusement secoué, il réussit à glisser le manche de l'arme dans son fourreau et à s'agripper des deux mains au bateau. Bien lui en prit, car le vent, qui hurlait comme une femme tombant du haut d'une falaise, redoubla de violence tandis qu'un souffle brûlant passait sur le navire, assourdissant Clemens comme s'il se trouvait au cœur d'une fournaise rugissante.

Un puissant geyser souleva le drakkar. Clemens ouvrit les yeux et hurla, mais n'entendit même pas le son de sa propre voix tant ses oreilles étaient endolories.

Dix kilomètres plus loin, une muraille d'eau brunâtre s'avançait vers eux à toute vitesse en suivant les méandres de la vallée. La vague avait bien quinze mètres de haut. Clemens voulut refermer les yeux, mais ce fut impossible. Les paupières rigides, il continua de regarder jusqu'à ce que la masse d'eau fût à moins de deux kilomètres. Il distingua alors les arbres, chênes, ifs et pins géants, répartis sur tout le front de la vague, et reconnut, à mesure que celle-ci se rapprochait, des morceaux de maisons en pin et en bambou, une toiture miraculeusement intacte, la coque fracassée d'un bateau à moitié démâté, la carcasse noirâtre d'un « dragon du Fleuve » de la taille d'un cachalot, remonté on ne sait comment des profondeurs.

La terreur le paralysait. Il aurait voulu mourir pour échapper à cette mort particulière, mais c'était impossible. Les yeux rigides et le cerveau glacé, il regardait tandis que le bateau, au lieu d'être englouti et écrasé sous des tonnes d'eau, escaladait la vague et montait à l'assaut de la

muraille liquide encombrée d’épaves et de débris qui menaçaient à chaque instant de s’écrouler sur eux.

Enfin, ils atteignirent la crête et virent que le ciel, d’un bleu limpide quelques instants avant, avait viré au gris. Ballotté dans tous les sens, le *Dreyrugr* redescendit de l’autre côté de la vague. Des lames plus petites, mais d’une force terrifiante, l’assaillirent. Un corps s’écrasa sur le pont à côté de Clemens, catapulté par les eaux en furie. Il le regarda d’un œil hébété où brillait une infime parcelle de compréhension. Il était si saisi de terreur glacée qu’il ne pouvait plus éprouver la moindre émotion. Il avait atteint la limite de ses capacités.

Devant lui se trouvait le corps de Livy, en partie broyé mais reconnaissable. C’était donc bien elle qu’il avait aperçue tout à l’heure sur la rive !

Une nouvelle lame faillit les emporter, le titanthrope et lui. Le timonier lâcha prise en hurlant et suivit le cadavre de la femme par-dessus bord.

Le vaisseau, émergeant une fois de plus de l’abîme liquide, chevauchait maintenant le travers de la vague. Il continua pourtant de grimper, mais il était si incliné que Clemens et Miller, accrochés aux vestiges de la roue, se balançaient comme s’ils étaient suspendus à un arbre planté sur le versant abrupt d’une falaise. Puis le *Dreyrugr* se stabilisa un instant avant de plonger dans le creux suivant. Erik, qui avait lâché le bordage tribord, glissa en travers du pont, et serait passé par-dessus bord si le navire ne s’était pas redressé à temps. Il réussit à agripper au vol la rambarde opposée.

Chevauchant la troisième vague, le *Dreyrugr* piqua soudain du nez pour retomber de l’autre côté à une vitesse accélérée. Il heurta la proue disloquée d’un autre bateau avec un choc qui projeta Erik au milieu du pont. Il fracassa l’entrée de la dunette, bascula et dégringola en hurlant à l’intérieur.

3.

Sam Clemens ne commença à se remettre de ses émotions que le lendemain matin. Après avoir été secoué une grande partie de la nuit par les flots en furie, le *Dreyrugr*, propulsé par un courant plus calme quoique dévastateur, avait traversé la plaine inondée et franchi plusieurs collines pour se retrouver de l'autre côté d'un étroit goulet, dans une espèce de cuvette au pied de la montagne. Tandis que les eaux refluaient sous lui à grand bruit, le drakkar était retombé lourdement sur la roche, où il s'était enfin immobilisé.

Les rescapés demeurèrent longtemps transis de terreur glacée sous un ciel livide où le vent faisait rage. Mais finalement, la tempête s'apaisa. Ou plutôt, le souffle destructeur qui remontait le Fleuve s'éteignit, et la brise normale venue d'amont recommença à souffler.

Les cinq survivants qui étaient sur le pont commencèrent à s'agiter et à poser des questions. Sam avait l'impression que ses mâchoires paralysées ne pourraient plus jamais laisser passer des sons cohérents. En bégayant, il parla de l'éclair qu'il avait aperçu dans le ciel environ un quart d'heure avant le commencement de l'ouragan. Quelque part dans la vallée, à trois ou quatre cents kilomètres de l'endroit où ils se trouvaient, un météore géant avait dû tomber. Le déplacement d'air et le réchauffement créés par son passage avaient provoqué un raz de marée dont le *Dreyrugr*, à cette distance, n'avait subi que les effets secondaires.

— Si nous avions été plus près du point d'impact, c'est là que nous aurions rigolé, conclut Sam en claquant des dents.

Quelques membres de l'équipage se remirent debout en chancelant et arpentèrent maladroitement le pont incliné. Des têtes émergèrent de la dunette. Erik la Hache était groggy, mais il trouva la force de hurler :

— Tout le monde en bas ! Il va y avoir d'autres vagues bien pires que celles-ci !

Bien qu'il n'éprouvât aucune sympathie pour le roi viking, Sam Clemens était bien obligé d'admettre qu'il avait une grande expérience de la navigation et des éléments. Pour sa part, il avait assuré que leur calvaire était fini.

Ils s'entassèrent dans le fond du bateau et s'agrippèrent à tout ce qui paraissait leur offrir une prise solide. Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Bientôt, la terre trembla et l'eau s'engouffra dans le goulet avec un sifflement de félin en colère suivi d'un rugissement terrible. Le *Dreyrugr*, soulevé comme un fétu de paille, se mit à tournoyer. Une sueur glacée se répandit sur Sam. Il était sûr qu'à la lumière du jour ses compagnons et lui auraient été verts comme des cadavres.

Le bateau continuait à monter, en raclant occasionnellement les parois du canon. Juste au moment où Sam aurait juré qu'ils avaient atteint le sommet et allaient repartir de plus belle en chevauchant la vague, ils redescendirent brusquement, ou du moins ils en eurent l'impression, tandis que les eaux refluaient dans le goulet aussi rapidement qu'elles étaient venues. Il y eut un choc effroyable, puis le bruit de cataracte s'estompa et on n'entendit plus que les halètements rauques et les gémissements des occupants du bateau.

Ce n'était pourtant pas fini. Il leur fallut attendre, pétrifiés d'épouvanté, que la masse d'eau délogée par les centaines de milliers de tonnes du météore embrasé eût

repris sa place. Les rescapés frissonnaient comme s'ils étaient environnés de glace, bien que la nuit fût plus chaude qu'elle ne l'avait jamais été sur cette planète. De plus, pour la première fois depuis vingt ans, l'orage quotidien n'éclata pas à l'heure habituelle.

La terre gronda de nouveau, annonçant le retour des eaux. Tel un bouchon de liège soulevé par un jet d'eau sifflant, le *Dreyrugr* cogna plusieurs fois la muraille rocheuse et retomba en heurtant le sol avec un bruit mou. Sans doute, pensa Clemens, une épaisse couche de boue s'était-elle constituée au niveau du cul-de-sac.

— Je n'ai jamais cru aux miracles, murmura-t-il, mais c'en est un que nous soyons encore en vie.

Ayant récupéré un peu plus vite que les autres, Joe Miller partit explorer les alentours. Au bout d'une demi-heure, il revint avec un homme sous le bras. L'homme était nu et bien vivant. Sous une gangue de boue, on devinait des cheveux blonds, un visage aux traits harmonieux et des yeux gris-bleu. Il dit quelques mots en allemand à Clemens et réussit à esquisser un sourire quand le géant l'eut délicatement déposé sur le pont.

— Ve l'ai trouvé dans le planeur, dit Joe. Ou plutôt fe qu'il en reftait. F'est plein de cadavres dehors. Qu'effe qu'on fait de felui-fi ?

— On ne lui fait pas de mal, dit Clemens d'une voix rauque. Il n'est plus dangereux. Le secteur est nettoyé.

Il frissonna. La vision de Livy tombée des nues telle une offrande sarcastique, avec ses cheveux collés d'un côté de son visage mutilé et cet œil noir sinistrement fixé sur lui, le tourmentait de plus en plus. Il aurait voulu éclater en sanglots, mais il n'en avait pas la force et c'était mieux ainsi : s'il se laissait aller, il s'écroulerait en un petit tas de cendres. Plus tard, il pourrait se permettre de pleurer, peut-être...

L’homme s’assit, le corps secoué d’un tremblement qu’il était incapable de maîtriser.

— J’ai froid, dit-il en anglais.

Miller descendit chercher du poisson séché, du pain de glands, des pousses de bambou et du fromage. Les Vikings avaient constitué des réserves pour avoir de quoi manger en territoire ennemi, là où ils ne pouvaient accoster pour regarnir leurs graals.

— Fet imbéfile d’Erik la Haffe est touvours vivant, annonça Joe Miller. Il a pluvieurs côtes caffées et des bleffures partout, mais fa grande veule fonctionne touvours auffi bien. Qu’effe que tu penfes de fa ?

Clemens se mit abruptement à sangloter. Joe Miller l’imita et moucha bruyamment sa trompe nasique.

— Ve me fens mieux maintenant, dit-il. Ve n’ai vamais vu auffi peur de ma vie. Quand v’ai vu toute fette eau qui venait fur nous comme un troupeau de mammouths, v’ai penfé : adieu, Dvoe, adieu, Fam. Ve fais me réveiller quelque part au bord du Fleuve dans vun nouveau corps, mais ve ne reverrai plus vamais mon ami Fam. Feulement, v’avais fi peur que ve n’étais même pas trifte de penfer à fa. Qu’effe que v’ai eu peur !

Le jeune étranger se présenta. Il s’appelait Lothar von Richthofen. Il était pilote de planeur et capitaine de la Luftwaffe au service de Sa Majesté Impériale Alfred Ier, Kaiser de la Nouvelle-Prusse.

— Nous avons traversé une centaine de Nouvelles-Prusses au cours des quinze mille derniers kilomètres, déclara démens. Elles étaient toutes si minuscules qu’on n’aurait pas pu lancer un caillou du centre de l’une d’elles sans qu’il tombe dans la voisine. Mais je dois dire que la vôtre était la plus belliqueuse de toutes. Certaines nous ont même permis de recharger nos graals quand nous leur avons prouvé que nous pouvions les payer.

— Les payer ?

— Oui. Pas en argent, bien sûr, ni en marchandises. Tous les cargos de la Terre ne pourraient en transporter assez pour arriver à accomplir plus qu'une infime partie du voyage. Mais nous les avons payées en idées. Par exemple, en leur apprenant à construire des billards ou à faire une permanente avec une lotion à base de colle de poisson – désodorisée.

Le Kaiser de la région était, pendant sa vie terrestre, un certain comte von Waldersee, maréchal allemand né en 1832 et mort en 1904.

Clemens hocha la tête :

— Je me rappelle avoir éprouvé une grande satisfaction en lisant dans les journaux la nouvelle de sa mort. Encore un de mes contemporains qui disparaissait avant moi. C'était là un des rares plaisirs gratuits de l'existence. Mais si vous savez voler, je suppose que vous êtes vous-même originaire du vingtième siècle ?

Lothar von Richthofen résuma brièvement sa vie. Il avait été pilote de chasse pendant la Guerre mondiale. Son frère était parmi les plus grands as des deux camps.

— Quelle guerre ? demanda Clemens. La Première ou la Seconde ?

Il avait rencontré dans le Monde du Fleuve assez de ressortissants du vingtième siècle pour être au courant d'un certain nombre de faits majeurs – ou d'idées – qui avaient marqué la Terre après sa mort, en 1910.

Von Richthofen donna quelques détails supplémentaires. C'était bien de la Première Guerre mondiale qu'il s'agissait. Il avait combattu sous les ordres de son frère et s'enorgueillissait d'avoir abattu quarante avions ennemis. Mais en 1922, aux commandes d'un appareil qui transportait de Hambourg à Berlin une actrice yankee et son imprésario, il s'était écrasé au sol et avait trouvé la mort.

— La chance avait abandonné Lothar von Richthofen ; c'est du moins ce que je pensais, dit-il en éclatant de rire.

Mais me revoilà avec mon corps de vingt-cinq ans. La tristesse de vieillir m'a été épargnée. Je n'atteindrai pas l'âge où le regard des filles se détourne de vous, où le vin vous fait pleurer au lieu de vous faire rire et vous laisse à la bouche le goût amer de l'impotence, où chaque jour qui passe vous rapproche un peu plus de la mort… Et la chance était encore avec moi quand le météore est tombé. Dès la première bourrasque, les deux ailes de mon planeur ont été arrachées. Mais au lieu de tomber comme une pierre, le fuselage a continué de flotter. Il tournait dans tous les sens, perdait de l'altitude, remontait, redescendait encore, jusqu'au moment où je me suis posé comme une fleur au sommet d'une colline. Ensuite, quand le raz de marée s'est produit, la carlingue a flotté gentiment et je suis venu m'échouer ici, au pied de la montagne. Un miracle !

— Un miracle est une succession d'événements commandés par le hasard et se produisant une fois sur un milliard, décréta Clemens. Mais qu'est-ce qui vous fait dire que c'est un météore qui est à l'origine de ce déluge ?

— J'ai vu quelque chose qui traversait le ciel en laissant un sillage brûlant. Il a dû tomber loin d'ici, heureusement pour nous.

Ils descendirent du bateau et se dirigèrent vers l'entrée du cañon en pataugeant dans une boue épaisse. Sur leur passage, Joe Miller dut déplacer des troncs qu'un attelage de bœufs aurait eu du mal à traîner. Les trois hommes gagnèrent ainsi le pied des collines de la plaine. Quelques Vikings les suivirent.

Tout le monde était silencieux. Partout, les arbres avaient été arrachés, à l'exception de quelques gigantesques arbres à fer qui avaient résisté grâce à leurs racines profondes. De plus, là où la boue ne s'était pas déposée, il y avait encore de l'herbe pour attester que même des millions de tonnes d'eau en furie étaient incapables de venir à bout d'une simple couverture végétale.

Ici et là gisaient des épaves abandonnées par les flots. La plaine était jonchée de cadavres, de poutres brisées, de graals et de troncs d'arbres déchiquetés. Seules les pierres à graal étaient demeurées à leur place, intactes, quoique plusieurs d'entre elles eussent entièrement disparu sous la boue.

— La pluie finira par nettoyer tout ça, dit Clemens. Le terrain est en pente jusqu'au Fleuve.

Il évitait de regarder tous ces cadavres, qui lui soulevaient le cœur. A vrai dire, il craignait surtout de revoir celui de Livy. Il n'aurait pas pu supporter une chose pareille ; il en serait devenu fou.

— Ce qui est certain, reprit-il en se tournant vers l'Allemand, c'est que nous avons la priorité pour la possession de ce bloc de fer. Il ne risque pas d'y avoir beaucoup de prospecteurs entre lui et nous. Plus tard, les loups viendront, attirés par l'odeur, mais il ne tiendra qu'à nous de savoir défendre notre trésor. Si vous voulez vous joindre à moi dans cette entreprise, vous piloterez peut-être un jour un véritable avion au lieu d'un planeur.

Sam Clemens lui fit part de son grand projet. Il évoqua aussi les récits de Joe Miller relatifs à la Tour des Brumes.

— Tout cela n'est possible que si nous disposons de beaucoup de fer, conclut-il. Mais il s'agit d'une tâche colossale. Ces Vikings ne pourront guère m'aider à construire mon bateau à vapeur. J'ai besoin de gens compétents. Erik la Hache ne servait que tant que je n'avais pas découvert un gisement de fer assez important. J'espérais, grâce à lui, trouver l'endroit d'où provient le fer de sa hache. Ses hommes et lui étaient appâtés par le métal, mais aussi par l'histoire de Joe Miller.

A présent, nous n'avons plus à chercher. Nous savons où il y a du fer en quantité plus que suffisante. A nous de l'extraire, le fondre, le raffiner, le laminer. A nous de le

protéger. Je ne prétends pas que ce sera facile. Il nous faudra peut-être des années pour construire ce bateau.

Les paroles de Clemens avaient allumé une flamme d'exaltation dans le regard de Lothar von Richthofen.

— Quel noble et magnifique rêve ! s'exclama-t-il. C'est un honneur pour moi de me joindre à vous. Je m'engage à vous suivre jusqu'à ce que nous ayons pris d'assaut la Tour des Brumes ! Je vous donne ma parole de gentilhomme et d'officier, je vous le jure sur la tête de mes ancêtres, les barons de Richthofen !

— Je me contenterai de votre parole d'homme, répliqua sèchement Clemens.

— Quel étrange, quel inconcevable trio nous formons en vérité ! Un géant sous-humain qui vivait au moins cent mille ans avant la naissance de la civilisation ; un baron prussien aviateur du vingtième siècle ; un célèbre humoriste américain né en 1835... sans parler de notre équipage (au mot *notre*, Clemens haussa un sourcil bourru) composé de Vikings du dixième siècle !

— Ils ne sont pas très beaux à voir pour l'instant, dit Sam en observant Erik la Hache et ses compagnons qui pataugeaient lamentablement dans la boue. Mais nous sommes tous à la même enseigne. Avez-vous déjà vu un Japonais en train d'attendrir un poulpe ? Je sais maintenant ce que doit ressentir le poulpe. Et je vous signale en passant que je n'étais pas juste un humoriste. J'étais un homme de lettres.

— Veuillez me pardonner, fit Lothar. Je vois que je vous ai involontairement offensé ! Peut-être me rachèterai-je en vous disant que quand j'étais enfant, vos livres m'ont souvent fait rire ? Et je considère *Huckleberry Finn* comme une très grande œuvre, bien que l'honnêteté m'oblige à avouer que je n'apprécie guère la manière dont vous ridiculisez l'aristocratie dans votre *Yankee du Connecticut*. Il est vrai qu'elle était anglaise et que vous êtes américain...

Erik la Hache jugea qu’ils étaient trop fatigués pour commencer à remorquer le bateau jusqu’au Fleuve. Ils attendraient le soir pour recharger leurs graals, mangeraient sur place et s’attaqueraient le lendemain matin à la pénible besogne.

Le soir venu, ils placèrent les graals dans les cavités d’une roche en forme de champignon. Quand le soleil effleura la cime des montagnes à l’ouest, chacun attendait la grande flamme bleue qui devait jaillir du sommet de la pierre à graal pour indiquer que les convertisseurs énergie-matière incorporés dans chaque cylindre avaient été activés et qu’ils étaient remplis de viande cuite, de pain, de beurre, de légumes, de fruits, de tabac, de gomme à rêver, d’alcool ou d’hydromel.

Mais le crépuscule envahit la vallée et les pierres à graal demeurèrent froides et silencieuses, du moins de ce côté du Fleuve, car sur la rive opposée elles avaient fonctionné normalement. Pour la première fois depuis vingt ans, la manne n’était pas tombée à l’heure habituelle.

4.

Pour ces hommes et ces femmes, c’était comme si Dieu avait failli à ses devoirs. L’offrande des pierres trois fois par jour était devenue à leurs yeux aussi naturelle que le lever ou le coucher du soleil. Il leur fallut un bon moment pour vaincre l’amertume de leur estomac et se rabattre sur ce qu’il leur restait de poisson, de fromage et de pousses de bambou.

Clemens était mort d’angoisse, mais von Richthofen expliqua que le mieux était de faire passer les graals de l’autre côté du Fleuve afin d’avoir quelque chose à manger le lendemain matin. Sam se leva pour en parler à Erik. Le Viking était d’humeur encore plus barbare que d’habitude, mais finit par admettre qu’il fallait faire quelque chose. Joe Miller, l’Allemand et un grand Suédois aux cheveux roux retournèrent au drakkar pour y prendre la pirogue et des avirons. Avec Clemens, ils rassemblèrent ensuite les graals dans l’embarcation et passèrent sur la rive opposée. Le Suédois retraversa tout seul avec la pirogue. Joe Miller, Clemens et von Richthofen s’installèrent pour la nuit sur le chapeau d’une pierre à graal dont la boue avait été nettoyée par la décharge électrique.

— Il faudra s’abriter sous la pierre quand la pluie tombera, dit Clemens.

Allongé sur le dos, les mains sous la nuque, il contemplait le ciel nocturne où flamboyaient vingt mille étoiles plus éclatantes que ne l’avait jamais été Vénus dans la splendeur du ciel terrestre. Dans toutes les directions, les nébuleuses projetaient leurs tentacules miroitants de lumière spiralée. Certains astres étaient même si proches qu’on les distinguait en plein jour, comme de pâles fantômes.

— Le météore a dû détruire quelques pierres à graal sur la rive occidentale, reprit-il. Il y a eu une sorte de court-circuit. Si, comme je le pense, c’est toute la longueur du Fleuve qui est touchée par la « panne », les conséquences vont être effroyables. Cela représente au moins vingt millions de champignons, d’après les estimations de certains.

— La guerre va se déchaîner entre les deux rives, approuva Lothar. Ceux qui n’ont plus rien à manger vont traverser le Fleuve et se battre jusqu’à la mort pour recharger leur graal. On dit qu’il y aurait de trente-cinq à

quarante milliards d’humains dans la vallée. Quel beau massacre en perspective !

— Le plus vembêtant dans tout fa, intervint Joe Miller, f’est que même fi la moitié fe fait tuer en laiffant de la plafe au refte, fa ne fervira frictement à rien puisque le lendemain ils reffuffiteront et fa recommenfera de plus belle.

— Je n’en suis pas tellement sûr, dit Clemens. Il paraît établi qu’il y a un rapport entre les pierres à graal et les résurrections. Si la moitié des champignons est inutilisable, il va y avoir une sérieuse baisse de rendement à la sortie de la chaîne Lazare. Ce météore est un saboteur de l’espace.

— Pour ma part, dit von Richthofen, il y a longtemps que je suis arrivé à la conclusion que ce monde et notre résurrection ne sont pas l’œuvre d’êtres surnaturels. Connaissez-vous l’histoire étrange que l’on se raconte dans toute la vallée ? On dit qu’un homme s’est réveillé, avant le jour de la Résurrection, dans un endroit bizarre. Il était entouré de millions de corps d’hommes, de femmes et d’enfants entièrement nus et au crâne rasé qui flottaient dans l’espace et tournaient lentement sur eux-mêmes comme s’ils étaient mus par une force invisible. Cet homme, un Anglais du nom de Patton, ou encore Burton selon certaines versions, est mort sur la Terre aux alentours de 1890. Il a d’abord réussi à s’échapper, mais il a vite été rejoint par deux êtres – humains, en apparence – qui l’ont remis en léthargie. Ensuite, il s’est réveillé, comme tout le monde, ici au bord du Fleuve. Cela prouve, à mon sens, que ceux qui tirent les ficelles sont loin d’être infaillibles. Ils ont commis une erreur avec ce Burton, qui a vu des choses qu’il n’aurait pas dû voir, une sorte d’envers du décor, juste avant le lever du rideau résurrectionnel. Mais il est vrai que…

— J’ai déjà entendu cette histoire, soupira Clemens.

Il allait ajouter qu’il avait aperçu le visage de l’explorateur à la longue-vue juste avant de voir celui de

Livy, mais le fait même d’y penser lui causait une trop grande douleur.

Il s’assit en jurant, brandit le poing en direction des étoiles puis fondit en larmes. Joe Miller, accroupi derrière lui, posa doucement sur son épaule une main gigantesque. Von Richthofen, gêné, faisait semblant de regarder ailleurs. Au bout d’un moment, ce fut lui qui rompit le silence :

— Je donnerais beaucoup pour pouvoir fumer, dit-il. Mais ça ira mieux demain, quand nos graals seront rechargés.

Clemens se mit à rire tout en séchant ses larmes.

— Ce n’est pas que je pleure facilement, dit-il ; mais je n’en ai plus honte, maintenant, quand ça m’arrive. Nous vivons dans un triste monde. Aussi triste, en un sens, que notre vieille Terre. Pourtant, nos corps possèdent vigueur et jeunesse, nous n’avons pas besoin de travailler pour assurer notre survie et nous n’avons pas le souci de payer nos factures, d’engrosser nos femmes ou d’attraper des maladies. Si nous sommes tués, nous nous levons indemnes le lendemain, même si c’est à des milliers de kilomètres de l’endroit où nous avons trouvé la mort, et même si cette après-vie n’a rien à voir avec le paradis promis par nos prédicateurs terrestres. Ce à quoi il fallait s’attendre. Et c’est d’ailleurs peut-être aussi bien comme ça : qui prendrait du plaisir à voler de nuage en nuage sur des ailes aérodynamiquement impossibles ou à gratter toute la journée une harpe mal accordée tout en couinant de ridicules hosannas ?

Lothar s’esclaffa :

— Demandez à n’importe quel coolie chinois ou indien si ce monde-ci n’est pas mille fois préférable à l’ancien. Il n’y a que des Occidentaux privilégiés comme nous pour râler et nous interroger sur le comment et le pourquoi des choses. Nous ignorions presque tout des mécanismes cosmiques qui régissaient notre vieille Terre. Sur cette planète, c’est encore pire, et pourtant nous

finirons peut-être par savoir qui nous a mis ici, et dans quel but. En attendant, tant qu'il y aura des femmes belles et consentantes – et ce n'est pas cela qui manque –, des cigares, de la gomme à rêver, du bon vin et de la bagarre, j'ai l'intention de profiter à mort de cette vallée des ombres éclatantes. Que vive la bête lubrique avant que la brique ne retombe en poussière !

Le silence retomba. Clemens ne trouva le sommeil que quelques instants avant l'arrivée de l'orage. Ils descendirent s'abriter sous la roche. Quand ils remontèrent au sommet du chapeau, il grelotta, éveillé, jusqu'à l'aube, bien qu'il fût protégé par d'épais carrés de tissu. Il venait enfin de s'endormir quand la lourde main du géant le secoua précautionneusement. Il descendit en hâte pour s'éloigner de la pierre. Cinq minutes plus tard, une grande flamme bleue jaillit dans un grondement de tonnerre.

Au même instant, sur l'autre rive du Fleuve, une rumeur sourde se répercuta le long de la montagne.

— On dirait que quelqu'un a trouvé la panne, fit remarquer Clemens.

— J'en ai la chair de poule, répondit Lothar. Qui est donc ce *quelqu'un* ?

Il garda le silence pendant un certain temps, mais avant que le petit groupe eût abordé sur la rive occidentale, il riait à nouveau et bavardait gaiement comme si de rien n'était. Un peu trop gaiement peut-être, songea Clemens, qui déclara à haute voix :

— C'est la première fois, à ma connaissance, qu'« ils » interviennent directement dans nos affaires. Mais je suppose que c'était un cas de force majeure.

5.

Les cinq jours qui suivirent furent consacrés à faire descendre le drakkar jusqu'au Fleuve. Il fallut encore deux semaines pour le remettre en état. Pendant ce temps, une surveillance constante était maintenue, mais ils ne virent pas âme qui vive. Le *Dreyrugr* fut enfin mis à l'eau, sans mâts ni voiles, et reprit son voyage en sens inverse.

L'équipage, habitué à voir la plaine grouiller d'hommes et de femmes, observait un silence de mort. Dans ce monde sans animaux, à part les poissons du Fleuve et quelques variétés de vers de terre, les seuls bruits de la vie provenaient des êtres humains.

— Les loups viendront bien assez tôt, dit Clemens à Erik la Hache. Ce fer est plus précieux que tout l'or de la Terre. Tu veux te battre ? Tu vas bientôt être exaucé jusqu'à écœurement.

Le Viking fit tournoyer sa hache, non sans grimacer de douleur quand ses côtes meurtries le rappelèrent à la réalité.

— Ils peuvent venir, je les attends ! Il y aura une bataille à réjouir le cœur des Walkyries !

— Fornettes ! déclara Joe Miller.

Sam ne put réprimer un sourire, mais se replia prudemment derrière le titanthrope. C'était le seul être au monde qui imposât le respect au Viking, dans la mesure où celui-ci était capable de maîtriser ses propres réactions. De plus, il avait besoin de Joe Miller, qui valait largement vingt hommes au combat.

Le voyage se poursuivit sans incident notable. Lorsque la nuit tombait, l'équipage allait se coucher en laissant un homme à la barre. L'après-midi du troisième jour, Joe Miller, Clemens et von Richthofen s'installèrent sur le pont pour

fumer un cigare et boire le whisky généreusement octroyé par leurs graals à la dernière halte.

— Pourquoi lui donnes-tu ce drôle de nom ? demanda l'Allemand en désignant Joe Miller.

— Parce que son vrai nom, expliqua Clemens, est une abomination à te décrocher la mâchoire. Même les philosophes allemands n'en ont jamais inventé d'aussi long. Depuis que je le connais, je n'ai jamais réussi à le prononcer en entier. Dès qu'il a su quelques rudiments d'anglais, il a voulu me raconter une blague. Je voyais qu'il en mourait d'envie. C'est ce qui m'a donné l'idée de l'appeler ainsi[1]. Tu ne peux pas imaginer à quel point son histoire sentait le rassis. J'ai dû l'entendre, sous une forme légèrement différente, quand j'étais un gamin dans le Missouri. Ensuite, on a dû me la raconter des dizaines de milliers de fois, jusqu'à ce que je devienne un vieillard. Mais le plus époustouflant a été de la retrouver dans la bouche d'un type qui est mort cent mille ans, peut-être un million d'années, avant ma naissance !

— Et qu'est-ce que c'était ?

— Voilà : c'est un chasseur qui poursuit un chevreuil blessé pendant toute une journée. La nuit tombe, accompagnée d'un violent orage. Il aperçoit de la lumière à l'intérieur d'une caverne et demande au vieux sorcier qui habite là s'il peut lui offrir l'hospitalité pour la nuit. Bien sûr, répond le sorcier, mais comme il n'y a pas beaucoup de place, il faudra que vous dormiez avec ma fille… Est-ce que j'ai besoin de te raconter la suite ?

— Fa ne l'a même pas fait rire, grommela Joe. Par fois, ve me demande f'il a le moindre fenf de l'humour.

Clemens fit mine de tordre affectueusement l'appendice nasal, en forme de suppositoire, du géant.

— Parfois, ve me demande, moi auffi, fi tu n'as pas raison. Mais en réalité, si je suis le plus grand humoriste du

monde, c’est aussi parce que je suis le plus triste des hommes. Chacun de nos rires a un chagrin pour racine.

Pendant quelques instants, il contempla silencieusement la rive tout en tirant sur son cigare. Le crépuscule était sur le point de tomber et le navire venait de pénétrer dans une zone où les effets de la chaleur intense dégagée par la chute de la météorite étaient directement visibles. A l’exception de quelques arbres à fer, tout avait été ravagé par les flammes. Même les arbres à fer avaient perdu leur feuillage et une partie de leur écorce. En outre, la déflagration avait incliné ou couché un bon nombre de troncs. Les pierres à graal étaient noircies et hors d’aplomb, mais leur forme était demeurée intacte.

— C’est le moment ou jamais de te raconter comment nous avons décidé de nous lancer dans cette expédition, reprit finalement Clemens. Joe Miller va te dire ce qu’il a vu. S’il y a des détails que tu ne comprends pas, je te les expliquerai au passage. Son récit est étrange, mais pas plus, tout compte fait, que ce qui nous est arrivé depuis que nous avons ressuscité ici.

— V’ai foif, dit Joe. Laiffez-moi boire d’abord.

Ses yeux bleus enfoncés dans l’ombre des arcades sourcilières massives se concentrèrent sur le fond du gobelet comme s’il essayait d’y faire surgir les scènes qu’il allait décrire. Il parla alors de la Tour des Brumes avec un accent guttural et heurté qui favorisait certaines consonnes au détriment de certaines autres tout en télescopant les sons que le cheveu qu’il avait sur la langue rendait cocasses par contraste avec le vibrato de sa voix aiguë, issue d’une poitrine aux profondeurs aussi insondables que le puits de l’oracle à Delphes.

— Ve me fuis réveillé quelque part au bord du Fleuve, auffi nu que ve le fuis en fe moment même. Ve devais vêtre dans vun endroit très feptentrional car il faivait très froid et beaucoup plus fombre qu’ifi. Il n’y avait aucun humain, vufte nous les titanthrope, comme Fam

infifte pour nous vappeler. Nous vavions des graals, feulement ils vêtaient beaucoup plus grands que les vôtres, comme vous pouvez le conftater. Ils ne contenaient vamais ni bière ni vhifky. Nous nous contentions de l'eau du Fleuve. Nous vêtions fûrs de nous trouver à l'endroit où tout le monde fe retrouve après la mort. Nous penfions que les... dieux nous vavaient mis là pour qu'on f'amuve, qu'on manve bien et qu'on faffe l'amour et la guerre. V'aurais vété très content comme fa f'il n'y avait pas vu le véfo.

— Il veut dire le vaisseau, fit Clemens.

— F'est fe que v'ai dit : le véfo. Ve n'aime pas vêtre interrompu, Fam. Tu m'as dévà fait affez de peine en me divant que les dieux n'egviftent pas, alors que ve les vai vus de mes propres vieux.

— Tu as vu les *dieux* ? demanda Lothar.

— Pas vegvactement. V'ai vu l'endroit où ils vivent. V'ai vu auffi leur véfo.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? interrogea von Richthofen.

— Plus tard, dit Clemens en agitant son cigare. Laisse-le parler pour le moment. Il perd les pédales quand on l'interrompt trop.

— Fez moi, fa ne fe fait pas d'interrompre quelqu'un quand il parle. On rifquerait de refevoir un bon coup fur le nez.

— Avec un nez comme le tien, ça doit faire mal, dit Clemens.

Miller tapota délicatement sa trompe.

— F'est le feul que ve poffède et v'en fuis très fier. Perfonne n'en a un comme fa fez vous vautres les pygmées. Tu fais fe que fa fignifie, fez moi ? Felui qui a le plus gros pif, f'est auffi felui qui a le plus gros... comment fa f'appelle, Fam ?

Clemens s'étrangla et retira précipitamment le cigare de ses lèvres.

— Tu étais en train de nous parler du vaisseau, Joe.

— Voui. Ou plutôt non ! Ve n’en étais pas vencore là. Mais comme ve vous le divais, un vour, alors que v’étais bien tranquille au bord du Fleuve en train de regarder fauter les poiffons, v’ai voulu me lever pour confectionner une ligne avec un hamefon afin d’en attraper quelques-vuns. A fe moment-là, v’ai foudain entendu un cri qui m’a fait lever la tête. Quelque fove de terrifiant venait de faire fon apparition au détour du Fleuve. F’était un monftre horrible. V’ai bondi comme un fou, prêt à prendre la fuite, quand ve me fuis vaperfu qu’il portait des vhommes fur fon dos. Ou plutôt, ils reffemblaient de loin à des vhommes, mais quand le monftre f’est rapproffé, v’ai vu qu’ils v’étaient tout menus et maigres et ne poffédaient pratiquement pas d’appendife naval. V’aurais pu les balayer d’une feule main fi v’avais voulu, et pourtant ils femblaient à l’aive fur le dos de fe monftre comme des vabeilles fur le dos d’un ourf. Alors…

Clemens retrouvait, en écoutant le titanthrope, l’impression qu’il avait eue la première fois qu’il lui avait raconté son aventure. On eût dit qu’il s’était trouvé à côté de cette créature venue de l’aube de l’humanité. Avec une éloquence à peine diminuée par son défaut de langue et son parler haché, Joe Miller décrivait à merveille la panique qui l’avait saisi, mais aussi la fascination qui le retenait de prendre ses jambes à son cou et faisait de lui, sinon un homme, du moins un de ses dignes cousins. Derrière son front épais de primate vibrait une grise pulsion qui ne se satisfaisait pas d’exister simplement, mais demandait à se nourrir de formes inconnues et de configurations inédites.

Joe Miller était donc resté sur la rive, mais sa main s’était refermée sur la poignée du graal et il était prêt à prendre la fuite d’un instant à l’autre.

Lorsque le monstre se rapprocha encore, l’idée traversa Joe qu’il n’était peut-être pas vivant. Malgré sa terrible tête inclinée en avant comme pour attaquer, il donnait l’impression de quelque chose de mort. Bien sûr, il ne fallait

pas se fier aux apparences. Joe avait déjà vu un ours blessé faire le mort de manière convaincante, puis se dresser soudain pour arracher le bras d'un chasseur.

De plus, ce même chasseur qu'il avait vu mourir, il l'avait revu bien vivant le jour où il s'était éveillé au bord du Fleuve en compagnie de quelques autres titanthropes. Et si lui ou Joe avaient pu revivre, pourquoi cette tête de serpent figée comme un morceau de bois n'aurait-elle pu s'animer soudain et venir le broyer dans ses formidables mâchoires ?

Il repoussa cependant ses craintes et s'approcha avec curiosité du monstre. En bon primate qu'il était, il ne pouvait résister au désir de savoir le pourquoi des choses.

Un pygmée, aussi menu que les autres mais au front orné d'un diadème de verre représentant un soleil incarnat, lui fit signe de s'approcher. Le reste des pygmées se tenait respectueusement derrière l'homme au diadème. Ils étaient armés de lances et d'étranges objets que Miller devait apprendre à connaître plus tard sous le nom d'arcs et de flèches. Ils n'avaient pas l'air d'avoir plus peur de Joe Miller que de la monstrueuse bête de bois qui les portait sur son dos.

Il fallut longtemps au chef des pygmées pour persuader Joe de monter à bord. Les pygmées descendirent d'abord pour recharger leurs graals tandis que Joe se tenait à bonne distance. Tout le monde mangea. Les autres titanthropes avaient pris la fuite à la vue du monstre, mais quand ils virent que le vaisseau ne menaçait pas Joe, ils se rapprochèrent de lui peu à peu. Les pygmées remontèrent ensuite à bord.

Le chef accomplit alors quelque chose d'étrange. Après avoir sorti un drôle d'objet de son graal, il le mit en contact avec l'extrémité rougeoyante d'un fil mince et rigide. L'objet, qu'il avait planté dans sa bouche, commença à émettre de la fumée. Quand la bouche du pygmée exhala elle aussi un nuage de fumée, Joe Miller fit un bond et les

autres géants refluèrent de nouveau en direction des collines. L'idée effleura Joe que les pygmées étaient peut-être les enfants du dragon. Comme leur mère, ils crachaient du feu et de la fumée !

— Mais ve ne fuis pas fi ftupide que fa, déclara Joe. Il ne m'a pas fallu longtemps pour m'aperfevoir que la fumée fortait en réalité de l'obvet, qui f'appelle en anglais un figare. Et le fef des pygmées me faisait figne que fi ve montais fur fon bateau, ve pourrais fumer un figare moi auffi. F'était de la folie, mais ve l'ai fait parfe que ve mourrais d'envie de fumer fe figare. Fans doute pour impreffionner feux de ma tribu.

Joe avait donc sauté à bord, non sans faire quelque peu pencher le vaisseau à bâbord. Il fit quelques moulinets avec son graal, pour bien montrer aux pygmées qu'il n'hésiterait pas à défoncer quelques crânes s'il leur prenait la fantaisie de l'attaquer. Ils se le tinrent pour dit et restèrent à bonne distance. Puis le chef donna un cigare allumé à Joe, qui toussa un peu mais trouva le goût du tabac agréable, quoique fort étrange. Par contre, il fut enthousiasmé par la première bière qu'on lui offrit.

En fin de compte, Joe décida de rester avec les pygmées pour remonter le Fleuve sur le dos du dragon de bois. On lui attribua un aviron et on l'appela Téhuti.

— Téhuti ? répéta von Richthofen.

— La forme grecque est Thoth, expliqua Clemens. Joe ressemblait un peu, aux yeux des Egyptiens, au dieu ibis avec son long bec. Je suppose qu'il leur rappelait aussi Bast, le dieu babouin, mais son pif étonnant a dû éclipser cette dernière considération. Et c'est ainsi qu'il est devenu Thoth, ou Téhuti.

Le bateau pygmée poursuivit son voyage en direction des sources du Fleuve. Joe parlait à présent, tant bien que mal, la langue de ses compagnons. Parfois il en avait assez et demandait au chef à être débarqué. Il n'était pas question pour ce dernier de s'opposer à une telle requête,

car l’équipage entier aurait risqué de se faire massacrer par voie de conséquence. Mais il prenait un ton peiné pour dire qu’il était dommage d’interrompre une éducation qui avait si bien commencé. Téhuti avait été une brute, bien que son visage évoquât le dieu de la sagesse, mais maintenant il ne lui manquait pas beaucoup pour devenir un homme.

Brute ? Dieu ? Homme ?

Que signifiaient ces mots ?

L’ordre n’était pas tout à fait le bon, expliqua le chef. En réalité, la série, ascendante comme il se doit, partait de la brute pour aboutir à la divinité. L’homme était au milieu, oscillant entre l’une et l’autre. Ce qui n’empêchait pas, d’ailleurs, que l’on pût voir à l’occasion une figure divine prendre les traits d’un animal.

Ces explications étaient un peu trop compliquées pour le cerveau en pain de sucre de Téhuti. Accroupi sur le pont, il voyait défiler la rive d’un œil maussade. Là, finis les cigares et finie la bière. Les riverains étaient de sa race, mais pas de son clan. Ils l’auraient probablement mis en pièces. De plus, il découvrait pour la première fois de sa vie les joies de la stimulation intellectuelle, et cela cesserait s’il reprenait sa place parmi les titanthropes.

Alors, il regardait le chef en souriant de ses dents larges comme des dominos, clignait les yeux et secouait la tête en déclarant qu’il préférait rester, après tout. Il prenait son tour au banc des rameurs et se replongeait dans l’étude de la plus fascinante des choses : un langage porteur de philosophie. Il finit par le parler couramment et par saisir le sens des propos fabuleux que lui tenait le chef, bien que parfois ce fût aussi douloureux que d’arracher une poignée de ronces à main nue. Lorsque telle ou telle idée lui filait entre les doigts, il la poursuivait, l’attrapait, l’avalait, même s’il fallait la recracher vingt fois avant de pouvoir la garder et en tirer quelque profit du point de vue nutritif.

Le Fleuve glissait sous eux. Ils restaient le plus près possible de la rive, là où le courant était plus faible. Jours et nuits se succédèrent ainsi. Le soleil grimpait de moins en moins haut dans le ciel, et l'air se refroidissait.

— Joe et ses compagnons se rapprochaient du pôle Nord, expliqua Sam. Sur cette planète, l'angle d'inclinaison de l'équateur par rapport au plan de l'écliptique est égal à zéro. Comme vous l'avez constaté, les saisons n'existent pas et les jours et les nuits sont d'égale longueur. Mais Joe allait bientôt arriver à l'endroit où il verrait continuellement le soleil moitié au-dessus et moitié au-dessous de l'horizon. En théorie, du moins ; car en réalité, les montagnes faisaient écran.

— F'est egvact, dit Joe. F'était touvours le crépufcule, en fait. V'avais froid, mais pas vautant que les vôtres, qui fe velaient les feffes.

— Sa grande carcasse retient la chaleur plus longtemps que nos pauvres corps chétifs, expliqua Clemens.

— Ecoute, Fam, fi tu veux faire le refit à ma plafe, ve peux fermer ma grande veule !

Lothar et Sam lui sourirent pour l'encourager. Il poursuivit. Le vent devenait de plus en plus fort et la brume flottait au ras du Fleuve. Joe n'était pas tranquille. Il aurait voulu rebrousser chemin mais, de peur de baisser dans l'estime du chef, était déterminé à accompagner les pygmées jusqu'au terme de leur étrange voyage.

— Tu ne savais pas où ils allaient ? fit Lothar.

— Pas préfivément. Ils voulaient remonter le Fleuve le pluf poffible dans l'efpoir de rencontrer les dieux. Ils penfaient acféder ainfi au véritable au-delà. Ils divaient que fe monde-fi n'était pas le vrai au-delà mais feule ment un ftade intermédiaire. Pour moi, ve vous vavoue que f'était du farabia pur et fimple.

Un jour, Joe perçut une sorte de borborygme aussi faible mais aussi distinct qu'un gaz en train de cheminer dans ses propres entrailles. Quelques minutes plus tard, le

bruit devint assourdissant et il comprit que c’était de l’eau qui tombait d’une grande hauteur.

Le vaisseau pénétra dans une baie que protégeait une langue de terre. Il n’y avait plus de pierres à graal le long de la rive. Il faudrait désormais se contenter de poisson séché et d’une provision de pousses de bambou constituée en prévision d’une éventualité de ce genre.

Avant de quitter le vaisseau, les pygmées prièrent longuement. Puis ils entreprirent l’ascension de la montagne à proximité de la cataracte. La force colossale de Téhuti-Joe Miller les aida à surmonter un grand nombre d’obstacles ; mais il y avait aussi des moments où son poids était une gêne et un danger.

Ils poursuivirent leur ascension, copieusement aspergés d’embruns. Mais le désespoir s’empara d’eux quand ils arrivèrent au pied d’une falaise de trois cents mètres aussi lisse que de la glace. En effectuant une reconnaissance, ils eurent la surprise de découvrir une corde qui se balançait le long de la muraille rocheuse. Elle était formée de morceaux de tissus noués bout à bout. Joe s’assura de sa solidité et grimpa à la force des poignets, les pieds prenant appui contre la roche, jusqu’à ce qu’il arrive au sommet. Là, il se pencha pour indiquer aux autres de l’imiter. Le chef le suivit le premier. Il s’arrêta à mi-chemin, épuisé, incapable de monter plus haut. Joe le hissa à la force des bras, en dépit du poids considérable de la corde. Puis il renouvela l’opération pour chacun des hommes.

— D’où diable venait cette corde ? interrogea von Richthofen.

— Quelqu’un leur avait préparé la voie, répondit Clemens. Etant donné le niveau technologique très bas de cette planète, personne n’a pu matériellement aller accrocher cette corde là où elle était fixée. Avec un ballon, on aurait pu transporter un homme là-haut. Il n’est pas impossible d’en fabriquer un avec la peau du « dragon du Fleuve », ou à la rigueur avec de la peau humaine. D’autre

part, on peut obtenir de l'hydrogène en faisant passer de la vapeur sur un lit de charbon très chaud en présence d'un catalyseur adéquat. Mais où diable trouver ce catalyseur, sur un monde où les métaux n'existent pour ainsi dire pas ? Certes, on peut également produire de l'hydrogène sans catalyseur, mais cela nécessite une énorme quantité de combustible et il n'y avait aucune trace de fourneaux. D'un autre côté, pourquoi les utilisateurs de cette corde l'auraient-ils laissée derrière eux, alors qu'elle aurait pu servir ensuite ? Non... de toute évidence, c'est quelqu'un – appelons-le le Mystérieux Inconnu – qui l'a mise là exprès à l'intention de Joe, ou d'éventuels alpinistes. Ne me demande surtout pas qui, ni comment il a pu s'y prendre. Ecoute plutôt la suite.

La petite troupe, après avoir récupéré la corde, commença une longue marche au milieu d'un plateau crépusculaire et brumeux. Puis elle arriva devant une nouvelle falaise. Au-dessus de leurs têtes, le Fleuve s'évasait en une impressionnante chute d'eau, assez large, se dit Joe, pour que la lune terrestre pût y flotter à l'aise. Il n'aurait pas été surpris de voir le vaste globe noir et argent apparaître en haut de la falaise, basculer dans le rugissement des eaux et venir s'écraser sur les rochers au pied de la cataracte.

Un vent violent s'était levé. Le brouillard était de plus en plus épais. L'humidité se condensait en gouttelettes sur les carrés de tissus dont tout le monde s'était maintenant enveloppé de la tête aux pieds. La paroi rocheuse qui leur faisait face était aussi lisse que celle qu'ils venaient d'escalader. Son sommet, invisible, était perdu dans le brouillard. Impossible de dire s'il était à vingt, à cent ou à dix mille mètres d'eux. Ils longèrent la base de la falaise, dans l'espoir de découvrir une faille quelconque. Et ils en trouvèrent une : elle se présentait sous la forme d'une étroite ouverture à la jonction du plateau et de la montagne. L'entrée de la galerie était si basse qu'il fallait

ramper. Les épaules de Joe frottaient contre la voûte et les parois, mais celles-ci étaient parfaitement lisses, comme si elles avaient été découpées par l'acier de quelque gigantesque couteau.

La galerie s'élevait à travers la montagne selon un angle de 45° environ. Il était impossible d'évaluer sa longueur. Cependant, quand Joe émergea à l'air libre, ses mains, ses coudes et ses genoux étaient en sang malgré la protection des tissus.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, fit von Richthofen. Si les montagnes sont là pour interdire aux hommes d'atteindre l'extrémité du Fleuve, comment s'explique l'existence d'une telle galerie ? Et pourquoi n'y avait-il pas une galerie semblable dans la première falaise ?

— S'il y en avait eu une, elle aurait été trop facilement repérable par des gens de passage ou des groupes de reconnaissance. Dans la seconde falaise, ce n'était pas la même chose, car elle était cachée par la brume.

— La corde était encore plus repérable, insista l'Allemand.

— Peut-être, mais qui te dit qu'elle n'avait pas été placée là juste avant l'arrivée de Joe ?

Von Richthofen frissonna.

— Pour l'amour du fiel, laiffez-moi parler ! protesta Joe. F'est vraiment du vif de m'interrompre comme fa tout le temps !

— Excuse-nous, dit Clemens en souriant. Nous allons maintenant te laisser entrer dans le vice du sujet.

6.

Le groupe traversa un nouveau plateau large d'une quinzaine de kilomètres. Cette fois-ci, la paroi montagneuse, quoique très abrupte, était praticable. Avant d'entreprendre la grande ascension, ils dormirent – ou du moins essayèrent – et se restaurèrent.

Leur principal ennemi, maintenant, était le manque d'oxygène. Les hommes haletaient et devaient s'arrêter souvent pour récupérer. Joe avait mal aux pieds. Il boitait fortement, mais ne demanda pas une fois à se reposer. Tant que les autres marcheraient, il ferait comme eux.

— Il ne peut pas rester debout aussi longtemps que nous, expliqua Sam. Comme tous ceux de sa race, il a les pieds plats. Je ne serais nullement surpris si quelqu'un me disait que son espèce s'est éteinte sur la Terre par suite de rupture de la voûte plantaire.

— Moi, ve connais un fpéfimen d'*Homo fapienf* qui va fouffrir d'une rupture de l'appendife naval f'il m'empêfe encore de raconter mon hiftoire, déclara Joe.

Ils continuèrent de grimper jusqu'à ce que le Fleuve, malgré sa largeur colossale, n'apparût plus que comme un mince filet au pied de la montagne. La plupart du temps, d'ailleurs, il était caché par la brume et les nuages. A mesure que la petite troupe progressait, la neige et la glace rendaient l'escalade plus dangereuse. Ils trouvèrent enfin un passage qui descendait vers un nouveau plateau et s'y engagèrent, affrontant le brouillard et le vent violent qui leur sifflait aux oreilles.

Ils arrivèrent alors au bord d'un gigantesque trou qui s'ouvrait dans le flanc de la montagne et d'où le Fleuve jaillissait dans un bruit de tonnerre. De tous côtés, sauf celui où coulait le Fleuve, la montagne était verticale et lisse. Le seul passage était cette caverne, d'où sortait un tel vacarme que plus personne ne s'entendait. On eût dit la voix d'un dieu parlant aussi fort que la mort.

Joe Miller repéra une étroite corniche qui pénétrait dans la caverne à quelque hauteur au-dessus des eaux. Il s'était aperçu que le chef restait maintenant presque toujours derrière lui. Par une sorte d'accord tacite, les pygmées semblaient s'en remettre entièrement à lui pour les conduire à bon port. Quand ils hurlaient pour couvrir le tumulte de l'eau, ils l'appelaient Téhuti. Ce n'était pas nouveau, mais jusque-là ils avaient toujours plus ou moins utilisé ce nom en manière de raillerie. A présent, il était devenu leur vrai Téhuti.

Clemens interrompit de nouveau le récit :

— Imagine qu'on appelle l'idiot du village Jéhovah, ou quelque chose comme ça. Quand les hommes n'ont pas besoin des dieux, ils se moquent d'eux ; mais quand ils ont peur, ils les traitent avec respect. En quelque sorte, c'était Thoth en personne qui les guidait, par cette caverne, vers le Monde Inférieur. Bien sûr, en voulant ainsi faire d'une coïncidence un symbole, je sacrifie seulement à un des plus vieux vices de l'humanité. Si tu grattes n'importe quel chien, tu finiras toujours par déranger une puce.

Joe Miller respirait bruyamment par son nez grotesque et sa vaste poitrine se soulevait et s'abaissait comme un soufflet de forge. Il était visible qu'en revivant cette expérience, il retrouvait ses anciennes terreurs.

La corniche, contrairement à la galerie, ne semblait pas avoir été mise là pour faciliter le passage. Elle était abrupte et irrégulière ; à certains endroits, elle passait si haut que Joe devait ramper pour se glisser entre la voûte et elle. L'obscurité était totale. C'était comme si on lui avait arraché les yeux. Ses oreilles ne lui servaient guère davantage : le bruit de l'eau les rendait inutilisables. Pour se guider, il ne lui restait qu'un seul sens, le toucher, mais il tremblait tellement qu'il se demandait s'il pouvait encore s'y fier. Il serait bien retourné en arrière, mais cela aurait forcé tous ceux qui le suivaient à renoncer en même temps que lui.

— Nous nous femmes varrêtés deux fois pour manver et une fois pour dormir, poursuivit-il. Et vufte au moment où ve me demandais si on n’allait pas continuer à ramper comme fa vufqu’à fe qu’on n’ait plus rien à manver, v’ai aperfu du gris devant moi. Fe n’était pas vune lumière. F’était feulement l’obfcurité qui était moins vépaiffe.

Ils débouchèrent de la caverne et se retrouvèrent à flanc de montagne. Très loin au-dessous d’eux s’étalait une mer de nuages. Le soleil était caché derrière la montagne, mais le ciel n’était pas encore noir. L’étroite corniche se poursuivait, de plus en plus exiguë, et ils durent se servir, pour ne pas glisser sur la pente, de leurs mains et de leurs genoux sanglants.

Ils devaient s’accrocher en tremblant aux moindres aspérités. A un moment, un homme glissa. Il agrippa un de ses compagnons pour retrouver son équilibre, mais les deux hommes perdirent prise et tombèrent en hurlant vers les nuages.

L’atmosphère se réchauffait un peu.

— L’eau du Fleuve était plus chaude que l’air, expliqua Clemens. Le pôle Nord est à la fois sa source et son embouchure. Il revient s’y jeter après avoir serpenté sur toute la surface de la planète. La région boréale est froide, mais beaucoup moins que sur la Terre. Naturellement, ce ne sont que des conjectures.

Les voyageurs atteignirent une nouvelle corniche sur laquelle ils pouvaient se tenir debout et progresser, face à la montagne, à la manière d’un crabe. Elle suivait le flanc de la montagne. Joe s’immobilisa. L’étroite vallée s’était maintenant élargie en une vaste plaine et l’on entendait, très loin en contrebas, le choc assourdi de l’eau jaillissant contre la roche.

Dans la pénombre, Joe apercevait les montagnes cernant la mer polaire masquée par un cercle de nuages dont le diamètre devait atteindre une centaine de kilomètres. Les nuages s’épaississaient à un certain

endroit. Plus tard, Clemens devait lui expliquer la raison de ce phénomène : c'était le point où les eaux chaudes du Fleuve entraient en contact avec l'air plus froid.

Joe fit quelques pas de plus et s'immobilisa soudain à un détour de la corniche.

Il venait d'apercevoir le cylindre gris au milieu du chemin.

Sur le moment, il ne comprit pas de quoi il s'agissait, tant la présence d'un tel objet était insolite en ce lieu. Puis il identifia les contours familiers d'un graal, abandonné par quelqu'un qui l'avait précédé sur cette voie dangereuse. Aussi incroyable que cela pût paraître, un voyageur était déjà passé par là. Il n'avait pas dû aller beaucoup plus loin, en tout cas : le couvercle du graal était resté ouvert et il s'en dégageait une abominable odeur de poisson pourri. L'inconnu s'était servi du cylindre comme garde-manger ; peut-être avait-il espéré trouver une pierre à graal en chemin pour le recharger.

Quoi qu'il en soit, quelque chose lui était arrivé. Il n'aurait pas abandonné son graal s'il n'avait pas été tué ou effrayé au point de perdre la tête.

A cette pensée, Joe frissonna.

A l'endroit où il se trouvait, la corniche contournait un énorme bloc de granit qui lui ôtait toute visibilité.

Il fit le tour du bloc et… poussa un grand cri.

Ses compagnons, inquiets, l'appelèrent pour lui demander la raison de son trouble.

Il ne put la leur dire, car le choc était tel qu'il en oublia son langage d'adoption et ne put que grogner quelques mots inintelligibles dans le dialecte de sa race.

Pendant quelques secondes, les nuages qui cachaient la mer s'étaient éclaircis, révélant le sommet d'une structure grise et cylindrique qui évoquait un graal de taille monstrueuse.

Elle était entourée d'une brume irréelle qui la dissimulait et la dévoilait tour à tour.

Joe plissa les yeux pour mieux voir. Quelque chose de sphérique évoluait dans le ciel au-dessus de la tour et s'en rapprochait rapidement. Un instant, le soleil se refléta sur la surface blanche de l'objet et Joe fut ébloui. Puis le soleil disparut et tout fut englouti dans la pénombre et la brume.

Joe avait fait un pas en arrière. Son pied heurta le graal abandonné par le voyageur inconnu. Il ouvrit les bras pour retrouver son équilibre, mais même son agilité de primate ne put le sauver. Il bascula par-dessus le rebord de la corniche et tomba avec un hurlement d'horreur. Tout en tournoyant dans le vide, il eut le temps d'apercevoir une dernière fois la silhouette de ses compagnons qui le regardaient, bouche bée, disparaître dans les nuages et la mer invisible.

— Ve ne me rappelle même pas vavoir touffé l'eau, expliqua-t-il. Ve me fuis réveillé, reffuffité, à trente kilomètres de l'endroit où fe trouvait Fam, dans vune révion peuplée de Fcandinaves du divième fiècle. Il a fallu que ve rapprenne encore une nouvelle langue. Fes petits vhommes fans nez avaient très peur de moi, mais vils voyaient en moi un allié préfieux. Par la fuite, v'ai rencontré Fam et on est devenus copains.

Dans le silence qui suivit le récit de Joe Miller, les cigares des deux hommes et du titanthrope étaient la seule lueur éclairant leurs visages. Joe porta son gobelet à ses lèvres protubérantes de chimpanzé et but d'un trait ce qu'il lui restait de whisky. Sam et Lothar le regardaient d'un air pensif. Finalement, von Richthofen demanda :

— Cet homme qui portait un diadème de verre représentant un soleil, comment as-tu dit qu'il s'appelait ?

— Ve n'ai rien dit.

— Mais comment s'appelait-il ?

— Ikhnaton. Fam prétend en favoir plus long fur lui que moi, qui fuis refté quatre ans à fes côtés. Mais... (il se rengorgea)... v'ai fréquenté l'homme, tandif que Fam,

tout fe qu’il connaît, f’est une fucfeffion de faits vhiftoriques, comme il fait fi bien dire.

7.

Von Richthofen leur souhaita bonne nuit et descendit se coucher. Sam se mit à arpenter le pont. Il ne s’arrêta, à un moment, que pour allumer une cigarette qu’il tendit sans un mot au timonier. Il se sentait incapable de dormir. Depuis des années, une insomnie tenace lui embrochait le cerveau, qui tournait autour de cet axe comme un rouage affolé libéré des contraintes du corps.

Joe Miller, adossé au bastingage, attendait que son ami – le seul être qu’il aimât et à qui il fît confiance – se décide à descendre à son tour. Mais au bout d’un moment, sa tête vacilla et son nez en forme de massue décrivit un arc de cercle pathétique. Il se mit à ronfler. Le bruit évoquait celui de grands arbres abattus au loin : séquoias fendus, éclatés, gémissants, alternant avec de vastes soupirs et des borborygmes complexes.

— V’efpère que tu feras de beaux fonves, murmura Sam.

Il savait que le titanthrope rêvait de cette Terre à jamais disparue où couraient les mammouths, les ours et les lions géants, et où de splendides – à ses yeux – créatures de sa propre espèce le poursuivaient de leurs convoitises. A un moment, Joe se mit à grogner, puis à gémir comme un petit chien. Là encore, Clemens savait ce qu’il rêvait : il imaginait, une fois de plus, qu’il était aux prises avec un ours qui lui écrasait cruellement les pieds.

Comme tous ses congénères, Joe était beaucoup trop massif et lourd pour être adapté à la marche verticale. Jour et nuit, il souffrait des pieds. Avec les titanthropes, la nature avait expérimenté une espèce géante sous-humaine, qu'elle avait abandonnée ensuite en la jugeant non viable.

— *Grandeur et décadence des Pieds-plats*, fit Clemens à mi-voix. Voilà un article que je ne risque pas d'écrire.

Il émit un grognement qui sonna comme un écho affaibli de ceux de Joe. Il revoyait le corps en partie broyé de Livy, apporté par la vague qui le lui avait aussitôt repris. Mais était-ce bien Livy ? N'avait-il pas cru la reconnaître avant, une douzaine de fois, en balayant les rives de sa longue-vue ? Chaque fois qu'il avait réussi à convaincre Erik la Hache d'accoster, cela avait été pour s'apercevoir qu'il s'était mépris. Il y avait des chances pour que, là encore, il se fût trompé.

Il poussa un nouveau grognement Quelle ironie cruelle, si c'était réellement Livy ! Quel abject coup du sort ! La retrouver enfin après tant d'années pour la perdre de vue aussitôt, et la voir resurgir sur le pont, morte, comme si Dieu – ou les forces railleuses qui régissent l'univers – voulaient l'accabler en disant : « Tu vois, il s'en est fallu d'un cheveu ! Pleure, malheureux agrégat d'atomes et de molécules ! Souffre, misérable ! Tu expieras dans les larmes et dans la douleur ! »

— Expier quoi ? murmura Sam en enfonçant ses dents dans son cigare. Expier quels crimes ? N'ai-je pas assez souffert sur la Terre pour tout ce que j'ai fait, et encore plus pour ce que je n'ai pas fait ?

La mort était venue le prendre sur la Terre et il l'avait accueillie avec joie car elle signifiait la fin de ses maux. Il ne pleurerait plus sa femme ni ses filles bien-aimées que la maladie avait emportées ; il ne se reprocherait plus d'avoir causé, par négligence, la mort de son unique fils. Mais était-ce bien involontairement qu'il avait laissé la maladie s'abattre sur son fils ? N'était-ce pas plutôt son

subconscient qui avait permis à la couverture de glisser, le jour où il avait emmené le petit Langdon faire une promenade en voiture par un froid glacial ?

— Non ! s'écria-t-il avec une telle véhémence que Joe Miller s'agita dans son sommeil et que le timonier grommela quelque chose en ancien nordique.

Clemens frappa sa paume de son poing et Joe s'agita encore.

— Mon Dieu ! Pourquoi faut-il que le remords me hante pour chacun de mes actes ? s'exclama-t-il. Quelle importance cela peut-il avoir ? Tout a été effacé. On nous a remis nos âmes à zéro.

Mais cela avait une grande importance... Même si les morts avaient été ressuscités ; même si les malades étaient de nouveau bien portants ; même si les erreurs commises étaient si lointaines dans le temps et l'espace qu'elles semblaient automatiquement oubliées et pardonnées, les individus et toutes leurs pensées demeuraient les mêmes que sur la Terre.

Il regrettait tout à coup de ne pas avoir une tablette de gomme à rêver sous la main. Cela aurait pu adoucir son remords et lui faire refaire le plein de joie.

Ou bien alors décupler son angoisse. On ne savait jamais à l'avance si cela n'allait pas susciter de mortelles terreurs. La dernière fois qu'il avait touché à la gomme, Clemens avait été assailli par de si horribles monstres qu'il s'était juré de ne plus jamais recommencer. Mais peut-être que cette fois-ci... Non !

Son petit Langdon ! Il ne le reverrait jamais plus ! Il n'avait que vingt-huit mois quand il était mort, ce qui signifiait qu'il n'avait pas été ressuscité dans la vallée. Aucun enfant âgé de moins de cinq ans n'était revenu à la vie. Pas sur cette planète, en tout cas. Peut-être sur une autre, qui sait ? En attendant, Sam restait avec son remords.

Il n’espérait pas non plus retrouver Livy ni ses trois filles, Sarah, Jean et Clara. D’après ce qu’on disait, le Fleuve avait trente-deux millions de kilomètres de long et ses rives abritaient une population de près de quarante milliards de personnes. En admettant qu’on puisse remonter son cours d’une extrémité à l’autre en dévisageant tous les riverains, pour le descendre ensuite sur la rive opposée, sans oublier personne... combien de temps cela prendrait-il ? A raison d’un kilomètre et demi par jour, l’aller-retour demanderait... voyons... 64000000 divisé par 1,5, divisé par 365... cela faisait combien ? Il n’était pas très fort en calcul mental, mais cela devait représenter plus de cent seize mille ans !

Et même s’il était possible de faire tous ces kilomètres sans omettre un visage ou sans croiser sans le savoir la personne recherchée, par exemple la nuit ou à bord d’un bateau, on ne pouvait jamais être sûr que ladite personne n’était pas morte entre-temps pour ressusciter derrière celui qui la cherchait !

Visiblement, ce n’était pas le bon moyen. Mais il y en avait peut-être un autre : les responsables de la Résurrection devaient pouvoir localiser à volonté n’importe quel individu. Il existait bien quelque part un fichier central, ou un moyen quelconque de vérifier l’identité et les coordonnées des riverains du Fleuve.

Même si rien de tel n’existait, on pouvait toujours se consoler en se vengeant sur ceux qui tiraient les ficelles.

Le récit de Joe Miller n’était pas inventé. Il était déconcertant par bien des aspects, mais cela même était encourageant. Cela signifiait qu’une personne – ou une créature – avait fait en sorte que les habitants de la vallée puissent être informés de l’existence de la tour polaire. Quels étaient ses motifs ? Sam était incapable de les deviner. Mais la galerie creusée dans la falaise avait pour but de permettre aux humains de découvrir la Tour. Et

celle-ci devait receler la lumière capable de dissiper les ténèbres de l'ignorance. Cela ne faisait pas le moindre doute. De plus, tout concordait avec le récit qu'on attribuait à cet Anglais, Patton – ou plus probablement Burton –, qui s'était réveillé prématurément durant la phase prérésurrectionnelle. Ce réveil, de même que le tunnel percé dans la montagne, montrait qu'il y avait une faille dans l'organisation des mystérieux résurrecteurs.

Ainsi était né le rêve de Samuel Clemens, et il l'avait développé jusqu'à ce qu'il devienne le Grand Projet. Pour le réaliser, il avait besoin de beaucoup de fer. Il avait donc persuadé Erik d'entreprendre une expédition qui les conduirait au gisement d'où était issu le fer de sa hache. Mais il doutait qu'il y eût assez de métal pour construire le bateau géant. Ce qui l'intéressait surtout, c'était de remonter le Fleuve pour se rapprocher de la mer polaire.

Or, voilà qu'un coup de chance immérité – il pensait sincèrement ne rien mériter de bon – le mettait brusquement à proximité d'une quantité de fer absolument inespérée.

Il avait besoin de collaborateurs compétents. D'ingénieurs capables de traiter le fer météorique, de l'extraire, de le fondre, de le façonner. Il lui fallait des techniciens pour une foule de travaux à accomplir.

Du bout du pied, il chatouilla les côtes de Joe Miller en disant :

— Lève-toi, Joe. La pluie va bientôt tomber.

Le titanthrope grogna, se dressa comme une tour émergeant de la brume et s'étira longuement. Ses larges dents brillèrent à la lumière des étoiles. Il emboîta le pas à Sam en faisant craquer les bambous qui formaient le pont. En bas, quelqu'un jura en vieux norrois.

Sur les deux rives, les montagnes étaient maintenant couronnées de nuages. Peu à peu, l'obscurité s'abattit sur la vallée. Les étoiles géantes et les nébuleuses embrasées s'éteignirent momentanément. L'orage allait bientôt éclater.

Il durerait une demi-heure, puis les nuages disparaîtraient comme ils étaient venus.

Un éclair frappa la rive orientale. Le tonnerre roula le long des montagnes. Sam s'immobilisa. Les éclairs l'avaient toujours empli de crainte. Ou plutôt, ils effrayaient l'enfant qui était en lui. Ils le transperçaient en lui dévoilant les spectres de tous ceux qu'il avait insultés, outragés ou déshonorés dans sa vie ; derrière ces spectres défilait un cortège de visages sans traits qui lui reprochaient des crimes sans nom. Les éclairs le torturaient ; il croyait alors en un dieu vengeur décidé à le brûler vif, à le faire périr dans d'ardentes souffrances. Quelque part au milieu des nuages se cachait le Justicier Courroucé qui cherchait Samuel Clemens.

— V'entends le tonnerre quelque part devant nous, dit Joe. Non ! Une feconde. Ecoute ! F'est un drôle de bruit. Tu n'entends pas ? Fa reffemble au tonnerre, mais f'est différent.

Sam tendit l'oreille en frissonnant. Il perçut effectivement une faible rumeur qui venait de l'aval du Fleuve. Mais brusquement, son sang se glaça quand un grondement sonore se répercuta derrière eux le long des montagnes.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? murmura-t-il.

— N'aie pas peur, Fam, lui dit Joe. Ve fuis là.

Mais il frissonnait lui aussi.

Un éclair déploya sa blancheur ramifiée sur la rive orientale. Sam tressaillit :

— Mon Dieu ! Je viens de voir briller quelque chose !

Joe s'approcha de lui, tremblant d'excitation :

— Ve l'ai vu ! Ve l'ai vu ! F'est le véfo ! Tu fais bien, felui que v'ai aperfu au-deffus de la tour. Mais il est parti, maintenant.

Ils demeurèrent silencieux, scrutant les ténèbres. De nouveaux éclairs fulgurèrent, mais cette fois-ci il n'y avait plus de sphère au-dessus du Fleuve.

— Surgi du néant et retourné au néant, murmura Sam. Comme un mirage. Si tu n’avais pas vu la même chose que moi, j’aurais cru à une illusion.

Sam se réveilla sur le pont. Il avait froid. Il était courbatu et se sentait l’esprit confus. Il se laissa rouler sur le côté et plissa les paupières en tournant son regard vers le soleil qui émergeait au-dessus des montagnes de l’est.

Joe était allongé sur le dos à côté de lui. Le timonier dormait à côté de la roue.

Mais ce fut autre chose qui fit bondir Sam sur ses pieds. L’or du soleil était devenu pâle à côté du vert qui éclatait partout. La plaine et les montagnes, recouvertes de boue et de débris de toutes sortes, s’étaient métamorphosées pendant leur sommeil. L’herbe drue avait repoussé. Les bambous, les pins, les chênes et les arbres à fer tapissaient de nouveau les collines.

— Pas d’interruption pendant les travaux, murmura Sam, qui ne pouvait s’empêcher de plaisanter inconsciemment même dans l’état de choc où il se trouvait. Quelqu’un, ou quelque chose, avait plongé tous ceux du *Dreyrugr* dans un sommeil profond et en avait profité pour nettoyer la boue et replanter la végétation. Miraculeusement, ce secteur du Fleuve était revenu à la vie !

8.

Il se sentait aussi insignifiant, aussi chétif et désarmé qu’un chiot qui vient de naître. Que pouvait-il faire – lui ou

n’importe quel humain – contre des êtres qui avaient le pouvoir d’accomplir un tel miracle ?

Il fallait pourtant qu’il y eût une explication. Une explication scientifique et non surnaturelle.

La seule chose encourageante, pour l’instant, était la présence possible, probable même, à leurs côtés, de l’un de ces mystérieux êtres. Mais pourquoi ? *En quel combat mystique ?*

Tous les occupants du *Dreyrugr* étaient maintenant levés. Erik la Hache et von Richthofen montèrent en même temps sur le pont. Erik fronça les sourcils en apercevant l’Allemand sur le gaillard d’arrière, où il n’avait pas accès en temps normal, mais la vue de la végétation toute neuve lui fit oublier de le renvoyer.

Les rayons du soleil frappaient obliquement le chapeau des grandes pierres à graal en forme de champignon. Autour d’elles, brusquement, apparurent une multitude de petites excroissances brumeuses qui scintillaient dans l’herbe. Ces ectoplasmes miroitaient de l’intérieur, comme animés par une chaleur propre. Bientôt, ils se figèrent et prirent subitement forme. Des centaines d’hommes et de femmes gisaient à présent dans l’herbe, nus, à côté de leur graal et d’une pile de tissus.

— C’est de la réincarnation de masse, murmura Sam. Il doit y avoir là tous ceux qui ont trouvé la mort à cause de la chute du météore ou de la panne des graals sur la rive ouest. Le secteur va devenir encombré. Heureusement, il va leur falloir du temps pour s’organiser et ils ne savent pas qu’il y a un gisement de fer sous leurs pieds.

— Comment retrouverons-nous cette météorite ? demanda von Richthofen. Ses traces ont sûrement été effacées.

— Si elle est encore là ! grommela Sam. Des gens qui possèdent un tel pouvoir ont sûrement les moyens de faire disparaître une météorite, quelle que soit sa taille.

Il jura et reprit :

— Rien ne nous dit d’ailleurs qu’elle n’est pas au milieu du Fleuve, par trois cents mètres de fond !

— Te voilà bien déprimé, mon pauvre Sam. Il n’y a vraiment pas de raison. D’abord, il est peu probable que l’aérolithe ait été enlevé. Mais même si c’était le cas, qu’est-ce que ça peut faire ? Notre condition n’est pas pire qu’avant. Et il y a toujours du vin, des femmes et des chansons.

— Ça ne me suffit pas, dit Sam. Je ne puis concevoir que nous ayons été ressuscites uniquement pour nous amuser pendant toute l’éternité. Ce serait insensé.

— Pourquoi ? Que savons-nous des motivations de ces mystérieux êtres qui nous ont transplantés ici ? Ils se nourrissent peut-être de nos émotions.

Sam trouva l’idée séduisante. Elle lui fit oublier son humeur morose. Toute spéculation originale, même si elle débouchait sur quelque chose de déprimant, avait le pouvoir de le mettre en joie.

— Tu veux dire que nous serions pour eux des animaux de boucherie psychique ? Que nos gardiens se régaleraient de steaks d’amour bien tendre, de côtelettes d’espoir, de foie de sacrifice, de rognons de haine et de brochettes d’orgasme ?

— Ce n’est qu’une théorie, fit Lothar en riant, mais elle en vaut une autre. Peu m’importe à quoi je leur sers, après tout. Et tant mieux si je suis un de leurs taureaux primés, pour ainsi dire. A propos, tu n’as pas remarqué cette ravissante créature, là-bas ? Excuse-moi un instant.

Après cette diversion, Sam retomba dans ses sombres pensées. L’Allemand avait peut-être raison. Dans ce cas, ils avaient à peu près autant de chances de succès face aux mystérieux inconnus qu’une bête à concours de surpasser par son intelligence les membres du jury agricole. Cependant, un taureau pouvait se servir de ses cornes et semer la panique et la mort autour de lui avant de se résigner à l’inévitable défaite.

Il expliqua la situation à Erik la Hache, qui hocha la tête d’un air dubitatif :

— Comment trouverons-nous cette étoile filante ? Nous ne pouvons pas creuser partout en espérant que le hasard nous aidera. Tu sais combien l’herbe est coriace. Avec nos outils de pierre, il faut des jours pour faire une petite tranchée, que l’herbe ne tarde pas à recouvrir.

— Il doit bien exister un moyen, répliqua Sam. Il nous faudrait de la magnétite, ou un détecteur quelconque. Mais nous n’avons rien.

Lothar, occupé à faire de grands signes à la ravissante blonde qu’il avait repérée sur la rive, n’avait pas perdu un mot de cette conversation. Il se tourna vers Sam :

— Les choses n’ont pas le même aspect quand on les voit d’en haut. Quarante générations de paysans peuvent labourer la terre au-dessus des ruines d’un ancien temple sans jamais s’en douter. Mais un aviateur qui survole le même endroit se rend compte tout de suite qu’il y a quelque chose d’enterré là. La végétation n’a pas tout à fait la même couleur, le sol n’est pas exactement au même niveau.

— Tu veux dire qu’avec un planeur, tu serais capable de détecter le gisement ? demanda Sam en bondissant d’excitation.

— Je serais ravi d’avoir un planeur, fit Lothar. On en construira peut-être un, un de ces jours. Mais dans l’immédiat, ce n’est pas indispensable. Il nous suffira de grimper assez haut dans les montagnes pour avoir une vue d’ensemble de la vallée.

Sam poussa un juron ravi.

— Quelle chance de t’avoir rencontré ! Je n’aurais jamais pensé à cela. Mais je me demande, ajouta-t-il en fronçant les sourcils, si nous pourrons grimper assez haut. Regarde un peu ces montagnes. Leur front est aussi raide et impassible que celui d’un politicien en train de renier ses promesses électorales.

Erik la Hache, qui avait suivi cette conversation avec impatience, leur demanda de quoi ils pouvaient bien parler. Après avoir écouté les explications de Clemens, il déclara :

— Voilà enfin une occasion pour lui de se rendre utile. Je ne crois pas que votre problème soit insurmontable. Si nous trouvons suffisamment de silex, nous pourrons tailler des marches dans la montagne jusqu'à la hauteur voulue. Cela prendra beaucoup de temps, mais ça en vaut la peine.

— Et s'il n'y a pas de silex ? demanda Sam.

— Nous utiliserons des explosifs. Nous ferons de la poudre à canon.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, dit Sam. Il nous faudra des excréments humains, un produit qui ne manque pas ici, et du charbon de bois, que nous pouvons fabriquer avec les pins et les bambous. Mais il faut également du soufre. Il est possible qu'on n'en trouve pas à moins de dix mille kilomètres d'ici.

— Je sais où il y en a à mille kilomètres en aval, répliqua le Viking. Mais chaque chose en son temps. Tout d'abord nous devons découvrir l'étoile filante. Ensuite, il faudra protéger le site en construisant une forteresse. Nous sommes peut-être les premiers que le fer intéresse, mais nous ne serons pas les seuls. Les loups vont arriver de toutes parts. Il y aura de la bagarre.

— Dire que nous sommes peut-être juste devant ! jura Clemens.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas jeter l'ancre immédiatement ? Pour commencer, cet endroit en vaut bien un autre. Et puis, c'est l'heure de déjeuner.

Trois jours plus tard, l'équipage du *Dreyrugr* avait acquis la certitude qu'il n'y avait pas le moindre éclat de silex dans les environs immédiats. S'il y en avait eu avant, l'impact de la météorite avait dû le consumer, et la couverture végétale reconstituée ne contenait aucune roche.

La plupart du temps, on trouvait des pierres qui pouvaient servir à fabriquer des outils et des armes dans les collines ou à la base des montagnes, dans les zones d'effritement. Mais ici, rien de tel.

— La chance nous abandonne, se plaignit Sam un soir où il bavardait avec von Richthofen. Nous ne disposons d'aucun moyen de récupérer cette météorite. Et même si nous savions où elle se trouve, comment ferions-nous pour creuser et extraire le minerai ? Le fer-nickel est une matière très dure et très compacte.

— Tu étais le plus grand humoriste du monde, s'étonna Lothar. Aurais-tu changé à ce point en ressuscitant ?

— Je ne vois pas le rapport. Un humoriste est quelqu'un dont l'âme est aussi noire que celle de n'importe qui, mais qui sait transformer ses grumeaux de noirceur en explosions de lumière. Seulement, quand la lumière s'éteint, le noir revient au galop.

Il contempla durant un long moment le feu de bambou où dansaient des visages comprimés, tassés, étirés, déformés, jaillissant dans la nuit en gerbes d'étincelles pour se confondre avec les étoiles. Livy, prenant son essor en une spirale funèbre ; sa fille, Jean, d'une pâleur de glace au milieu des flammes, les yeux fermés comme la dernière fois qu'il l'avait vue gisant dans sa bière ; son père, dans son cercueil ; son frère Henry, défiguré par l'explosion de la chaudière. Puis un visage hilare, celui de Tom Blankenship, le garçon qui avait été le modèle de Huckleberry Finn.

Il y avait toujours eu en Sam l'enfant qui rêvait de descendre le Mississippi sur un radeau, de connaître beaucoup d'aventures et d'éviter les responsabilités. Cette chance lui était donnée maintenant. Il pouvait accomplir des exploits sans nombre, rencontrer des ducs, des princes et des rois jusqu'à ce qu'il en soit écœuré, il pouvait paresser, pêcher, parler à longueur de jours et de nuits. Il n'avait même pas besoin de travailler pour gagner sa vie. Il

pouvait se laisser voguer ainsi pendant mille ans en faisant exactement ce qui lui plaisait.

L'ennui, c'est qu'il ne pouvait pas faire vraiment ce qu'il voulait. Il y avait trop d'endroits où se pratiquait l'esclavage des graals. Des tyrans se servaient de leurs prisonniers pour stocker les produits les plus recherchés : le tabac, l'alcool et la gomme à rêver. Ils affamaient leurs victimes et leur liaient les poignets et les chevilles pour les empêcher de se suicider. De toute manière, si par hasard un de ces malheureux réussissait à se tuer, il avait de fortes chances, en se réveillant, de tomber sur d'autres esclavagistes.

Pour voyager sur le Fleuve, Sam avait besoin de sécurité, de confort et – pourquoi le nier – de se sentir en position d'autorité. Il n'était plus un gamin, et même s'il avait pu le faire, voguer sur un radeau en solitaire ne lui aurait sans doute pas apporté le plaisir escompté. Il avait d'ailleurs toujours eu une autre grande ambition : piloter un bateau à aubes sur le Mississippi. Pendant une brève période, il avait réalisé son rêve sur la Terre. Mais il ferait encore mieux ici : il deviendrait le capitaine du plus beau, du plus grand, du plus puissant bateau ayant jamais existé. Et qui plus est, il le piloterait sur un fleuve à côté duquel le complexe Missouri-Mississippi, le Nil, l'Amazone, le Congo, l'Obi, le fleuve Jaune, mis à bout, ressembleraient à un vulgaire ruisseau des monts Ozarks. Son bateau comprendrait six ponts au-dessus de la ligne de flottaison. Ses roues à aubes seraient colossales. Ses cabines luxueuses seraient réservées à des passagers et à un équipage comportant principalement des gens ayant connu la célébrité sur la Terre. Et lui, Samuel Langhorne Clemens, dit Mark Twain, en serait le capitaine. Le vaisseau remonterait le Fleuve jusqu'à la région polaire, où une expédition serait organisée pour livrer bataille aux monstres qui avaient créé ce monde et réveillé l'humanité

pour la replonger dans ses souffrances, ses désillusions, ses frustrations et ses chagrins.

Le voyage prendrait peut-être cent, peut-être deux ou trois cents ans, mais qu'est-ce que cela pouvait faire ? Ce monde avait peu à offrir, à part, précisément, le temps.

Sam se réchauffait au brasier de ses grandioses visions... le fabuleux bateau à aubes, lui-même, capitaine, à la timonerie... avec pour second, qui sait, Christophe Colomb ou bien Sir Francis Drake. Quant au corps expéditionnaire, son capitaine – non ; pas capitaine... ce titre devait lui être réservé –, son commandant serait Alexandre le Grand, ou bien Jules César, ou encore Ulysses S. Grant.

Une pensée acérée comme une épingle vint à ce moment-là percer la baudruche glorieuse qui flottait au vent de ses rêves : jamais ces deux bougres antiques, César et Alexandre, n'accepteraient d'occuper, même momentanément, une position subalterne. Dès le départ, ils comploteraient pour s'emparer du commandement du bateau à aubes. Et comment imaginer que le général Grant, ce grand homme, accepterait les ordres de Samuel Clemens, simple humoriste, homme de lettres dans un monde où les lettres n'existaient même pas ?

L'hydrogène lumineux de ses visions s'échappait en sifflant. Ses épaules s'affaissèrent. Il pensa de nouveau à Livy, que l'existence de son autre rêve avait rendue à la fois si proche et si inaccessible. Un dieu cruel la lui avait ravie aussitôt entrevue. Mais l'autre rêve était-il réalisable ? Il n'était même pas capable de découvrir le fer qui gisait peut-être sous ses pieds.

9.

— Tu es pâle, lui dit Lothar. Tu as l’air fatigué.

— Je vais me coucher, fit Sam en se levant.

— Comment ! Tu ne vas pas décevoir cette beauté vénitienne du dix-septième siècle qui n’a pas cessé de te faire de l’œil de toute la soirée ?

— Occupe-toi d’elle, dit Sam en s’éloignant.

A vrai dire, il avait eu plusieurs fois la tentation, au cours de la soirée, de conduire Angola Sangeotti dans sa hutte, surtout après avoir ressenti les premiers effets du whisky prodigué par son graal. Mais maintenant, il se sentait trop déprimé. En outre, il savait à quelle angoisse de culpabilité il aurait à faire face s’il couchait avec cette fille. Depuis ces vingt dernières années, avec la dizaine de compagnes qu’il avait eues, il avait été suffisamment tourmenté par ce problème. Mais aujourd’hui, chose bizarre, ce n’était pas seulement à cause de Livy mais aussi vis-à-vis de Temah, sa concubine indonésienne depuis bientôt cinq ans, qu’il aurait eu mauvaise conscience.

Il s’était maintes fois répété : « C’est ridicule ! Je n’ai aucune raison valable de me sentir coupable envers Livy. Il y a tellement longtemps que nous sommes séparés… Nous serions des étrangers l’un pour l’autre. Il nous est arrivé trop de choses depuis le Jour de la Résurrection. »

Mais la logique n’avait rien à voir avec la question. Il souffrait. Et pourquoi n’aurait-il pas souffert ? Rationalité et logique sont deux choses entièrement différentes. L’homme est un animal essentiellement irrationnel, qui agit strictement en accord avec le tempérament dont il a hérité à la naissance et n’obéit qu’aux stimuli auxquels il est particulièrement sensible.

Pourquoi donc, se disait Sam, continuer à me torturer à propos de choses dont je ne porte pas la responsabilité, si je suis incapable d'échapper à mes propres réactions ?

Parce qu'il est dans ma nature de me torturer pour ce qui n'est pas de ma faute. Je suis deux fois damné. Le choc des deux premiers atomes sur la Terre originelle a créé une cascade d'événements dont l'inéluctable et mécanique aboutissement est ma présence ici, dans les ténèbres d'une planète mystérieuse, parmi une foule de jeunes vieillards venus de tous les lieux et de tous les temps, devant l'entrée de cette hutte en bambou où la solitude, le remords et la culpabilité, toutes choses rationnellement inutiles mais néanmoins inévitables, m'attendent.

Je pourrais me tuer, mais ici le suicide ne sert à rien. On se réveille vingt-quatre heures plus tard, en un lieu différent, mais on est toujours le même. Et on sait qu'une nouvelle tentative ne résoudra rien, qu'elle ne fera probablement qu'aggraver les choses.

— Maudits bâtards au cœur de silex ! s'écria-t-il en secouant le poing en direction du ciel. (Puis il éclata d'un rire amer.) Mais je suppose qu'ils n'y peuvent rien, eux non plus, s'ils ont le cœur dur et impitoyable. Nous sommes tous prisonniers de ce que nous sommes.

Cette dernière pensée, cependant, ne diminuait en rien sa soif de vengeance. Il n'hésiterait pas à mordre, le moment venu, la main qui lui avait donné la vie éternelle.

Sa hutte était dans les collines, à l'ombre d'un gigantesque arbre à fer. Elle représentait un véritable luxe, dans une région où l'absence de silex obligeait les ressuscités, le plus souvent, à se passer d'outils. Ils avaient dû se contenter de lier des faisceaux de bambous par le sommet et de recouvrir le tout de feuilles d'arbre à fer, en forme de gigantesques oreilles d'éléphant. La vallée possédait environ cinq cents espèces de bambous, dont certaines, fendues, servaient à fabriquer des couteaux acceptables, quoique rapidement émoussés.

Sam entra dans sa hutte, s'étendit sur le lit et se couvrit de plusieurs carrés de tissu. Les échos affaiblis d'une lointaine orgie le gênaient. Après s'être tourné et retourné pendant un certain temps, il céda à la tentation de mâcher de la gomme à rêver. Il n'était jamais possible de prévoir les effets que la drogue pourrait avoir : euphorie, visions multicolores de formes sans cesse changeantes, impression d'harmonie avec le reste du monde, désir de faire l'amour, ou bien désespoir sans fond peuplé de monstres jaillissant des ténèbres, de fantômes hargneux issus de l'ancienne Terre, de damnés rôtissant dans les flammes de l'enfer tandis que des démons sans visage ricanaient en les entendant hurler.

Il mâcha, déglutit et comprit aussitôt qu'il avait commis une erreur. Mais il était trop tard. Il continua de mâcher et la vision se précisa : il était revenu à l'époque de son enfance où il s'était noyé, ou tout au moins où il avait failli se noyer et avait été sauvé de justesse. Mon premier contact avec la mort, se dit-il. Et pourtant non : je suis mort en venant au monde. Etrange, que ma mère ne m'ait jamais dit ça.

Il voyait sa mère étendue sur le lit, les cheveux collés de transpiration, le visage défait, les paupières entrouvertes, la mâchoire pendante. Le docteur s'affairait à délivrer le bébé – lui, Sam – tout en mâchonnant son cigare. Il regarda le père de Sam du coin de l'œil en lui disant :

— Je ne sais pas si ça valait la peine de le sauver.

— Vous aviez le choix entre elle et ça ? demanda son père.

Le docteur avait un toupet de cheveux d'un roux vif, une épaisse moustache tombante et des yeux bleu pâle. Son expression était inquiétante.

— J'enterre mes erreurs, répondit-il. Vous vous tracassez trop. Je sauverai ce petit bout de chair, bien qu'il n'en vaille pas vraiment la peine, et je la sauverai aussi.

Le docteur l’enveloppa dans un lange et le déposa sur le lit. Puis il s’assit et se mit à écrire dans un petit carnet noir. Le père de Sam demanda :

— Est-ce bien le moment d’écrire ?

— Il le faut, et j’écrirais bien plus si je parlais un peu moins. Ceci est le livre où j’enregistre toutes les âmes que je mets au monde. J’ai l’intention d’écrire un jour l’histoire de tous ces nouveau-nés, afin de découvrir si l’un d’eux est jamais devenu quelque chose. Si je réussis à introduire un génie, un seul, dans cette vallée de larmes, je serai comblé car ma vie n’aura pas été inutile. Sinon, j’aurai perdu mon temps à peupler ce triste monde de crétins, de bigots et d’empêcheurs de danser en rond.

Le bébé Sam émit un vagissement et le docteur reprit :

— On dirait déjà le cri d’une âme en peine, vous ne trouvez pas ? Ça vient de naître, et déjà ça porte sur ses épaules le poids de tous les péchés du monde.

— Vous êtes quelqu’un de curieux, lui dit le père de Sam. Quelqu’un de mauvais, j’en suis sûr. Vous ne devez pas respecter le Seigneur.

— Oh, que non ! Je paie tribut au Prince des Ténèbres…

Son haleine alcoolique et les relents de son cigare se mêlaient à l’odeur de sueur et de sang qui flottait dans la chambre.

— Comment le baptiserez-vous ? Samuel ? C’est mon prénom aussi. Ça signifie : « nom de Dieu ». Quelle bonne blague, hein ? Deux Samuel. Pauvre petit diable. Je ne crois pas qu’il vivra. Et s’il vit, il le regrettera.

— Fichez-moi le camp d’ici, engeance du démon ! rugit le père de Sam. Quel homme êtes-vous donc ? Sortez ! Je vais aller chercher un autre médecin. Je cacherai à tout le monde que vous avez accouché ma femme et même que vous avez mis les pieds dans cette maison. Je la purifierai de votre diabolique odeur.

En titubant, le docteur ramassa ses instruments souillés et les jeta dans sa sacoche qu’il referma avec un

claquement sec.

— Fort bien ! Mais en me forçant à venir dans ce misérable village de culs-terreux, vous avez différé, sachez-le, l'accomplissement de plus grandes et plus nobles choses. C'est uniquement par bonté d'âme que je vous ai pris en pitié, étant donné que les charlatans qui desservent habituellement ce trou perdu n'étaient pas disponibles. Je regrette d'avoir quitté ma bonne taverne pour venir sauver un enfant qui serait infiniment mieux s'il était mort. Ce qui me fait penser, je ne sais pas pourquoi, que vous ne m'avez pas encore réglé mes honoraires.

— Je devrais vous mettre à la porte et vous accompagner de ma malédiction en guise de paiement. Mais il faut savoir rembourser ses dettes en toute circonstance. Voici vos trente deniers.

— On dirait plutôt du papier. Vous pouvez appeler maintenant votre dispensateur de drogues, de folie et de mort, mais n'oubliez jamais que c'est le Dr Ixe qui a arraché votre femme et votre bébé aux griffes de la mort. Ixe l'inconnu, l'éternel errant, le mystérieux étranger, le démon qui se consacre à maintenir en vie de pauvres diables, ses frères, et qui se consacre également au whisky, faute de supporter le rhum.

— Hors d'ici ! Hors d'ici ! cria le père de Sam. Disparaissez avant que je ne vous tue !

— La reconnaissance n'existe pas en ce monde, grommela le Dr Ixe. Surgi du néant, je traverse un univers habité par des imbéciles et je m'en retourne vers le néant. Ixe égale zéro.

Couvert de transpiration, les yeux grands ouverts et rigides comme ceux d'un Apollon de pierre, Sam assistait à la représentation. La scène et les acteurs étaient enfermés dans une pâle sphère de lumière jaune veinée de brefs éclairs rouges. Le docteur se retourna une dernière fois avant de franchir la porte. Il ôta son cigare de sa bouche et découvrit dans un sourire sardonique une rangée de

grandes dents jaunes parmi lesquelles brillaient deux très longues canines d'une blancheur extrême. La scène se passait à Florida, dans le Missouri, le 30 novembre 1835.

Tout s'effaça soudain, comme un film qu'on interrompt. Un nouveau personnage entra par la porte qui avait été celle de la chambre où était né Sam et qui était maintenant celle de la hutte en bambou. Sa silhouette se détacha un instant sur le fond étoile du ciel, puis se glissa dans l'ombre. Sam ferma les yeux et se prépara à affronter un nouveau cauchemar. Il gémit, en se reprochant d'avoir mâché la gomme. Pourtant, il savait bien que derrière l'horreur qu'il ressentait perçait un filet de joie contradictoire. La scène de sa naissance était un fantasme inventé pour s'expliquer le caractère paradoxal de sa propre nature. Mais que pouvait bien signifier maintenant cette silhouette nappée d'ombre qui s'approchait avec autant de détermination silencieuse que la mort elle-même ? De quelle obscure caverne de son esprit était-elle remontée ?

— Sam Clemens ! lança une voix vibrante de baryton. Sam Clemens ! N'ayez crainte. Je n'ai pas l'intention de vous faire du mal. Je suis venu pour vous aider.

— Et que voulez-vous en échange ? demanda Sam.

L'homme s'esclaffa :

— Vous êtes le genre d'humain qui me plaît. Je vous ai bien choisi.

— Vous voulez dire que je vous ai choisi pour me choisir, répliqua Sam.

Il y eut un silence prolongé, puis l'inconnu reprit la parole :

— Je vois. Vous me prenez pour un nouveau fantasme inspiré par la drogue. Mais vous faites erreur. Touchez-moi, et vous verrez bien.

— A quoi bon ? En tant que fantasme, vous devriez savoir qu'on peut vous toucher aussi bien que vous voir ou

vous entendre. Mais ça ne fait rien. Dites-moi ce qui vous amène.

— Je ne peux pas tout vous expliquer. Ce serait beaucoup trop long. Je n'ose pas rester trop longtemps avec vous. Les autres qui se trouvent dans le secteur pourraient s'apercevoir de quelque chose et ce serait fort regrettable pour moi. Ils sont très méfiants. Ils savent qu'il y a un traître parmi eux, mais ils n'ont pas la moindre idée de son identité.

— Les autres ? Qui ça ?

— Les Ethiques. Ils travaillent – nous travaillons – sur le terrain. Nous sommes dans votre secteur, à présent. La situation est sans précédent. C'est la première fois que nous disposons d'un échantillonnage humain non homogène pour faire nos observations. Nous enregistrons absolument tout. Je suis ici en tant que coordonnateur en chef, car je fais partie des Douze.

— Je réfléchirai à tout ça après mon réveil, murmura Sam.

— Mais vous ne dormez pas ! J'existe objectivement. Et je vous répète que je ne dispose pas de beaucoup de temps.

Sam voulut s'asseoir, mais une main d'où émanait, sans qu'il sût comment, une grande force, aussi bien mentale que musculaire, le repoussa en arrière. Il frémit à ce contact.

— Vous êtes l'un d'eux ! murmura-t-il soudain. Vous êtes l'un d'eux !

Il avait renoncé à l'idée de se jeter sur l'inconnu en appelant à l'aide.

— Je suis l'un d'eux, mais je ne suis pas du même côté qu'eux, reprit le visiteur. Je suis dans le camp des humains et je ferai en sorte d'empêcher les autres d'accomplir leurs odieux desseins. J'ai un plan, mais son exécution demandera beaucoup de temps, de patience et de labeur prudent et délicat. J'ai déjà contacté trois humains avant vous. Vous êtes le quatrième. Chacun de vous connaît un

fragment de mon plan, mais pas la totalité. Si l'un de vous était découvert et interrogé, il ne pourrait rien révéler d'important aux Ethiques. Ce plan doit s'accomplir lentement. Tout doit paraître naturel. Comme la chute de la météorite.

De nouveau, Sam fit mine de se dresser, mais il se laissa retomber en arrière avant que la main ne le touche.

— Ce n'était pas un accident ?

— Non. Il y a un certain temps que je connais votre projet de construire un bateau à vapeur pour remonter le Fleuve. C'était impossible sans fer. J'ai donc détourné cette météorite pour qu'elle soit capturée par la planète où nous nous trouvons, et j'ai fait en sorte qu'elle s'écrase non loin de vous. Pas trop près, cela va de soi, car si elle vous avait tué, vous auriez été transféré ailleurs. Il y a des systèmes de protection interdisant aux objets venus de l'espace de s'écraser dans la vallée, mais j'ai pu les neutraliser le temps de laisser passer cette météorite. Malheureusement, la panne a été réparée plus vite que je ne le pensais et quand les répulseurs sont de nouveau entrés en action, ils ont légèrement modifié la trajectoire que j'avais prévue. Le résultat, c'est que nous avons – ou plutôt, vous avez – échappé de peu à la mort. C'est un miracle que vous n'ayez pas été tué. En tout cas, j'ai découvert une chose : ce que vous appelez la chance semble s'être mis de mon côté.

— Cette étoile tombée du ciel…

— N'est pas tombée toute seule, non.

Sam se mit à réfléchir à toute vitesse. Pour en savoir autant sur moi, se dit-il, il faut qu'il soit membre de l'équipage du *Dreyrugr*. A moins qu'il n'ait le don de se rendre invisible. Ce qui n'a rien d'impossible. Cette sphère que j'ai vue dans le ciel, elle était invisible aussi. Je ne l'ai aperçue qu'un court instant, peut-être parce que les éclairs ont neutralisé momentanément le dispositif d'invisibilité.

Mais... qu’est-ce que je raconte ? Je suis en train de rêver sous l’effet de la gomme !

L’inconnu reprit avec animation :

— Ecoutez ! Un de leurs agents opère dans le secteur. Normalement, nous aurions dû faire disparaître la météorite. Nous ne l’avons pas fait parce que nous n’en avons pas eu le temps et que j’ai influé sur cette décision. Elle se trouve entre la plaine et les collines, à quinze kilomètres d’ici en aval. Comptez quinze pierres à graal à partir de l’endroit où nous sommes. Vous serez alors dans le périmètre du cratère disparu. Quelques gros fragments et beaucoup de petits y sont disséminés. Commencez à creuser. Le reste est votre affaire. Je vous aiderai chaque fois que je le pourrai, mais je ne peux rien faire de très spectaculaire.

Le cœur de Sam battait si fort que sa propre voix lui parut assourdie quand il demanda :

— Pourquoi tenez-vous tant à ce que je construise ce bateau ?

— Vous le saurez en temps voulu. Pour l’heure, soyez heureux que je vous donne les informations dont vous avez besoin. Ecoutez-moi bien. Il y a un énorme gisement de bauxite à huit kilomètres en amont, au pied de la montagne. Juste à côté, il y a un petit filon de platine. Et trois kilomètres plus haut, vous trouverez du cinabre.

— De la bauxite ? Du cinabre ?

— Crétin !

Le souffle de l’inconnu se fit plus bruyant. Sam avait presque l’impression de percevoir le combat interne qu’il était en train de se livrer pour maîtriser son écœurement et sa fureur. Puis il reprit en se radoucissant :

— La bauxite vous servira à fabriquer de l’aluminium et vous aurez besoin de platine comme catalyseur dans un grand nombre d’opérations indispensables à la fabrication de votre bateau. Je n’ai pas le temps de vous expliquer tout ça maintenant. Il faut que je vous quitte. *Il* se rapproche !

Arrangez-vous pour engager des ingénieurs. Il y en a plusieurs dans votre secteur. Il vous diront ce qu'il faut faire de tous ces minerais. Ah ! Et puis il y a du silex à une cinquantaine de kilomètres en amont !

— Mais...

Il n'acheva pas sa phrase. La silhouette de l'inconnu miroita un bref instant dans la pénombre, puis disparut. Sam se leva d'un pas incertain. Il marcha jusqu'à la porte. Sur la rive, des feux brillaient encore, environnés de silhouettes mouvantes. L'inconnu n'était visible nulle part. Sam fit le tour de la hutte, mais sans résultat. Il leva les yeux vers le ciel laiteux où flottaient de vastes nébuleuses constellées de points blancs, rouges, jaunes ou bleus de différentes tailles. Il espérait vaguement apercevoir un sphéroïde scintillant à la limite du visible et de l'invisible, mais il ne trouva rien.

10.

En regagnant la hutte, il sursauta : une silhouette, massive et immobile, l'attendait dans l'ombre. Le cœur encore battant, il murmura :

— Joe, c'est toi ?

— Voui, répondit la voix sonore du titanthrope qui s'avança en hésitant vers lui. Ve fens quelque fove de bivarre, Fam. Comme une prévence non humaine. F'est une odeur qui me rappelle...

Il laissa sa phrase en suspens. Sam attendit patiemment. Il savait que les énormes meules à broyer les idées qui se trouvaient à l'intérieur de son crâne avaient

besoin d’un certain temps pour se mettre en branle. Au bout d’un moment, Joe s’exclama :

— F’est pas poffible !

— Qu’est-ce que c’est, Joe ?

— F’est une anfienne hiftoire. Fa m’est arrivé fur la Terre, quelques vannées avant ma mort. Mais fe n’est pas poffible. Feigneur ! Tu te rends compte ? Fi fe que tu m’as dit fur l’époque à laquelle v’ai vécu est vrai, fa f’est paffé il y a fent mille ans !

— Mais qu’est-ce qui s’est passé, Joe ? Allons ! Ne me laisse pas comme ça !

— Ve fuis fur que tu ne vas pas me croire, Fam. Mais tu ne dois pas voublier que mon nez a fa mémoire auffi.

— Ça ne m’étonne pas, il est plus gros que ton cerveau. Mais parle donc ! Ou cherches-tu à me faire mourir de curiosité ?

— Voilà les faits, Fam. V’étais fur les trafes d’un membre de la tribu des *vifthangkruilth*, qui fe trouvait à une vingtaine de kilomètres de nous, de l’autre côté d’une montagne qui reffemblait un peu à...

— Laisse tomber les détails, Joe !

— Il commenfait a fe faire tard et ve favais que ve n’étais plus loin de mon ennemi parfe que fes vempreintes étaient toutes fraiffes. F’est alors que v’ai entendu du bruit derrière moi et que v’ai penfé qu’il avait peut-être réuffi à me furprendre par derrière et que f’était moi qui allais refevoir un bon coup de maffue au lieu que fe foit le contraire. Ve me fuis donc veté à terre et v’ai commenfé à ramper en direction du bruit. Devine fe que v’ai vu alors ? Feigneur de Feigneur ! Pourquoi effe que ve n’ai pas penfé à te raconter fa avant ? Ve fuis vun imbéfile !

— Là, je suis bien d’accord. Mais qu’est-ce que tu as vu ?

— Eh bien ! Felui que ve fuivais f’en était aperfu, ve me demande bien comment, car ve fuis vauffi filenfieux, malgré ma corpulente, qu’une belette en train de guetter un

oiveau. Touvours v’est-il qu’il avait fait un détour spéfialement pour me prendre à revers et qu’il y aurait parfaitement réuffi f’il n’avait pas vété étendu pour le compte, auffi froid que le cul d’un troglodyte. Il y avait deux vhumains à côté de lui. Ve t’affure que ve fuis vauffi couraveux que n’importe qui, et peut-être même un peu pluffe ; mais f’était la première fois que ve voyais des vhumains, et il est poffible que v’aie eu peur. Divons que v’étais méfiant. Ils portaient des vêtements, comme feux que tu m’as décrits pluvieurs fois. Ils vavaient à la main de drôles d’obvets, d’une trentaine de fentimètres de long, noirs, qui n’étaient pas ven bois mais plutôt en afier, comme la haffe d’Erik. Ve m’étais foigneuvement diffimulé, mais fes falauds-là devaient avoir un moyen de me repérer quand même. L’un d’eux a pointé fon bâton fur moi et v’ai perdu conffienfe. Ve me fuis vévanoui, quoi. A mon réveil, le *vifthan* et les deux vhumains avaient difparu. Ve ne me fuis pas vattardé moi non plus dans fet endroit maudit, mais fette odeur, ve ne l’oublierai vamais.

— C’est ça, ton histoire ? demanda Sam.

Joe Miller acquiesça et Sam hocha lentement la tête :

— Bon sang de bonsoir ! Cela signifierait que ces… ces gens… nous épient depuis un demi-million d’années ? Ou même davantage ? A moins qu’il ne s’agisse de gens différents ?

— Ve ne comprends pas de quoi tu parles, Fam.

Clemens fit promettre à Joe de ne répéter à personne ce qu’il allait lui raconter. Il savait qu’il pouvait compter sur la discrétion du géant, mais cela ne l’empêchait pas d’avoir des scrupules. L’inconnu lui avait bien recommandé de ne rien dire à personne.

A la fin du récit, Joe hocha la tête avec tant de conviction que son nez ressemblait à un tronc d’arbre ballotté sur une mer démontée.

— Fa concorde, en effet. Fa fait beaucoup de coïncidenfes, tout fa. Ve les vois une première fois fur la

Terre ; enfuite, grâfe à l’egfpédifion d’Ikhnaton, v’aperfois la Tour et le véfo fpafial. Et pour finir, te voilà foivi par fet inconnu pour conftruire fe bateau à aubes. Tout fa est bien étranve.

Sam était tellement surexcité qu’il ne put trouver le sommeil qu’à l’approche de l’aube. Il se leva tout de même à l’heure du petit déjeuner, bien qu’il eût préféré rester au lit. Tout en vidant le contenu de son graal en compagnie de Joe, de von Richthofen et des Vikings, il ne put résister à l’envie de leur raconter une partie de ce qui lui était arrivé pendant la nuit. Mais il leur laissa croire qu’il s’agissait d’un rêve. En fait, s’il n’avait pas eu l’odorat de Joe comme preuve quasi tangible de l’existence du Mystérieux Inconnu, il aurait cru lui-même que c’était un rêve.

Naturellement, von Richthofen se moqua de lui, mais les Vikings étaient prêts à croire à la valeur prophétique des rêves. Presque tous, du moins, car au nombre des inévitables sceptiques, il y avait malheureusement Erik la Hache.

— Tu voudrais qu’on fasse vingt kilomètres et qu’on creuse comme des brutes parce que tu as fait un rêve ? beugla-t-il. J’ai toujours soupçonné que ta tête était aussi faible que ton courage, Sam. Maintenant, j’en suis sûr ! Ne compte pas sur nous !

Sam interrompit posément son repas. Il se leva et répliqua, le regard flamboyant et les sourcils en bataille :

— Très bien. Joe et moi, nous irons tout seuls. Nous embaucherons des gens sur place pour nous aider à creuser et quand nous trouverons ce fer – car nous le trouverons à coup sûr – je ne t’accepterai comme associé ni pour l’amour, ni pour l’argent. De toute manière, le premier, tu n’as jamais su ce que c’était, sur la Terre pas plus qu’ici ; quant au second, il n’y en a tout simplement pas.

Recrachant le pain et la viande qu’il avait dans la bouche, Erik fit tournoyer sa hache et hurla :

— Jamais un misérable esclave ne s’est permis de me parler sur ce ton ! Tout ce que tu creuseras, maudit chien, c’est ta tombe !

Joe, qui s’était déjà mis aux côtés de Clemens, retroussa les lèvres en grondant et tira l’énorme hache de pierre passée à sa ceinture. Les autres Vikings interrompirent leur repas à leur tour et prirent position derrière leur chef. Von Richthofen, qui avait ricané pendant que Clemens racontait son rêve, se leva avec un sourire gêné. S’il tremblait, ce n’était pas de peur mais d’indignation. Il alla se placer à la droite de Sam en disant :

— Mon cher Erik, tu as souvent fait des remarques désobligeantes sur le courage et la combativité germaniques. Je crois que le moment est venu de te faire rentrer ton mépris dans la gorge.

Erik la Hache s’esclaffa :

— Un gorille et deux coqs de combat ! Je vous promets une mort lente et douloureuse. Il vous faudra des jours pour accéder aux joies du trépas ! Avant que j’aie fini de m’occuper de vous, vous me supplierez d’abréger vos souffrances !

— Joe Miller ! ordonna froidement Clemens. Tu vas le tuer le premier. Ensuite, tu pourras te donner un peu d’exercice avec le reste.

Le titanthrope souleva les cinquante livres de sa hache de pierre par-dessus son épaule et la fit tournoyer comme si elle ne pesait pas plus lourd qu’une plume.

— Ve vais lui rompre li poitrine d’un feul coup, et v’en ferai fûrement dégringoler pluvieurs vautres en même temps.

Les Scandinaves savaient qu’il ne plaisantait pas. Ils l’avaient vu maintes fois fracasser des rangées entières de crânes en quelques moulinets. Il était capable de tuer la moitié de ses adversaires avant de succomber à son tour,

voire de les tuer tous et de rester debout. Mais ils avaient juré de défendre Erik jusqu'à la mort et, quelle que soit la haine que certains d'entre eux portaient à leur chef, il n'était pas question de revenir sur ce serment.

Normalement, la lâcheté n'aurait pas dû exister dans la vallée. La bravoure aurait dû devenir quelque chose d'universel. La mort était un phénomène provisoire. Si quelqu'un se faisait tuer, il renaissait quelques heures après. Pourtant, les hommes n'avaient pas changé. Courageux ou téméraires, poltrons ou lâches, ils étaient restés à peu de chose près ce qu'ils étaient sur Terre. Ils avaient beau savoir, abstraitement, ce qui allait se passer, leurs cellules, leur subconscient, l'ensemble de leurs émotions, bref, tout ce qui constitue la personnalité de chacun se rebellait contre l'idée de la mort, fût-elle éphémère. Pour sa part, Sam Clemens s'efforçait, en toutes circonstances, d'éviter la violence et les souffrances annexes – qu'il redoutait plus encore qu'une mort brutale – aussi longtemps que la chose était possible. Il avait combattu aux côtés des Vikings, manié la hache et la lance, infligé et reçu des blessures sans nombre. Une fois, même, il avait tué, plutôt par hasard qu'autre chose, d'ailleurs. Mais dans l'ensemble, il demeurait peu efficace au combat. Quand il devait livrer bataille, les valvules de son cœur s'ouvraient toutes grandes et ses forces le désertaient. Il en était conscient, mais n'en éprouvait ni honte ni remords.

Erik la Hache était furieux et ignorait la peur. Mais s'il se faisait tuer maintenant – comme c'était probable –, il perdrait à jamais sa chance de participer au grand rêve de Sam, à la construction du bateau à aubes et à l'attaque de la citadelle polaire. Bien qu'il eût raillé Sam à propos de son rêve, il croyait néanmoins, au fond de lui-même, à la communication entre les humains et les dieux par le moyen des songes. Peut-être allait-il se frustrer d'un avenir glorieux.

Sam Clemens savait parfaitement à qui il avait affaire et il aurait parié sans hésité que l'ambition d'Erik l'emporterait sur la colère. Ce fut ce qui se passa. Le roi viking abaissa sa hache et se força à sourire.

— Il ne faut pas mettre en doute les présents des dieux sans les avoir vérifiés, dit-il. J'ai connu des prêtres auxquels Odin et Heimdall faisaient don de la vérité en rêve. Pourtant, ils étaient sans force au combat et ne disaient que des mensonges quand ce n'étaient pas les dieux qui parlaient par leur bouche. Nous irons donc chercher ce fer. S'il y est, parfait. Sinon… nous reprendrons ceci à l'endroit où nous l'avons interrompu.

Sam poussa un soupir de soulagement. Il aurait voulu cesser de trembler comme il le faisait. Sa vessie et ses intestins criaient leur désir de se libérer, mais il n'osait pas s'éclipser ainsi. Il lui fallait jouer le rôle de l'homme qui vient de remporter la manche. Ce n'est que dix minutes plus tard que, dans l'impossibilité de se contenir plus longtemps, il s'éloigna vers les latrines.

Le Mystérieux Inconnu avait affirmé qu'ils pouvaient commencer à creuser aux alentours de la dixième pierre à graal en amont. Cependant, il y avait d'abord une chose à régler avec les riverains. Sur le territoire indiqué régnait un gangster de Chicago célèbre dans les années 20 et 30, Alfonso Gilbretti, qui s'était associé avec un magnat belge du charbon et de l'acier de la fin du dix-neuvième siècle et avec un sultan turc du milieu du dix-huitième siècle. Cet étonnant triumvirat avait entrepris – selon une procédure désormais classique sur les rives du Fleuve – de rançonner systématiquement la population locale en utilisant les services d'une poignée d'exploiteurs, de criminels et d'affairistes endurcis qui avaient fait leurs preuves au cours de leur existence terrestre. Les rares opposants avaient été promptement liquidés et cette nouvelle maffia avait fixé le montant du tribut que chaque « citoyen » devait payer,

pour être « protégé », sur ce que lui rapportait son graal. Gilbretti s'était constitué un harem de cinq femmes : deux d'entre elles étaient consentantes, et une troisième était déjà morte pour avoir voulu l'assommer avec son graal quand il était entré dans sa hutte la nuit précédente.

Clemens avait appris tout cela en écoutant la rumeur publique. Les Vikings avaient en face d'eux un noyau de deux cents bandits et une soi-disant milice d'un millier d'hommes au moins. Ils n'étaient que soixante, dont une vingtaine de femmes, mais leurs armes leur donnaient un net avantage face aux simples épieux de bambou dont les riverains étaient pour la plupart munis. Et il y avait aussi Joe Miller.

Du haut de la passerelle du *Dreyrugr*, Erik la Hache annonça ses intentions. Les citoyens qui le désiraient pouvaient se rallier aux Vikings. Nul ne serait tenu à payer de « tribut » et nulle femme ne serait prise de force.

Gilbretti lança un épieu et un chapelet de jurons siciliens à Erik. Le tout n'eut guère d'effet sur le Viking, qui fit voler sa hache en direction du gangster dont elle fendit la poitrine. Prestement, Erik bondit à terre pour récupérer son arme précieuse avant que quiconque ait eu le temps de faire un geste. A sa suite débarquèrent Joe Miller et trente guerriers tandis que les femmes arrosaient l'ennemi d'une volée de flèches et que la dernière fusée du *Dreyrugr* explosait au milieu des gangsters. Il y eut une quarantaine de morts et de blessés.

Soixante-dix secondes après le début des hostilités, le magnat belge et le sultan turc avaient cessé d'exister, la hache de Joe leur ayant réduit le crâne en bouillie. Les autres étaient en déroute.

Personne n'en réchappa. La population profita de l'occasion pour se venger de ses oppresseurs en les achevant à coups de poignards en bambou. Une dizaine de survivants furent crucifiés et lardés d'éclats de bambous enflammés. Sam Clemens supporta leurs hurlements aussi

longtemps qu’il put. Il n’osait pas se rendre déjà impopulaire en mettant fin aux réjouissances. Lothar von Richthofen, par contre, déclara que tout en comprenant le désir des victimes de faire souffrir leurs bourreaux, il ne tolérerait pas plus longtemps un tel déchaînement de barbarie. Marchant vers le supplicié le plus proche, il abrégea aussitôt ses souffrances d’un seul coup de hache. Puis il ordonna que les autres fussent achevés sur-le-champ. Erik la Hache aurait sans doute désapprouvé une telle initiative, car il estimait normal de torturer ses ennemis pour leur donner, ainsi qu’aux autres, d’ailleurs, une bonne leçon ; mais il était pour lors incapable de protester, ayant été assommé par un éclat de silex lorsque la fusée avait explosé.

A contrecœur, la population obéit, mais d’une manière un peu particulière. Les neuf survivants furent précipités dans le Fleuve, qui éteignit certes les flammes mais pas la douleur causée par les bambous eux-mêmes. Certains se débattirent plusieurs minutes avant de se noyer. Une telle obstination à vivre était paradoxale, car ils auraient pu aisément abréger leurs souffrances en se laissant couler, certains qu’ils étaient de ressusciter quelques heures plus tard. Mais l’instinct de conservation devait être plus fort que tout, car ils luttèrent pour garder la tête hors de l’eau le plus longtemps possible.

11.

Les travaux ne commencèrent pas tout de suite. Il fallait d’abord réorganiser la population, définir des

structures administrative, judiciaire et législative et mettre sur pied un début d'armée. Les frontières du nouvel Etat furent tracées. Après d'interminables discussions avec Erik la Hache, il fut décidé de limiter l'étendue du territoire à cinq kilomètres de part et d'autre du point choisi pour creuser. Naturellement, les lignes de fortifications s'étendaient de la rive du Fleuve à la base de la montagne. Chacune consistait en une bande de six mètres de large hérissée de pieux acérés orientés dans tous les sens. On édifia de grandes huttes le long de ces frontières et on leur affecta une garnison composée d'hommes et de femmes.

Une troisième ligne de chevaux de frise fut établie sur la rive. Dès qu'elle fut achevée, le drakkar appareilla pour remonter le Fleuve jusqu'au gisement de silex dont l'Inconnu avait parlé. Erik demeura en arrière avec une quinzaine de ses hommes. Son lieutenant, Snorri Ragnarsson, prit la tête de l'expédition. Ses instructions étaient de se procurer le plus possible de silex par des moyens pacifiques, en promettant aux riverains locaux une petite quantité de fer en échange, dès qu'il aurait été extrait. En cas de refus des intéressés, il faudrait recourir à la menace. Erik voulait que Joe Miller fasse partie de l'expédition, afin d'intimider les populations qui détenaient le silex. Mais Clemens hésitait. Il ne voulait pas se séparer de Joe. D'un autre côté, il ne pouvait pas non plus partir avec le drakkar, en laissant Erik gouverner tout seul. Le roi viking était aussi maladroit qu'arrogant. S'il se mettait le peuple à dos, cela pourrait déclencher une révolution qui remettrait tout en question.

Sam faisait les cent pas devant sa hutte en réfléchissant furieusement au problème. Il y avait du fer sous ses pieds, bien plus qu'il n'en fallait pour réaliser son rêve. Pourtant, une foule de détails en apparence mineurs venait chaque fois retarder le début des travaux. Et chaque initiative qu'il prenait faisait surgir à son tour des dizaines de nouveaux problèmes. Il se sentait tellement frustré qu'il faillit

trancher son cigare d’un coup de dents. C’était vrai que Joe Miller aurait un rôle utile à jouer dans l’expédition. Mais en l’absence de Joe, Erik la Hache serait certainement tenté de se débarrasser de lui, son rival. Il ne le ferait pas ouvertement, par crainte des représailles de la part de Joe, mais il s’arrangerait pour que cela ressemble à un accident.

Si je meurs, se dit-il avec agacement, je serai ressuscité en un autre point du Fleuve, sans doute très loin d’ici, sans espoir de retrouver ce gisement. Pour ce faire, j’aurais à remonter ou à redescendre ce maudit Fleuve pendant mille ans. Pour ce fer ! Et pendant ce temps, d’autres que moi construiraient mon bateau !

Il en était là de ses réflexions quand Lothar arriva en courant.

— J’ai trouvé deux personnes qui vont t’intéresser, annonça-t-il. Deux ingénieurs ! Seulement, l’un des deux est une femme. Tu te rends compte ? Une femme ingénieur !

L’homme s’appelait John Wesley O’Brien. Originaire du vingtième siècle, il était spécialiste en métallurgie. La femme, d’origine russo-mongole, avait passé la plus grande partie de son existence terrestre dans les communautés minières de Sibérie.

Après avoir serré la main des deux nouveaux venus, Sam leur expliqua brièvement ce qu’il comptait faire et ce qu’il attendait d’eux.

— S’il y a suffisamment de bauxite dans les environs, votre projet doit être réalisable, lui dit O’Brien.

Il semblait fou de joie à l’idée de pouvoir exercer de nouveau une profession oubliée depuis vingt ans. Il y avait dans le Monde du Fleuve beaucoup d’hommes et de femmes comme lui, qui auraient donné n’importe quoi pour retrouver une occupation, ne fût-ce que pour tuer le temps. C’étaient des médecins, qui n’avaient rien d’autre à faire que réduire une fracture de temps à autre, des typographes sans presse ni papier, des facteurs sans courrier, des

maréchaux-ferrants sans chevaux à ferrer, des fermiers qui n'avaient rien à cultiver, des ménagères sans enfants à élever, sans cuisine à préparer, sans ménage ni marché à faire, des commerçants sans marchandises, des prêtres dont la religion était à jamais discréditée, des distillateurs clandestins sans rien à distiller, des fabricants de boutons sans boutons, des proxénètes et des prostituées évincés par la concurrence déloyale d'un trop grand nombre d'amateurs, des mécaniciens sans autos, des publicistes sans publicité, des tapissiers qui n'avaient à tisser que de l'herbe et des fibres de bambou, des cow-boys sans chevaux ni bétail, des peintres sans peinture et sans toiles, des pianistes sans piano, des cheminots sans rails, des actionnaires sans actions, etc., etc.

— Cependant, poursuivit O'Brien, vous voulez construire un bateau à vapeur, et ça ne paraît pas être une solution très réaliste. Vous serez obligés de vous arrêter au moins une fois par jour pour vous ravitailler en bois, ce qui vous ferait perdre un temps considérable et provoquerait des conflits sans fin avec les populations des territoires traversés, dont les réserves de pins et de bambous ne sont déjà pas énormes. De plus, vos haches, la chaudière et la plupart des pièces seraient hors d'usage longtemps avant que vous n'ayez atteint votre destination. Pour les remplacer, vous n'auriez jamais assez de place pour stocker tout le fer nécessaire. Non, ce qu'il vous faut, ce sont des moteurs électriques. J'ai fait la connaissance d'un type formidable, peu de temps après notre résurrection dans ce secteur. Je ne sais pas où il se trouve exactement, mais il ne doit pas être bien loin. Je peux essayer de le retrouver, si vous voulez. C'est un génie en matière d'électricité. Il est originaire de la fin du vingtième siècle et n'aura aucune peine à fabriquer le type de moteurs qui conviendront à votre bateau.

— Ne nous emballons pas ! s'écria Sam. Où trouverions-nous les fantastiques quantités d'énergie dont nous

aurions besoin ? Faudrait-il que nous emportions avec nous l'équivalent du Niagara ?

O'Brien était un jeune homme d'aspect fluet, aux cheveux d'un roux orangé et aux traits délicats, presque efféminés. Il avait aux lèvres un sourire goguenard qui ne parvenait pas à détruire le charme qui émanait de lui.

— De l'énergie, il y en a partout, d'un bout à l'autre du Fleuve, dit-il.

Il désigna d'un grand geste du bras la pierre à graal la plus proche :

— Trois fois par jour, ces champignons fournissent une énorme quantité d'énergie électrique. Qu'est-ce qui nous empêche de nous brancher sur un certain nombre d'entre eux, et d'accumuler assez d'énergie pour faire fonctionner les moteurs du bateau ?

Sam resta bouche bée pendant quelques instants, puis il s'écria en se frappant le front :

— Quel imbécile je suis ! Juste devant mes yeux, et je n'y avais jamais pensé ! Voilà la solution, bien sûr !

Il plissa alors les paupières et abaissa ses sourcils broussailleux :

— Mais comment diable peut-on stocker toute cette électricité ? Je ne suis pas très compétent en la matière, mais j'ai l'impression qu'il faudrait pour cela des accumulateurs plus hauts que la tour Eiffel, ou un condensateur de la taille d'une montagne.

— C'est ce que je croyais moi aussi, fit O'Brien en secouant la tête, mais ce garçon, Lobengula Van Boom – c'est un mulâtre moitié afrikander et moitié zoulou – m'a affirmé que, s'il pouvait disposer des matériaux nécessaires, il était capable de fabriquer une pile – il appelle ça un bataciteur – d'un volume de dix mètres cubes et d'une puissance de dix mégakilowatts, débitant n'importe quelle quantité de courant à partir d'un dixième de volt par seconde. Si nous trouvons de la bauxite et si nous pouvons fabriquer de l'aluminium pour les moteurs et

les circuits – ce qui posera tout de même quelques problèmes – nous n'aurons pas besoin de cuivre.

La colère et les frustrations de Sam avaient cédé la place à la bonne humeur. Il fit claquer ses doigts et sautilla d'excitation :

— Trouvez-moi ce Van Boom ! Je veux lui parler !

Il tira sur son cigare, dont le bout devint aussi incandescent que les images qui défilaient dans sa tête. Déjà, le grand bateau blanc remontait à toute vapeur (ou électricité ?) le cours du Fleuve et c'était lui, Sam Clemens, coiffé d'une casquette en peau de dragon, qui se tenait au poste de pilotage. Il commandait le fabuleux, l'unique, l'incomparable bateau à aubes, le seul navire capable d'accomplir ce fantastique voyage de plusieurs millions de kilomètres. Sur les six ponts résonnaient les coups de sifflets et les tintements des cloches tandis que les roues à aubes brassaient les eaux tumultueuses du Fleuve. Son équipage était composé des hommes et des femmes les plus en vue – à tort ou à raison – de toutes les époques, depuis Joe Miller, né un million d'années avant J.- C., jusqu'à ce savant de la fin du vingtième siècle, au corps délicat mais au cerveau cossu...

Ce fut von Richthofen qui ramena Clemens à des considérations plus immédiates :

— Je suis prêt à commencer la prospection. Mais as-tu pris une décision, pour Joe ?

— Je n'arrive pas à me concentrer, soupira Sam. Je suis aussi tendu qu'un tailleur de diamants sur le point de donner son premier coup de marteau. Un seul faux mouvement, et c'en est fini du Koh-i-Nor. Très bien ! Très bien ! Il n'a qu'à partir. Je suis obligé de prendre le risque. Mais sans lui, je me sens aussi désemparé qu'un chasseur de papillons sans son filet ou qu'un banquier un jour de panique à Wall Street. Je vais le prévenir, ainsi qu'Erik. Tu peux commencer à former les équipes, pour creuser.

Toutefois, une petite cérémonie s’impose. On va d’abord boire un coup, et je donnerai le premier coup de pelle.

Quelques minutes plus tard, le cigare aux lèvres, ragaillardi par quelques gorgées de bourbon, Sam empoigna une pelle en bambou. Elle avait un bord affilé, mais l’herbe était si drue et si coriace qu’il fallait la tailler d’abord comme avec une machette. Transpirant et jurant, maugréant qu’il avait horreur de l’effort physique et n’était pas fait pour être terrassier, Sam s’escrima contre la végétation. Quand enfin il réussit à planter dans le sol un outil déjà passablement émoussé, ce fut pour s’apercevoir qu’il ne pouvait même pas ramener une demi-pelletée de terre. Il lui fallait d’abord défricher un plus gros carré.

— Que le diable me patafiole ! s’écria-t-il en jetant rageusement la pelle. C’est une corvée tout juste bonne pour un paysan ! Moi, je suis un travailleur intellectuel !

La foule s’esclaffa, et tout le monde se mit bientôt au travail à l’aide de couteaux de bambou et de haches de pierre.

— Si le fer est seulement à trois mètres de la surface, il nous faudra dix ans pour y arriver, murmura Sam. Si tu ne nous rapportes pas des quantités de silex, Joe, nous sommes fichus.

— Ve fuis voblivé de partir ? protesta le titanthrope. Tu fais, tu vas me manquer, Fam.

— Toi aussi, Joe. Mais il faut y aller. Ne t’inquiète pas pour moi.

12.

Trois jours plus tard, les terrassiers avaient creusé une tranchée de trois mètres de long sur trente centimètres de profondeur. Von Richthofen avait organisé les équipes de telle sorte que la relève eût lieu tous les quarts d'heure. La main-d'œuvre ne manquait pas, mais le travail était retardé par la nécessité de fabriquer sans cesse de nouveaux outils de pierre ou de bambou pour remplacer ceux qui étaient usés. Erik la Hache maugréait : il n'y avait plus dans tout le territoire une seule hache ni un seul couteau de bambou en état d'entamer la peau d'un bébé. S'ils étaient attaqués, ils n'auraient même pas de quoi se défendre. Des dizaines de fois, Sam l'avait supplié de prêter sa hache d'acier, mais il avait toujours refusé.

— Si Joe était là, je lui aurais demandé de la lui enlever de force, dit Sam en s'adressant à Lothar. Mais où peut-il être en ce moment ? Je commence à m'inquiéter. Avec ou sans silex, il devrait déjà être de retour.

— Il faudrait envoyer une pirogue en reconnaissance, suggéra von Richthofen. Je partirais bien moi-même, mais il vaut sans doute mieux que je reste pour te protéger d'Erik.

— Si quelque chose est arrivé à Joe, nous aurons besoin tous les deux de protection. Mais tu as raison. Nous allons envoyer Abdul, le Pathan, comme espion. Il est capable de se glisser à travers un panier de serpents à sonnettes sans se faire remarquer.

Deux jours plus tard, à l'aube, Abdul fut de retour. Il réveilla aussitôt Sam et Lothar, qui couchaient dans la même hutte pour plus de sécurité. Dans un anglais mêlé de mots pachto, il leur expliqua que Joe Miller était enfermé, soigneusement ligoté, dans une solide cage en bambou. Abdul n'avait pas pu le délivrer, car la cage était gardée vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Le groupe viking avait tout d'abord été accueilli avec sympathie et cordialité. Le chef local s'était montré surpris du marché avantageux qui lui était offert. Il avait donné une grande fête pour célébrer l'accord et offert à ses

invités tout l’alcool et toute la gomme à rêver dont ils avaient envie. Une fois ivres morts, les Vikings avaient été massacrés. Joe s’était réveillé pendant qu’on le ligotait. De ses seules mains nues, il avait tué vingt hommes et en avait blessé quinze autres avant que le chef ne l’eût à moitié assommé d’un coup de massue qui aurait brisé le cou à n’importe qui. Etourdi, le titanthrope s’était laissé immobiliser quelques secondes, juste le temps pour le chef de lui assener deux nouveaux coups sur la tête.

— Joe est considéré comme un puissant guerrier, conclut Abdul. Plus fort que Rustam en personne. J’ai surpris quelques conversations. On dit que le chef veut l’utiliser comme otage. Il veut être associé à l’exploitation de la mine. En cas de refus, il ne tuera pas le géant, mais le réduira en esclavage, bien que je me demande comment il compte s’y prendre. Ensuite, il nous attaquera pour nous exterminer et s’emparer du fer. Il dispose de moyens considérables. Il est en train de constituer une flotte capable de transporter une armée. Ses guerriers sont armés de lances, d’arcs et de flèches et de puissants boomerangs.

— Comment s’appelle cet émule de Napoléon ? demanda Clemens.

— Ses hommes l’appellent le roi Jean. Ils disent qu’il régnait en Angleterre à une époque où les hommes portaient des armures et se battaient avec des épées de fer. C’était du temps de Saladin. Son frère était un illustre guerrier. Il s’appelait Richard Cœur de Lion.

Sam poussa un juron :

— Jean sans Terre ! Le sournois prince Jean, dont l’âme était si noire et si vile que les Anglais ont juré de ne plus jamais avoir de roi nommé Jean ! Je préférerais encore avoir à mes trousses une canaille comme Léopold de Belgique ou Jim Fiske !

Une demi-heure plus tard, Clemens apprit une nouvelle qui le déprima encore davantage. Selon la rumeur

parvenue jusqu'à eux, une puissante flotte cinglait dans leur direction. Elle se trouvait à cinquante kilomètres de là en aval, c'est-à-dire à l'opposé du territoire du prince Jean. Elle consistait en soixante navires à un mât transportant chacun quarante hommes de troupe. Le chef de cette véritable armada régnait sur un territoire situé juste à la limite de la zone de destruction de l'aérolithe. Il s'appelait Joseph Maria von Radowitz.

— Je l'ai étudié à l'école ! dit von Richthofen. Si mes souvenirs sont exacts, il est né en 1797 et mort aux environs de 1853. C'était un spécialiste de l'artillerie qui faisait partie de l'entourage de Frédéric-Guillaume IV de Prusse. On le surnommait « Le Moine Combattant » parce qu'il était à la fois général et très puritain. Peu de temps avant sa mort, il était tombé en disgrâce. Le voilà donc de nouveau en vie et en pleine possession de tous ses moyens. Nul doute qu'il fait tout son possible pour imposer ses conceptions rigides aux autres, même s'il faut pour cela massacrer tous ceux qui ne sont pas d'accord avec lui.

Une heure plus tard, Sam apprit que Jean sans Terre avait levé l'ancre à son tour.

— Il sera le premier à arriver, dit-il à Erik la Hache. Il a le vent et le courant pour lui.

— Ta grand-mère aussi, répliqua Erik.

— Quelles sont tes intentions ?

— Ecraser l'Anglais d'abord, et le Prussien par la suite, fit Erik en frappant sa hache du plat de la main. Par l'hymen déchiré de la fiancée de Thor ! Mes côtes me font encore mal, mais j'oublierai la douleur !

Sam ne discuta pas davantage. Il attendit de se trouver en tête-à-tête avec Lothar et lui expliqua la situation :

— Combattre jusqu'à la mort contre toute espérance, c'est très méritoire, mais pas du tout payant. Tu vas encore penser que j'ai du sang de navet, mais mon rêve passe avant tout. Il rend caduques les notions morales habituelles. J'ai envie de construire ce bateau, Lothar. J'ai

envie de le piloter coûte que coûte jusqu'aux sources du Fleuve ! Si nous avions une seule chance de remporter la victoire, je ne parlerais pas ainsi. Mais nous n'en avons aucune. L'adversaire est plus nombreux et mieux armé que nous. Aussi, je suggère que nous acceptions un compromis.

— Avec qui ? demanda l'Allemand, qui était devenu pâle.

— Avec le roi Jean. C'est peut-être le souverain le plus perfide du monde, bien que dans ce domaine la concurrence soit plutôt serrée, mais c'est la solution la plus avantageuse pour nous à mon sens. La flotte de Radowitz est plus importante que la sienne. S'il réussit à la détruire, il sera suffisamment affaibli pour que nous puissions traiter sans risque avec lui. Mais si nous faisons alliance avec Radowitz, nous flanquerons à Jean une telle peignée qu'il s'enfuira la queue entre les jambes et que nous nous retrouverons avec un os en la personne du Prussien.

Von Richthofen éclata de rire :

— Tu m'as fait peur ! A un moment, j'ai cru que tu allais me proposer de nous retirer dans les montagnes pour redescendre offrir nos services au vainqueur après la bataille. Je ne supporterais pas l'idée de rester comme un lâche, les bras croisés, pendant que ces gens se battent.

— Je serai franc, bien que tu sois germain, répliqua Sam. C'est exactement ce que je ferais si je ne voyais pas une autre solution. Non ; ce que je suggère, c'est que nous nous débarrassions, avant toute chose, d'Erik la Hache. Il n'accepterait jamais de faire alliance avec Jean.

— Tu devras te méfier de Jean comme d'un serpent venimeux. Mais je crois que nous n'avons pas le choix, en effet. Liquider Erik n'est pas tant une trahison qu'une garantie de survie. Il est lui-même décidé à se débarrasser de toi à la première occasion.

— D'ailleurs, renchérit Sam, il ne mourra pas vraiment. Il ira seulement exercer ses talents ailleurs.

Clemens aurait voulu discuter longuement des mesures à prendre, mais von Richthofen lui fit remarquer qu'ils avaient assez parlé comme ça et qu'il cherchait, comme d'habitude, à retarder le moment de passer à l'action. L'heure était aux actes et non à la parole.

— Je suppose que tu as raison, dit Sam en soupirant.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— J'ai des remords, avant même de les avoir mérités. J'ai l'impression d'être un lâche, sans raison aucune. Mais c'est ainsi. Depuis que je suis né, je me suis toujours senti coupable à propos de tout. Y compris ma naissance.

Ecœuré, Lothar leva les bras au ciel et s'éloigna d'un pas rapide en disant :

— Fais comme tu voudras. Mais si tu demeures en arrière, ne compte pas sur moi pour t'appeler capitaine. Les capitaines ne passent pas leur temps à danser d'un pied sur l'autre.

Sam grimaça mais emboîta le pas à l'Allemand qui s'occupa aussitôt de réunir douze hommes de confiance. Le soleil commençait à quitter le zénith quand ils se séparèrent pour aller s'armer. Ils ressortirent de leurs huttes avec des lances et des couteaux de bambou. L'un des hommes tenait à la main un arc et six flèches, efficaces uniquement à courte distance.

Clemens et Richthofen en tête, le groupe se dirigea vers la hutte d'Erik, gardée par six Vikings.

— Nous voulons parler à votre roi, dit Sam en faisant des efforts pour empêcher sa voix de trembler.

— Il est avec une femme, répondit Ve Grimarsson.

Clemens leva la main. Lothar bondit. Sa massue s'abattit sur le crâne du Viking tandis qu'une flèche allait se planter en sifflant dans la gorge d'un garde. En moins de dix secondes, toutes les sentinelles furent mises hors de combat. D'autres Vikings accoururent en criant. Erik la Hache sortit tout nu de la hutte en gesticulant et en brandissant son arme. Von Richthofen se jeta sur lui et lui

plongea sa lance dans le ventre. Le Viking laissa tomber sa hache et recula en titubant, emporté par l'élan de son adversaire, jusqu'à ce qu'il heurte durement la paroi de la hutte. Ses yeux étaient exorbités ; ses lèvres remuaient sans qu'aucun son pût en sortir ; un filet de sang ruisselait au coin de sa bouche ; sa peau était cyanosée.

L'Allemand arracha sa lance d'un coup sec. Erik la Hache s'écroula.

Au cours du combat qui suivit, Clemens perdit six hommes tandis que quatre autres étaient blessés. Les Vikings survivants refusèrent de capituler. Ils se firent tuer jusqu'au dernier.

Sam Clemens, haletant, couvert du sang de ses ennemis et perdant le sien par une blessure à l'épaule, s'appuya sur sa lance. Il avait tué un homme : Gunnlaugr Thorrfinnsson. Il lui avait transpercé les reins par derrière au moment où il allait attaquer von Richthofen. Pauvre Gunnlaugr ! De tous les Vikings, c'était celui qui appréciait le plus les plaisanteries de Sam. Et maintenant, il était mort, frappé dans le dos par un ami.

J'ai participé à trente-huit batailles, se dit Sam, et je n'ai tué que deux hommes. Le premier était un Turc déjà grièvement blessé, qui n'arrivait même pas à se remettre sur ses pieds. Quel grand guerrier je fais ! Quel héros au grand cœur !

Il contemplait avec une horreur fascinée les cadavres éparpillés devant lui. Même s'il devait vivre encore dix mille ans, jamais il ne s'habituerait à ce genre de spectacle.

Il poussa subitement un glapissement de terreur et secoua frénétiquement sa jambe gauche pour l'arracher aux doigts qui s'étaient refermés sur sa cheville. Incapable de se libérer, il leva sa lance pour achever le blessé qui s'agrippait à lui quand il rencontra le regard d'Erik. Un ultime souffle de vie animait le Viking. Son regard n'était plus vitreux et sa peau avait retrouvé un semblant de

couleurs. Il parla d'une voix faible, mais suffisamment claire pour Sam et ceux qui l'entouraient.

— *Bikkja* ! Fiente de Ratatosk ! Ecoute-moi bien ! Je ne te lâcherai que quand j'aurai dit ce que j'ai à dire ! Les dieux m'ont accordé des pouvoirs de *voluspa* ! Ils exigent vengeance pour ta trahison. Ecoute ! Je sais qu'il y a du fer sous cette herbe imbibée de sang. Le métal ruisselle dans mes veines : il épaissit et refroidit mon sang. Il y en a plus qu'assez pour que tu fabriques ton grand bateau blanc, qui sera le rival du *Skithblathnir*. Tu en seras le capitaine, maudit Clemens. A son bord, tu remonteras le Fleuve et parcourras plus de distance que les huit pattes de *Sleipnir* ne pourraient en franchir en un jour. Tu sillonneras cette planète d'avant en arrière, du nord au sud, d'est en ouest, selon les méandres de la vallée. Tu en feras plusieurs fois le tour. Mais la construction du bateau et le grand voyage qui s'ensuivra te réserveront d'amères et douloureuses surprises. Et après de longues années, l'équivalent de deux générations sur la Terre, quand tu auras connu de grandes souffrances et aussi quelques joies, quand tu croiras avoir enfin atteint le terme de ton long, très long voyage, tu me trouveras au bout du chemin. Ou plutôt, c'est moi qui te trouverai ! Je t'attendrai dans un bateau lointain et je te tuerai de mes mains. Jamais tu n'atteindras l'extrémité du Fleuve. Jamais tu ne donneras l'assaut aux portes du Walhalla !

Sam était devenu glacé. Même quand l'étreinte de la main sur sa cheville se relâcha, il ne fit pas un mouvement. Il entendit le râle d'agonie qui s'échappait des lèvres du Viking, mais ne baissa même pas la tête.

— Je t'attendrai ! répéta Erik dans un souffle rauque.

Puis il émit un nouveau râle, plus prolongé, et sa main retomba inerte. Sam réussit à faire un pas en arrière. Il avait l'impression que son corps pétrifié allait se briser en mille morceaux. Il regarda von Richthofen et s'écria d'une voix rauque :

— Je ne crois pas à ces superstitions ! Aucun homme ne peut prévoir l'avenir !

— Je n'y crois pas non plus, dit von Richthofen. Mais n'était-ce pas toi, Sam, qui soutenais que les actions humaines étaient prédéterminées ? Si tout s'enchaîne automatiquement, pourquoi l'avenir ne pourrait-il s'ouvrir pendant quelques minutes, le tunnel du temps s'éclairer et le regard d'un mourant percer le mystère des ténèbres ?

Sam ne répondit pas. Von Richthofen éclata de rire pour montrer qu'il avait voulu plaisanter, et assena une grande claque sur l'épaule de son ami.

— Je ne me sens pas bien, dit Sam. J'aurais besoin d'un remontant. Ces superstitions ne signifient rien.

Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de croire, et il devait y croire longtemps encore, que les yeux du mourant avaient déchiré un coin du voile de l'avenir.

13.

Une heure avant la tombée de la nuit, la flotte du roi Jean apparut. Clemens envoya un émissaire pour dire à l'Anglais qu'il était prêt à négocier les termes d'une éventuelle association. Jean, qui ne refusait jamais de parler avant de poignarder son interlocuteur dans le dos, accepta l'idée d'une conférence au sommet. Penché par-dessus le plat-bord de sa galère, il écouta Sam qui, de la rive, fortifié par une bonne douzaine de whiskies, lui décrivit la situation et parla en termes vibrants du grand bateau qu'il allait construire dès qu'il aurait extrait le fer.

Le roi Jean était un homme de petite taille mais de carrure massive. Il avait le teint bistre, les cheveux fauves et les yeux bleus. Il souriait fréquemment et s'exprimait en un anglais étonnamment moderne et facile à comprendre. Il est vrai qu'avant d'être ressuscité dans le secteur, il avait passé une dizaine d'années parmi des Virginiens de la fin du dix-huitième siècle et que, en bon linguiste, il s'était débarrassé de la plupart des particularismes hérités du normand et de l'anglais du douzième siècle.

Il vit immédiatement l'intérêt qu'il avait à s'allier avec Clemens. Il devait déjà spéculer mentalement sur ce qu'il ferait une fois que von Radowitz aurait été liquidé, mais cela ne l'empêcha pas de mettre pied à terre avec un grand sourire aux lèvres pour jurer amitié éternelle à son nouvel associé. L'arrangement fut conclu le verre à la main, puis le roi Jean fit ouvrir la cage où Joe Miller était emprisonné.

Les larmes perlèrent aux yeux de Sam quand il revit le titanthrope. Joe pleura comme une madeleine et faillit étouffer son ami quand il le serra dans ses bras sous le coup de l'émotion.

Un peu plus tard, von Richthofen fit remarquer à Clemens :

— Avec Erik la Hache, au moins, tu savais à quoi t'en tenir. Je me demande si tu as fait une bonne affaire.

— J'ai beau être du Missouri, je ne m'y connais pas très bien en mules. Mais quand on est pourchassé par une meute de loups affamés, on n'hésite pas à échanger sa vieille rosse contre un mustang sauvage, du moment qu'il peut courir plus vite. Ce n'est qu'après qu'on s'inquiète de descendre en marche, au risque de se rompre le cou.

Le combat débuta à l'aube et dura longtemps. A plusieurs reprises, Clemens et le roi Jean frôlèrent la catastrophe. La flotte de l'Anglais, qui s'était embusquée à proximité de la rive orientale dans les brumes matinales, avait surgi à l'improviste derrière les navires ennemis. Des branches de pins enflammées allumèrent de nombreux

foyers qui jetèrent une certaine panique dans la flotte de von Radowitz, mais les Prussiens avaient l'avantage du nombre, de l'armement et de la discipline. De plus, ils parlaient tous la même langue et avaient longtemps guerroyé ensemble.

Leurs fusées coulèrent un grand nombre de bateaux anglais et ouvrirent des brèches dans les fortifications de la rive. Ils débarquèrent alors en masse, accueillis par une grêle de flèches. Une fusée explosa dans la tranchée ouverte pour l'extraction du fer. La déflagration fit rouler Sam à terre. Quand il se releva, à moitié étourdi, il vit un homme qu'il n'avait jamais remarqué jusque-là. Il était pourtant certain de connaître tout le monde dans le territoire.

L'étranger n'était pas du genre à passer inaperçu. Il mesurait un mètre soixante-sept environ et sa carrure était massive, impressionnante, même. Un vieux bélier roux, se dit Sam, bien que, naturellement, on ne pût lui donner plus de vingt-cinq ans. Ses cheveux bouclés lui tombaient jusqu'aux reins. Ses sourcils d'un roux presque noir étaient aussi touffus que ceux de Clemens. Dans ses grands yeux bruns luisait l'éclat de paillettes vert pâle. Son visage osseux avait un menton pointu et des oreilles décollées, presque à angle droit.

Un corps de vieux bélier roux, songea Sam, avec des yeux de chouette.

Mais le plus frappant, dans ce personnage, c'était l'arme qu'il tenait à la main. Il s'agissait d'un arc énorme, fait d'une matière que Sam connaissait déjà, bien qu'elle fût rarissime : la corne d'un dragon du Fleuve ! En assemblant deux cornes, on formait un arc à double cambrure qui était de loin l'arme individuelle la plus puissante et la plus durable que l'on pût trouver dans la vallée. Elle avait un seul inconvénient : il fallait posséder une force colossale pour pouvoir s'en servir.

Dans le carquois de cuir de l'étranger, il y avait vingt flèches à pointe de silex dont la hampe avait été laborieusement taillée dans les ailerons du dragon du Fleuve et empennée avec des morceaux de cartilage si fin qu'on voyait le jour au travers.

Il s'adressa à Sam en allemand, avec un accent prononcé difficile à identifier :

— Je pense que vous êtes Samuel Clemens ?

— C'est bien moi, ou plutôt ce qu'il en reste. Mais comment avez-vous pu…

— *Ils* m'ont donné votre signalement.

Sam resta sans comprendre pendant un long moment. Le vacarme de la bataille, les vociférations des hommes, les explosions des fusées, tout cela donnait à la scène un air tellement irréel…

— C'est le… c'est le Mystérieux Inconnu… qui vous a envoyé… balbutia-t-il enfin… Vous faites partie des douze !

— De quel inconnu parlez-vous ? C'est une femme qui m'envoie ici !

Sam n'avait pas le temps d'approfondir cela. Jugeant également inutile de demander à l'homme s'il était capable de se servir d'un tel arc – il paraissait bâti pour en tirer jusqu'au dernier atome de ses possibilités –, il escalada la pyramide de terre qui s'élevait à côté de la tranchée et désigna le vaisseau ennemi le plus proche, dont la proue était échouée sur la rive. Sur la passerelle de commandement, un homme hurlait des ordres.

— C'est von Radowitz, le chef ennemi, expliqua Sam.

Il est hors de portée de nos modestes arcs.

Avec des gestes souples et harmonieux, sans même prendre le temps d'évaluer la force du vent, qui à cette heure de la journée soufflait toujours à la même vitesse de dix kilomètres à l'heure, le mystérieux archer ajusta l'ennemi et décocha une flèche noire qui se ficha, au bout d'une trajectoire à peine incurvée, dans le plexus solaire de von Radowitz. Le Prussien recula en chancelant, pivota sur

lui-même en révélant la pointe ensanglantée du projectile qui sortait de son dos, puis s’affaissa contre le bastingage et bascula dans le Fleuve, entre la coque et la rive.

Le lieutenant de von Radowitz rallia ses hommes et l’archer l’abattit à son tour avec la même précision. Joe Miller, revêtu d’une cuirasse en peau de dragon du Fleuve, apparut dans le champ de vision de Sam. Il brandissait sa terrible massue en chêne, qui faisait des ravages dans les rangs prussiens. On eût dit un gorille de cinq cents kilos doté d’un cerveau humain. Il semait autour de lui la mort et la panique, fracassant vingt crânes à la minute, saisissant de temps à autre un ennemi à bras-le-corps pour le projeter sur les autres qui tombaient comme des quilles.

A plusieurs reprises, des groupes de cinq à six hommes essayèrent de se glisser derrière le géant pour l’abattre par surprise, mais chaque fois l’archer inconnu les interceptait.

Finalement, l’ennemi battit en retraite et tenta de regagner le Fleuve. Von Richthofen, nu et sanglant, le visage déformé par un rictus de joie, se mit à danser devant Sam :

— On a gagné ! On a gagné !

— Tu auras ta machine volante, lui promit Sam, qui se tourna ensuite vers l’archer :

— Comment vous appelez-vous ?

— J’ai plusieurs noms, répondit l’inconnu, mais quand mon grand-père m’a tenu dans ses bras pour la première fois, il m’a appelé Odysseus.

Tout ce que Sam trouva à dire, ce fut :

— Nous allons avoir beaucoup de choses à nous dire.

Cet homme était-il vraiment le héros chanté par Homère ? Le vrai Ulysse, le personnage historique qui s’était battu devant les murs de Troie et dont les contes et les légendes devaient plus tard célébrer les exploits ? Pourquoi pas, après tout ? Le Mystérieux Inconnu avait bien dit à Sam qu’il avait choisi douze hommes parmi les milliards que peuplaient la vallée. Quels étaient ses critères

de choix, Sam l'ignorait ; mais il était à présumer que l'Ethique savait ce qu'il faisait. Il avait même nommé un autre élu : l'explorateur Richard Francis Burton. Les douze hommes étaient-ils entourés d'une sorte d'aura qui permettait au renégat de faire son choix selon ce qu'il attendait d'eux ?

Ce n'est que beaucoup plus tard dans la nuit que Sam, Joe, Lothar et Odysseus l'Achéen regagnèrent leurs huttes respectives après avoir célébré la victoire. Clemens avait la gorge sèche d'avoir trop parlé. Il s'était efforcé de soutirer à Ulysse le plus possible de détails sur le siège de Troie et ses pérégrinations ultérieures, mais les réponses de l'Achéen, au lieu de l'éclairer, n'avaient fait que jeter la confusion dans son esprit.

La ville de Troie qu'avait connue Ulysse n'était pas située à l'entrée de l'Hellespont, sur l'emplacement des ruines que les archéologues terrestres désignaient sous le nom de Troie VII a. La ville dont Ulysse, Agamemnon et Diomède avaient fait le siège se trouvait plus au sud, face à l'île de Lesbos, mais à l'intérieur des terres au nord du fleuve Kaïkos. Elle avait été habitée par un peuple apparenté aux Etrusques, qui vivaient eux-mêmes à cette époque en Asie Mineure et avaient émigré plus tard en Italie pour échapper aux envahisseurs helléniques. Odysseus connaissait la ville que les générations futures devaient prendre pour Troie. Elle était peuplée de Dardaniens au parler barbare, apparentés aux véritables Troyens. Cette cité était tombée, cinq ans avant la guerre de Troie, aux mains d'autres barbares descendus du nord.

Trois ans après le siège de la véritable Troie, qui n'avait duré que deux ans, Odysseus avait participé à la grande expédition navale lancée par les Danéens, ou Achéens, contre l'Egypte de Ramsès III. Elle s'était soldée par une catastrophe. Odysseus, miraculeusement rescapé, avait pu s'enfuir en bateau et c'est là qu'il avait erré malgré lui, trois années durant, dans des régions de la Méditerranée

jusque-là inconnues des Grecs. Il avait visité Malte, la Sicile et certaines parties de l'Italie. Mais jamais il n'avait entendu parler des Lestrygons, ni d'Eole, Circé, Calypso ou Polyphème. Sa femme s'appelait Pénélope, mais il n'avait pas eu de prétendants à tuer à son retour.

Quant à Hector et Achille, Odysseus ne les connaissait que comme héros d'une chanson. Il présumait qu'ils étaient d'origine pélasgienne, c'est-à-dire qu'ils avaient vécu dans la péninsule hellénique avant qu'elle fût conquise par les Achéens venus du nord. Les Achéens avaient adapté la chanson à leur manière, et plus tard les poètes l'avaient incorporée à l'*Iliade*. Odysseus connaissait bien l'*Iliade* et l'*Odyssée*, car il avait rencontré un homme qui pouvait réciter par cœur les deux épopées.

— Et le cheval de bois ? demanda Sam, persuadé que sa question n'éveillerait aucun écho.

Mais à sa grande surprise, non seulement Odysseus connaissait l'histoire, mais il affirma avoir été à l'origine de cette ruse désespérée, imaginée sans grande conviction.

Sam fut stupéfié par cette révélation. Aucun historien n'avait jamais cru à la réalité du cheval de Troie. Que les Achéens eussent été assez fous pour construire une telle machine, cela semblait déjà assez extravagant ; mais que les Troyens fussent tombés dans le panneau, voilà qui était pratiquement inconcevable. Pourtant, d'après Odysseus, le cheval de bois avait bien existé et les Achéens s'en étaient servis pour s'introduire dans la cité assiégée.

Joe Miller et von Richthofen écoutaient la conversation des deux hommes. Malgré l'avertissement de l'Ethique, Clemens avait décidé de ne rien leur cacher. Sinon, une grande partie de ses actes aurait été entourée d'un mystère gênant pour qui le côtoyait à longueur de journée. En outre, en enfreignant les recommandations de l'Ethique, il affirmait qu'il était libre de mener le jeu comme il l'entendait. C'était un geste puéril, mais qui avait son importance.

Il souhaita bonne nuit à tout le monde et s’allongea sur le lit voisin de celui de Joe. Le titanthrope ronflait comme un maelström à travers le trou d’une serrure, ce qui n’était pas fait pour aider Sam à combattre son insomnie. D’ailleurs, la perspective du lendemain lui maintenait les nerfs à vif et le cerveau en ébullition. Demain serait une journée historique, si toutefois ce monde était promis à posséder un jour son histoire. Un jour, peut-être, il y aurait du papier, de l’encre, des crayons, voire une presse à imprimer. Le grand bateau à aubes publierait un hebdomadaire de bord. Quelqu’un écrirait un livre qui raconterait comment la première tranchée avait été agrandie grâce aux explosifs saisis à bord des navires de von Radowitz. Demain, peut-être, le fer serait mis au jour ; sûrement, même.

Mais il y avait aussi des préoccupations plus graves. Quelles étaient les intentions du roi Jean ? Quelles ruses perfides se tramaient dans son esprit sournois ? Il y avait peu de chances, cependant, pour qu’il tente quoi que ce soit avant que le bateau ne fût achevé, et cela prendrait des années. Il n’y avait donc aucune raison d’être angoissé dans l’immédiat. Mais cela ne calmait pas les angoisses de Sam.

14.

Il se réveilla en sursaut, le cœur battant comme si l’un des monstres qui peuplaient habituellement ses cauchemars venait de lui décocher une ruade. Un courant d’air chargé d’humidité entrait dans la hutte par les

interstices des murs de bambou et le rideau qui servait de porte. L'averse crépitait lourdement sur le toit de feuillage et le tonnerre se répercutait dans les montagnes, comme un écho lointain aux ronflements sonores de Joe Miller.

Clemens s'étira, puis se redressa tout d'un coup en hurlant. Sa main avait touché quelqu'un. En même temps qu'un éclair laissait apercevoir une silhouette indistincte accroupie à côté de son lit, une voix grave et harmonieuse qu'il connaissait déjà lui dit :

— Inutile d'appeler le géant à votre aide, j'ai fait en sorte qu'il dorme jusqu'à l'aube.

L'Ethique était donc capable de voir dans l'obscurité. Prenant un cigare sur sa petite table de chevet, Sam demanda :

— Ça ne vous fait rien si je fume ?

Le Mystérieux Inconnu attendit si longtemps avant de répondre que Sam se lança, une fois de plus, dans un tourbillon de spéculations mentales. Il redoutait peut-être que le fil incandescent du briquet n'éclaire son visage. Mais la lueur était beaucoup trop faible, et de toute manière il devait porter un masque ou quelque chose qui dissimulait ses traits. Etait-ce l'odeur du cigare qui l'incommodait ? Avait-il horreur du tabac sous toutes ses formes, tout en hésitant à le dire parce que c'était une caractéristique qui pouvait permettre de l'identifier ? Mais au bénéfice de qui ? Des autres Ethiques, qui soupçonnaient la présence d'un traître parmi eux ? Ils étaient douze, d'après ce que l'inconnu avait laissé entendre. Si jamais ils apprenaient que lui, Sam Clemens, avait été contacté par un Ethique qui ne supportait pas l'odeur du tabac, sauraient-ils immédiatement de qui il s'agissait ?

Naturellement, Sam était décidé à garder ses suspicions pour lui. Plus tard, qui sait, elles pourraient peut-être lui rendre service.

— Fumez, dit l'Inconnu.

Sans l’entendre ni le voir bouger, Sam eut l’impression qu’il avait légèrement reculé.

— A quoi dois-je l’honneur de cette visite impromptue ? demanda-t-il.

— Je viens vous avertir que je ne reparaîtrai plus pendant quelque temps. Je ne voulais pas que vous pensiez que je vous ai abandonné. Je suis obligé de m’absenter pour une affaire que vous ne pourriez pas comprendre, même si je vous l’expliquais. Vous serez livré à vous-même pendant assez longtemps. Si les choses tournent mal pour vous, je ne pourrai plus intervenir, même d’une manière détournée. Toutefois, vous avez maintenant de quoi vous occuper pour une dizaine d’années au moins. De nombreux problèmes techniques vont se poser à vous. Il faudra les résoudre en employant les moyens du bord. Je ne pourrai plus vous fournir de métaux, ni vous indiquer où ils se trouvent. Si des envahisseurs vous attaquent, il vous faudra leur résister par vos propres moyens. J’ai déjà pris assez de risques en faisant tomber cette météorite et en vous indiquant l’emplacement des gisements. D’autres Ethiques – pas les Douze, mais des subalternes – vont vous surveiller. Ils n’interviendront pas. Personne ne soupçonne votre projet de représenter un danger. Ils sont un peu contrariés que vous ayez trouvé le fer, et ils le seront beaucoup plus quand vous aurez mis la main sur le platine et la bauxite, car ils voudraient que les Terrestres s’engagent dans la voie spirituelle et non technologique. Mais ils n’oseront pas mettre le nez dans vos affaires.

Une sorte de panique s’empara de Sam. Pour la première fois, il s’apercevait que, malgré sa méfiance envers l’Ethique, il avait pris l’habitude de s’appuyer sur lui, aussi bien moralement que matériellement.

— J’espère que tout marchera bien, dit-il. Nous avons failli perdre le gisement de fer, aujourd’hui. Si Joe et cet Odysseus n’avaient pas été là… mais au fait ! Pourquoi m’a-t-il dit que l’Ethique à qui il a eu affaire était une femme ?

Un rire fusa dans l'ombre.

— Et alors ?

— Alors, de deux choses l'une : ou vous n'êtes pas le seul à trahir les Ethiques, ou vous pouvez changer de voix à volonté. A moins... à moins que vous ne me racontiez des histoires ! Qui me dit, après tout, que vous n'êtes pas, vous aussi, en train de mener votre petite expérience avec nous, en accord avec les autres Ethiques ? Nous sommes des jouets entre vos mains !

— Je vous ai dit la vérité ! Quant à votre remarque de tout à l'heure, tout ce que je peux ajouter, c'est que j'ai fait en sorte que si l'un d'entre vous se faisait repérer et interroger, ses réponses soient impossibles à recouper avec celles des autres. Et maintenant, je dois vous quitter. Désormais, ne comptez plus que sur vous-même. Adieu, et bonne chance.

— Attendez ! Et si je ne réussissais pas à construire ce bateau ?

— Quelqu'un d'autre le ferait à votre place ; mais j'ai de bonnes raisons d'espérer que ce sera vous.

— Je ne suis pour vous qu'un instrument. S'il se brise, on le jette et on en prend un autre !

— Je ne puis vous garantir le succès. Je ne suis pas un dieu.

— Allez donc au diable, vous et vos pareils ! hurla Sam. Nous étions très bien comme ça sur la Terre. Pourquoi ne nous avez-vous pas laissés jouir de la paix éternelle ? Nous ne redoutions plus les tourments ni les peines. Plus de cœur brisé, plus de labeur sans fin. Tout cela, nous l'avions laissé derrière nous. Nous étions libres, délivrés des chaînes de la chair. Mais vous nous avez enchaînés de nouveau. Vous avez même fait en sorte que le recours au suicide nous soit interdit. Vous avez mis la mort hors de notre portée. C'est comme si vous nous aviez précipités en enfer pour l'éternité !

— Vous exagérez, dit l’Ethique. Vous n’êtes pas plus mal qu’avant. La plupart d’entre vous sont même beaucoup mieux. Les infirmes, les malades, les aveugles, les difformes et les crève-la-faim ne se plaignent pas de leur nouveau sort. Vous n’avez plus à vous préoccuper de gagner votre pain quotidien. Vous êtes amplement nourris. Cela dit, d’une façon générale, je partage votre point de vue. Cette résurrection massive est un crime, un crime impardonnable. C’est pourquoi...

— Je veux retrouver ma Livy ! hurla Sam. Je veux revoir mes filles ! Il m’est insupportable de savoir qu’elles sont vivantes et que nous sommes séparés. Je préfère mille fois la mort ! Pour elles comme pour moi ! Je ne peux supporter de penser à tout ce qui a pu leur arriver. On les a peut-être battues, violées, torturées ! Il y a tant de violence sur cette planète ! Rien d’étonnant à cela, d’ailleurs, puisque ce sont les mêmes gens que sur la Terre !

— Je ne sais pas si je pourrai vous aider, dit l’Ethique. Il faudrait peut-être des années pour retrouver leur trace. Je ne vous expliquerai pas comment, car c’est trop compliqué et il faut que je parte avant la fin de l’averse. Mais nous verrons...

Sam se leva et fit un pas vers lui, la main tendue dans l’obscurité.

— Halte ! ordonna l’Ethique. Vous m’avez touché une fois, ça suffit comme ça !

— Vous pourriez retrouver ma Livy ? Mes filles ?

— Je ferai mon possible. Vous avez ma parole. Mais... cela prendra peut-être plusieurs années. Supposez que vous ayez déjà achevé le bateau. Supposez que vous soyez à un million de kilomètres d’elles. Retournerez-vous en arrière pour les retrouver ? Il m’est absolument impossible de les amener jusqu’à vous. Que ferez-vous alors ? Passeriez-vous vingt ans à aller les chercher ? Votre équipage accepterait-il cela ? J’en doute fort. D’ailleurs, il n’est pas dit qu’au bout de vingt ans, votre femme ou vos

filles se trouveraient au même endroit. Elles auraient eu le temps de se faire tuer une dizaine de fois, et de ressusciter encore plus loin.

— Allez au diable ! glapit Sam.

— Sans compter, poursuivit l'Ethique, la déception que vous pourriez avoir en retrouvant votre femme après une si longue séparation. La vie réserve parfois bien des surprises.

— Je vais vous tuer ! hurla Sam. Je vous jure que…

Le rideau en bambou se souleva un court instant et la silhouette du Mystérieux Inconnu se découpa sur le ciel, telle une chauve-souris prête à prendre son essor. Clemens serra les poings et se contraignit à rester immobile comme un bloc de glace en attendant que fonde sa fureur. Puis il se mit à faire les cent pas dans sa hutte et jeta furieusement son cigare qui était devenu rance. Même l'air qu'il respirait avait un relent acre.

— Qu'il soit maudit ! Qu'ils soient tous maudits ! Je construirai ce bateau, j'irai jusqu'au pôle Nord et je découvrirai la vérité ! Et je le tuerai ! Je les tuerai tous !

La pluie cessa. Quelques cris retentirent au loin et Sam sortit, alarmé à l'idée que l'Ethique avait pu se faire capturer. En cet instant, il comprit à quel point son bateau passait avant tout le reste. Si l'Ethique devait disparaître, il préférait que ce soit le plus tard possible.

Des porteurs de flambeaux traversaient la plaine et furent bientôt assez près pour que Sam pût distinguer leur visage. Il s'agissait de von Richthofen, accompagné de plusieurs gardes et de trois inconnus.

Ces derniers étaient drapés dans de grandes tuniques faites de carrés de tissu assemblés par des fermetures magnétiques. Le plus petit des trois portait une cagoule qui dissimulait entièrement son visage. Le plus grand avait le teint bistre, le visage long et osseux et un nez crochu et démesuré.

— Vous gagnez un prix de consolation, lui dit Sam en le voyant, mais pour le premier prix, il y a quelqu'un dans ma hutte qui bat votre nez de plusieurs longueurs.

— *Nom d'un con ! Va te faire foutre !*[2] s'exclama l'interpellé. Faut-il donc que je sois partout accueilli par des insultes ? Est-ce là votre manière d'honorer les lois de l'hospitalité ? J'ai franchi dix mille lieues en affrontant d'incroyables périls pour trouver l'homme capable de mettre de nouveau une solide lame d'acier dans ma main, et tout cela pour quoi ? Pour qu'il me torde métaphoriquement le nez ! Sachez, ignare et insolent bouseux, que Savinien de Cyrano de Bergerac n'a pas pour habitude de tendre l'autre joue et que si vous ne me faites pas vos sincères et angéliques excuses, je m'en vais de ce pas vous pourfendre de cet appendice dont vous vous gaussâtes !

Sam exprima ses regrets sordides, en prétendant que la bataille avait effiloché ses nerfs. Il ne pouvait s'empêcher de dévisager avec émerveillement ce personnage légendaire, en se demandant s'il faisait partie des douze élus.

Un de ses compagnons, un blond mince aux yeux bleus, se présenta sous le nom de Hermann Goering. Un os en forme de spirale, provenant de l'épine dorsale d'un poisson du Fleuve, était accroché à une chaîne qu'il portait au cou. C'était le signe distinctif des dignitaires de l'Eglise de la Seconde Chance. Cela signifiait des ennuis en perspective, car les adeptes de la Seconde Chance prêchaient un pacifisme absolu.

Le troisième inconnu releva sa cagoule, révélant ainsi un ravissant visage encadré de longs cheveux noirs roulés en chignon sur la nuque.

Sam recula en chancelant. Il était devenu blême.

— Livy ! s'exclama-t-il.

Elle sursauta. Puis elle fit un pas vers lui et le dévisagea silencieusement. Elle semblait pâle à la lueur des torches. Elle vacillait lentement d'avant en arrière, comme si elle allait perdre connaissance.

— Sam ! dit-elle dans un souffle.

Clemens fit un pas vers elle, mais elle se détourna subitement et s'accrocha au bras de Bergerac. Le Français la serra contre lui en foudroyant Clemens du regard.

— Courage, mon agnelle ! s'écria-t-il d'une voix sonore. Tant que je serai là, il ne te touchera pas. Mais peux-tu me dire ce qu'il est pour toi ?

Livy le regarda alors d'une manière qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments. Sam étouffa un gémissement et brandit le poing en direction des étoiles que les nuages venaient de dévoiler.

15.

Le bateau fabuleux se mouvait dans son rêve comme un diamant resplendissant de vingt millions de carats. Il s'appelait *Le Bateau Libre*. Son nom s'étalait sur la coque entièrement blanche en grosses lettres noires. Aucun autre navire ne pouvait l'égaler. Aucun ennemi ne pourrait le vaincre, tant il était puissamment armé et cuirassé. Aucun homme ne pourrait jamais l'enlever à Clemens. Il ne serait jamais ni à vendre ni à louer.

Le fabuleux bateau à aubes aurait quatre ponts au-dessus de la ligne de flottaison : le pont inférieur, le pont principal, le pont promenade et le pont d'envol pour l'aéroplane. Sa longueur hors tout serait de cent trente-quatre mètres et vingt-six centimètres. Sa largeur, d'un tambour de roue à l'autre, de vingt-huit mètres trente-quatre. Son tirant d'eau moyen en charge, de quatre mètres. La coque devait être en magnalium, ou peut-être en plastique. Les hautes cheminées cracheraient de temps à autre un peu de fumée, car il y aurait une chaudière à vapeur à bord. Mais elle ne servirait qu'à propulser les balles en plastique des mitrailleuses à vapeur. Les roues à aubes du bateau seraient actionnées par de puissants moteurs électriques.

Le Bateau Libre serait le seul navire de métal à naviguer sur le Fleuve ; le seul à être propulsé par un autre moyen que la force du vent ou des avirons. En le voyant passer, chacun s'émerveillerait, qu'il fût né en l'an 2000 ou bien deux millions d'années avant J.-C.

Et lui, Sam démens, en deviendrait le capitaine. Car il n'y aurait pas d'autre maître à bord. Le roi Jean pouvait

bien s’intituler amiral, si ça lui faisait plaisir ; mais si cela n’avait tenu qu’à lui, Clemens, il aurait plutôt porté le titre de second. A vrai dire, si Sam avait vraiment eu le choix, il n’aurait même pas accepté que Jean sans Terre, Jean le Pourri, Jean le Crasseux, le Lubrique, le Puant, mît les pieds à bord de son bateau. Un gros cigare vert à la bouche, coiffé d’une casquette blanche, les reins ceints d’un kilt blanc et les épaules drapées d’une pièce de tissu blanc qui lui servait de cape, Sam Clemens se pencherait au hublot tribord de sa grande timonerie et hurlerait : *Grouillez-vous, tas de fainéants ! Emparez-vous de cette masse putrescente d’immortalité perfide, et poussez-moi ça sur la planche ! Qu’il tombe à l’eau ou sur la rive, je m’en fiche, mais débarrassez-moi de ce détritus !*

Accoudé sur la rambarde du pont inférieur, Jean le Madré serait cependant là le jour du grand départ, jurant et glapissant, comme un charretier qu’on égorge, dans un anglais archaïque ou un patois anglo-normand, ou encore en espéranto. Alors, la passerelle serait retirée, les cloches sonneraient, les sifflets retentiraient et Sam Clemens, debout derrière le pilote, donnerait l’ordre de commencer le voyage.

Il était si heureux ! Tout le monde l’appelait *La Sipestro*, Le Capitaine, ou bien *La Estro*, Le Chef.

Seulement, comme le grand bateau gagnait le milieu du Fleuve, acclamé par les milliers de personnes venues le regarder partir de la rive, une chose atroce se produisit.

Un homme aux épaules puissantes et aux longs cheveux blonds écartait la foule. Il portait un kilt et des sandales en peau de dragon. Autour de son cou épais et musclé brillait un collier de vertèbres de poisson-licorne. Il fixait sur Sam un regard d’épervier sinistre, et dans sa main étincelait le fer d’une redoutable hache.

— *En avant toute !* hurla Clemens. *Dépêchez-vous, nom de Dieu !*

Les grandes roues à aubes se mirent à battre l'eau avec précipitation : tchouk-tchouk-tchouk-tchouk... Bien que le pont fût isolé par de la fibre de verre, il se mit à vibrer en cadence. Et brusquement, Erik la Hache se trouva dans le poste de pilotage.

Il se mit à invectiver Sam en vieux norrois :

— *Traître ! Fiente de Ratatosk ! Je t'avais prévenu que je te retrouverais un jour ! Tu m'as assassiné perfidement afin de garder tout le fer pour toi !*

Sam se jeta dans une fuite éperdue. D'échelle en échelle, de pont en pont, il se réfugia au plus profond du bateau, mais Erik était toujours derrière lui.

Passant devant les énormes moteurs rotatifs, Sam Clemens arriva dans le laboratoire où des ingénieurs tiraient du nitrate de potassium des excréments humains pour le mélanger à du soufre et à du charbon de bois afin de fabriquer de la poudre à canon. Saisissant un briquet et une torche de résine, il s'écria :

— *Halte, ou je fais sauter le bateau !*

Erik s'était arrêté, mais il continuait à faire tournoyer sa hache au-dessus de sa tête. Il eut un rire sardonique :

— *Vas-y ! Tu n'as pas assez de tripes pour ça ! Tu aimes ton bateau plus que tout, plus que ta précieuse et volage Livy. Tu ne pourras jamais le faire sauter. Mais moi, je vais te fendre en deux avec ma hache, et ensuite j'aurai le bateau pour moi tout seul !*

— *Non ! hurla Sam. Tu ne peux pas faire ça ! Tu n'oseras pas ! C'est toute ma vie, mon univers, ma passion ! Tu ne peux pas me faire ça !*

Le Viking se rapprocha de lui et la hache siffla au-dessus de sa tête :

— *Ah ! Je ne peux pas ? Regarde un peu !*

A ce moment-là, Sam vit une ombre se profiler derrière Erik la Hache. Elle grandit et se précisa, mais son visage demeura sans traits. C'était le Mystérieux Inconnu.

— *Sauvez-moi ! Sauvez-moi !* supplia Sam.

Le rire du renégat lui parvint, telle une bourrasque polaire qui changea ses entrailles en cristal.

— *Sauve-toi toi-même, Sam !*

— *Non ! Vous m'avez promis !* hurla Sam.

Puis ses yeux s'ouvrirent au moment où sa plainte mourait. Mais avait-il vraiment crié ?

Il s'assit sur son lit de bambou. Le matelas était fait d'une toile en fibre de bambou garnie de feuilles d'arbre à fer. La couverture était composée de cinq carrés de tissu assemblés par des fermetures magnétiques. Le lit était contre le mur d'une pièce carrée de six mètres sur six. Elle était meublée d'un bureau, d'une table ronde et d'une douzaine de chaises en pin ou en bambou. Il y avait aussi un pot de chambre en terre cuite, un seau de bambou à moitié plein d'eau, une grande étagère avec de nombreux casiers contenant des rouleaux de papier, un râtelier garni de lances à hampe de bambou ou de pin et à pointe de silex ou de fer, d'arcs et de flèches en bois d'if, d'une hache de combat en fer-nickel ainsi que de quatre longs couteaux à lame d'acier. Sur l'un des murs, il y avait plusieurs patères où étaient pendus des morceaux de tissu et une casquette d'officier de marine, en cuir recouvert d'un fin tissu blanc.

Sur la table était posé son graal. Sur le bureau s'étalaient plusieurs bouteilles d'encre noire, quelques plumes en os et une plume en fer. Le papier était généralement à base de bambou, bien qu'il y eût aussi quelques feuilles de parchemin provenant de la membrane qui tapissait l'estomac du poisson-licorne.

Des baies vitrées (il les appelait des hublots) étaient disposées tout autour de la pièce. A la connaissance de Sam, c'était la seule maison de la vallée, tout au moins dans un rayon de vingt mille kilomètres, à posséder de vrais carreaux de verre.

La seule lumière venait du ciel constellé d'immenses nébuleuses qui diffusaient une clarté laiteuse. Le soleil n'était pas levé. Sam avait encore dans la bouche le relent

acre de l’alcool ingurgité la veille, mais c’était surtout le goût encore plus acre du rêve qu’il venait de faire qui le tourmentait et le faisait vaciller sur ses jambes tandis qu’il se dirigeait vers son bureau pour prendre le briquet et allumer la lampe à huile de poisson.

Il ouvrit un « hublot » et regarda le Fleuve. Un an auparavant, il n’aurait vu qu’une plaine de deux kilomètres de large, recouverte d’une herbe claire et drue. A présent, c’était un ensemble hideux de monticules de terre, d’excavations profondes et de bâtisses en pin et en bambou qui abritaient des fourneaux de briques. Il y avait là ses aciéries (comme il les appelait), sa verrerie, ses fonderies, ses cimenteries, ses forges, ses ateliers de métallurgie, ses armureries, ses laboratoires et ses usines d’acide nitrique et sulfurique. Un kilomètre plus loin, une haute palissade en pin protégeait le chantier de son futur premier bateau.

Sur sa gauche, des torches allaient et venaient. Même la nuit, les hommes remontaient des morceaux de sidérite et des blocs de fer-nickel.

Derrière lui, les collines, naguère couvertes de végétation, avaient été déboisées. Seuls les arbres à fer avaient résisté à l’acier des bûcherons. Même l’herbe avait été coupée et traitée chimiquement pour fabriquer des cordes et du papier, mais ses racines étaient si coriaces qu’elles étaient restées en place. Déjà, le travail nécessaire pour percer l’enchevêtrement végétal et arriver jusqu’au fer avait coûté très cher. Pas en argent, car il n’y en avait pas, mais en pierre usée et en acier émoussé.

Le chantier ressemblait à un champ de bataille. La plaine et les collines, autrefois foisonnantes d’herbe verte, d’arbres somptueux et de plantes grimpantes aux fleurs multicolores, n’offraient plus qu’un spectacle de laideur et de désolation qui contrastait avec la future beauté du grand bateau blanc.

Sam frissonna, mais pas seulement à cause de la brise humide et froide qui venait du Fleuve. L’idée que son rêve

grandiose pût engendrer tant de laideur le contrariait fortement. Il aimait la beauté et l'harmonie de la nature. Il aimait cette vallée, aménagée comme un jardin, quelles que fussent par ailleurs les réserves qu'il avait à formuler sur le Monde du Fleuve. Et voilà que pour réaliser son rêve, il avait dû y semer l'horreur et la désolation. Ce n'était d'ailleurs pas fini, car il avait encore besoin, pour ses usines et ses chantiers, d'abattre des forêts qui serviraient à fabriquer du carburant, du papier et du charbon de bois. Toute la végétation de son territoire avait déjà été utilisée, ainsi que la presque totalité des réserves des Etats limitrophes du Cernskujo, au nord, et du Publiujo, au sud. Pour faire face aux nouveaux besoins, ils allaient peut-être devoir déclarer la guerre à d'autres territoires. S'ils refusaient de conclure des accords commerciaux, la seule solution serait de les envahir pour leur prendre leur bois. Sam aurait préféré agir autrement. Il détestait la guerre par principe. En pratique, il la supportait à peine.

Mais s'il voulait construire son bateau, il lui fallait du bois pour alimenter ses usines.

Il lui faudrait aussi de la bauxite, de la cryolithe et du platine pour produire l'aluminium indispensable aux moteurs et aux génératrices.

L'endroit le plus proche où il pouvait se procurer ces matières premières était Soul City, une région du Fleuve située à quarante kilomètres de là en aval et dominée par Elwood Hacking, qui haïssait les Blancs.

Jusqu'à présent, Sam avait pu traiter avec lui en lui fournissant des armes d'acier en échange. Mais chaque arme exportée faisait cruellement défaut au peuple de Parolando, dont Sam était l'un des dirigeants. En outre, Hacking avait des exigences de plus en plus inacceptables. Sa dernière trouvaille avait consisté à demander aux hommes de Parolando de venir extraire et transporter le minerai eux-mêmes.

Sam Clemens soupira. Pourquoi diable le Mystérieux Inconnu n’avait-il pas fait tomber cette météorite à côté du dépôt de bauxite ? Le territoire aurait été revendiqué dès le début par Erik et lui, et le problème ne se serait jamais posé de cette manière. Mais en réalité, l’Ethique n’avait pas pu faire exactement ce qu’il avait prévu. Cela prouvait, bien sûr, que lui et ses pareils n’étaient pas infaillibles. Quelle piètre consolation pour les hommes de la vallée ! Ils étaient depuis plus de vingt ans prisonniers du Monde du Fleuve, et condamnés à y rester peut-être durant des millions d’années, ou encore l’éternité, à moins que Samuel Langhorne Clemens ne réussisse à construire son bateau à aubes.

Il s’approcha du placard en pin brut, ouvrit la porte et en sortit une bouteille de verre opaque. Elle contenait plus d’un demi-litre de bourbon que lui avaient offert des gens qui ne buvaient jamais. Il en but une longue rasade, plissa le front, grogna, se frappa la poitrine des deux mains et remit la bouteille en place. Rien de tel pour s’éclaircir les idées au seuil d’une longue journée, particulièrement quand on sortait d’un rêve qui aurait dû normalement être impitoyablement rejeté par le Grand Censeur des Rêves. Si toutefois le Grand Censeur avait un minimum d’affection et d’estime pour un de ses plus grands Faiseurs de Rêves, le dénommé Sam Clemens. Mais peut-être que le Grand Censeur ne l’aimait pas, après tout. Il n’y avait, à vrai dire, plus beaucoup de gens qui l’aimaient, avec tout ce qu’il était obligé de faire pour pouvoir construire son bateau.

Et puis, il y avait Livy, son épouse terrestre durant trente-quatre ans.

Il poussa un juron, caressa son inexistante moustache, rouvrit la porte du placard et but une nouvelle gorgée de bourbon. Des larmes lui montèrent aux yeux, mais il n’aurait su dire si elles étaient produites par l’alcool ou le fait de penser à Livy. Il était probable, en ce monde régi par

des forces complexes et des opérations occultes – sans parler des opérateurs – qu'elles étaient le produit des deux. Plus une série d'autres facteurs où son cerveau postérieur ne tenait pas à lui laisser fourrer le nez pour l'instant. Ledit cerveau postérieur n'attendait qu'une seule chose : que le cerveau antérieur se baisse pour nouer ses lacets intellectuels défaits. Alors, il en profiterait pour botter le postérieur du cerveau antérieur.

Clemens alla regarder au-dehors par le hublot bâbord. Là-bas, à moins de soixante mètres de lui, sous les branches d'un arbre à fer, il y avait une hutte au toit conique. Dans la hutte dormait Olivia Langdon Clemens, son épouse – ou plutôt son ex-épouse –, en compagnie d'un personnage grand et maigre, au nez affreusement crochu et au menton fuyant : Savinien de Cyrano de Bergerac, bretteur émérite, libertin et homme de lettres.

— Comment peux-tu faire ça, Livy ? murmura Sam. Comment peux-tu me briser le cœur, briser notre jeunesse ?

Un an avait passé depuis que Cyrano et elle étaient arrivés dans le territoire. Le choc, pour Clemens, avait été plus dur que tout ce qu'il avait connu en soixante-quatorze ans de vie terrestre et vingt et une années dans le Monde du Fleuve. Mais il s'en était remis. Ou plutôt, il s'en serait remis s'il n'avait éprouvé un deuxième choc, de moindre importance, il est vrai, car rien ne pouvait surpasser le premier. Après tout, il n'aurait pas pu demander à Livy de se passer d'homme pendant vingt et un ans, surtout après avoir retrouvé jeunesse, passion et beauté, sans aucun espoir digne de ce nom de le revoir un jour. Il avait lui-même vécu depuis avec plusieurs femmes et n'avait le droit d'exiger d'elle ni chasteté, ni fidélité conjugale. Par contre, il se serait attendu, au moment où elle l'avait retrouvé, à la voir lâcher son compagnon du moment comme on lâche une pièce chauffée à blanc qu'on vient de ramasser par mégarde.

Au lieu de cela, elle aimait Cyrano.

Il l'avait vue presque tous les jours depuis le soir où elle avait émergé pour la première fois des brumes du Fleuve. Ils se parlaient poliment et parfois, oubliant toute réserve, plaisantaient ensemble comme au bon vieux temps sur la Terre. Il y avait des moments, brefs mais indéniables, où leurs yeux se rencontraient pour se dire que leur ancien amour vibrait toujours entre eux. En ces instants, il avait eu une éruption de tendresse, comme on a une attaque d'urticaire, se disait-il ensuite en riant alors qu'il avait envie de pleurer, et il n'avait pas pu s'empêcher de faire un pas vers elle. Mais chaque fois, elle avait reculé pour se réfugier aux côtés de Cyrano, s'il était à proximité, ou l'avait cherché des yeux, s'il n'y était pas.

Chaque nuit, elle dormait avec ce malappris de Français puant, au nez démesuré, à la pomme d'Adam agressive et au menton inexistant. Sans nul doute, c'était un personnage vigoureux, impressionnant, pittoresque, spirituel et talentueux. Une grenouille mâle, maugréa Sam. Il l'imaginait très bien en train de bondir lubriquement, en coassant, vers la silhouette dont les courbes blanches se dessinaient dans la pénombre. Bondir en coassant...

Il eut un haut-le-corps. A quoi bon ressasser de telles idées ? Même quand il avait fait venir ici des femmes en secret – bien qu'il n'eût rien à cacher – il n'avait pas pu l'oublier tout à fait. Même quand il avait mâché de la gomme, il n'avait pas pu l'oublier. Au mieux, grâce à la drogue, elle entrait avec un peu plus de réalité, poussée par les alizés du désir, sur l'océan tourmenté de son esprit. Le beau navire Livy, aux voiles blanches rebondies, à la coque merveilleusement moulée...

Et il entendait son rire, son rire adorable. C'était le plus dur à supporter.

Il s'écarta de la baie vitrée pour aller regarder par les hublots avant. Il demeura quelques instants auprès du socle en chêne où se dressait la roue qu'il avait lui-même

sculptée, avec ses larges rayons et ses poignées massives. Cette pièce était sa « timonerie » et les deux autres chambres constituaient le « pont supérieur ». La maison était bâtie à flanc de colline. Elle reposait sur des pilotis de dix mètres de haut et on pouvait y accéder par un escalier – une descente, pour employer un terme de marine – situé à tribord, ou bien encore directement par un hublot, si l'on venait de la colline. Sur le toit de la timonerie se trouvait une grande cloche, la seule cloche de métal dans tout le Monde du Fleuve, à sa connaissance. Dès que la clepsydre accrochée au mur marquerait 6 heures, il actionnerait la cloche. Et la vallée encore endormie reviendrait lentement à la vie.

16.

La brume du matin flottait encore sur le Fleuve et au bord de la rive, mais il distinguait, à deux kilomètres de là environ, la masse sombre de la pierre à graal. A ce moment-là, il vit une minuscule embarcation émerger du brouillard. Deux silhouettes sautèrent aussitôt à terre, hissèrent la pirogue sur la berge et se mirent à courir vers la droite. La lumière des étoiles était suffisante pour qu'il pût les suivre du regard, quand aucun édifice ne s'interposait. Après avoir contourné la fabrique de poterie, ils se dirigèrent droit sur les collines. Il les perdit très vite de vue, mais il avait l'impression que leur destination était le « palais » en rondins de Jean Plantagenêt.

Bravo pour l'efficacité des sentinelles de Parolando ! Tous les quatre cents mètres, le Fleuve était gardé par des

huttes sur pilotis de dix mètres de haut. A l'intérieur, il y avait quatre hommes chargés, dès qu'ils voyaient quelque chose de suspect, de donner l'alarme en battant leurs tambours, en soufflant dans leurs trompes et en allumant des torches.

Deux émissaires issus du brouillard pour porter des nouvelles au roi Jean ?

Un quart d'heure plus tard, une ombre arriva en courant au milieu des ombres. La corde qui actionnait la clochette à l'entrée fut tirée. Il regarda par le hublot tribord. Un visage blanc se leva vers lui. Celui de l'espion attitré de Sam, William Grevel, célèbre négociant en laines, citoyen de la ville de Londres, mort en l'an de grâce 1401. Il n'y avait ni laine ni moutons, ni d'ailleurs aucun mammifère autre que l'homme dans le Monde du Fleuve, mais l'ex-négociant avait révélé de grandes aptitudes pour l'espionnage et il aimait passer une grande partie de ses nuits à fureter un peu partout. Sam lui fit signe d'entrer. Grevel escalada la « descente » et Sam ôta la barre de la massive porte en chêne.

— *Saluton, leutenanto Grevel. Kio estas ?* (Bonjour, lieutenant Grevel. Que se passe-t-il ?)

— *Bonan matenon, Estro. du grasa fripono, rego Johano, estas jus akceptita duo spionoj.* (Bonjour, chef. Cette grosse canaille, le roi Jean, vient de recevoir deux espions.)

Sam ne comprenait pas plus l'anglais de Grevel que celui-ci ne comprenait le sien, mais ils se débrouillaient plus ou moins pour communiquer en espéranto.

Sam ricana. D'après son récit, Grevel s'était laissé tomber de la branche d'un arbre à fer après être passé juste au-dessus d'une sentinelle, puis à l'aide d'une corde s'était introduit par la fenêtre du premier étage dans le « palais » du roi. Après avoir traversé une chambre où dormaient trois femmes, il avait rampé jusqu'au sommet d'un escalier d'où il avait pu entendre ce que disaient le roi

et les deux hommes, un Italien du vingtième siècle et un Hongrois du sixième, assis à une table dans la pièce du bas. Les nouvelles rapportées par les deux espions avaient mis Jean dans une rage folle et Sam, en écoutant Grevel, devint furieux à son tour.

— Cet imbécile a essayé d'assassiner Arthur, de Nouvelle-Bretagne ? Que veut-il donc ? Causer notre perte à tous ?

Il se mit à faire nerveusement les cent pas, s'arrêta pour allumer un gros cigare et se remit à arpenter la pièce. Puis il s'arrêta de nouveau pour proposer à Grevel un morceau de fromage et un verre de vin.

C'était l'ironie du hasard, ou peut-être des Ethiques – pouvait-on savoir ce qu'il y avait dans leur tête ? - qui avait réuni, à moins de cinquante kilomètres l'un de l'autre, le roi Jean d'Angleterre et le neveu qu'il avait ignoblement assassiné. Arthur, Prince de Bretagne sur la Terre défunte, avait fondé avec les peuples qui l'entouraient un Etat baptisé Nouvelle-Bretagne bien qu'il n'y eût pratiquement pas un seul ancien Breton sur tout le territoire en question. Mais cela n'avait pas d'importance. C'était quand même la Nouvelle-Bretagne.

Arthur avait mis huit mois pour découvrir que son oncle était son voisin. Il s'était rendu incognito à Parolando afin de vérifier de ses propres yeux l'identité de celui qui lui avait tranché la gorge avant de jeter dans la Seine son cadavre lesté d'une pierre. Naturellement, Arthur voulait capturer Jean et le torturer avec raffinement le plus longtemps possible. La mort de son oncle aurait pour seul effet de le frustrer, peut-être pour l'éternité, d'une vengeance longtemps attendue puisqu'il se réveillerait, le lendemain, en pleine forme, en un autre point du Fleuve.

Arthur avait déjà envoyé des émissaires pour exiger que Jean lui fût livré. Clemens avait bien sûr refusé, mais uniquement par sens de l'honneur et aussi par crainte de Jean.

Celui-ci avait donc envoyé quatre hommes pour assassiner Arthur. Deux d’entre eux s’étaient fait tuer et les deux autres, blessés, avaient pu s’échapper. Cela signifiait la guerre à brève échéance. Non seulement Arthur voulait se venger de Jean, mais il convoitait également le fer de la météorite.

Entre Parolando et la Nouvelle-Bretagne s’étendait un territoire de vingt-deux kilomètres de large appelé Terre de Chernsky ou, en espéranto, Cernskujo. Le chef de ce territoire, un colonel de cavalerie qui avait vécu en Ukraine au seizième siècle, avait refusé de faire alliance avec Arthur. Mais la nation située au nord de la Nouvelle-Bretagne était gouvernée par le puissant et ambitieux Iyeyasu. Ce personnage avait fondé, en 1600, le shogunat de Tokugawa dont la capitale, Yedo, devait être connue plus tard sous le nom de Tokyo. D’après le service d’espionnage de Sam, le Japonais et le Breton s’étaient déjà rencontrés six fois en vue de préparer la guerre.

En outre, au nord du Iyeyasujo se trouvait le Kleomanujo, dirigé par Cléomène, ancien roi de Sparte et demi-frère du fameux Léonidas qui avait tenu le défilé des Thermopyles. Cléomène avait rencontré trois fois Iyeyasu et Arthur.

Au sud de Parolando s’étendait un pays de dix-huit kilomètres de large appelé Publia, du nom de son roi Publius Crassus. Ce personnage avait servi comme officier dans la cavalerie de Jules César pendant la guerre des Gaules. Il était plus ou moins bien disposé envers Sam, à qui il avait vendu tout son bois à des conditions exorbitantes.

Au sud de Publia, il y avait le royaume de Tifonujo, avec à sa tête un nommé Tai Fung, ancien capitaine de Kublaï Khan, mort sur la Terre en tombant de cheval alors qu’il était ivre.

Encore au sud, il y avait Soul City, aux mains d’Elwood Hacking et de Milton Firebrass.

Sam s’immobilisa soudain et leva vers Grevel ses sourcils broussailleux :

— L’ennui dans tout ça, Bill, c’est que je ne peux pas faire grand-chose. Si je vais trouver Jean pour lui dire que je sais tout, il niera avoir voulu faire assassiner Arthur, qui d’ailleurs, pour autant que je sache, le méritait bien. Ou bien il exigera que je lui fournisse des preuves. Il voudra être confronté à ses accusateurs, il saura qui j’emploie comme espions. Tu sais ce que cela signifie pour toi et les autres.

Grevel pâlit.

— Ne crains rien, nous n’en sommes pas là, reprit Sam. Pour l’instant, la seule chose à faire est de rester tranquille et d’attendre les événements. Mais j’en ai jusque-là de rester dans mon coin sans rien dire ! Ce Jean est la personne la plus abominable et la plus détestable à qui j’aie jamais eu affaire. Et si tu savais à quel genre de personnes j’ai déjà eu affaire dans ma vie, sans mentionner les éditeurs, tu comprendrais alors le sens profond de mes paroles.

— Il est pire qu’un collecteur d’impôts, dit Grevel, pour qui c’était la plus grande insulte qu’on pût imaginer.

— Je ne sais pas ce qui m’a pris, le jour où j’ai décidé de conclure alliance avec lui, grommela Sam en exhalant une bouffée de fumée. Mais je suppose que si je ne l’avais pas fait, je ne serais pas ici aujourd’hui pour construire mon bateau.

Après avoir remercié Grevel, il lui ouvrit la porte et l’espion partit discrètement. Le ciel était rouge au-dessus des montagnes. Bientôt, il ferait jour dans la vallée, mais le soleil n’apparaîtrait qu’un peu plus tard au-dessus des crêtes. D’ici là, les pierres à graal auraient distribué leur première manne de la journée.

Il se lava la figure dans une cuvette, peigna en arrière la masse épaisse de ses cheveux roux, appliqua du bout de l'index un peu de dentifrice sur ses dents et ses gencives et cracha dans la cuvette. Puis il attacha autour de sa taille un ceinturon muni de quatre fourreaux et d'un étui accroché à une lanière. Il mit sa cape, prit sa canne en chêne au bout ferré et, de l'autre main, son graal. Il descendit l'escalier. L'herbe était encore mouillée. Il pleuvait toutes les nuits pendant une demi-heure. La vallée ne séchait qu'après le lever du soleil. Si les microbes et les virus n'avaient pas été inexistants dans le Monde du Fleuve, la moitié des humains seraient morts depuis longtemps de bronchite ou de pneumonie.

Sam était jeune et vigoureux, mais il avait horreur de l'exercice. Tout en marchant, il songeait au petit chemin de fer qu'il aurait voulu construire entre sa maison et le Fleuve. Mais c'eût été trop limité. Pourquoi ne pas fabriquer plutôt une automobile avec un moteur fonctionnant à l'alcool de bois ?

Les gens commençaient à sortir de leurs huttes et il échangeait sans cesse avec eux des « *Saluton !* » et des « *Bonan matenon !* ». Une fois arrivé à destination, il confia son graal à un homme qui grimpa sur la roche en forme de champignon pour placer le cylindre dans une cavité libre. Il y avait déjà là environ six cents graals et la foule attendait à distance respectueuse. Quand la flamme bleue eut jailli, les préposés aux graals grimpèrent sur la roche et distribuèrent les cylindres à leurs propriétaires. Sam reprit le chemin de sa « timonerie », en se demandant pourquoi il n'envoyait pas quelqu'un accomplir cette corvée à sa place. La réponse, sans doute, était que les humains dépendaient tellement de leur graal qu'ils avaient pris l'habitude de ne jamais s'en séparer.

Il s'installa pour déjeuner face au hublot tribord, pour ne pas voir la hutte de Cyrano qui était à bâbord. Mais ce qu'il aperçut alors lui coupa tout de même l'appétit. Il y

avait quelqu’un à genoux devant sa fenêtre, les yeux mi-clos, les mains jointes dans l’attitude de la prière. Il ne portait qu’un kilt et un collier de cuir auquel était accroché un os spirale provenant de l’épine dorsale d’un poisson du Fleuve. Ses cheveux étaient blonds, son visage large et son corps musclé. Mais ses côtes étaient légèrement saillantes. Il s’appelait Hermann Goering.

Sam poussa un juron. Il se leva en renversant brutalement sa chaise, la ramassa et déplaça son petit déjeuner jusqu’à la table ronde qui occupait le milieu de la pièce. Ce n’était pas la première fois que ce type venait ainsi prier sous sa fenêtre. S’il y avait une chose que Sam ne supportait pas, c’était bien la vue d’un pécheur repenti. Hermann Goering avait péché plus souvent qu’à son tour et il passait maintenant, par une sorte de compensation, pour plus saint que la majorité des hommes. Aux yeux des autres, tout au moins, car lui-même proclamait qu’il était le plus humble d’entre les humbles. En un sens...

Fichez-moi le camp avec votre humilité arrogante, lui avait dit Sam. *Ou du moins, ôtez-vous de mon vent...*

S’il n’y avait pas eu la Grande Charte que Sam avait signée (malgré les protestations du roi Jean, l’histoire se répétant), il aurait depuis longtemps chassé Goering et ses disciples. Depuis une semaine, disons. Mais la Charte, qui servait de constitution à l’Etat de Parolando, le plus démocratique de toute l’histoire de l’humanité, accordait une liberté de culte et d’expression totale. A peu de chose près, en tout cas. Il fallait bien qu’il y ait des limites.

Sam n’avait pas le droit d’empêcher les missionnaires de la Seconde Chance de prêcher. Pourtant, s’ils continuaient à semer la contestation, à faire des discours et à gagner de nouveaux adeptes à leur doctrine d’action pacifique, le bateau à aubes ne serait jamais construit. Hermann Goering en avait fait un symbole de vanité et de cupidité humaines. Poussés par leur amour de la violence,

les hommes, disait-il, se détournaient à tort des véritables desseins que le Créateur avait conçus pour eux.

L'homme n'était pas fait pour construire des bateaux. Il était fait pour édifier des demeures spirituelles plus nobles. Tout ce dont il avait besoin ici, c'était un toit au-dessus de sa tête pour se protéger de la pluie, et des murs de bambou pour se ménager un rien d'intimité. Il n'avait plus besoin de gagner son pain à la sueur de son front. Le boire et le manger lui étaient fournis gratuitement, pour qu'il ait le temps de songer uniquement à son propre destin. On ne lui demandait nulle reconnaissance en échange, mais seulement le respect du droit des autres, de leur propriété, de leur amour ou de leur dignité. Il devait respecter autrui comme lui-même. Et il devait bannir le vol, la violence, la haine...

Sam émergea de sa rêverie. Goering prêchait un certain nombre de beaux sentiments auxquels il adhérait lui-même, mais le missionnaire de la Seconde Chance avait tort de croire que c'était en léchant les bottes de ceux qui les avaient mis ici qu'ils gagneraient le salut de leur âme ou un quelconque paradis utopique. L'humanité, une fois de plus, avait été trompée. On l'avait bernée, manipulée, violée. Tout ce qu'on lui offrait, résurrection, jouvence, santé, nourriture, boisson et tabac gratuits, absence de travail et de contrainte matérielle, tout cela n'était qu'un sucre d'orge illusoire destiné à attirer la jeune humanité dans un coin sombre pour la... Pour lui faire quoi ? Sam, à vrai dire, n'en avait pas la moindre idée. Tout ce qu'il savait, c'était que le Mystérieux Inconnu avait évoqué une sinistre farce que ses pareils étaient en train de jouer aux hommes. Une farce encore plus cruelle que la première, qui avait consisté à instaurer la vie sur la Terre. La vérité était que les hommes avaient été groupés sur cette planète pour servir de cobayes dans la plus étrange et fantastique expérience qu'on puisse imaginer. Quand l'expérience

prendrait fin, l’humanité retournerait aux ténèbres de l’oubli. Trahie une fois de plus.

Qu’est-ce que l’Inconnu espérait gagner en dévoilant cela aux douze hommes qu’il avait choisis ? Et pourquoi en avait-il choisi si peu pour l’aider à vaincre les autres Ethiques ? Quel était son véritable but ? Avait-il menti sur toute la ligne à Sam, à Cyrano, à Ulysse et aux autres que Sam n’avait pas encore rencontrés ?

Autant de questions qui n’avaient pas encore trouvé de réponse. Ici comme sur la Terre, il était perdu dans les ténèbres. Mais une chose, au moins, était sûre : il voulait construire son bateau.

La brume s’était levée. Le moment du petit déjeuner était terminé. Il jeta un coup d’œil à la clepsydre et fit sonner la grosse cloche de la timonerie. Dès que le dernier coup eut retenti, les sifflets de bois des sergents se firent entendre d’un bout à l’autre du territoire de seize kilomètres de large connu sous le nom de Parolando. Puis les tambours leur firent écho, et tout le monde se mit au travail.

17.

Parolando comptait dix-sept mille habitants, mais le bateau n’en prendrait que cent vingt. Une vingtaine seulement étaient sûrs de partir. Sam et Joe Miller, Lothar von Richthofen, Van Boom, Bergerac, Odysseus, les trois ingénieurs, le roi Jean et leurs compagnes respectives. Les autres ne sauraient si oui ou non ils avaient travaillé pour rien que quelques jours avant le départ. A ce moment-là,

leurs noms seraient inscrits sur des morceaux de papier que l'on placerait à l'intérieur d'une grande cage grillagée. On ferait tourner le panier dans tous les sens et Sam, les yeux bandés, l'arrêterait et plongerait sa main dedans pour en retirer cent papiers. Les heureux élus constitueraient l'équipage du *Bateau Libre*.

S'il fallait en croire l'Inconnu, *Le Bateau Libre* aurait à parcourir environ huit millions de kilomètres avant d'arriver à destination. En comptant une moyenne de cinq cents kilomètres par vingt-quatre heures, il lui faudrait un peu plus de quarante-trois ans pour atteindre la région polaire. Mais le bateau ne tiendrait jamais une telle moyenne : il y aurait de longues escales pour que l'équipage puisse se reposer ; il y aurait des haltes imprévues, pour cause d'avarie. Sam avait d'ailleurs l'intention de se munir du plus grand nombre possible de pièces de rechange. Une fois le voyage commencé, il ne serait plus question de retourner chercher des pièces à Parolando, ni de les fabriquer en cours de route.

Cela lui faisait un drôle d'effet, de se dire qu'il aurait environ cent quarante-trois ans quand il arriverait au pôle.

Mais que représentaient cent quarante-trois ans à côté des milliers d'années de jeunesse qu'il avait à vivre ?

Il regarda par les hublots avant. La plaine grouillait de gens qui descendaient des collines pour aller travailler au chantier. D'autres se dirigeaient vers les usines installées au pied des collines. Une armée de terrassiers devait être déjà à l'œuvre à l'emplacement du grand barrage qui devait s'édifier au nord-ouest, au pied de la montagne. Un mur de béton fermerait l'espace entre deux collines escarpées pour retenir l'eau qui coulait d'une source proche du sommet de la montagne. Quand le lac ainsi formé serait plein, il servirait à faire tourner les générateurs qui alimenteraient les usines en électricité.

Jusqu'à présent, le courant électrique provenait d'une pierre à graal. Un transformateur géant en aluminium

réduisait la tension des décharges triquotidiennes en les canalisant, au moyen de gigantesques câbles d'aluminium, vers une machine haute comme une maison, appelée bataciteur. Cette machine était une invention de la fin du vingtième siècle capable d'absorber des centaines de kilovolts en un centième de microseconde et de restituer cette énergie selon une tension variant du dixième de volt à la centaine de kilovolts. A vrai dire, c'était le prototype du bataciteur qui serait monté sur le bateau à aubes. Pour le moment, l'énergie débitée servait principalement à actionner un appareil inventé par Van Boom pour découper les blocs de fer-nickel remontés du gisement. Elle servait aussi occasionnellement à fondre du métal. L'aluminium utilisé dans la fabrication des câbles et du bataciteur avait été obtenu à grands frais et à grand-peine à partir du silicate d'aluminium extrait de la roche au pied des montagnes. Mais ce filon s'était vite épuisé et la seule source de minerai économiquement rentable se trouvait maintenant à Soul City.

Sam s'installa à son bureau, ouvrit un tiroir et en sortit un registre relié en peau de vessie de poisson. C'était son livre de bord : *Mémoires d'un Lazare*. Pour relater ses actions et ses réflexions journalières, il se servait maintenant d'une encre à base d'eau, d'acide tannique extrait de l'écorce de chêne et de carbone provenant de charbon de bois pulvérisé. Dès que la technologie de Parolando le permettrait, il utiliserait l'enregistreur électronique promis par Van Boom.

Il venait à peine de se mettre au travail quand les tambours se firent entendre. Un coup sur les tambours de basse signifiait un trait ; un coup sur les tambours plats, un point. Le code était le morse ; le langage, l'espéranto.

La nouvelle annoncée était l'arrivée imminente de von Richthofen.

Sam se leva de nouveau pour regarder dehors. A huit cents mètres en aval du Fleuve, il aperçut le catamaran de

bambou sur lequel von Richthofen s'était embarqué une dizaine de jours avant. Par son hublot de tribord, il vit un homme aux cheveux fauves, de courte stature, qui sortait du palais de rondins du roi Jean. A sa suite s'empressaient gardes du corps et courtisans zélés.

Le roi Jean voulait s'assurer que von Richthofen n'apportait pas à Sam Clemens quelque message secret d'Elwood Hacking.

L'ancien monarque d'Angleterre, devenu codirigeant de l'Etat de Parolando, portait un kilt à carreaux rouges et noirs, une sorte de poncho fait de différents morceaux de tissu assemblés, et des bottes rouges en cuir de dragon du Fleuve. Autour de sa taille, un ceinturon portait plusieurs fourreaux contenant des dagues en acier, un braquemart et une hache. Il tenait à la main une petite couronne en acier qui était par ailleurs une des nombreuses sources de discorde entre lui et Sam. Ce dernier n'aimait pas gâcher du métal pour des anachronismes aussi futiles, mais il avait dû céder devant l'insistance de Jean.

Sam se consolait en pensant au nom de leur petite nation. Parolando signifiait *pair land*, ou « pays double ». Mais Sam n'avait jamais attiré l'attention du roi sur le fait qu'une autre traduction possible était *Twain Land*, ou « Le Pays de Twain » !

Jean suivit avec son escorte un chemin de terre qui longeait le bâtiment bas et étroit d'une usine, puis il déboucha au pied de l'escalier de la résidence de Sam. Un garde du corps, un colosse nommé Sharkey, tira sur la corde et fit tinter la cloche.

Sam passa la tête par le hublot et cria :

— Montez à bord, Jean !

Celui-ci leva vers lui des yeux bleu pâle et fit signe à Sharkey de le précéder. Il avait toujours peur de tomber dans un guet-apens, et ses craintes avaient été souvent justifiées. Il n'appréciait pas non plus d'avoir à se déplacer,

mais il savait que c'était chez Sam que von Richthofen viendrait d'abord faire son rapport.

Sharkey entra, jeta un coup d'œil à la timonerie et inspecta les trois pièces qui constituaient le pont supérieur. De la troisième sortit un grondement aussi souterrain et aussi puissant que celui d'un lion. Sharkey battit précipitamment en retraite et referma soigneusement la porte.

— Joe Miller est peut-être malade, lui dit Sam en souriant, mais ça ne l'empêcherait pas de croquer dix lutteurs polonais à son petit déjeuner et d'en redemander ensuite.

Sharkey s'abstint de répliquer. Par le hublot, il fit signe à Jean qu'il pouvait entrer sans crainte.

Le catamaran était maintenant au sec et la petite silhouette de von Richthofen traversait la plaine, tenant dans une main son graal et dans l'autre son sceptre ailé d'ambassadeur. Par l'autre hublot, Sam aperçut la silhouette maigre de Cyrano qui se dirigeait vers la frontière sud à la tête d'une escouade. Livy n'était nulle part en vue.

Jean entra et Sam lui dit :

— *Bonan matenon, Johano !*

Il savait que l'Anglais était irrité parce qu'il s'obstinait à ne pas l'appeler *Via Rega Mosto* — Votre Majesté – en privé. Le titre exact qu'ils portaient tous les deux était *La Konsulo* – le Consul –, mais même ce mot sortait à contrecœur des lèvres de Sam. Il préférait encourager les gens à l'appeler *La Estro*, le Chef, parce que cela rendait Jean encore plus furieux.

L'Anglais grogna en guise de réponse et prit place devant la table ronde. Un autre de ses gardes du corps, un énorme proto-Mongol au teint foncé, à l'ossature massive et aux muscles puissants et noueux, qui s'appelait Zaksksromb et qui avait dû mourir 30 000 ans avant J.-C., lui alluma un immense cigare brun. Zak, comme on le

dénommait habituellement, était l'homme le plus fort de Parolando, exception faite de Joe Miller. Mais il restait à prouver que Joe appartenait à l'espèce humaine.

Sam aurait bien voulu que Joe soit à côté de lui. Zak le rendait nerveux. Mais le titanthrope était alité et sous l'influence de la gomme à rêver. L'avant-veille, un bloc de sidérite s'était détaché de la corde d'une grue au moment où il passait dessous. Le responsable de la grue avait juré qu'il s'agissait d'un accident, mais Sam n'était pas entièrement convaincu.

Il tira sur son cigare et demanda en se tournant vers Jean :

— Vous avez des nouvelles de votre neveu ?

L'Anglais demeura impassible. Seules ses pupilles s'agrandirent presque imperceptiblement. Il regarda Sam dans les yeux :

— Non, pourquoi ?

— Oh, rien. Je songeais simplement que nous devrions l'inviter à participer à une conférence au sommet. Il n'y a plus de raison pour que vous continuiez à vous en vouloir à mort comme sur la Terre. Ces vieilles querelles sont dépassées. Même si vous l'avez vraiment mis dans un sac pour le jeter dans l'estuaire de la Seine, qu'est-ce que ça peut bien faire ? Il faut savoir tirer un trait sur le passé. Nous avons besoin de son bois ; nous avons besoin de roches calcaires pour extraire le magnésium et le carbonate de calcium dont nous avons besoin. Il peut nous fournir tout cela en quantité.

Jean fixa sur lui un regard perçant, puis plissa les paupières et sourit.

Jean le Fourbe, songea Sam. Jean le Cauteleux. Jean l'Abject.

— Si nous voulons du calcaire et du bois, répondit l'Anglais, il faudra fournir en échange des armes d'acier à mon cher neveu. Je ne puis tolérer une chose pareille.

— Je voulais seulement vous mettre au courant, dit Sam. Car cet après-midi…

— Oui ? fit Jean en se raidissant.

— Cet après-midi, j’ai l’intention de provoquer un débat sur cette question à la réunion du Conseil. Nous serons peut-être amenés à voter.

— Ah, oui ? fit Jean en contemplant le bout de ses ongles d’un air détaché.

Il se sent fort parce que Pedro Ansurez et Frederick Rolfe sont de son côté et qu’à eux trois ils peuvent bloquer le vote… songea Sam.

Une fois de plus, l’idée lui vint qu’il faudrait suspendre l’application de la Grande Charte, le temps de prendre quelques mesures d’urgence qui s’imposaient. Mais cela pouvait mener à la guerre civile, et par voie de conséquence à la fin de son rêve.

Il se mit à faire les cent pas tandis que Jean lui décrivait d’une voix sonore et sans lui épargner aucun détail la manière dont il s’y était pris pour conquérir sa dernière blonde. Sam essayait de ne pas entendre ses assommantes rodomontades. Il plaignait les femmes qui partageaient la couche du roi félon, mais après tout elles étaient assez grandes pour savoir ce qu’elles faisaient.

La cloche tinta de nouveau et von Richthofen entra. Il avait laissé pousser ses cheveux. Avec son charme plus ou moins slave et son visage aux traits harmonieux, il ressemblait un peu à Goering tout en étant moins trapu et plus sympathique que ce dernier. Les deux hommes s’étaient d’ailleurs bien connus durant la guerre de 14-18, puisqu’ils avaient servi ensemble sous les ordres du baron Manfred von Richthofen, le frère aîné de Lothar. Celui-ci était un homme au caractère généralement vif et enjoué, mais aujourd’hui il avait laissé au vestiaire ses sourires et son insouciance.

— Tu nous apportes de mauvaises nouvelles ? demanda Sam.

Lothar accepta le gobelet de bourbon qui lui était offert, le vida d'un seul trait et répondit :

— Hacking est en train de mettre la dernière main à ses travaux de fortifications. Soul City est maintenant entourée par des murailles hautes de quatre mètres et épaisses de trois. Hacking m'a très, très mal reçu. Il m'a traité *d'ofejo* et de *honkio*, deux mots dont je ne connais pas le sens. Je n'ai pas pris la peine de lui demander des explications.

— Je crois que le premier est un terme de mépris pour désigner un homme blanc, dit Sam. Mais j'ignore ce que signifie le deuxième[3].

— Tu n'as pas fini de les entendre tous les deux, crois-moi, si tu traites avec Hacking, ce qui est fort probable. Il a finalement accepté de parler affaires avec moi après m'avoir abreuvé d'insultes concernant mes ancêtres nazis. Sur la Terre, je ne savais même pas ce qu'était un nazi. Je suis mort en 22 dans un accident d'avion. Je ne sais pas pourquoi il était tellement en colère. Peut-être qu'il avait une autre raison que j'ignore. Toujours est-il qu'il nous menace de couper notre approvisionnement en bauxite et autres minerais.

Sam prit appui sur le bord de la table en attendant que la pièce s'arrête de tourner. Puis il déclara :

— Je vais prendre un peu de cette liqueur du Kentucky, moi aussi, pour me redonner du courage.

— J'ai l'impression, continua von Richthofen, que les populations qui cohabitent sur le territoire de Hacking lui posent un certain nombre de problèmes. Il y a d'abord 25 p. 100 de Noirs originaires de Harlem, qui sont tous morts entre 1960 et 1980. Ensuite, il y a 12 p. 100 de Dahoméens du dix-huitième siècle. Mais là où ça se corse, c'est que ces gens doivent coexister avec 25 p. 100 de Wahhabites du quatorzième siècle. Ces Arabes fanatiques proclament encore que Mahomet est leur prophète et qu'ils ne sont ici qu'à titre transitoire. Le reste est constitué de

25 p. 100 de Dravidiens, qui ont la peau noire, et d'un certain nombre de gens appartenant à toutes les races et toutes les époques, le vingtième siècle étant légèrement prédominant.

Sam hocha la tête en silence. Bien que l'humanité fût composée de gens qui avaient vécu entre 2 000 000 avant J.-C. et l'an 2008, 25 p. 100 environ étaient nés après 1899 – du moins selon les dires des experts.

— Hacking voudrait que Soul City soit un territoire exclusivement noir, poursuivit von Richthofen. D'après ce qu'il m'a dit, il croyait à l'intégration quand il vivait sur la Terre. Les jeunes Blancs de son époque étaient exempts des préjugés raciaux de leurs aînés et beaucoup de Noirs avaient foi en l'avenir. Malheureusement, il n'y a pas beaucoup de ses anciens contemporains blancs dans son territoire actuel. Les Wahhabites le rendent fou. Sais-tu que sur la Terre il s'était converti à la religion musulmane ? Il a commencé par être musulman noir. C'était une sorte de variété locale. Puis il est devenu un vrai musulman et il est parti faire un pèlerinage à La Mecque. Il était convaincu que les Arabes, malgré la couleur de leur peau, n'étaient pas racistes. Ce qui ne l'empêchait pas de se poser des questions sur le massacre des Noirs soudanais par les Arabes soudanais et sur l'histoire de la traite des Noirs par les Arabes. Mais de toute manière, le problème n'est pas là. Ces Wahhabites ne sont pas spécialement racistes. Ils sont surtout religieux et fanatiques, et cela crée de nombreux problèmes. Il ne me l'a pas dit ainsi, mais j'ai vu suffisamment de choses en dix jours. Les Wahhabites veulent convertir Soul City à leur manière de voir l'islamisme. S'ils ne peuvent pas y arriver pacifiquement, ils emploieront la force. Hacking voudrait se débarrasser d'eux ainsi que des Dravidiens, qui semblent se considérer comme supérieurs aux Africains des deux couleurs. Bref, Hacking est disposé à continuer à nous approvisionner en bauxite à la seule condition que nous échangions tous nos

citoyens noirs contre ses Dravidiens et ses Wahhabites. Il demande en outre un contingent plus important d'armes d'acier et des livraisons supplémentaires de sidérite.

Sam grogna. Le roi Jean cracha par terre. Sam fronça les sourcils en s'exclamant :

— *Merdo, Johano !* Je ne permettrai pas, même à un Plantagenêt, de glavioter sur mon plancher ! Servez-vous du crachoir, ou foutez le camp !

En voyant le roi Jean sur le point d'exploser, il se força à ravaler sa rage et ses frustrations. Ce n'était pas le moment de provoquer un affrontement. Jamais l'ancien monarque ne céderait sur ce qui était pour lui une question de privilège, après tout dérisoire. Il fit un geste de conciliation.

— Bon. Crachez où vous voudrez, Jean. (Mais il ne put s'empêcher d'ajouter :) Aussi longtemps que je posséderai le même privilège chez vous, naturellement.

Jean émit un grognement indistinct et happa un chocolat fourré. Puis il parla d'un ton grinçant qui indiquait qu'il était lui aussi très en colère, mais qu'il faisait un effort surhumain pour se contenir.

— Ce Sarrasin de Hacking a déjà beaucoup trop obtenu de nous, si vous m'en croyez. Nous avons baisé trop longtemps sa main noire. Ses exigences ont ralenti la construction du vaisseau...

— Du bateau, Jean. C'est un bateau, pas un vaisseau.

— *Boato, smoato*[4]. Ce que je dis, moi, c'est qu'il faut envahir Soul City, passer les citoyens au fil de l'épée et mettre la main sur le minerai. Ainsi, nous pourrons fabriquer sur place notre aluminium. En fait, il serait même préférable de transporter tout le chantier là-bas. Et, pour être sûrs de ne pas avoir de problèmes avec les territoires situés entre Soul City et Parolando, il faut les envahir aussi.

Jean le Conquérant. Jean le Délirant.

Pourtant, pour une fois, Sam était presque du même avis que lui. D'ici à un mois au maximum, Parolando posséderait les armes qui lui permettraient de faire exactement ce que proposait Jean. L'ennui, c'était qu'ils avaient toujours eu, jusque-là, des relations de bon voisinage avec Publia, dont les tarifs, par surcroît, étaient tout à fait raisonnables. Quant au royaume de Tifonujo, bien qu'il demandât cher, il s'était déjà entièrement dépouillé de ses arbres pour faire face aux besoins du chantier. Rien ne disait, toutefois, que ces deux territoires n'étaient pas en train, grâce aux armes d'acier qu'ils avaient reçues en paiement, de préparer une invasion de Parolando.

Il y avait aussi les sauvages de l'autre rive. Ils devaient bien méditer quelque chose, de leur côté.

— Je n'ai pas encore terminé, reprit von Richthofen. Hacking désire que l'échange de citoyens s'opère sur la base de un contre un. Mais il y a un point sur lequel il a particulièrement insisté. Il ne traitera qu'avec un parlementaire de couleur noire. Il se déclare offensé parce que tu m'as envoyé et que je suis non seulement prussien, mais aristocrate par-dessus le marché. Il est prêt à nous pardonner, parce que nous ne l'avons pas fait exprès, mais à la seule condition que nous lui envoyions la prochaine fois un membre du Conseil de couleur noire.

Sam faillit laisser tomber son cigare de sa bouche.

— Mais nous n'avons aucun Conseiller noir !

— Précisément. Il dit que nous ferions mieux d'en élire un.

Jean passa ses deux mains dans sa chevelure fauve et se mit debout. Ses prunelles bleu pâle, sous des sourcils froncés, jetaient un éclat farouche.

— Ce maudit Sarrasin n'a pas à nous dicter notre conduite. La seule réponse est la guerre !

— Une seconde, mon cher Johano, fit Sam. Vous avez raison d'entrer dans une rage folle, comme disait en

sortant un certain fermier. Il est vrai que nous sommes tout à fait capables de nous défendre. Mais nous ne pourrions jamais envahir et occuper tout ce territoire.

— Qui parle d'occuper ? riposta Jean. Nous en massacrerons une bonne moitié et nous réduirons l'autre en esclavage.

— Le monde a changé depuis votre mort, Jean... euh... Votre Majesté. J'admets que, même à mon époque, l'esclavage subsistait encore sous des formes plus ou moins détournées, mais ce n'est pas le moment de jouer sur les mots. Inutile de se mettre en émoi pour si peu, comme le renard disait aux poules. Nous allons désigner un nouveau Conseiller, à titre provisoire ; et nous l'enverrons chez Hacking.

— Le cas n'est pas prévu dans la Grande Charte, protesta von Richthofen.

— Nous la modifierons.

— Pour cela, il faut une consultation populaire.

Jean renifla d'écœurement, mais s'abstint de tout commentaire. Il s'était déjà suffisamment disputé avec Sam Clemens à propos des droits du peuple.

— Encore une chose, dit Lothar, dont le sourire se crispa un peu. Hacking demande que Firebrass soit autorisé à venir ici en tournée d'inspection. Il s'intéresse particulièrement à notre aéroplane.

— Il ose nous demander, s'étrangla Jean, si cela nous dérange qu'il nous envoie un espion !

— Je ne sais pas... dit Sam. Firebrass est son chef d'état-major. Il se fera peut-être une idée différente de nous. C'est un ingénieur. Je crois qu'il possède un doctorat de physique. J'ai beaucoup entendu parler de lui. Qu'en penses-tu, Lothar ?

— Il m'a fait une forte impression. Il est né en 1974 à Syracuse, dans l'Etat de New York. Son père était noir et sa mère moitié irlandaise, moitié iroquoise. Il a fait partie de

la seconde expédition qui s’est posée sur Mars, et de la première qui a effectué un vol orbital autour de Jupiter.

Les hommes ont réellement fait ça ! se dit Sam. Ils ont marché sur la Lune et sur Mars. Comme dans Jules Verne et Frank Reade Jr. Fantastique ! Mais pas plus fantastique, après tout, que ce monde-ci, ou que le monde terrestre de 1910. La vie était un mystère qui ne pouvait être expliqué de manière satisfaisante à aucun homme doué de raison. Tout était extraordinaire.

— Nous soumettrons la question cet après-midi au Conseil, Jean, si vous n’y voyez pas d’inconvénient, dit Sam. Et nous organiserons les élections pour le choix de ce Conseiller provisoire. Pour ma part, je recommande Uzziah Cawber.

— Cawber est un ancien esclave, je crois, fit Lothar. Je ne sais pas si c’est l’homme qu’il nous faut. Et Hacking a dit qu’il ne voulait surtout pas d’Oncle Tom.

Esclave un jour, esclave pour toujours, songea Sam. Même si c’est un esclave qui s’est révolté, a tué et s’est fait tuer pour protester contre sa condition. Il a beau être ressuscité dans un monde nouveau, il a du mal à se considérer comme un homme libre. Il reste imprégné de l’odeur infecte de l’univers esclavagiste où il est né et où il a grandi. Chacune de ses pensées, chacun de ses actes porte la manque, quelquefois subtile, de l’esclavage.

Cawber était né en 1841 à Montgomery, en Alabama. On lui avait appris à lire et à écrire et il faisait office de secrétaire dans la maison de son maître. En 1863, il tua le fils de son maître, prit la fuite et se réfugia dans l’Ouest où il devint... cow-boy ! Après avoir exercé également le métier de mineur, il fut tué en 1876 par une lance sioux.

Quelle ironie ! se dit Sam. L’ex-esclave tué par un homme en passe de devenir lui-même esclave. Cawber se proclame ravi de se retrouver dans ce monde où personne ne peut le réduire en esclavage – ou tout au moins l’y garder longtemps –, mais il ignore qu’il est l’esclave de son

propre cerveau et de ses propres réactions nerveuses. Même s'il marche la tête haute, il sursaute pour peu que quelqu'un fasse claquer un fouet et lève le bras devant ses yeux avant d'avoir pu se maîtriser.

Pourquoi les hommes ont-ils été ressuscités ? se demanda Sam. Chacun est traumatisé par ce qui lui est arrivé sur la Terre. Personne n'est capable de réparer les dégâts. Les adeptes de la Seconde Chance ont beau proclamer que nous sommes ici pour être entièrement transformés, ce ne sont que de pauvres mâcheurs de gomme à rêver.

— Si Hacking s'avise de le traiter d'Oncle Tom, Cawber est capable de le tuer, dit-il à haute voix. A mon avis, ça vaut le coup de l'envoyer.

Les sourcils fauves du roi Jean se haussèrent. Sam se doutait de ce qu'il était en train de penser. Il se disait qu'il devait y avoir un moyen de se servir de Cawber d'une manière ou d'une autre.

— C'est l'heure de la tournée d'inspection, reprit Sam en jetant un coup d'œil à la clepsydre. Vous voulez venir, Jean ? Je suis à vous dans une minute.

Il alla s'asseoir devant son bureau et écrivit quelques mots dans son livre de bord. Cela permit à Jean de sortir le premier, comme il sied à un ancien roi d'Angleterre et aussi d'une bonne partie de la France. Sam trouvait ridicules ces questions de préséance, mais il détestait tellement Jean qu'il se refusait à lui faire la moindre concession. Aussi, pour couper court à toute discussion, et au lieu de passer tranquillement devant lui, ce qui aurait mis Jean dans un état voisin de la crise cardiaque, il préférait faire comme s'il avait quelque travail urgent à achever.

Il rattrapa le cortège, dont faisaient partie les six Conseillers de Parolando, à l'entrée de l'usine d'acide nitrique. Cette partie de la visite s'effectua presque au pas de course, tant la puanteur était insupportable. On fabriquait là de l'acide nitrique et de l'acide sulfurique.

Grâce aux produits de décomposition du bois, les chimistes pouvaient obtenir de l'alcool, de l'acétone, de la créosote, de la térébenthine et de l'acide acétique. Il y avait également les cuves de formaldéhyde et celles où l'on traitait les excréments humains pour en tirer du salpêtre. Dans tout le Monde du Fleuve, le salpêtre ou nitrate de potassium pouvait être obtenu en gavant d'excréments humains une certaine variété de vers de terre. Les déjections consécutives à ce régime particulier étaient riches en cristaux de nitrate de potassium qui, mélangé au soufre et au charbon de bois, donnait une poudre de guerre acceptable. Mais toutes ces odeurs combinées auraient fait rendre son petit déjeuner à une hyène.

Les aciéries, les forges, les fonderies et les ateliers de concassage assourdirent ensuite les Conseillers et leur roussirent la peau. Dans les usines de chaux et de magnésium, ils furent recouverts d'une pellicule de poussière blanche. Dans l'usine d'aluminium, ils furent de nouveau rôtis, assourdis et saisis à la gorge par la fumée et les odeurs.

L'armurerie située dans les collines n'était pas encore entrée en service. A part les bruits lointains du chantier, le site était parfaitement silencieux. Mais il n'était pas très joli à contempler. Partout, le terrain était éventré, les arbres rasés et l'atmosphère saturée d'une fumée acre et noire qui provenait des usines en amont du Fleuve.

Van Boom, l'ingénieur en chef de la fin du vingtième siècle, moitié zoulou, moitié afrikander, s'avança à leur rencontre dès qu'il les vit. C'était un bel homme à la peau basanée et aux cheveux frisés. Il mesurait près d'un mètre quatre-vingt-dix et devait peser dans les cent dix kilos. Il était né au bord d'un fossé durant les Années sanglantes.

Son accueil fut cordial – il aimait bien Sam et tolérait Jean – mais il n'avait pas son sourire habituel.

— Tout est prêt, leur dit-il, mais je désire dégager officiellement ma responsabilité. C'est un beau jouet, qui

fait beaucoup d’effet et beaucoup de bruit. Il est capable de tuer un homme, mais il gaspille surtout beaucoup d’énergie, la plupart du temps en pure perte.

— On croirait entendre la description d’un parlementaire, fit Sam.

L’ingénieur les mena vers l’entrée du grand bâtiment de bambou, où un pistolet en acier était posé sur une table. Van Boom le prit. Même dans ses énormes mains, l’arme paraissait énorme. Sam eut un mouvement d’exaspération. Il venait de tendre la main pour examiner l’arme, mais l’autre ne l’avait pas vu. S’il voulait leur faire une démonstration à l’extérieur, pourquoi ne l’avait-il pas dit tout de suite ?

— Ces ingénieurs, grommela-t-il entre ses dents, ils sont tous pareils.

Puis il haussa les épaules. Autant essayer de faire avancer une mule du Missouri en la frappant entre les deux yeux avec le petit doigt que vouloir changer les manières d’un type comme Van Boom.

Quand celui-ci leva le pistolet, les rayons du soleil se reflétèrent sur le métal gris.

— Voici le Mark I, dit-il, ainsi nommé parce que c’est La Estro qui l’a inventé.

La fureur de Sam fondit comme de la glace à l’époque de la débâcle du Mississippi.

— C’est un pistolet à un coup, à platine à silex, reprit Van Boom. Il se charge par la culasse et possède un canon rayé à basculement vers le bas. Pour le charger, on avance – comme ceci – le cran situé à gauche de la platine, ce qui libère la culasse. On abaisse alors le canon de la main gauche. Cela fait pénétrer le pontet dans la crosse, où il sert de levier pour armer le chien.

Il plongea la main dans un sac accroché à sa ceinture et en sortit un objet brun de forme hémisphérique.

— Voici une balle de bakélite ou, si vous préférez, de résine phénol-formaldéhyde, calibre 60. On appuie comme

ceci pour l’engager dans les rainures du canon.

Il sortit de son sac un paquet brillant à l’extérieur et noir à l’intérieur.

— Voici maintenant une charge de poudre noire enrobée de nitrate de cellulose. Dès que ce sera possible, nous remplacerons la poudre par de la cordite, si toutefois nous adoptons définitivement cette arme. Regardez bien comment je procède, maintenant. Je place la cartouche à l’intérieur de la chambre, l’amorce la première. L’amorce est un morceau de papier au nitrate, imprégné de poudre noire. Ensuite, je relève le canon, comme ceci, de la main gauche, pour qu’il se mette en place. Le Mark I est prêt à tirer. En cas de nécessité, si l’amorce ne brûle pas, on peut introduire un peu de poudre dans la lumière située juste en avant de la visée. En cas de raté, on a toujours la ressource d’armer avec le pouce. Vous remarquerez que cet évent pour les gaz, à droite de la platine, épargne le visage de celui qui tire.

Quelqu’un amena une grande cible en bois et l’installa sur un support muni de quatre pieds, à une vingtaine de mètres de distance. Van Boom fit face à la cible, leva son arme à deux mains et aligna les deux visées.

— Mettez-vous derrière moi, messieurs, leur dit-il. Quand le contact de l’air consumera la surface de la balle, il se formera une fine traînée de fumée que vous apercevrez peut-être. La balle est de très fort calibre en raison de son poids très faible. Cela accroît la résistance de l’air. Mais si nous décidons d’adopter ce pistolet – ce dont je ne suis pas du tout partisan – nous serons sans doute amenés à porter le calibre à 75 pour le Mark II. Bien que sa portée réelle soit d’une cinquantaine de mètres, il n’a aucune précision au delà de trente mètres, et en dessous il n’y a pas non plus de quoi pavoiser.

La pierre était entre les mâchoires du chien. Quand Van Boom presserait la détente, le chien heurterait la face cannelée de la batterie couvrant le bassinet. Sous cette

action, la pièce d’acier pivoterait en avant, découvrant l’amorce de la charge de poudre.

Il y eut un cliquetis quand la gâchette libéra le chien, un éclair quand l’amorce brûla, et une détonation. Le *clic-flash-boum* prit à peu près autant de temps qu’il en faut pour le dire. Entre le *clic* et le *boum*, Van Boom avait eu le temps de compenser le sursaut de l’arme causé par l’impact du silex.

La balle de bakélite laissa effectivement un léger sillage de fumée qui se dissipa rapidement sous l’action du vent, qui avait une vitesse de vingt-cinq kilomètres à l’heure. Sam regardait par-dessus le bras de Van Boom et vit la trajectoire de la balle s’infléchir, puis se redresser sous l’effet du vent. Van Boom avait dû s’entraîner longuement, car le projectile arriva presque au centre de la cible. Il s’enfonça à moitié dans la planche de pin, puis éclata en laissant un gros trou dans le bois.

— Cette balle est incapable de pénétrer profondément dans le corps d’un homme, expliqua Van Boom, mais ses effets n’en seront pas moins meurtriers. S’il y a un os à proximité, les éclats le briseront immanquablement.

Les Consuls et les Conseillers passèrent l’heure suivante à s’entraîner au tir avec enthousiasme et application. Le roi Jean était particulièrement ravi, mais sans doute un peu effrayé aussi, car c’était la première fois qu’il voyait un pistolet. Son expérience des armes à poudre datait de plusieurs années après la Résurrection, et ne concernait de toute manière que des bombes et des fusées.

— Si vous continuez ainsi, messieurs, leur dit finalement Van Boom, vous allez épuiser tout notre stock de balles. Il faut énormément de temps et de matière première pour les fabriquer. C’est la principale raison pour laquelle je vous déconseille d’adopter ce prototype. Parmi les autres raisons, il y a le fait que la portée de cette arme est extrêmement réduite et qu’il faut beaucoup trop de temps pour la recharger. Un bon archer aurait le temps de tuer

trois hommes pendant qu'ils rechargent, sans venir se mettre à aucun moment à portée de leur tir. Enfin, les balles en plastique ne sont pas récupérables, contrairement aux flèches.

— C'est ridicule ! protesta Sam. La possession d'une telle arme suffirait à démontrer notre supériorité militaire et technologique. Avant même que le combat commence, l'ennemi serait mort de peur. Et vous oubliez qu'il faut beaucoup de temps pour former un bon archer, mais que n'importe qui peut se servir de ça une fois qu'on lui en a expliqué le maniement.

— C'est vrai, admit Van Boom. Mais avec quelle précision ? Pour ma part, j'avais pensé à fabriquer plutôt des arbalètes d'acier. Elles ne sont pas aussi rapides que des arcs, mais ne demandent pas plus d'entraînement que pour tirer au pistolet. Et surtout, on peut récupérer les carreaux. Sans compter qu'elles sont beaucoup plus meurtrières que ces petits objets bruyants et malodorants.

— Non, monsieur ! s'écria Sam avec véhémence. J'ordonne qu'on fabrique au moins deux cents de ces objets. Nous formerons un corps d'élite, les « pistoleros » de Parolando. Ils seront la terreur de la vallée. Vous verrez bien !

18.

Pour une fois, le roi Jean était de l'avis de Sam. Il décréta que les deux premiers pistolets iraient à Sam et à lui et que la douzaine suivante serait pour leurs gardes du corps. Ensuite, on pourrait organiser les pistoleros.

Tout en étant satisfait du soutien du roi Jean, Sam se promit de veiller à ce que le nouveau corps d'élite ne soit pas noyauté par les hommes de confiance de son rival. Van Boom ne fit rien pour cacher son mécontentement.

— Je vous propose une chose, dit-il. Donnez-moi un bon arc et douze flèches, et je vais m'éloigner de cinquante mètres. Au signal donné, vous vous avancerez tous les huit en tirant sur moi à volonté avec vos Mark I. Je vous descendrai un par un avant que vous n'arriviez assez prêt pour me toucher. Vous êtes d'accord ? Je suis prêt à risquer ma vie là-dessus.

— Ne faites pas l'enfant, dit Sam.

Van Boom leva les yeux au ciel.

— Vous prétendez que c'est moi qui fais l'enfant ? Alors que vous êtes en train de mettre en danger l'existence même de Parolando - et de votre bateau – simplement parce que vous avez envie de faire joujou avec des *pistolets* ?

— Dès que vous nous les aurez livrés, vous pourrez fabriquer autant d'arbalètes qu'il vous plaira, dit Sam. Et puis, tenez ! Nous fabriquerons aussi des armures pour nos pistoleros. Cela devrait répondre à vos inquiétudes. Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ? Nos hommes seront invincibles, avec une cuirasse d'acier face aux armes de pierre de nos ennemis. Pendant que les projectiles de toutes sortes ricocheront sur eux, ils prendront le temps de viser pour expédier leurs adversaires dans une autre partie du monde.

— Vous oubliez une chose, répliqua Van Boom. Pour nous procurer les matières premières dont nous avons besoin, nous avons livré du métal et même des armes d'acier à tous nos voisins. Leurs flèches seront munies de pointes métalliques qui traverseront aisément les armures. Rappelez-vous Crécy et Azincourt.

— On ne peut pas discuter avec vous ! Pour être aussi têtu, vous devez avoir une bonne moitié de sang hollandais

dans les veines !

— Si votre manière de penser est représentative de celle des Blancs, je suis content d'être à moitié zoulou.

— Ne vous vexez pas ! Vous avez fait du beau travail. Nous appellerons ce pistolet le Van Boom-Mark I. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Je préfère ne pas voir mon nom attaché à cette arme. Je vous ferai vos deux cents pistolets. Mais j'aurais préféré mettre au point un modèle amélioré. Ce Mark II dont je vous ai parlé.

— Faites d'abord les deux cents Mark I et nous verrons ensuite. Si nous perdons du temps à essayer de réaliser l'arme parfaite, nous risquons de nous retrouver sans rien. Cela dit...

Il continua de parler du Mark II, car il avait une passion pour les machines de précision. Sur la Terre, il avait inventé un bon nombre de gadgets qui devaient tous lui rapporter une fortune. Et puis, il y avait eu cette machine à composer, inventée par Paige, dans laquelle il avait investi – et englouti en pure perte – tout l'argent que lui avaient rapporté ses livres.

Il pensa mélancoliquement à la merveilleuse et monstrueuse machine qui avait failli le mettre sur la paille. L'espace d'un instant, Van Boom et Paige devinrent la même personne et il se sentit en proie à un inexplicable sentiment de panique et de culpabilité.

Van Boom se plaignit ensuite de la main-d'œuvre et des matériaux exigés par la construction du PMV-1, le prototype de leur machine volante, mais Sam ne l'écouta pas. Il alla rejoindre les autres dans le hangar, qui se trouvait au milieu de la plaine à moins de deux kilomètres au nord de la résidence de Sam. Le prototype n'était pas encore entièrement achevé. Il y avait cependant des chances pour qu'il conserve jusqu'au bout l'aspect squelettique et fragile qu'il présentait en ce moment.

— Il me fait surtout penser à une libellule, déclara von Richthofen. Il ressemble à certains modèles qu'on construisait aux alentours de 1910. Quand je serai assis dans le cockpit, j'aurai la moitié du torse qui dépassera. Ce prototype nous servira à tester l'efficacité du moteur à alcool de bois et du matériel.

Il promit d'effectuer le premier vol dans les trois semaines à venir et montra à Sam les plans des lance-fusées qu'il était prévu de monter sous les ailes.

— L'avion pourra emmener environ six fusées de petite taille, mais il faut compter qu'il nous sera sur tout utile pour effectuer des missions de reconnaissance. Il ne dépassera pas soixante kilomètres à l'heure contre le vent. Mais ce sera quand même amusant de le piloter.

Sam était déçu que l'appareil ne fût pas un biplace. Il attendait avec impatience le moment où il pourrait voler pour la première fois de sa seconde vie. Heureusement, von Richthofen lui avait promis que le prochain modèle pourrait emporter un passager, et qu'il serait le premier à monter avec lui.

— Tu l'essayeras d'abord tout seul, avait dit Sam, un peu surpris que le roi Jean n'exige pas de recevoir le premier son baptême de l'air. Mais apparemment, le monarque ne tenait pas à quitter de sitôt le plancher des vaches.

Le cortège se rendit, pour finir, au chantier naval, situé à mi-chemin du hangar et de la résidence de Sam. L'embarcation en cours d'achèvement derrière la haute palissade de rondins s'appelait le *Dragon de Feu I*. C'était le prototype amphibie de la chaloupe qui servirait pour le bateau à aubes. Il s'agissait d'un magnifique bâtiment d'une dizaine de mètres de long, tout en magnalium, qui avait la ligne d'un croiseur de l'U.S. Navy avec des roues et trois tourelles dominant le pont de métal uni. Ses chaudières brûlaient de l'alcool de bois et il pouvait évoluer aussi bien dans l'eau que sur la terre ferme. Son équipage

comportait onze hommes. Il était, d’après Sam, absolument indestructible.

— Pourquoi nous soucier de former des archers ? demanda-t-il en tapotant la coque de métal gris. Ou bien de fabriquer d’autres armes que celle-là ? Ce Léviathan n’est-il pas capable d’écraser à lui seul un royaume ? Il possède un canon à vapeur sans égal, aussi bien sur la Terre que dans ce monde-ci. C’est pour cela qu’il marche à la vapeur et que ses chaudières sont si grandes.

Dans l’ensemble, la tournée d’inspection lui laissait une bonne impression. Bien sûr, les plans du grand bateau étaient à peine ébauchés, mais c’était une œuvre de longue haleine. Le plus important, pour le moment, était d’assurer la défense de Parolando, sans compter que les travaux préliminaires étaient eux aussi passionnants.

Il se frotta les mains et alluma un nouveau cigare, aspirant la fumée au plus profond de ses poumons.

C’est alors qu’il aperçut Livy.

Sa Livy bien-aimée, malade pendant tant d’années et morte, finalement, en Italie en 1904.

Elle avait retrouvé vie, jeunesse et beauté. Mais lui, malheureusement, ne l’avait pas retrouvée.

Elle marchait dans sa direction, son graal à la main, la taille ceinte d’un kilt blanc à bord rouge qui lui arrivait à mi-cuisses et la poitrine drapée d’un fin tissu blanc. Elle avait un corps admirable, des jambes bien galbées et un visage d’une grande beauté. Son front était large, d’un blanc satiné. Ses grands yeux avaient un éclat limpide. Ses lèvres étaient sensuelles et son sourire charmant. Ses dents étaient petites et très blanches. Ses cheveux bruns étaient, comme d’habitude, séparés par une raie et retombaient sagement de chaque côté de son front, mais elle les avait torsadés en forme de huit sur sa nuque. A une oreille, elle portait une grosse fleur pourpre, semblable à une rose, qui provenait des lianes des arbres à fer. Son collier était

composé de vertèbres rouges et spiralées du poisson-licorne.

Sam avait l'impression que la langue râpeuse d'un chat lui malaxait le cœur.

Elle ondulait en s'avançant vers lui. Sous le tissu semi-transparent, ses seins tressautaient. Elle qui était si pudique durant sa vie terrestre, qui se couvrait de vêtements du cou jusqu'aux chevilles et ne s'était jamais déshabillée devant lui sans avoir d'abord éteint la lumière ! Elle lui rappelait ces sauvages à moitié nues qu'il avait vues dans les îles Sandwich. Il s'était senti mal à l'aise, comme maintenant, et il savait très bien pourquoi. C'était une réaction due à la fois à l'attirance qu'elles exerçaient sur lui à son corps défendant et à la répulsion qu'il avait éprouvée par contrecoup, indépendamment des sauvages elles-mêmes.

Livy avait eu une éducation puritaine, mais cela ne l'avait pas détruite. Sur la Terre, elle avait appris à boire et à aimer la bière. Elle avait fumé quelquefois et était devenue païenne, ou du moins largement incrédule. Elle avait même toléré ses jurons incessants et lâché quelques gros mots à l'occasion, quand ses filles n'étaient pas à portée d'oreille. Ceux qui l'accusaient d'avoir censuré ou émasculé les œuvres de son mari n'avaient pas compris que c'était lui qui, la plupart du temps, pratiquait l'autocensure.

Oui, Livy avait toujours su s'adapter.

Un peu trop, même. Et maintenant, après vingt ans de séparation, elle ne le regardait même plus. Il avait l'impression désagréable que l'impétueux Français avec qui elle vivait avait réveillé en elle quelque chose qu'il aurait très bien pu réveiller lui-même s'il n'avait pas été aussi inhibé.

Après toutes ces années passées dans le Monde du Fleuve, après avoir mâché une quantité de gomme à rêver, il avait perdu une grande partie de ses inhibitions.

Mais il était trop tard pour lui.

A moins que Cyrano ne quitte la scène...

— Bonjour, Sam ! lui dit-elle en anglais. Quelle belle journée, n'est-ce pas ? Comment vas-tu ?

— Toutes les journées sont belles, ici. On ne peut même pas parler de la pluie et du beau temps.

Elle eut un rire adorable.

— Tu m'accompagnes jusqu'à la pierre à graal ? C'est presque l'heure du déjeuner.

Tous les jours, il se promettait de ne pas l'approcher, car cela lui faisait trop mal. Mais dès qu'il en avait la moindre occasion, il oubliait toutes ses résolutions.

— Comment va Cyrano ? demanda-t-il.

— Oh ! Il est ravi parce qu'il va finalement avoir une rapière. Bildron, l'armurier, lui a promis qu'il serait le premier sur la liste, après les Conseillers et toi, naturellement. C'était si dur pour lui, de se faire à l'idée qu'il ne tiendrait plus jamais une épée de métal à la main. Et puis, un jour, il a entendu parler de cette météorite et il a tout fait pour venir ici. A présent, le plus grand bretteur du monde va pouvoir prouver que sa réputation n'était pas usurpée, comme certains l'ont prétendu.

— Je n'ai jamais mis ses qualités en doute, Livy. J'ai seulement déclaré qu'il y avait peut-être un peu d'exagération dans ce que les gens racontaient. Je ne crois toujours pas qu'il ait tenu tête à deux cents spadassins à la fois.

— Le combat de la Porte de Nesle a réellement eu lieu ! Et personne n'a dit qu'ils étaient deux cents ! C'est toi qui déformes tout, Sam, comme d'habitude. Il s'agissait d'une troupe de tueurs à gages. Qu'ils aient été deux cents ou bien seulement vingt-cinq, le fait est qu'il les a courageusement affrontés pour sauver la vie à son ami le chevalier de Lignières et qu'il a réussi à les mettre en fuite après en avoir tué deux et blessé sept. Voilà la vérité.

— Je ne tiens pas à discuter des mérites de ton ami. Ni d'autre chose, d'ailleurs. Bavardons simplement comme

au bon vieux temps, avant ta maladie.

Elle s’arrêta et tourna vers lui un visage assombri.

— J’ai toujours su que tu me reprochais ma maladie, Sam.

— Tu te trompes. Je crois plutôt que je me sentais mauvaise conscience, comme si c’était moi qui étais responsable de ce qui t’arrivait. Mais je ne t’ai jamais détestée pour ça. Si j’avais dû détester quelqu’un, j’aurais commencé par moi.

— Je n’ai jamais dit que tu me détestais. J’ai dit que tu me reprochais ma maladie, et tu me l’as montré plus d’une fois. Je sais que tu croyais être tendre, noble et affectueux envers moi. La plupart du temps, tu l’étais vraiment. Mais il y avait aussi des moments où tes attitudes, tes paroles, tes marmonnements… comment les décrire exactement ? C’est impossible, je savais que tu m’en voulais, que tu me méprisais, parfois, à cause de ma maladie.

— Ce n’est pas vrai ! protesta-t-il d’une voix si sonore que plusieurs personnes se retournèrent pour les regarder.

— Pourquoi discuter encore de ça ? lui dit-elle. Tout cela n’a plus d’importance, aujourd’hui. Je t’aimais alors, et je t’aime toujours, d’une certaine manière. Mais ce n’est plus comme avant.

Il garda le silence tandis qu’ils traversaient le reste de la plaine en direction de la roche en forme de champignon. Son cigare avait un goût de corde brûlée.

Cyrano n’était pas là. Il était occupé à superviser la construction de la muraille qui protégerait la berge du Fleuve. Sam était le dernier à s’en plaindre. Il avait déjà assez peu d’occasions de rencontrer Livy toute seule. Mais quand il savait qu’elle était avec le Français, c’était pour lui une véritable torture mentale.

En silence, ils se séparèrent.

Une très belle femme à la chevelure de miel s’approcha de lui quelques instants plus tard. Elle se prénommait Gwenafra. Elle était morte à l’âge de sept ans dans un pays

qui devait être la Cornouaille à une époque où les Phéniciens y exploitaient des mines d'étain. Elle avait été ressuscitée dans une région du Fleuve où personne ne comprenait son ancien langage celtique et avait eu la chance de se faire adopter par un groupe anglophone. D'après sa description, le chef de ce groupe était l'explorateur anglais Richard Francis Burton, que Sam était presque certain d'avoir aperçu sur la rive le jour où la météorite était tombée. Burton et ses amis avaient construit un bateau à voiles et remonté le Fleuve à la recherche de sa source, comme il fallait s'y attendre de la part d'un homme qui avait découvert le lac Tanganyika.

En cours de route, le bateau avait été attaqué et Gwenafra avait été tuée. Elle s'était réveillée le lendemain dans une région où il faisait très froid et où le soleil était perpétuellement présent à la limite des crêtes montagneuses. Il y avait là d'étranges hommes velus à la tête de singe qui mesuraient trois mètres de haut et pesaient quatre cents kilos.

Sans aucun doute, se dit Sam, il s'agissait du pays des titanthropes, d'où Joe Miller était originaire.

Les gens qui vivaient en amont du Fleuve et qui l'avaient adoptée parlaient le *suomenkieltä*, c'est-à-dire le finnois. En aval, il y avait une colonie de Suédois du vingtième siècle qui menaient une vie pacifique. Gwenafra avait grandi à peu près sans histoires, entourée de l'affection de ses parents adoptifs. Elle avait appris à parler le finnois, le suédois, l'anglais, un dialecte chinois du quatrième siècle avant J.-C. et l'espéranto.

Elle s'était noyée une nouvelle fois, mais par accident, avant de se retrouver ici. Elle se souvenait très bien de Burton, dont elle avouait avoir été amoureuse dans son enfance. Mais il fallait bien être réaliste, et elle se déclarait prête à aimer d'autres hommes. En fait, elle venait de rompre sa liaison du moment. Ce qu'elle aurait voulu

trouver, c’était quelqu’un de fidèle. Mais il s’agissait d’une denrée rare dans le Monde du Fleuve.

Sam se sentait très attiré par elle. La seule chose qui le retenait de lui demander de venir vivre avec lui était la crainte de mécontenter Livy. Ce qui était stupide, puisqu’elle n’avait aucun droit sur lui du moment qu’elle vivait avec Cyrano. En outre, elle lui avait clairement fait comprendre qu’elle se moquait de ce qu’il faisait de sa vie privée ou publique. Néanmoins, contre toute logique, il avait des scrupules à vivre avec une autre femme. Il ne voulait pas briser le lien ténu qui l’unissait toujours à son ancienne épouse.

Il bavarda encore quelques instants avec Gwenafra et obtint la confirmation qu’elle était toujours libre.

19.

Le repas de midi fut épouvantable. La « loterie » cachée dans le double fond du graal lui attribua des plats que même un Indien *shoshone* n’aurait pu avaler sans s’étrangler quelque peu. Sam vida le tout dans la poubelle. Heureusement qu’il avait pour se consoler dix cigarettes, deux cigares et un gobelet d’une liqueur inconnue mais excellente. Rien que d’en sentir le fumet, ses papilles gustatives se mettaient à danser.

La séance du Conseil dura trois heures. Après beaucoup d’altercations et un certain nombre de votes, il fut décidé d’organiser un référendum sur la modification de la Charte, nécessaire pour pouvoir procéder à l’élection d’un Conseiller provisoire. Le roi Jean garda la parole pendant

une heure pour expliquer qu'on pouvait très bien se passer de l'avis du peuple et qu'il n'y avait qu'à décréter que la Charte était modifiée, puis procéder au vote sans plus attendre. On avait beau lui expliquer les choses, elles ne semblaient pas pouvoir s'éclaircir davantage dans sa tête. Non qu'il manquât d'intelligence, mais il n'était pas émotionnellement apte à saisir les mécanismes délicats de la démocratie.

A l'unanimité, Firebrass fut accepté comme envoyé officiel de Hacking. Mais on se promit de le surveiller de près.

Pour terminer, Jean se leva et se lança dans un long discours en espéranto entrecoupé de passages en normand quand l'émotion était plus forte que lui. Il préconisait d'envahir Soul City avant que Soul City n'envahisse Parolando. L'invasion devrait être lancée dès que les pistolets et le cuirassé amphibie, le *Dragon de Feu I*, seraient prêts. Cependant, il était peut-être plus sage de tester d'abord le matériel et les hommes en attaquant la Nouvelle-Bretagne sans plus attendre. Son service d'espionnage annonçait comme certaine une offensive imminente de son neveu Arthur.

Les deux zélateurs du roi Jean votèrent pour lui mais les autres, y compris Sam, opposèrent leur veto. Le visage de Jean devint écarlate. Il poussa d'affreux jurons et battit des poings sur la table de chêne, mais chacun resta sur ses positions.

Après le dîner, les tambours diffusèrent un message en provenance de Soul City. L'arrivée de Firebrass était prévue pour le lendemain, en fin de matinée.

Sam se retira dans son bureau. A la lueur des lampes à huile de poisson – bientôt, il aurait l'électricité –, il discuta en compagnie des trois ingénieurs, Van Boom, Tanya Velitsky et John Wesley O'Brien, du grand bateau à aubes. Chacun exprima ses idées et on fit quelques esquisses sur une grande feuille de papier. Ce dernier matériau était très

rare. Il en faudrait pourtant d'énormes quantités pour établir les plans. Van Boom suggéra d'attendre qu'ils disposent d'une certaine matière plastique sur laquelle on pouvait dessiner avec un crayon magnétique et effectuer ensuite toutes les corrections désirées par simple démagnétisation. Sam déclara que l'idée était excellente, mais qu'il tenait à commencer la construction du bateau dès que l'amphibie serait sorti du chantier. Van Boom n'était pas d'accord, car il y avait encore trop de problèmes à régler.

A la fin de la discussion, Van Boom sortit d'un grand sac un pistolet Mark I.

— Nous en avons dix, maintenant. Voici le vôtre, avec les compliments de la Corporation des Ingénieurs de Parolando. Voici également vingt paquets de poudre et vingt projectiles en plastique. Vous pouvez dormir avec ça sous votre oreiller.

Sam le remercia et leur souhaita bonne nuit. Puis il barricada sa porte, comme tous les soirs. Il alla ensuite bavarder un moment avec Joe Miller dans la chambre du fond. Le titanthrope déclara qu'il ne prendrait plus désormais de gomme à rêver et qu'il se sentait suffisamment en forme pour se lever le lendemain matin. Sam le laissa dormir et se retira dans sa chambre, à côté de la timonerie. Il but deux rations de bourbon et s'étendit sur son lit. Au bout de quelque temps, il réussit à s'endormir, non sans être anxieux à l'idée que l'averse de trois heures du matin allait le réveiller, comme d'habitude, et qu'il ne réussirait pas à retrouver le sommeil.

Quand il ouvrit les yeux, cependant, la pluie avait cessé depuis longtemps. On entendait des cris quelque part, puis il y eut une explosion qui fit trembler les vitres de la maison. Sam se leva d'un bond, mit un kilt autour de sa taille, s'empara d'une hache et courut à la timonerie. Il se souvint brusquement du pistolet, mais décida d'attendre de savoir ce qui se passait avant de retourner le chercher.

Le Fleuve était encore enveloppé de brume, mais des centaines de silhouettes noires émergeaient en courant du brouillard et on apercevait le sommet de nombreux mâts. Des torches s'allumaient dans la plaine et dans les collines. Les tambours battaient sinistrement.

Il y eut une nouvelle explosion, accompagnée d'une immense lueur. Des corps volèrent dans toutes les directions.

Sam alla regarder par le hublot de tribord. Les portes du palais du roi Jean étaient ouvertes et une troupe d'hommes en armes en sortit rapidement. La silhouette trapue du monarque était parmi eux.

Les envahisseurs émergeaient de la brume en rangs de plus en plus compacts. A la lumière des étoiles, Sam les vit s'avancer en direction des usines, puis des collines. Plusieurs bombes explosèrent dans les usines, où s'étaient retranchés quelques défenseurs. Puis une traînée rouge s'éleva du sol, s'éteignit, et quelque chose de noir fonça sur Sam. Il se jeta au sol. Un bruit assourdissant éclata derrière lui. Le plancher se souleva et les hublots de verre volèrent. Une bouffée de fumée âcre passa comme une bourrasque.

Il aurait dû se relever et se mettre à courir, mais il en était incapable. Il était à la fois abasourdi et figé d'angoisse. Une autre fusée allait venir sur lui. Elle tomberait plus près.

Une main de géant le saisit à l'épaule et le souleva. Une autre se glissa sous ses jambes et il fut emporté. Le torse et les bras du géant étaient aussi velus et aussi puissants que ceux d'un gorille. Une voix qui semblait issue des profondeurs d'un souterrain gronda :

— Ne te tracaffe pas, Feffe.

— Remets-moi par terre, Joe, lui dit Sam. Je n'ai rien, à part la honte que je ressens, et ce serait encore plus grave si je ne la ressentais pas.

Le choc était en train de s’atténuer. Un sentiment de calme relatif vint occuper la place laissée vacante. L’arrivée du titanthrope l’avait rassuré. Ce bon vieux Joe. Il était peut-être affaibli par son accident, mais il valait bien quand même un bataillon tout entier.

Il avait revêtu son armure de cuir et portait à son ceinturon une énorme hache bipenne en acier.

— Qui font fes vhommes ? demanda-t-il. Ils viennent de Foul Fity ?

— Je n’en sais rien, Joe. Tu te sens capable d’aller te battre ? Comment va ta tête ?

— Fa fait encore mal, mais ve peux me battre. Qu’effe qu’on fait ?

Sam le conduisit au pied de la colline où Jean rassemblait ses hommes. Quelqu’un interpella Sam. Il se retourna pour voir la silhouette maigre de Cyrano de Bergerac. Livy était à ses côtés, elle tenait un petit bouclier rond en chêne recouvert de cuir et une lance à pointe de fer. Cyrano était armé d’une longue lame à l’éclat mat. Les yeux de Sam s’agrandirent de surprise. C’était une rapière.

— Morbleu ! s’écria Cyrano. Votre armurier m’a donné cela il y a un instant, ajouta-t-il en espéranto. Il m’a dit qu’il jugeait inutile d’attendre plus longtemps.

Il fendit l’air de son épée, qui produisit un sifflement sec.

— C’est de l’acier de bonne qualité. Vous me voyez revivre !

Une déflagration toute proche les jeta à terre. Sam attendit d’être certain que le danger était passé avant de relever la tête pour regarder sa timonerie. Elle avait été sérieusement touchée. La façade était entièrement éventrée. L’incendie commençait à la dévorer et atteindrait bientôt le pont supérieur. Son livre de bord était perdu. Heureusement, il pourrait récupérer son graal par la suite. Il était indestructible.

Au cours des minutes qui suivirent, des fusées de bambou au sillage enflammé décrivirent leur parabole tremblante, lancées par des bazookas de bois que les artificiers de Parolando tenaient sur l'épaule. Les projectiles retombèrent avec précision à proximité, et parfois au milieu des rangs ennemis où ils explosaient en lançant des éclats de feu et beaucoup de fumée noire que le vent emportait aussitôt.

Trois estafettes arrivèrent en courant pour faire leur rapport. L'ennemi avait débarqué en trois points différents du Fleuve. Le plus gros de ses forces était concentré ici même, dans le but évident de capturer les chefs parolandoj et de s'emparer des usines et du cuirassé amphibie. Les deux autres armées se trouvaient à deux kilomètres de part et d'autre. Elles étaient composées de ressortissants de la Nouvelle-Bretagne et du Kleomenujo, alliés aux Ulmaks qui habitaient de l'autre côté du Fleuve. Ces derniers étaient des sauvages qui avaient vécu en Sibérie vers 30 000 avant J.-C. Leurs descendants avaient traversé le détroit de Bering pour donner naissance aux Amérindiens.

Je constate l'efficacité du service de renseignements du roi, se dit Sam. A moins que... Il est assez fourbe pour avoir tout organisé. Mais si c'était le cas, il ne serait sans doute pas ici, où il risque à chaque instant de recevoir un mauvais coup. Et de toute façon, jamais Arthur n'aurait accepté de se liguer avec son assassin.

Les fusées continuaient à pleuvoir dans les deux camps, où les shrapnels de deux kilos et plus prélevaient un lourd tribut. Les parolandoj avaient l'avantage de pouvoir s'aplatir au sol pendant que leurs fusées explosaient au milieu de cibles verticales qui devaient sans cesse avancer, car autrement l'ennemi aurait fait aussi bien de rester chez lui.

Il était tout de même angoissant de rester ainsi à plat ventre dans l'attente de la déflagration suivante et dans l'espoir qu'elle ne tomberait pas plus près que la

précédente. Les blessés poussaient des hurlements que Sam aurait sans doute trouvés beaucoup plus atroces s'il n'avait pas été aussi assourdi par le vacarme du champ de bataille et s'il avait eu le temps de penser à autre chose qu'à son propre sort. Puis les fusées cessèrent tout à coup de mettre l'univers sens dessus dessous. Une poigne massive lui secoua l'épaule. Il vit qu'autour de lui tout le monde se remettait debout. Les sergents hurlaient aux oreilles endolories de leurs hommes de s'aligner en formation de combat. L'ennemi était maintenant si proche qu'aucun des deux camps ne devait plus oser utiliser ses fusées. Ou peut-être qu'elles avaient toutes été tirées.

Devant eux se trouvait une marée humaine de silhouettes noires et hurlantes. Elles gravirent la pente de la colline au pas de charge. Le premier, le second puis le troisième rang tombèrent, percés de flèches, mais ceux qui les suivaient les enjambèrent et déferlèrent sur les archers qui furent assommés, transpercés, taillés en pièces.

Sam demeurait dans le sillage de Joe Miller, qui avançait lentement en s'ouvrant un chemin à grands coups de hache. A un moment, le géant s'écroula et ses ennemis se jetèrent sur lui comme une meute de chacals sur un lion. Sam essaya d'arriver jusqu'à lui. Sa hache s'abattit sur un bouclier, une tête et un bras levé, puis il sentit soudain une douleur cuisante au côté. On le repoussait sans cesse tandis qu'il faisait des moulinets avec son arme qu'il finit par perdre, coincée dans un crâne. Il trébucha sur un tas de bois à moitié calciné. Il leva la tête et aperçut le plancher de sa maison, toujours soutenue par trois pilotis en flammes.

En baissant les yeux, il vit soudain le pistolet Mark I qu'il avait laissé dans sa chambre. A côté, il y avait trois charges de poudre, des amorces imprégnées de nitrate et plusieurs balles en plastique. Le souffle de l'explosion avait miraculeusement projeté le tout hors de la maison.

A quelques pas de lui, deux hommes étaient engagés dans une danse de mort. Ils s’agrippaient aux épaules et tournaient l’un autour de l’autre en essayant de se déséquilibrer et en poussant des grognements de bête sauvage. Leurs visages ensanglantés étaient déformés par l’effort, mais à l’occasion d’un court répit, Sam eut la surprise de reconnaître le roi Jean. Son adversaire était plus grand et moins trapu que lui. Il avait perdu son casque. Il avait aussi des cheveux fauves et des yeux bleus qui brillaient à la lueur des flammes.

Sam ouvrit le pistolet et le chargea comme il l’avait fait le matin même dans les collines. Puis il redressa le canon et se tourna vers les deux hommes qui s’affrontaient toujours en reculant tour à tour. Jean tenait un poignard d’acier à la main et son adversaire était armé d’une hache également en acier. Chacun tenait de sa main gauche le poignet armé de l’autre.

Sam regarda autour de lui. Personne ne venait par là. Il fit deux pas en avant et leva le pistolet en le tenant à deux mains. Il pressa la détente. Il y eut un déclic. Le pistolet fut déporté sur le côté par le poids du chien. En même temps que l’éclair surgissait, il remit le pistolet dans l’axe juste avant la détonation et le nuage de fumée noire. L’adversaire de Jean s’écroula, la moitié du visage arrachée.

Jean se laissa tomber à terre en haletant, puis il leva la tête vers Sam qui rechargeait déjà son arme.

— Merci mille fois, mon cher associé. Vous venez de me débarrasser de mon neveu Arthur.

Sam ne répondit pas. S’il avait réfléchi un peu plus froidement, il aurait attendu qu’Arthur ait tué Jean avant de lui faire sauter la tête. Quelle ironie ! Lui qui désirait tant se débarrasser du roi Jean, il venait de lui sauver la vie ! Et inutile de s’attendre à la moindre gratitude de la part d’un homme comme lui : c’était un sentiment dont il ne soupçonnait même pas l’existence.

Après avoir fini de recharger son pistolet, Sam partit à la recherche de Joe. Il aperçut soudain Livy qui reculait devant un grand Ulmak dont le bras gauche ensanglanté pendait inerte à son côté mais qui assenait de grands coups de hache de pierre sur le bouclier qu'elle tenait devant elle. Sa lance s'était brisée et dans quelques secondes elle allait trébucher ou perdre son bouclier. Sam agrippa son pistolet par le canon et, s'approchant du sauvage par derrière, lui défonça le crâne d'un bon coup de crosse. Livy, épuisée, se laissa tomber à terre en sanglotant. Il aurait voulu la réconforter, mais elle paraissait indemne et il fallait à tout prix retrouver Joe Miller. Il se replongea dans la masse des combattants et vit que Joe était de nouveau sur ses pieds, occupé à démolir des têtes, des membres et des troncs en faisant de terribles moulinets avec sa hache à deux tranchants.

Sam s'immobilisa à quelques pas d'un homme qui arrivait derrière Joe en brandissant à deux mains une énorme hache. Le pistolet cracha de nouveau des flammes et la balle arracha une partie de la poitrine de l'attaquant.

Une minute plus tard, ce fut le sauve-qui-peut pour les envahisseurs. Le ciel commençait à s'éclaircir et des renforts parolandoj arrivaient à la fois du nord et du sud. Les deux autres colonnes ennemies avaient été massacrées. Les attaquants étaient maintenant écrasés par le nombre. De plus, les bateaux qui les avaient amenés étaient en train d'exploser un par un.

Sam était trop excité pour songer aux pertes subies et aux dégâts matériels. Pour la première fois depuis le début de l'attaque, il émergea de la terreur sans nom qui s'emparait toujours de lui en de semblables circonstances, et il prit même plaisir à se battre durant les dix dernières minutes.

Un instant plus tard, sa joie s'évanouit. Un homme nu, les yeux hagards, le crâne ensanglanté, apparut sur le

champ de bataille. C’était Hermann Goering. Il leva les bras en s’écriant :

— Honte à vous, ô mes frères et mes sœurs ! Vous avez haï et tué, vous avez recherché les plaisirs du sang et l’extase du meurtre ! Alors que vous auriez dû ouvrir vos bras à vos ennemis et les laisser faire ce qu’ils voulaient. Vous seriez morts dans la souffrance, mais la victoire finale vous aurait appartenu. Votre ennemi aurait senti la force de votre amour. Il aurait hésité avant de se lancer dans une nouvelle guerre. Et la fois suivante, il se serait demandé : « Que suis-je donc en train de faire ? Pourquoi ? A quoi bon ? Est-ce que j’y gagne quelque chose ? » Et votre amour se serait infiltré dans la pierre dure de son cœur, et…

Jean s’était silencieusement glissé derrière Goering et l’assomma du manche de son poignard. L’Allemand tomba en avant et ne bougea plus.

— Voilà le sort que je réserve aux traîtres ! s’écria Jean.

Il regarda autour de lui d’un air furibond et glapit :

— Où sont passés Mordaunt et Trimalchio, mes ambassadeurs ?

— Ils ne sont pas si fous, lui dit Sam. Vous ne les rattraperez jamais. Ils se doutent bien que vous savez qu’ils vous ont vendu à Arthur.

Jean s’était rendu coupable d’un crime en frappant Goering, car la liberté d’expression était garantie par la Charte à tous les citoyens de Parolando. Mais Sam ne pensait pas qu’il eût été de bonne politique de procéder dans de telles circonstances à son arrestation. Sans compter que lui-même avait eu envie de frapper le missionnaire de la Seconde Chance.

Livy passa devant lui sans le voir. Elle titubait et sanglotait toujours. Sam la suivit jusqu’à l’endroit où Cyrano était assis sur une montagne de cadavres. Le Français était blessé, mais pas très gravement, en une

douzaine d’endroits. Sa rapière était rouge de sang du pommeau à la pointe. Il s’était vaillamment comporté.

Livy se jeta dans ses bras. Sam détourna les yeux. Elle ne l’avait même pas remercié de lui avoir sauvé la vie.

Il y eut un grand bruit derrière lui. Il se retourna. C’était le reste de sa maison qui venait de s’effondrer.

Il se sentait sans forces. Pourtant, la journée allait être bien occupée et il n’aurait guère le temps de se reposer. Il fallait estimer les pertes en hommes et en matériel. Les cadavres seraient transportés à l’usine de récupération située sur une colline où leur graisse serait transformée en glycérine. C’était une pratique macabre mais nécessaire, qui ne gênait en rien les intéressés puisqu’ils savaient qu’ils se réveilleraient frais et dispos le lendemain dans un autre secteur de la vallée.

Il faudrait aussi préparer la population à une mobilisation générale et accélérer l’achèvement des fortifications le long de la berge. Des espions et des messagers seraient envoyés en reconnaissance pour faire le point exact de la situation militaire. Les Ulmaks, les Kleomenujoj et les Néo-Bretons allaient peut-être lancer une offensive d’envergure.

Un capitaine vint annoncer que Cléomène, le chef du Kleomenujo, avait été découvert mort au bord du Fleuve, un éclat de shrapnel fiché dans le crâne. Ainsi disparaissait – dans cette partie du Fleuve tout au moins – le demi-frère de Léonidas.

Sam désigna les hommes qui devaient s’embarquer sur-le-champ à destination des deux pays voisins. Leur mission était d’annoncer que Parolando s’abstiendrait d’exercer des représailles si les nouveaux dirigeants de ces territoires s’engageaient à être pacifiques. Jean protesta qu’il n’avait pas été consulté. Il y eut un échange de mots très bref mais d’une violence inouïe. Sam finit par admettre que le roi avait raison en théorie, mais qu’il y avait des circonstances où il fallait agir sans prendre le temps de discuter. Jean

rétorqua que la loi lui faisait obligation de prendre ce temps et que toute décision du gouvernement devait avoir l'approbation de chacun d'eux.

Il n'avait pas tort, bien sûr, car sinon ils risquaient de donner des ordres qui se contrediraient sans cesse.

Ils allèrent ensemble inspecter les usines. Les dégâts n'étaient pas aussi importants qu'ils l'avaient redouté. Apparemment, les envahisseurs les avaient épargnées dans l'espoir de pouvoir s'en servir à leur tour. Pour la même raison, le *Dragon de Feu I* était intact. Sam frémissait à la pensée de ce qui aurait pu se passer si le bateau avait été achevé et s'il était tombé aux mains de l'ennemi au début de l'attaque-surprise. Les Parolandoj auraient été écrasés au centre et contraints de se replier à la périphérie du secteur industriel pour continuer à se battre en attendant l'arrivée des renforts. En conséquence, il décida de faire désormais garder le chantier jour et nuit.

Après le repas de midi, il s'endormit, épuisé, dans la hutte d'un Conseiller. Il lui semblait qu'il venait à peine de fermer les yeux quand on le secoua pour le réveiller. Joe était penché sur lui, exhalant des vapeurs de bourbon de son gigantesque appendice nasal.

— La délégation de Foul Fity vient de débarquer.

— Firebrass ! s'exclama Sam en se levant d'un bond. Je l'avais oublié, celui-là ! On peut dire qu'il choisit son moment !

Il descendit jusqu'au Fleuve, où un catamaran était amarré près de la pierre à graal. Jean était déjà là pour accueillir la délégation, composée de six Noirs, deux Arabes et deux Indiens d'Asie. Firebrass était un homme de petite taille, à la peau bistre, aux cheveux crépus et aux grands yeux bruns pailletés de vert. Son front très large, ses épaules massives et ses bras musclés contrastaient violemment avec la maigreur de ses jambes. Il s'exprima d'abord en espéranto, puis dans un anglais étrange plein de mots d'argot et d'expressions que Sam ne comprenait pas.

Mais il émanait de cet homme une telle chaleur et une telle spontanéité que Sam était heureux de l'avoir à côté de lui.

— Nous ferions mieux de continuer en espéranto, dit-il en versant une nouvelle rasade de scotch dans le gobelet de son interlocuteur. C'était du martien, ou bien le jargon en usage à Soul City ?

— Du martien. L'anglais de Soul City est un peu déroutant, je sais, mais notre langue officielle reste l'espéranto. A un moment, Hacking envisageait d'adopter l'arabe. Il y a renoncé car il a des problèmes avec ses ressortissants de langue arabe.

Firebrass avait baissé le ton pour prononcer ces dernières paroles, et son regard s'était tourné vers Abd ar-Rahman et Ali Fazghuli, membres de la délégation.

— Comme vous le voyez, lui dit Sam, les circonstances ne nous permettent guère d'entamer avec vous les négociations prévues. Nous devons d'abord remettre un peu d'ordre ici, nous informer de ce qui se passe à l'extérieur de Parolando et réorganiser notre défense. Mais vous êtes le bienvenu, naturellement, et nous pourrons parler affaires d'ici quelques jours.

— Comme vous voudrez, dit Firebrass. En attendant, j'aimerais visiter vos installations, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Moi, non ; mais mon collègue le co-consul doit également vous donner son accord.

En souriant comme si cela lui faisait mal aux dents de les exposer à l'air – et c'était probablement le cas cette fois-ci – le roi Jean déclara que Firebrass était le bienvenu, mais qu'une garde d'honneur l'escorterait chaque fois qu'il jugerait utile de quitter les appartements qu'on lui avait assignés. Firebrass le remercia froidement. Un autre membre de la délégation, Abdullah X, éleva alors une vive protestation, en termes parfois grossiers. Firebrass le laissa parler pendant quelques instants, puis se pencha vers lui pour lui demander d'être plus courtois envers leurs

hôtes. Sam lui fut reconnaissant de cette intervention, mais ne put s'empêcher de penser qu'il s'agissait peut-être d'une mise en scène soigneusement préméditée.

Il avait eu du mal à garder son sang-froid, bien que les paroles acrimonieuses d'Abdullah eussent été dirigées contre les Occidentaux en général, sans que personne fût nommé. En fait, Abdullah avait même raison tant qu'il s'agissait des conditions qui avaient existé sur la Terre. Mais dans le Monde du Fleuve, c'était entièrement différent.

Sam conduisit en personne les délégués vers les trois huttes qui leur étaient réservées. Situées côte à côte, elles étaient libres depuis la mort de leurs occupants durant les combats de la nuit dernière. Lui-même s'installa dans une hutte voisine.

Des tambours résonnèrent au voisinage de la pierre à graal. Une minute plus tard, d'autres tambours, sur la rive opposée du Fleuve, transmirent la réponse. Le nouveau chef des Ulmaks désirait la paix. Le vieux chef, Shrubgrain, avait été exécuté et sa tête serait offerte au peuple de Parolando dans l'heure qui suivrait l'aboutissement des pourparlers de paix. Shrubgrain avait trahi son peuple en le menant à la défaite.

Sam donna l'ordre de transmettre une proposition de conférence au sommet avec le nouveau chef, Threelburm.

Un message en provenance de la Terre de Chernsky annonça que Iyeyasu, qui gouvernait un territoire de vingt kilomètres de long situé entre la Nouvelle-Bretagne et le Kleomenujo, venait d'envahir le premier de ces deux pays. Cela signifiait que les Néo-Bretons n'inquiéteraient plus Parolando, tout au moins dans un avenir immédiat. La situation préoccupait Sam, car Iyeyasu avait des ambitions sans bornes. Dès qu'il aurait annexé la Nouvelle-Bretagne, il n'attendrait plus que le moment où il se sentirait assez fort pour attaquer Parolando.

De nouveaux roulements de tambours annoncèrent que Publius Crassus envoyait ses félicitations et ses salutations les plus cordiales. Il viendrait en personne le lendemain voir s'il pouvait faire quelque chose pour aider Parolando.

Et aussi pour évaluer l'étendue des dégâts et de notre vulnérabilité actuelle, se dit Sam. Jusqu'à présent, Publius s'était montré plutôt coopératif, mais on ne pouvait faire confiance que dans une certaine mesure à un homme qui avait servi sous le commandement de Jules César.

Goering, la tête enveloppée d'un linge sanglant, arriva en titubant, soutenu par deux de ses disciples. Sam espérait qu'il comprendrait la leçon et quitterait Parolando, mais il ne se faisait pas beaucoup d'illusions. Il savait que l'Allemand était obstiné.

Cette nuit-là, quand Sam alla se coucher, des flambeaux restèrent allumés sur tout le territoire et des sentinelles scrutèrent en permanence les ténèbres et la brume. Le sommeil de Sam, malgré son extrême fatigue, fut très agité, comme d'habitude. A un moment, il se dressa sur son lit, le cœur battant et la peau moite, persuadé qu'il y avait une troisième personne dans la hutte. Il s'attendait à voir la silhouette irréelle du Mystérieux Inconnu, tapie au pied de son lit. Mais il n'y avait personne, à part la masse monstrueuse de Joe, étendue sur l'énorme lit de bambou à côté du sien.

20.

Le lendemain matin, il se réveilla fourbu dans un monde refourbi. La pluie nocturne avait lavé le sang et l'odeur de

poudre. Les cadavres avaient disparu. Le ciel était d’azur et les activités reprenaient comme à l’accoutumée en l’absence de quatre cent cinquante citoyennes et citoyens de Parolando qui se trouvaient soit à l’hôpital, soit à l’usine de récupération. Ceux qui désiraient qu’il soit mis fin à leurs misères recevaient immédiatement satisfaction. Le temps était révolu où la hache représentait la seule méthode euthanasique. A présent, grâce à la technologie avancée de Parolando, un comprimé de cyanure de potassium accomplissait le travail.

Certains décidaient de s’accrocher tout de même. Avec le temps, leurs membres ou leurs yeux perdus repousseraient. Quant à ceux qui, incapables de supporter la douleur, choisissaient la Voie Suicide Express, ils pouvaient toujours se dire qu’ils rendaient service à la communauté puisque le corps qu’ils laissaient derrière eux allait alimenter l’usine de récupération.

La secrétaire de Sam avait été tuée. Il demanda à Gwenafra si elle voulait la remplacer. Elle parut très heureuse de cette proposition. C’était une place enviable dans la hiérarchie de Parolando, et Gwenafra ne cachait pas qu’elle aimait bien se trouver en compagnie de Sam. Par contre, Lothar von Richthofen sembla mal prendre la chose.

— Pourquoi n’en ferais-je pas ma secrétaire ? lui demanda Sam. Cela ne t’empêche pas d’avoir avec elle les relations qu’il te plaira.

— Peut-être, mais j’aurais beaucoup plus de chances avec elle si elle te voyait moins souvent.

— Que le meilleur gagne.

— J’accepte, à condition que tu joues le jeu avec elle et que tu ne lui fasses pas perdre son temps. Mais tu sais très bien que tu ne vivras jamais avec une autre femme tant que Livy sera dans les environs.

— Livy n’a rien à voir avec ce que je fais ou pas. J’aimerais que tu t’enfonces ça dans le crâne.

— Très bien, Sam. Comme tu voudras, fit Lothar avec un sourire gêné.

Gwenafra prit l'habitude d'aller partout avec Sam. Elle prenait des notes, envoyait et recevait les messages, organisait l'emploi du temps et les rendez-vous de la semaine. Bien qu'il fût très occupé, il trouvait toujours le moment de plaisanter et de bavarder avec elle. Chaque fois qu'il la regardait, cela lui faisait chaud au cœur, et Gwenafra semblait lui vouer une vénération sans bornes.

Les équipes de travail se relayaient jour et nuit pour achever la construction de l'amphibie, qui devait être prêt dans deux jours. La délégation de Soul City, escortée par deux hommes du roi Jean, allait un peu partout. Joe Miller, qui s'était de nouveau alité après les combats, déclarait qu'il se sentait mieux. Maintenant que Sam avait Gwenafra et lui à ses côtés, son univers lui semblait beaucoup plus confortable, bien qu'il fût loin d'être parfait.

Les tambours annoncèrent qu'Odysseus serait de retour dans un mois avec une flottille chargée de silex. Il était parti avec dix navires pour proposer un accord commercial à la dirigeante du Selinujo, l'ex-comtesse Huntingdon, Selina Hastings (1707-1791). Elle appartenait maintenant à l'Eglise de la Seconde Chance et ne consentait à céder son silex à Parolando que parce que c'était un des rares territoires qui tolérait la présence de Goering et des autres missionnaires. En échange du silex, on lui avait promis un petit vapeur métallique à bord duquel elle avait l'intention de parcourir le Fleuve pour répandre la bonne parole. Naturellement, elle se faisait des illusions, pensait Sam. Dans le premier endroit où elle accosterait, elle risquait de se faire égorger avec son équipage par quelqu'un qui voudrait s'emparer du bateau. Mais après tout, cela ne regardait qu'elle-même.

Les Conseillers rencontrèrent les membres de la délégation de Soul City dans la salle d'honneur du palais du

roi Jean. Sam aurait préféré reporter la séance à un autre jour, car le bouillant monarque était d'humeur encore plus détestable qu'à l'accoutumée. Il prétendait qu'une de ses femmes avait voulu l'assassiner. Elle l'avait poignardé au côté et il avait été obligé, pour se défendre, de lui fracasser la mâchoire et de lui cogner la tête sur un coin de table. Elle était morte une heure plus tard, sans avoir repris connaissance. Ainsi, il fallait bien croire Jean quand il disait qu'il était en état de légitime défense, car il n'y avait eu aucun témoin.

Jean souffrait de sa blessure et il était à moitié ivre à cause du bourbon qu'il avait absorbé en guise d'anesthésique. Mais surtout, il enrageait à l'idée que cette femme avait osé le défier. Il se laissa tomber dans un énorme fauteuil en chêne sculpté recouvert de cuir rouge provenant d'un poisson-licorne. Il tenait dans une main une coupe en terre remplie de whisky ; une cigarette pendait à ses lèvres et il jetait sur tout le monde des regards fulminants.

Firebrass parla le premier :

— Hacking était jadis partisan de la ségrégation totale. Il était fermement convaincu que les Blancs ne pourraient jamais accepter de cohabiter sur un pied d'égalité avec d'autres races, c'est-à-dire avec des Noirs, des Mongols, des Polynésiens, des Amérindiens ou autres. La seule manière pour tous ces peuples de conserver leur fierté, leur beauté et leur identité, c'était la voie de la ségrégation. Egaux mais séparés. C'est alors que son chef, Malcolm X, quitta les Musulmans Noirs. Il avait compris qu'il s'était trompé. Les Blancs n'étaient pas tous des démons racistes, pas plus que tous les Noirs n'avaient le nez épaté. Hacking quitta les U.S.A. pour aller vivre en Algérie, où il s'aperçut que le racisme était une question d'attitude et non de couleur de peau.

Belle constatation, et originale avec ça, se dit Sam, qui s'était promis de ne pas l'interrompre.

— Il y avait aussi, reprit Firebrass, la jeunesse blanche américaine dont une grande partie au moins rejetait les préjugés des générations antérieures, soutenait les Noirs dans leur lutte, descendait dans les rues pour manifester, participait aux émeutes et risquait sa vie pour la cause des Noirs. Ces jeunes Blancs semblaient avoir une sympathie sincère pour les Noirs, non pas parce qu'ils s'y sentaient obligés, mais parce que les Noirs étaient pour eux des êtres humains, et que les êtres humains sont faits pour s'entendre et même s'aimer. Toutefois, Hacking n'a jamais pu vraiment se sentir à l'aise en présence d'un Américain blanc, malgré tous ses efforts pour les considérer comme des êtres humains. Il était trop tard pour lui, comme il était trop tard pour la plupart des Blancs des générations précédentes. Mais il a fait tout ce qu'il a pu pour aimer les Blancs qui soutenaient la cause des Noirs, et en tout cas il respectait sincèrement les jeunes Blancs qui disaient à leurs parents et à la société raciste dont ils étaient issus qu'ils pouvaient aller au diable. Ensuite, quand Hacking est mort, comme tout le monde, sans distinction de couleur ni de race, il s'est retrouvé minoritaire parmi des Chinois de l'Antiquité et les mêmes problèmes ont recommencé à se poser car ces gens considéraient comme inférieurs tous les peuples différents du leur.

Sam songea aux Chinois qu'il avait connus dans le Nevada et en Californie au début des années 1860. Ces petits hommes et ces petites femmes aux cheveux très noirs étaient en général extrêmement paisibles, économes, peu loquaces et fort serviables. Ils avaient enduré des traitements que la plupart des gens n'auraient même pas infligés à une mule. On les avait maudits, insultés, torturés, lapidés, volés, violés ; on leur avait craché à la figure, on avait commis sur eux les pires crimes qu'on puisse commettre sur une créature humaine. Ils ne possédaient aucun droit, aucune protection ni aucun protecteur. Et pourtant, ils n'avaient jamais émis le moindre murmure, ne

s’étaient jamais révoltés, avaient enduré en silence tous leurs tourments. Qu’est-ce qui pouvait bien se passer derrière ces visages semblables à des masques ? Croyaient-ils, eux aussi, à la supériorité de la race chinoise sur les démons blancs ? Et si c’était le cas, pourquoi n’avaient-ils pas rendu, ne serait-ce qu’une fois, les coups infligés ? Certes, ils se seraient fait massacrer s’ils avaient réagi ainsi, mais au moins ils seraient morts comme des hommes.

La vérité, c’était que les Chinois faisaient confiance au temps. Le temps est l’allié des Chinois. S’il ne fait pas la fortune du père, il fera bien celle du fils. Ou du petit-fils.

— Hacking s’est donc enfui à bord d’une pirogue, poursuivit Firebrass. Après avoir descendu le Fleuve sur plusieurs milliers de kilomètres, il a fini par s’établir parmi des Noirs du dix-septième siècle, ancêtres des Zoulous avant que ceux-ci n’émigrent vers l’Afrique méridionale. Mais au bout de quelques années, il les a quittés également. Il trouvait leurs mœurs beaucoup trop barbares et sanguinaires. Ensuite, il a vécu dans une région peuplée de Huns du Moyen Age et d’hommes à la peau foncée du Néolithique. Il était relativement bien accepté, mais il avait la nostalgie de son peuple, les Noirs américains. Il est donc reparti à l’aventure, pour se faire capturer et réduire en esclavage par des Moabites anciens puis par des Hébreux de l’Antiquité. Après avoir échappé à tout le monde, il a enfin trouvé une petite communauté de Noirs américains, principalement composée d’anciens esclaves d’avant la guerre de Sécession. Pendant quelque temps, il vécut heureux parmi eux mais leur oncle-tomisme et leurs superstitions finirent par lui porter sur les nerfs. Il repartit donc et connut d’autres aventures jusqu’au jour où des Blancs de très haute taille et aux cheveux blonds, sans doute d’origine nordique, attaquèrent le pays où il se trouvait. Il combattit vaillamment, mais fut tué puis ressuscité ici. Il était plus que jamais convaincu que la seule manière d’être heureux était de vivre parmi des gens

ayant des goûts communs, une seule couleur de peau et la même origine terrestre. Toute autre solution était, d'après lui, condamnée à l'échec. Il ne pensait pas que les gens puissent vraiment modifier leur comportement dans le Monde du Fleuve. Sur la Terre, paradoxalement, il croyait au changement, car les jeunes ont l'esprit plus souple et les enfants, en prenant la relève de leurs parents, avaient de fortes chances d'être débarrassés de leurs préjugés raciaux. Ici, par contre, où chacun est enraciné dans ses habitudes, une telle chose ne saurait se produire. A moins, peut-être, de tomber sur une communauté de Blancs de la fin du vingtième siècle, il désespérait de découvrir un peuple non noir exempt de préjugés ou de haine à l'encontre des gens comme lui. Ou alors, s'il en existait, il s'agissait de civilisations trop anciennes ou trop éloignées de son propre mode de vie pour qu'il pût s'y sentir véritablement à son aise.

— Tout cela est fort intéressant, lui dit Sam, mais j'aimerais quand même savoir où vous voulez en venir, sinjoro Firebrass.

— Nous désirons créer une nation homogène. Nous ne pourrons pas retrouver tous les Noirs américains de la seconde moitié du vingtième siècle, mais nous nous efforcerons d'avoir un pays aussi noir que possible. Nous savons qu'il y a environ trois mille Noirs à Parolando. Nous vous proposons de les échanger contre le même nombre d'Arabes, d'Asiatiques et de Dravidiens. Hacking a fait une proposition analogue à tous ses voisins, mais sur eux il ne dispose d'aucun moyen de pression.

— Vous voulez dire qu'il ne possède rien dont ils aient besoin ? s'écria le roi Jean en se dressant à demi sur son siège.

— C'est à peu près ça, oui, dit Firebrass en le regardant froidement. Mais ne vous en faites pas, un jour nous disposerons d'un levier.

— Quand nous vous aurons fourni assez d’armes en acier ? intervint Sam.

Firebrass haussa les épaules. Jean reposa violemment sur la table sa coupe en terre.

— Nous n’avons que faire de vos Arabes ni de vos Dravidiens, ni d’aucune racaille qui encombre les rues de Soul City ! hurla-t-il. Mais je vais vous dire ce que nous allons faire. Pour chaque tonne de bauxite ou de cryolithe, et pour chaque once de platine que vous nous donnerez, vous pourrez prendre en échange un de nos citoyens noirs ! Quant à vos infidèles de Sarrasins, vous pouvez les garder ou les envoyer se faire pendre ailleurs ou les noyer en bloc, ça nous est complètement égal.

— Une seconde, dit Sam. Nous ne pouvons pas troquer ainsi nos citoyens comme des marchandises. S’ils sont volontaires pour s’exiler, c’est parfait. Mais nous sommes en démocratie : nous ne pouvons pas les forcer à partir.

Le visage de Firebrass s’était assombri.

— Je ne vous ai jamais suggéré de faire du troc avec vos ressortissants. Nous ne sommes pas des marchands d’esclaves. La seule chose que nous voulons, c’est un échange volontaire sur la base de un contre un. Les Wahhabites, représentés ici par ar-Rahman et Fazghuli, ont le sentiment d’être indésirables à Soul City et voudraient vivre ensemble dans un endroit où ils pourraient former une sorte de casbah, disons.

Sam commençait à trouver cela louche. Pourquoi n’auraient-ils pu établir leur casbah à Soul City ? Pourquoi ne quittaient-ils pas le pays purement et simplement ? Un des merveilleux avantages du Monde du Fleuve par rapport au monde terrestre était qu’ici les liens créés par la propriété ou les sources de revenus n’existaient tout simplement pas. N’importe qui, en s’en allant, pouvait emporter toutes ses possessions sur son dos, et construire une maison n’était pas un problème dans des régions où le bambou croissait à raison de cinq centimètres par jour.

Et si Hacking voulait tout simplement implanter certains de ces hommes à Parolando pour qu'ils puissent espionner tout à loisir et se soulever quand le moment de la grande invasion serait venu ?

— Nous soumettrons votre proposition d'échange aux individus concernés, déclara-t-il. C'est tout ce que nous pouvons faire. Mais nous voudrions savoir si le sinjoro Hacking a l'intention de continuer à nous approvisionner en bois et en minerai.

— Aussi longtemps que vous nous enverrez en échange du métal brut et des armes d'acier, répondit Firebrass. Toutefois, nous envisageons de réajuster nos tarifs.

Le poing de Jean s'abattit une fois de plus sur la table en chêne massif.

— Nous n'accepterons pas de nous faire voler ! s'écria-t-il. Nous vous payons déjà beaucoup trop cher ! Ne nous poussez pas à bout, sinjoro Firebrass, car vous pourriez vous retrouver sans rien ! Pas même votre vie !

— Ne nous emportons pas, Votre Majesté, lui dit tranquillement Sam. (Puis il ajouta à l'adresse de Firebrass :) Le roi Jean est un peu fatigué ; veuillez l'excuser. Mais il n'a pas entièrement tort. Notre patience a des limites.

Abdullah X, qui était très grand et très foncé de peau, se leva brusquement et pointa vers Sam un long doigt effilé. Avec l'accent de Harlem, il déclara en anglais :

— Faudrait pas nous prendre pour des andouilles, messieurs les faces pâles. Vos salades, on n'en a rien à foutre, surtout quand on sait qui vous êtes et comment vous avez décrit le « bon nègre Jim » dans votre bouquin ! Nous n'aimons pas les racistes blancs, et si nous traitons avec eux, c'est uniquement parce que nous ne pouvons pas faire autrement.

— Ne nous emportons pas, Abdullah, lui dit Firebrass en souriant légèrement.

Sam se demandait si l'intervention d'Abdullah ne représentait pas la seconde partie d'un programme soigneusement prépare. Sans doute Firebrass s'était-il posé le même genre de question à propos des précédentes explosions de colère du roi Jean. Les acteurs ne sont pas obligés d'être des politiciens, mais les politiciens ont intérêt à être bons acteurs.

— Avez-vous lu *Huckleberry Finn*, sinjoro X ? demanda-t-il d'une voix bourrue.

— Je ne lis pas ce genre d'ordure, ricana Abdullah.

— Par conséquent, vous ne savez pas de quoi vous parlez.

Le visage d'Abdullah vira à l'écarlate tandis que Firebrass souriait dans sa barbe.

— Je n'ai pas besoin de lire ces conneries racistes ! explosa Abdullah. Hacking m'a expliqué de quoi il s'agissait et ça me suffit amplement.

— Lisez-le et nous en discuterons quand vous reviendrez me voir.

— Vous êtes dingue ? Vous savez très bien qu'il n'y a pas un seul bouquin sur cette planète.

— Alors, c'est sans remède, lui dit Sam. (Il tremblait légèrement. Il n'avait pas l'habitude qu'un Noir lui parle sur ce ton.) En tout cas, reprit-il, ceci n'est pas le dernier salon littéraire où l'on cause. Revenons à notre sujet.

Mais Abdullah n'arrêtait pas de dénigrer les livres que Sam avait écrits. A la fin, excédé, le roi Jean se leva en criant :

— *Silentu, negraco !*

Pendant quelques instants, tout le monde resta figé. Abdullah X, d'abord bouche bée, serra les mâchoires et prit un air triomphant, presque satisfait. Firebrass se mordit les lèvres. Jean s'appuya des poings sur la table en fronçant les sourcils. Sam tira nerveusement sur son cigare. Il savait que c'était le mépris de Jean pour l'humanité entière qui lui avait fait inventer ce terme inédit en espéranto en accolant

le suffixe péjoratif *ac* au mot qui désignait normalement un Noir. Jean ne pouvait avoir de préjugé racial. Durant toute son existence terrestre, il n'avait pas vu plus d'une demi-douzaine de Noirs. Mais pour insulter quelqu'un, il était certainement doué : c'était chez lui une seconde nature.

— Je ne resterai pas une minute de plus ici ! s'écria Abdullah X. Je ne sais pas encore ce que je ferai. Mais si je retourne à Soul City, vous pouvez parier la peau de vos fesses que ça vous coûtera une fortune, si vous voulez revoir la couleur de notre bauxite ou notre aluminium.

— Une seconde, dit Sam en se levant. Si vous désirez des excuses, je vous les fais volontiers au nom de tout Parolando.

Abdullah regarda Firebrass, qui détourna les yeux.

— C'est à lui de me faire des excuses, et tout de suite ! fit Abdullah en désignant le roi.

Sam parla à l'oreille de Jean :

— Trop de choses sont en jeu pour que vous puissiez jouer au monarque orgueilleux. Ne voyez-vous pas que vous leur faites plaisir en agissant ainsi ? Je suis sûr qu'ils nous préparent un mauvais coup. De grâce, faites-lui des excuses !

— Je ne ferai d'excuses à personne, dit Jean en relevant la tête ; et surtout pas à un chien d'infidèle doublé d'un roturier !

Sam grogna en agitant son cigare :

— Quand donc vous enfoncerez-vous dans votre grosse tête de Plantagenêt qu'il n'y a plus de sang royal, ni de droit divin, ni de monarque, et que nous sommes tous ici des roturiers... ou bien des rois ?

Jean ne répondit pas et quitta la salle de réunion. Abdullah consulta du regard Firebrass, qui hocha la tête. Puis il sortit à son tour.

— Eh bien, sinjoro Firebrass, demanda alors Sam, que va-t-il se passer maintenant ? Est-ce que toute la délégation va retourner à Soul City ?

— Je l’ignore, dit Firebrass en secouant la tête. Je ne crois pas aux décisions précipitées. Mais en ce qui concerne la délégation de Soul City, les négociations sont interrompues jusqu’à ce que Jean sans Terre nous fasse des excuses. Je vous donne jusqu’à demain midi pour décider de ce que vous allez faire.

Il se leva pour partir.

— Je vais essayer de le convaincre, dit Sam, mais il a la tête aussi dure qu’une mule du Missouri.

— Je serais navré que nos relations soient compromises parce qu’un homme n’a pas su garder ses insultes pour lui, déclara Firebrass. Et je serais surtout désolé si vous ne pouviez pas construire votre bateau à cause de ça.

— Ne vous méprenez pas, sinjoro Firebrass. Ne croyez pas que ce soit une menace, mais personne ne m’empêchera de construire ce bateau. J’aurai l’aluminium dont j’ai besoin, même s’il faut pour cela chasser Jean de mes propres mains, ou aller prendre le minerai par la force.

— Je vous comprends très bien. Mais c’est vous qui ne voulez pas comprendre que ce n’est pas le pouvoir qui intéresse Hacking. Tout ce qu’il désire, c’est protéger Soul City afin que tous ses habitants puissent vivre dans de bonnes conditions. Cela ne deviendra possible que lorsqu’ils auront tous les mêmes goûts et les mêmes intérêts. En d’autres termes, quand ils seront tous noirs.

— Très bien, grogna Sam. (Il demeura silencieux, mais au moment où Firebrass s’apprêtait à sortir il ajouta :) Une seconde. Avez-vous lu *Huckleberry Finn* ?

— Mais oui, dit Firebrass en se retournant. Quand j’étais gosse, c’était un de mes livres de chevet. Plus tard, quand je suis entré à l’université, je l’ai relu et j’y ai trouvé des défauts, mais il me plaisait encore plus qu’avant, malgré ses imperfections.

— Est-ce que ça vous dérangeait que Jim soit appelé le nègre Jim ?

— N’oubliez pas que je suis né en 1975 dans une ferme de l’Etat de New York. Les choses avaient bien changé à cette époque-là. C’est mon arrière-arrière-arrière-grand-père qui, après avoir clandestinement quitté la Géorgie pour se réfugier au Canada, avait acheté cette ferme à la fin de la guerre de Sécession. Mais pour répondre à votre question, non, je ne me suis pas senti gêné par votre vocabulaire. Durant la période que vous décrivez, tout le monde appelait les Noirs des « nègres », sans que personne ne songe à protester. Evidemment, c’était insultant, mais vos personnages parlaient exactement comme à l’époque et j’avoue avoir été ému par le thème fondamental de votre roman, à savoir le conflit entre le devoir de Huck comme citoyen et ses sentiments pour Jim en tant qu’être humain, finalement résolu au profit de ses sentiments. L’œuvre entière représente une mise en accusation très nette de l’esclavage, de la société semi-féodale du Mississippi, de la superstition... et de toutes les stupidités de vos contemporains. Pourquoi donc me serais-je senti gêné ?

— Mais dans ce cas...

— Abdullah – qui s’appelait à l’origine George Robert Lee – est né en 1925, et Hacking en 1938. Pour beaucoup de Blancs, alors, mais pas tous, les Noirs étaient des nègres. Les gens de la génération d’Abdullah ont découvert par l’expérience que la violence – ou la menace de la violence, c’est-à-dire les mêmes moyens que les Blancs avaient employés sur eux pour leur faire courber la tête – était la seule méthode qui leur permettrait d’obtenir leurs droits de citoyens des Etats-Unis. Vous êtes mort en 1910, si je ne me trompe. Mais on a dû vous raconter plusieurs fois ce qui s’est passé ensuite ?

Sam hocha affirmativement la tête.

— C’est dur à imaginer. Je ne parle pas de la violence ni des émeutes, qui ont toujours existé. Rien n’a jamais dépassé, d’après ce que j’ai cru comprendre, les émeutes causées par la loi sur la conscription à New York pendant la

guerre de Sécession. Non ; ce que je n’arrive pas à me représenter, c’est la liberté de mœurs de la fin du vingtième siècle.

Firebrass éclata de rire :

— Vous vivez pourtant en ce moment dans une société bien plus libre et licencieuse, selon les critères du dix-neuvième siècle, que tout ce qui a existé au vingtième. Il vous a bien fallu vous adapter.

— Sans doute, mais les quinze jours de nudité forcée, juste après la Résurrection, ont fait que l’humanité ne pouvait plus jamais être tout à fait la même. Du moins en ce qui concerne les tabous moraux. Il est indéniable que la Résurrection a radicalement modifié un certain nombre d’attitudes et d’idées rigides, bien que certains, comme vos Wahhabites, paraissent demeurer au-dessus de tout ça.

— Il y a une question que j’aimerais vous poser, sinjoro Clemens. Vous aviez des idées libérales, bien en avance sur votre époque dans la plupart des domaines. Vous étiez contre l’esclavage et pour l’égalité. Et quand vous avez rédigé la Grande Charte de Parolando, vous avez insisté pour que les citoyens de toutes origines et des deux sexes soient strictement égaux. J’ai remarqué que vous avez pour voisins un Noir et une Blanche qui vivent ensemble. Répondez-moi franchement. Ça ne vous gêne pas de voir une chose pareille ?

Sam tira sur son cigare, rejeta la fumée et répondit :

— Franchement, oui, ça m’a gêné au début ; ça m’a fait mal, même. Ce que ma raison me disait et la manière dont je réagissais étaient deux choses différentes. C’était une impression peu agréable. Mais j’ai tenu bon. Peu à peu, je me suis forcé à fréquenter ce couple. J’ai appris à l’aimer. Et aujourd’hui, un an plus tard, ça ne me fait presque plus rien. Avec le temps, cela disparaîtra entièrement.

— Eh bien ! La différence entre vous – qui représentez les libéraux blancs – et la jeunesse de l’époque de Hacking

ou de la mienne, c’est que ces choses-là ne nous faisaient absolument rien. Nous les acceptions comme normales.

— Vous ne croyez pas que j’ai du mérite à avoir forcé ma nature ? demanda Sam.

— Rouline, répondit Firebrass en revenant à son anglais martien un peu particulier. Il vaut quand même mieux dévier de deux que de quatre-vingt-dix degrés. Bloquez les cales !

Il sortit. Sam demeura pensif pendant un long moment, puis il quitta à son tour le palais du roi Jean. La première personne qu’il rencontra dans la rue fut Hermann Goering. Il avait la tête toujours enveloppée d’un linge, mais son teint était un peu moins pâle et son regard avait cessé d’être vague.

— Comment va votre tête ? demanda Sam.

— Elle me fait toujours mal, mais je n’ai plus des milliers d’aiguilles brûlantes qui s’enfoncent dedans à chaque pas que je fais.

— Je n’aime pas voir souffrir mes semblables. Il existe un moyen d’éviter ce genre de tourments, et d’autres encore pires : c’est de quitter Parolando.

— C’est une menace ?

— Je n’envisage personnellement aucune mesure contre vous, mais il y a beaucoup de gens ici qui pourraient se fâcher au point de vous enduire de goudron et de plumes, ou bien de vous précipiter carrément dans le Fleuve. Vous embêtez tout le monde avec vos sermons. Cet Etat a été fondé dans un seul but, la construction du grand bateau à aubes. Si la constitution de Parolando autorise n’importe qui à dire n’importe quoi, elle n’empêche pas qu’il y ait certains citoyens qui défient parfois la loi, et je ne voudrais pas avoir à les condamner parce que vous les aurez poussés à commettre des actions de violence. Je suggère donc que vous fassiez votre devoir de chrétien en vous soustrayant à leur vue.

— Je ne suis pas chrétien.

— J’admire quelqu’un qui a le courage d’admettre une telle chose. Je ne crois pas avoir jamais rencontré de prêtre capable de dire mot pour mot ce que vous venez de dire.

— Sinjoro Clemens, j’ai lu vos livres en Allemagne quand j’étais jeune. Je les ai relus plus tard en anglais. Mais l’ironie ou la légèreté ne nous mèneront à rien. Je ne suis pas chrétien, bien que je m’efforce de mettre en pratique les meilleures vertus chrétiennes. Je suis missionnaire de l’Eglise de la Seconde Chance. Les religions terrestres ont perdu tout crédit, même si certains refusent de se rendre à l’évidence. La Seconde Chance est la seule religion adaptée à notre nouveau monde, la seule qui ait des chances de survivre. Elle…

— De grâce, épargnez-moi votre sermon. J’ai assez entendu vos prédécesseurs et vous-même sur ce sujet-là. En toute amitié, j’ai une seule chose à vous conseiller, dans votre intérêt et aussi, franchement, parce que je vous ai en travers de la gorge : Fichez le camp d’ici, sans plus attendre. Autrement, vous vous ferez tuer.

— Qu’importe ? Je me réveillerai demain en un autre endroit pour continuer à prêcher la Vérité, où que je me trouve. Voyez-vous, ici comme sur la Terre, le sang des martyrs est la semence de l’Eglise. Celui qui tue l’un d’entre nous ne fait rien d’autre qu’assurer la propagation de la Vérité d’un bout à l’autre de la vallée. Grâce à nos missionnaires assassinés, nous avons pu sauver plus d’âmes et plus rapidement qu’en utilisant n’importe quel autre moyen de transport traditionnel.

— Je vous en félicite, lui dit Sam, exaspéré, en s’exprimant du coup en anglais. Mais dites-moi, est-ce que ces assassinats répétés ne vous préoccupent pas ? Ne craignez-vous pas d’épuiser la substance ?

— Que voulez-vous dire par là ?

— Des dogmes, qui veut des dogmes ?

Pour toute réaction, Goering lui jeta un regard perplexe, Sam poursuivit en espéranto :

— L’un de vos dogmes majeurs, si ma mémoire ne m’abuse, est que l’homme n’a pas été ressuscité pour demeurer ici éternellement. Il ne dispose que d’une période de temps limitée, qui peut toutefois paraître longue à certains, particulièrement à ceux que leur séjour ici ne rend pas très heureux. Vous postulez, je crois, l’existence d’un principe analogue à l’âme, que vous nommez psychomorphe, ou quelquefois *ka*. Vous ne pourriez d’ailleurs vous en passer ; autrement, comment expliqueriez-vous la continuité de l’individu ? S’ils n’avaient que leur corps, les morts ne pourraient être ressuscités. On pourrait les reproduire, mais ils resteraient des copies, des *lazares* ayant les mêmes pensées et les mêmes souvenirs que ceux qui sont morts sur la Terre, et convaincus d’être vraiment eux. C’est évidemment une illusion. Ils ne seraient rien d’autre que des répliques vivantes de ceux qui sont morts en ne ressuscitant jamais. Alors, vous résolvez le problème grâce au dogme de l’existence d’une âme – ou *ka*, ou psychomorphe, comme vous voudrez. Ce serait un principe qui naît en même temps que le corps, reste attaché à lui et tient le compte de tout ce qu’il fait et pense. Appelons-le une émanation incorporelle du corps, si vous voulez bien excuser la maladresse de l’expression. De sorte que, lorsque la chair est morte, le *ka* lui survit et continue d’exister dans une espèce de quatrième dimension, ou sur un autre plan polarisé, invisible à nos yeux humains et indétectable par nos instruments scientifiques. C’est bien cela ?

— A peu près. C’est une description sommaire, mais assez juste dans l’ensemble.

— Jusqu’à présent, reprit Sam en soufflant un nuage de fumée verte, nous avons – ou plutôt *vous avez* – décrit le concept de l’âme tel qu’il est exposé par les chrétiens, les musulmans et tous les autres *ad nauseam*. Mais vous différez d’eux lorsque vous proclamez que l’âme, au lieu d’aller au ciel ou en enfer comme il se devrait, tourne en

rond dans les limbes d'une sorte de quatrième dimension où elle serait condamnée à battre de l'aile pour l'éternité sans la providentielle intervention d'une race d'extra-terrestres. Ces êtres supérieurs, nés bien longtemps avant l'humanité elle-même, se seraient donné pour mission de visiter toutes les planètes de l'univers susceptibles d'abriter un jour une forme de vie intelligente.

— Ce n'est pas tout à fait dans ces termes que nous présentons les choses. Nous affirmons que dans chaque galaxie il existe une race – ou peut-être plusieurs – d'origine très ancienne, qui habite certaines planètes. Il est possible que ces êtres soient issus de notre galaxie, ou d'un autre univers aujourd'hui disparu. Quoi qu'il en soit, ils disposent de moyens scientifiques très poussés et savaient depuis longtemps que la vie apparaîtrait un jour sur la Terre. Ils ont donc installé des appareils destinés à enregistrer l'humanité depuis ses débuts. Ces appareils, naturellement, étaient indécelables.

A un moment choisi par les Anciens, comme nous les appelons, les enregistrements ont été transférés dans un endroit spécial où les morts sont réincarnés à partir des matrices, grâce à un convertisseur énergie-matière. Ensuite, ils subissent un traitement qui leur redonne jeunesse et santé. Leur nouveau corps est alors enregistré, puis détruit. Il ne reste plus qu'à conserver précieusement la matrice, qui permet de les ressusciter à volonté dans un endroit comme celui où nous nous trouvons, à condition qu'il soit équipé en convertisseurs e.-m.

Le psychomorphe, ou *ka*, est attiré par son pendant charnel. Dès l'instant où commence la reproduction d'un mort, le *ka* rejoint son nouveau domicile et se met à enregistrer les informations transmises par la matrice, de sorte que, même si un individu est tué puis reproduit une centaine de fois, le *ka* conserve l'identité, les pensées et les souvenirs de tous les corps qu'il a habités. Il ne s'agit donc nullement de créer chaque fois un nouvel exemplaire

calqué sur l'original, mais d'assurer la transmission effective du capital global de chaque individu grâce à cet unique et irremplaçable facteur de cohésion que représente le *ka*.

— Vous faites tout de même une restriction, et de taille, dit Sam en agitant le bout rougeoyant de son cigare tout près de la joue de Goering. Vous prêchez qu'un individu ne saurait être ressuscité un nombre infini de fois. Vous dites qu'après quelques centaines de trépas, la résurrection devient aléatoire parce que le lien entre le corps et le *ka* s'affaiblit à chaque transfert. A partir d'un moment, le *ka* rechigne à regagner sa nouvelle enveloppe et s'en va hanter les corridors spectraux de la quatrième dimension ou je ne sais trop quoi. Il redevient un ectoplasme, une âme en peine. Il est fichu.

— C'est à peu près l'essence de notre foi, dit Goering. Ou plutôt de notre savoir, car il ne fait aucun doute pour nous qu'il s'agit de la Vérité.

— La Vérité, vraiment ? répéta Sam en levant un sourcil broussailleux.

— Parfaitement. Le fondateur de la Seconde Chance a eu connaissance de la Vérité un an, jour pour jour, après la Résurrection. Il était allé prier dans la montagne, espérant une telle révélation. La nuit venue, un homme lui est apparu et lui a dit et montré certaines choses qu'aucun humain d'essence terrestre ne saurait dire ni montrer. Cet homme était l'envoyé des Anciens. Il a révélé la vérité à notre fondateur et lui a donné pour mission de répandre dans tout le Monde du Fleuve la doctrine de la Seconde Chance, dont le nom est d'ailleurs impropre puisqu'il s'agit en fait de la première chance qui nous soit donnée. Sur la Terre, nous n'avions aucun moyen d'accéder au salut ou à la vie éternelle. Notre séjour terrestre n'était qu'un prélude indispensable à notre passage dans le Monde du Fleuve. Dieu a créé l'univers, et les Anciens ont préservé l'humanité. Ils ont préservé également la vie dans tout

l’univers, mais ils ne peuvent garantir le salut de chaque homme. C’est à chaque individu de savoir profiter de la chance qui lui est offerte.

— Par l’intermédiaire de l’Eglise de la Seconde Chance et d’elle seule, je suppose, fit Sam sans pouvoir s’empêcher de prendre un ton railleur.

— C’est notre conviction, répondit Goering.

— Mais quelles preuves d’identité ce mystérieux inconnu a-t-il fournies ? demanda Sam.

Il pensait à son propre Mystérieux Inconnu et cela lui faisait éprouver un frisson de panique. Pouvait-il s’agir du même homme ? Ou bien d’un autre de ces Ethiques censés épier l’humanité au bord du Fleuve ?

— Des preuves d’identité ? s’esclaffa Goering. Vous auriez voulu que le fondateur demande ses papiers à Dieu ? Il n’avait pas besoin de cela pour savoir qu’il n’avait pas affaire à un être humain ordinaire. L’apparition lui a dit sur lui des choses que seul un dieu ou un être supérieur pouvait connaître. Elle lui a montré certaines choses qui ne pouvaient pas le laisser sceptique. Elle lui a expliqué comment nous avions été ramenés à la vie et pourquoi. Elle ne lui a pas tout dit. Il y a des choses que nous devrons découvrir par nous-mêmes.

— Comment s’appelle ce fondateur ? demanda Sam. Mais vous ne le savez peut-être pas ? C’est un secret ?

— Nous l’ignorons. Quelle importance peut avoir un nom ? Il se désignait uniquement sous celui de Viro, c’est-à-dire homme, en espéranto. Nous l’appelons *La Fondinto*, le fondateur, ou bien *La Viro*.

— L’avez-vous déjà rencontré ?

— Non, mais je connais deux hommes qui l’ont approché de très près. L’un d’eux était présent quand *La Viro* a prêché pour la première fois, sept jours après la révélation.

— Vous êtes sûr que *La Viro* est un homme ? Ça ne peut pas être une femme ?

— Aucun doute !

Sam poussa un profond soupir de soulagement :

— Vous m'ôtez un grand poids. Si votre fondateur avait été Mary Baker Eddy, j'aurais pu mourir sur le coup.

— Pardon ?

— Ne faites pas attention, dit Sam en souriant. J'ai écrit un livre sur elle, jadis. Pour rien au monde, je ne voudrais me trouver devant cette femme. Elle serait capable de me scalper vivant. Certaines de vos élucubrations métaphysiques m'ont fait penser à elle.

— A part les références au *ka*, notre enseignement n'a rien de métaphysique. Encore faut-il voir dans le *ka* une projection physique à angle droit, si l'on peut dire, de la réalité telle que nous la décrivons. Nous sommes convaincus que c'est à la science, celle des Anciens, bien entendu, que nous devons notre résurrection physique. Il n'y a absolument rien de surnaturel dans tout cela, à part notre foi en Dieu, c'est évident. Le reste n'est que de la science.

— Comme la religion de Mary Baker Eddy ?

— Je ne la connais pas.

— Mais vous ne m'avez pas dit comment on atteint ce fameux salut.

— En devenant amour. Ce qui implique, évidemment, que l'on s'abstienne de toute violence, même en cas de légitime défense. Nous professons qu'on ne peut devenir amour qu'en accédant à une certaine transcendance au moyen d'une parfaite connaissance de soi. Jusqu'à présent, la majeure partie de l'humanité ne sait pas encore se servir de la gomme à rêver. Elle en fait un usage inconsidéré, comme de tout le reste.

— Et vous pensez être « devenu amour », comme vous dites ?

— Pas tout à fait. Mais je suis sur la voie.

— Grâce à la gomme à rêver ?

— Pas seulement cela. C’est indispensable, mais ce n’est pas suffisant. Il faut aussi agir, répandre la bonne parole et souffrir pour ses convictions. Savoir désapprendre la haine. Apprendre à aimer.

— C’est pour cela que vous vous opposez à la construction de mon bateau ? Vous pensez que nous perdons notre temps ?

— Votre entreprise n’apportera rien de bon à personne. Jusqu’à présent, vous n’avez réussi qu’à détruire le paysage, verser le sang et semer la discorde, le malheur, l’angoisse et la cupidité. Et par-dessus tout, la haine, la haine, la haine ! Pour quel résultat, dites-moi ? Pour être le seul à posséder un jouet de métal, un bateau géant propulsé par l’électricité, le summum de la technologie offerte par cette planète. Une nef des fous, qui vous permettra peut-être un jour de remonter ce Fleuve jusqu’à sa source. Mais quand vous y serez, qu’aurez-vous gagné ? Cela vous aura-t-il rapproché, ou bien éloigné des sources de l’âme ?

— Il y a des choses que vous ne pouvez pas comprendre, lui dit Sam.

Son calme extérieur était troublé par une vision. Celle d’un démon tapi dans l’ombre, qui chuchotait à son oreille. Mais quelqu’un d’autre avait chuchoté également à l’oreille du fondateur. Lequel des deux était le vrai démon ? D’après le Mystérieux Inconnu qui lui avait parlé, c’étaient les autres qui avaient des desseins démoniaques alors que lui voulait sauver l’humanité.

Mais il était normal que n’importe quel démon dise une chose pareille.

— Mes paroles n’ont pas touché votre cœur ? demanda Goering.

— C’est plutôt mon foie qu’elles auraient touché, dit Sam en se palpant le côté droit avec une grimace.

Goering brandit le poing en se mordant la lèvre.

— Prenez garde, lui dit Sam en s’éloignant, vous allez laisser échapper votre amour.

Il ne se sentait pourtant pas particulièrement triomphant. De plus, il avait vraiment une sensation de malaise au niveau du foie. L’obstination bornée l’avait toujours contrarié, même s’il savait qu’il aurait dû se contenter d’en rire.

21.

Sam Clemens et Jean sans Terre passèrent toute la matinée du lendemain à discuter de l’ultimatum lancé par Firebrass. Finalement, Sam, dont la patience et la bonne volonté étaient à bout, éclata :

— Nous ne pouvons pas nous permettre de rompre les relations avec notre unique fournisseur de bauxite. Je ne tolérerai pas que la construction du bateau soit compromise à cause d’un de vos caprices. Et si vous croyez, par votre attitude, nous forcer à entrer en guerre avec Soul City, vous vous trompez aussi, Majesté !

Il faisait les cent pas tout en brandissant un énorme panatela à peine entamé. Jean était affalé dans un fauteuil au milieu de la timonerie. Derrière lui se tenait son garde du corps, Zaksksromb. Dans un coin de la pièce était assis, sur une chaise spécialement construite à ses mesures, le titanthrope Joe Miller.

Soudain, Sam se retourna d’un seul coup et abattit ses deux poings sur la table de chêne. Appuyé sur celle-ci, le cigare au coin de la bouche, le regard flamboyant sous des sourcils roux en bataille, il apostropha Jean :

— Vous avez cédé, une fois, à Runnymede, en acceptant la Grande Charte. C’est à peu près le seul acte valable de tout votre règne, bien que certains prétendent que vous croisiez l’index et le majeur d’une main au moment de signer de l’autre. Voilà pour vous une nouvelle occasion, Jean... Votre Majesté. Présentez des excuses à Abdullah, à qui vous devez bien ça, ou je provoque une réunion extraordinaire du Conseil pour décider si vous êtes apte à continuer de remplir vos fonctions de co-consul !

Pendant une minute au moins, le regard courroucé de Jean le fixa sans faiblir. Puis le monarque répondit :

— Vous ne me faites pas peur avec vos menaces. Mais je constate que vous seriez prêt à plonger le pays dans une guerre civile plutôt que rompre la paix avec Soul City. J’avoue ne pas comprendre une attitude aussi irrationnelle. Il est vrai que pour un homme sensé, des motivations insensées sont incompréhensibles. Mais soit, je ferai des excuses, puisque vous insistez. C’est le privilège d’un roi que de se montrer gracieux envers un roturier. Cela ne lui coûte rien et n’a pour effet que d’augmenter sa grâce.

Il se leva et sortit dignement, suivi de son gorille à la démarche chaloupée.

Dix minutes plus tard, on rapporta à Sam que Jean s’était rendu dans les appartements de la délégation et avait présenté ses excuses à Abdullah X, qui les avait acceptées à contrecœur. Il était évident qu’il avait reçu des consignes formelles en ce sens.

Juste avant les sirènes qui annonçaient la fin de la pause de midi, Cawber se présenta chez Sam. Il entra et s’assit sans attendre d’y être invité. Sam haussa les sourcils, car c’était la première fois qu’une telle chose se produisait. Il y avait un changement indéfinissable dans son attitude. Après l’avoir observé quelque temps et étudié soigneusement chacune des inflexions de sa voix, Sam décida que son comportement était celui d’un esclave résolu à ne plus jamais en être un.

Cawber savait qu’il avait été choisi pour jouer le rôle d’émissaire à Soul City. Penché en avant dans son fauteuil, ses bras massifs appuyés sur les accoudoirs de chêne, ses mains noires écartées, il s’exprimait en un espéranto sommaire, uniquement au présent, comme la plupart des gens, avec à l’occasion un adverbe de temps pour indiquer le passé ou le futur, s’il fallait préciser.

Cawber et son équipe avaient interrogé chacun des trois mille Noirs recensés de manière certaine à Parolando (il y avait plusieurs cas douteux, notamment chez certains préhistoriques). La conclusion était qu’un tiers environ acceptaient, mais sans enthousiasme, de participer à l’échange proposé par Hacking. C’étaient pour la plupart des gens de la deuxième moitié du vingtième siècle. Les autres déclaraient en gros qu’ils étaient heureux à Parolando parce qu’ils avaient le sentiment de participer à une entreprise exaltante et d’être traités sur un pied d’égalité avec les autres citoyens. De plus, ils n’avaient pas envie de compromettre leurs chances de faire partie de l’équipage du bateau à aubes.

Cette dernière raison était probablement la plus décisive, se dit Sam. Il n’était pas seul à rêver du grand bateau blanc. Beaucoup l’imaginaient, comme lui, durant leur sommeil, tel un joyau resplendissant renfermant une luciole en son sein.

Firebrass et les autres membres de la délégation furent priés de se rendre dans la salle du Conseil. Firebrass arriva en retard car il était allé jeter un coup d’œil à l’aéroplane. Tout en riant de son aspect fragile et grotesque, ainsi que de sa lenteur, il enviait von Richthofen qui serait le seul à monter dedans.

— Vous aurez peut-être l’occasion de monter en avion, lui dit Sam, si vous êtes toujours là quand…

— Avez-vous pris une décision, messieurs ? demanda Firebrass, désireux de passer aux choses sérieuses.

Sam jeta un coup d'œil à Jean, qui lui fit signe de prendre la parole. Il était clair que le monarque ne tenait pas à essuyer les premières salves d'animosité probable.

— Parolando est un Etat démocratique, déclara Sam. Même si nous le voulions, nous ne pourrions pas exiger de nos citoyens qu'ils quittent le pays à moins qu'ils ne se soient rendus coupables d'un crime bien précis. A mon point de vue – à *notre* point de vue – tout citoyen de Parolando est libre d'aller s'installer à Soul City si tel est son désir. Je crois que nous nous étions mis à peu près d'accord sur ce point la dernière fois que nous nous sommes réunis. Il appartient donc à votre gouvernement de négocier séparément avec chacun de nos ressortissants noirs. Quant à accueillir ici vos Arabes, vos Dravidiens et tous les autres, nous ne nous y opposons pas s'ils sont prêts à respecter notre constitution. Mais nous nous réservons le droit de les expulser dans le cas contraire. Où ils iront alors, ce sera leur problème.

— Je suppose, déclara Firebrass, que mon gouvernement ne tient pas plus que le vôtre à accueillir contre leur gré des citoyens, quelle que soit la noirceur de leur peau.

— Mais quelles sont vos intentions quant aux livraisons de minerai ? Seront-elles suspendues pendant les négociations ?

— Il m'est difficile de vous répondre. Je ne crois pas, mais il faudrait d'abord que j'en discute avec Hacking. Quoi qu'il en soit, vous pouvez continuer à nous livrer le contingent habituel de métal brut et d'armement en attendant l'entrée en vigueur du nouveau tarif.

— La dernière fois, vous parliez d'un réajustement possible.

— Tout ce que je dis n'a qu'une valeur indicative, fit l'envoyé d'Hacking en souriant. Il faudra attendre une confirmation ou un démenti de Soul City.

Il fut ensuite décidé que Cawber serait envoyé à Soul City en qualité d'ambassadeur de Parolando dès que la Charte aurait été modifiée en conséquence. Tout le reste demeurait en suspens. Sam avait l'impression que Firebrass ne voulait rien faire pour accélérer les choses. Au contraire, il cherchait à les laisser traîner en longueur, prêt à appuyer sur la pédale de frein s'il le jugeait utile. En fait, ce qu'il voulait, c'était rester le plus longtemps possible à Parolando, dans le but probable d'espionner ou peut-être de fomenter des troubles.

Plus tard, Sam échangea ses impressions sur cette réunion avec Jean. Ce dernier estimait également que Firebrass était venu les espionner, mais il ne voyait pas en quoi il aurait eu intérêt à fomenter des troubles.

— Son intérêt est que le bateau soit construit le plus vite possible, afin qu'ils puissent s'en emparer aussitôt. Ne voyez-vous pas que Hacking n'attend que cela ? Croyez-vous que nous ayons un seul voisin qui ne convoite pas notre bateau ? Arthur nous a attaqués prématurément parce qu'il me détestait trop pour attendre. Mais s'il avait eu un peu plus de patience, il aurait lancé une offensive avec Cléomène et les Ulmaks le plus tard possible, et il nous aurait écrasés. Au lieu de cela, Cléomène et lui ont trouvé la mort, et maintenant Iyeyasu se bat avec ses successeurs.

— Qu'il est en passe d'anéantir, d'après les renseignements dont nous disposons.

— S'il annexe ces deux territoires, nous aurons en face de nous un redoutable ennemi.

Pas plus redoutable que toi, Jean sans Terre, se dit Sam. *Parmi tous les ennemis dont il faudra me garder après l'achèvement du bateau, c'est toi que je tiendrai le plus à l'œil…*

Firebrass annonça que la délégation et lui resteraient à Parolando pour représenter Soul City durant les négociations.

— Vous pouvez rester aussi longtemps que vous voudrez, lui dit Sam, mais une chose m'étonne. Nous savons que Soûl City possède ses propres industries. Le métal que nous vous livrons vous sert à fabriquer des armes, et d'autres choses que nos espions n'ont pas pu découvrir.

Firebrass prit un air interloqué, puis il éclata d'un rire véhément :

— Tu me tords la manche, gromac ! fit-il dans son jargon avant d'ajouter en espéranto : Après tout, pour quoi ne pas être franc ? J'aime autant ça. Nous savons, bien sûr, que vous avez vos espions parmi nous, de même que nous avons les nôtres ici. C'est une pratique générale dans le Monde du Fleuve. Mais pourquoi me dites-vous ça ?

— Vous êtes, scientifiquement parlant, le plus compétent des hommes de Hacking. Je sais que vous êtes aussi docteur en philosophie. Vous supervisez l'industrie et les programmes de recherche de Soul City. Vous êtes quelqu'un d'indispensable là-bas. Alors, pourquoi Hacking vous envoie-t-il ici ?

— Tout fonctionne très bien en mon absence. Ils peuvent se passer de moi pendant un certain temps. Je m'ennuyais là-bas. J'avais envie de venir ici, où ça bouge.

— Vous aviez surtout envie de voir de plus près nos réalisations, comme nos pistolets Mark I ou notre aéroplane ou l'amphibie avec son canon à vapeur.

— Bien sûr. Pourquoi pas ? Si ce n'est pas moi qui les vois, ce sera quelqu'un d'autre.

— Voulez-vous un cigare ? lui demanda Sam, un peu plus détendu. Nous n'avons rien à vous cacher. Aucune de nos armes n'est originale, à l'exception possible du canon à vapeur, qui est d'ailleurs une de mes inventions personnelles. Venez avec moi. J'en suis très fier et je voudrais vous le montrer moi-même. Il est presque achevé.

Le Dragon de Feu I était maintenu à l'intérieur d'un échafaudage de bois. Sa coque grise à fond plat était munie

de chaque côté de sept énormes roues de métal avec des pneus en plastique. Une double hélice protégée par un blindage prolongeait la proue. Sa longueur hors tout était de dix mètres, sa largeur de trois mètres dix et sa hauteur de trois mètres soixante-cinq. Trois tourelles se dressaient sur le pont supérieur. La première devait abriter le pilote, le capitaine et l'opérateur radio, bien que pour le moment Parolando n'eût pas encore de radio. La tourelle centrale était un peu plus haute que les autres et laissait dépasser une arme à la gueule courte et massive entourée d'un manchon de bois. La tourelle arrière était destinée aux tireurs, qui seraient armés de Mark I ou II, ou peut-être même de fusils.

— La chaudière brûlera de l'alcool de bois, expliqua Sam. Nous allons descendre par ici et vous remarquerez la place énorme qu'elle occupe : plus du tiers du volume total. Il y a une bonne raison à cela ; vous allez comprendre bientôt.

Ils grimpèrent à l'intérieur de la tourelle centrale, qui était éclairée par une ampoule nue. Firebrass s'extasia, car c'était la première ampoule électrique qu'il voyait fonctionner dans le Monde du Fleuve. Sam lui expliqua que l'énergie provenait d'une pile à combustible.

+ Et voici le super-canon automatique à vapeur, dit-il en montrant le cylindre qui perçait la paroi d'acier.

Il était muni d'une crosse semblable à celle d'un pistolet. Firebrass se mit en position de tir, regarda par l'ouverture située au-dessus du canon et fit bouger l'arme verticalement.

— Il y aura un siège pour le canonnier, reprit Sam. Il pourra faire pivoter la tourelle dans les deux sens en actionnant ces pédales. Le canon se lève ou s'abaisse de vingt degrés. La vapeur envoyée par la chaudière sert à propulser des balles en plastique de calibre 80. La mise à feu se fait à culasse ouverte, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de balle engagée dans l'âme quand on appuie sur la détente.

Cette dernière opération libère un crochet qui permet au bloc de culasse de jaillir en avant sous l'impulsion d'un ressort. Au passage, le bloc arrache une balle au chargeur et la pousse dans la culasse. Juste avant que le bloc atteigne la culasse, les ergots situés de chaque côté s'engagent dans leurs guides et font pivoter le bloc d'un quart de tour vers la droite, verrouillant ainsi la culasse. Vous me suivez bien ?

Firebrass hocha la tête.

— Bon. Dès que le quart de tour est accompli, le tube d'admission situé dans le bloc de culasse s'aligne avec le tube d'alimentation relié à la vapeur sous pression, portée à une température de 200° environ, qui pénètre dans la chambre de tir. La pression fait alors jaillir la balle par le canon. En même temps, elle agit sur l'arrière de la chambre, et le bloc de culasse a tendance à se remettre en place. Cependant, à cause de son poids, le bloc ne bouge que quand la balle est sortie du canon. Dès qu'il commence à revenir en arrière, les ergots s'engagent dans les guides et font pivoter le verrou d'un quart de tour à gauche, empêchant ainsi la vapeur d'arriver. Le bloc de culasse se trouve dans sa position initiale. Si on continue de presser la détente, l'opération se renouvelle indéfiniment.

— C'est très impressionnant, dit Firebrass, mais est-ce que le fonctionnement du canon ne serait pas amélioré si sa température était la même que celle de la vapeur sous pression ? De cette manière, il y aurait moins de perte d'énergie pour chauffer le canon, et la force de propulsion serait augmentée. Ah, mais je vois ! Il y a une gaine autour du tube, et la vapeur y circule avant de pénétrer dans la chambre ; c'est bien cela ?

— Oui ; le canon est entouré d'une gaine de bois doublée d'un enduit isolant. Remarquez cette valve : elle permet de chauffer l'arme quelques secondes avant la mise à feu ; autrement, le mécanisme risque de se bloquer.

D’autre part, l’intérieur du canon peut être porté à la température maximale de la chaudière, ce qui supprime les dangers d’explosion. On peut également s’en servir comme d’une lance à incendie. En fait, c’est même de très loin la manière la plus efficace de l’utiliser, car la précision des projectiles en plastique ne sera pas bien grande, compte tenu de leur vitesse initiale relativement faible.

L’exaltation qu’éprouvait Sam à présenter ainsi son invention mortelle éclatait comme un jet de vapeur presque audible. Firebrass, quant à lui, ne semblait pas trop déprimé par toutes ces preuves de la supériorité militaire de Parolando. C’était sans doute parce qu’il envisageait de construire un amphibie du même genre pour Soul City. Ou peut-être deux, pour s’assurer la suprématie. Auquel cas il deviendrait nécessaire pour Parolando d’en posséder trois.

Jamais Soul City ne pourrait battre Parolando dans une course aux armements. D’un autre côté, Parolando ne pouvait cesser la livraison de métal brut, car en représailles Soul City couperait l’approvisionnement en bauxite, cryolithe, iridium et platine. La seule solution possible, si les choses en arrivaient là, serait d’envahir Soul City et de s’assurer le contrôle du minerai à la source. Mais cela signifiait que la construction du bateau serait retardée et que les territoires de Publiujo et de Tifonujo, pris entre Parolando et Soul City, se sentiraient menacés au point de déclarer la guerre. A eux deux, avec les armes que Parolando leur avait livrées en échange du bois, ils constitueraient un adversaire non négligeable.

Sam jugeait la situation déjà préoccupante comme cela. Mais quelques jours plus tard, Iyeyasu, qui venait d’achever sa conquête des territoires voisins, envoya une délégation à Parolando. Ses propositions étaient relativement raisonnables. En un sens, elles rejoignaient même les intérêts de Sam. Iyeyasu déclarait que son territoire était trop déboisé pour l’instant et qu’il fallait attendre que la végétation repousse. Mais si Parolando

voulait continuer à lui livrer des armes, il s’engageait à lui procurer d’importantes quantités de bois et d’excréments humains destinés à la fabrication de la poudre. Pour cela, il envahirait les territoires situés sur la rive opposée du Fleuve et obligerait leurs habitants à fournir les matières premières.

En somme, il proposait à Parolando de le payer pour qu’il rançonne ses voisins. Cela signifiait que les Parolandoj n’auraient plus de soucis d’approvisionnement, et surtout qu’ils n’auraient pas à se salir les mains.

Par contre, Sam Clemens aurait un motif supplémentaire d’insomnie.

Jean sans Terre jugea la proposition excellente.

— Nos usines travaillent à plein rendement, dit-il. Nous pouvons nous permettre d’exporter des armes. Et nous construirons une flotte de *Dragons de Feu* pour ne pas être menacés par les épées que nous leur donnerons.

— Et quand commencera la construction du bateau à aubes ? demanda Sam.

Il ne reçut pas de réponse, mais le lendemain, Van Boom, Velitsky et O’Brien, ses ingénieurs responsables, lui apportèrent les premières esquisses. Elles étaient tracées en noir sur des panneaux de plastique blanc à l’aide d’un crayon à pile. Le champ magnétique créé par la pointe du crayon redisposait sur son passage les fines particules disséminées à la surface du panneau. Les lignes demeuraient polarisées jusqu’à ce qu’elles soient dispersées par un champ inverse. Ainsi, le dessin pouvait être modifié à volonté et il en résultait une économie de papier appréciable.

Firebrass déclara qu’il serait heureux de participer à la construction du bateau. Sam accepta, malgré les objections de Jean. L’aide d’un spécialiste était toujours la bienvenue. Il ne voyait pas en quoi quelques renseignements de plus ou de moins pouvaient aider Soul City à s’emparer du bateau ; de plus, bien qu’il n’en eût rien dit à Jean, Sam

avait sa petite idée concernant Firebrass. S'il se passionnait, lui aussi, pour l'entreprise, il lui serait de plus en plus difficile, le jour venu, de refuser une place à bord.

Les machines nécessaires pour laminer les premières plaques de tôle étaient presque achevées. La construction du barrage avait pris fin une semaine plus tôt et le lac se remplissait comme prévu. Les câbles d'aluminium destinés aux générateurs de l'usine électrique étaient en cours de fabrication. Le prototype du bataciteur, qui occupait le volume d'une maison de quatre étages, serait prêt dans un mois, si les matériaux ne faisaient pas défaut.

Quelques jours plus tard, cinq cents missionnaires de l'Eglise de la Seconde Chance se présentèrent à Parolando pour demander asile. Iyeyasu les avait chassés de sa nouvelle nation unifiée, en leur promettant de les soumettre aux tortures les plus raffinées s'ils y remettaient jamais les pieds. Sam, qui était officiellement occupé à inspecter le barrage, ne fut pas mis tout de suite au courant de leur arrivée.

Les missionnaires refusèrent d'obéir à Jean quand il leur donna l'ordre de quitter immédiatement Parolando. Le monarque, en voyant cela, arbora son sourire le plus sinistre, lissa ses cheveux fauves et poussa son juron préféré : « Par les dents de Dieu ! »

Pendant ce temps, Sam procédait en secret, avec des hommes de confiance, à une opération qui lui tenait à cœur : l'incorporation au barrage, en un point stratégique, d'une grosse quantité d'explosifs. C'était un atout de dernière minute, dangereux sans doute mais nécessaire, qu'il mettait dans sa manche pour un cas imprévu, par exemple l'invasion du pays par un ennemi de l'extérieur...

Von Richthofen, essoufflé d'avoir couru depuis la rive du Fleuve, vint lui annoncer l'arrivée des missionnaires et leur refus de quitter le pays. Il ne prononça pas le nom du roi Jean.

Sam lui donna pour instructions d’annoncer aux missionnaires qu’il s’entretiendrait avec eux dans la soirée. En attendant, ils ne devaient s’éloigner sous aucun prétexte de plus de vingt mètres de la pierre à graal la plus proche de l’endroit où ils avaient débarqué.

Pendant quelques instants, Sam avait hésité. Il avait failli donner l’ordre d’expulser immédiatement ces hommes, en les rudoyant un peu si nécessaire. Il avait très chaud. Il transpirait abondamment et était couvert de la tête aux pieds de poussière de ciment. Il n’avait jamais porté cette sorte de gens dans son cœur. Pour une fois qu’il avait la chance de vivre dans une région où les moustiques et les mouches étaient inconnus, il fallait que ce soient des hommes – les missionnaires de la Seconde Chance – qui remplissent la place laissée vacante.

Le grincement des bétonnières géantes dégorgeant leur mortier, les cris des contremaîtres, le ferraillement des pelles et le vacarme des brouettes empêchèrent Sam d’entendre les détonations qui retentirent une demi-heure plus tard. Il ne sut rien de ce qui s’était passé jusqu’au moment où von Richthofen arriva de nouveau en courant.

Il défaillit presque en entendant la nouvelle. Jean avait étrenné les pistolets Mark I sur les missionnaires. Une centaine d’hommes uniquement armés de ces engins avaient tué près de cinq cents hommes et femmes en trois minutes. Jean lui-même avait tiré et rechargé dix fois. Ses cinq dernières balles avaient servi à achever les blessés.

Une trentaine de femmes parmi les plus belles avaient eu la vie sauve. Elles avaient été conduites au palais.

Bien avant d’arriver au bord du Fleuve, Sam aperçut la foule qui s’était amassée autour de la pierre à graal. Il envoya Lothar en avant pour lui ouvrir le chemin. La foule s’écartait devant eux comme la mer Rouge devant Moïse, à cette seule différence près que ce fut *après* son passage qu’il vit la mer Rouge. Les cadavres étaient entassés en une masse de chairs sanglantes déchiquetées par les projectiles

de gros calibre. En quatre-vingt-dix-sept années de vie, Sam n’avait pas encore réussi à s’habituer au silence de la mort. On eût dit qu’il flottait au-dessus des corps comme un nuage invisible et glacial. Des bouches qui ne parleraient plus jamais, des cerveaux qui ne penseraient plus...

Il n’éprouvait aucun réconfort à se dire que dans moins de vingt-quatre heures ces hommes et ces femmes seraient de nouveau sur pied, quelque part dans une autre région du Fleuve. On ne pouvait minimiser l’impact de la mort en l’intellectualisant.

Jean était en train de donner des ordres pour qu’on emporte les cadavres vers les usines de peau et de savon. Il sourit, en voyant Sam, comme un gamin surpris à tirer la queue du chat.

— C’est un horrible assassinat ! glapit Sam. Un injustifiable, un impardonnable massacre. Vous n’aviez aucune raison d’ordonner cela. Vous avez agi comme une brute sanguinaire. Vous êtes le plus vil des chiens. Vous êtes un porc immonde !

Jean avait perdu son sourire. Il fit un pas en arrière tandis que Sam, les poings serrés, se rapprochait de lui. Le gigantesque Zaksksromb s’avança, tenant à deux mains une massue de chêne hérissée de pointes d’acier.

— Pas de ça ! s’écria von Richthofen. Reste tranquille, ou j’appelle Joe Miller ! Et le premier qui touche Sam, je le descends avec ceci !

Sam jeta un coup d’œil en arrière. Lothar pointait un pistolet sur Jean.

Celui-ci avait pâli et ses yeux s’étaient écarquillés. Bien que les cent pistoleros fussent des hommes à lui, ils n’étaient pas nécessairement disposés à intervenir en sa faveur devant une foule indignée par ce qui s’était passé. Si Sam avait ordonné à Lothar d’abattre le monarque, ils auraient hésité et n’auraient peut-être même pas tiré. D’ailleurs, Sam aurait pu se jeter aussitôt à plat ventre et

échapper ainsi à la première salve. Ensuite, qui pouvait dire ce qui se serait passé ?

A quoi bon y penser ? Il était trop tard pour donner l'ordre. En outre, il fallait agir énergiquement sans attendre une seconde de plus. S'il permettait à Jean de s'en tirer ainsi, Sam perdrait à jamais la confiance du peuple, sans parler de la sienne propre. Il n'aurait plus qu'à démissionner de ses fonctions de consul et dire en même temps adieu au bateau.

Il tourna légèrement la tête, tout en gardant Jean dans son champ de vision. Il aperçut le visage blême et les grands yeux noirs de Livy. On eût dit qu'elle allait vomir. A côté d'elle se trouvait Cyrano, sa longue rapière à la main.

+ Capitaine de Bergerac ! cria Sam en désignant Jean du doigt. Veuillez arrêter le co-consul !

Jean tenait un pistolet à la main, mais il ne fit pas mine de le redresser. Il murmura d'une voix étonnée :

— Je proteste ! Je leur ai demandé de quitter le pays immédiatement et ils ont refusé. Je leur ai donné un avertissement dont ils n'ont pas tenu compte ; ce n'est qu'après que j'ai ordonné à mes hommes de tirer. Quelle différence cela fait-il, puisqu'ils seront vivants demain ?

Cyrano s'avança vers lui, s'arrêta, s'inclina devant lui et demanda :

— Vos armes, Sire.

Zaksksromb grogna en levant sa massue.

— Non, Zak, lui dit Jean sans Terre. Il est prévu dans la Charte qu'un consul peut arrêter l'autre s'il estime qu'il a enfreint la loi. Mais rassure-toi, ce ne sera pas pour longtemps.

Il remit son pistolet à Cyrano, la crosse la première, puis défit son ceinturon où pendaient une épée et un poignard. Il tendit le tout au Français en déclarant :

— Je me retire dans mon palais pendant que le Conseil délibérera de mon sort. D'après la Grande Charte, le Conseil doit se réunir dans l'heure qui suit l'arrestation et

parvenir à une décision dans les deux heures, à moins que la sécurité de la nation ne soit menacée.

Il s'éloigna, suivi par Cyrano de Bergerac. Il y eut un instant de flottement chez les pistoleros, puis Zaksksromb aboya un ordre et la petite troupe se mit en marche dans la même direction. Sam les regarda partir avec étonnement. Il s'était attendu à plus de résistance. Mais en y réfléchissant bien, il s'aperçut que Jean avait agi, comme toujours, avec une froide préméditation. Il savait que Sam ne pouvait éviter de l'arrêter s'il ne voulait pas perdre la face. Mais d'un autre côté, Sam ne ferait rien qui pût déclencher une guerre civile, à moins, naturellement, que son bateau ne soit en danger.

Jean sans Terre avait donc joué le jeu de Sam. Il ne souhaitait pas un affrontement. Ce n'était pas le moment. Ayant apaisé ses désirs sanguinaires, il attendrait, sûr de lui, que les Conseillers se réunissent pour décider que, légalement, Jean était dans son droit en agissant comme il l'avait fait. Moralement, il était certainement à blâmer, mais même sur ce plan ses partisans auraient beau jeu de faire valoir que les morts revivraient demain et que la leçon avait des chances de porter ses fruits. Pendant un bon bout de temps, les missionnaires de la Seconde Chance éviteraient Parolando comme la peste. Et ce n'était pas Sam Clemens qui pourrait s'en plaindre. Si Goering et les autres avaient continué à convertir les citoyens de Parolando, la construction du bateau aurait été compromise. Sans compter que les nations voisines, moins affaiblies par la propagande de la Seconde Chance, auraient eu plus de facilité à envahir Parolando.

Tout cela était bien beau, mais Sam répliquerait que ce genre de raisonnement menait à faire l'apologie de n'importe quelle forme de violence, y compris la torture. Après tout, dans le Monde du Fleuve, la douleur ne durait qu'un temps et il n'était pas de blessure que la mort de la victime ne pût effacer. Le viol aussi se justifiait, dans ce

cas, puisque les risques de grossesse ou de maladie étant écartés, il ne restait plus que de la douleur. Si celle-ci était insoutenable, il suffisait de tuer la victime et elle se porterait comme un charme le lendemain matin. Quant au choc moral, un peu de gomme à rêver le ferait disparaître.

Non, protesterait Sam. Ce n'est pas une question de meurtre, mais de respect du droit de chaque individu. Assassiner quelqu'un dans le Monde du Fleuve revenait à le transporter, sans son consentement, dans un endroit si éloigné qu'il aurait peut-être à marcher pendant mille ans pour revenir à son point de départ. Cela revenait à l'éloigner de la personne qu'il aimait, de ses amis, de son foyer. La violence était la violence, et jamais rien ne pourrait...

Zut ! Une fois de plus, il s'était surpris à marmonner tout seul !

— Sam ! appela la voix de ses rêves.

Il se retourna. Livy était toujours d'une pâleur de spectre, mais son regard était redevenu normal.

— Sam ! Et les femmes qu'il a fait emmener ?

— Où avais-je la tête ? s'écria-t-il. Viens avec moi, Lothar !

Il vit la gigantesque silhouette de Joe Miller qui traversait la plaine et lui fit signe de se joindre à eux. Une centaine d'archers venaient d'arriver en renfort. Lothar leur ordonna de les suivre au palais.

Devant la grande palissade en rondins, la troupe s'arrêta. Jean devait se douter que Sam se souviendrait des femmes et viendrait exiger leur libération. Mais si le monarque se déclarait prêt à se soumettre au verdict du Conseil, rendre les trente femmes était une autre affaire. Là, son ignoble tempérament risquait de prendre le dessus et à brève échéance la guerre civile ravagerait Parolando.

22.

Lorsque les trente femmes apparurent à la porte du palais, Sam comprit que le roi avait décidé de réparer son erreur. Mais même ainsi, on pouvait l'accuser d'enlèvement, ce qui était bien plus grave, dans ce monde à l'envers, que le massacre qu'il avait commis. Cependant, si les femmes étaient indemnes, on pouvait difficilement retenir ce grief.

Les femmes s'avancèrent et il crut que son cœur allait cesser de battre. Gwenafra était parmi elles !

Lothar poussa un cri et se précipita vers elle. Elle courut, les bras tendus, à sa rencontre.

Après avoir sangloté une minute entière dans les bras de von Richthofen, Gwenafra se tourna vers Sam. Il jura intérieurement. Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. S'il lui avait montré qu'il la désirait au moment où elle lui avait fait clairement comprendre qu'elle ne demandait pas mieux, elle ne se serait peut-être pas jetée dans les bras de Lothar. Pourquoi Sam s'était-il donc mis dans la tête que Livy lui reviendrait un jour et que s'il prenait une autre compagne maintenant, Livy lui en voudrait tellement qu'elle n'accepterait plus jamais de vivre avec lui ?

Un tel raisonnement était parfaitement illogique. Mais quoi qu'en disent les philosophes, la logique servait surtout à justifier les passions humaines.

Après avoir embrassé Sam et répandu de chaudes larmes sur son torse nu, Gwenafra le quitta pour retourner avec von Richthofen. Sam resta avec son problème : que faire de (ou à) Jean sans Terre ?

Il pénétra d’un air décidé dans l’enceinte du palais, suivi de Joe Miller. Quelques instants plus tard, von Richthofen les rattrapa. Il jurait et marmonnait en allemand :

— Je le tuerai !

— Ne reste pas ici ! lui dit Sam. Je suis aussi furieux que toi, mais je sais me maîtriser. Nous sommes dans l’antre du lion. Si tu tentes quoi que ce soit, il en profitera pour te faire tuer et aura beau jeu d’invoquer la légitime défense. Il ne demande que ça. En fait, c’est peut-être uniquement pour nous attirer ici qu’il a agi comme il l’a fait.

— Mais tu es tout seul avec Joe !

— Je ne crois pas qu’on puisse être *tout seul* en compagnie de Joe Miller. Et si tu n’avais pas été si occupé à bécoter Gwen, tu m’aurais peut-être entendu ordonner à mes hommes d’attaquer le palais et de massacrer tout le monde à l’intérieur si je n’étais pas ressorti d’ici à un quart d’heure.

Lothar contempla Sam en hochant la tête :

— Tu es devenu bien agressif, depuis quelque temps.

— Plus les ennuis s’accumulent et plus la construction du bateau est retardée, plus je deviens mauvais, expliqua Sam.

Inutile de le laisser soupçonner que la rage rentrée qu’il éprouvait en voyant Gwenafra avec lui trouvait un exutoire chez Jean, déjà la cible de tant de fureur qu’il aurait dû, s’il y avait eu une justice immanente, se consumer sur place et disparaître en fumée.

Dans le plus grand des bâtiments situés à l’intérieur de l’enceinte en rondins, Sam se heurta à Sharkey. Le colosse voulut lui interdire le passage, mais il continua sans même ralentir tandis qu’un grondement caverneux naissait derrière lui. Sharkey commit l’erreur de ne pas se ranger assez vite contre le mur. Une hanche rousse et velue

repoussa en arrière cet homme de cent dix kilos comme s'il ne s'agissait que d'un vulgaire mannequin en plastique.

— Un de ces jours, je te tuerai ! grogna Sharkey en anglais.

Joe tourna lentement la tête. On eût dit la tourelle d'un cuirassé, avec une énorme trompe en guise de canon.

— Ah, voui ? répliqua-t-il. Avec combien de milliers de foldats, fil te plaît ?

— Tu as la repartie bien vive en ce moment, Joe, murmura Sam. A mon contact, je suppose.

— Ve ne fuis pas vauffi bête que les vens le penfent, Fam.

— Ce serait difficilement possible !

La fureur de Sam avait viré à l'aigre. Malgré la présence de Joe à ses côtés, il était peu rassuré. Il espérait surtout que Jean ne pousserait pas les choses plus loin parce qu'il avait intérêt, lui aussi, à ce que le bateau fût construit.

Le roi Jean était assis devant la grande table de chêne avec une douzaine de ses hommes de main. Le géant, Zaksksromb, se tenait debout derrière lui. Tous avaient à la main une chope de terre. L'atmosphère était empuantie d'alcool et de tabac. Les yeux de Jean étaient injectés de sang, mais il n'y avait là rien d'inhabituel. La lumière du jour pénétrait par les fenêtres, bien que les rayons du soleil fussent arrêtés par la palissade. Quelques torches de pin brûlaient en dégageant de la fumée.

Sam s'immobilisa à l'entrée de la pièce, sortit un cigare du sac accroché à sa ceinture et l'alluma. Il était furieux de voir sa main trembler à ce point. Une fois de plus, il tourna sa rage vers Jean :

— Alors, *Votre Majesté* ! s'écria-t-il. Il ne vous suffisait pas d'enlever ces femmes pour satisfaire vos immondes instincts ! Pourquoi Gwenafra ? Elle est citoyenne de Parolando ! Je crois que vous vous êtes passé la corde au

cou, Johano ; et ce n’est pas juste une façon de parler, croyez-moi !

Jean vida le whisky de sa chope et la reposa doucement sur la table. Il murmura :

— C’est pour leur propre sécurité que j’ai fait éloigner ces femmes. La foule était menaçante ; elle voulait les exterminer. Quant à Gwenafra, elle a été emmenée par erreur. Je découvrirai le coupable et je vous promets qu’il sera châtié.

— Je devrais arrêter vos propos pour vagabondage ! s’indigna Sam. Il est clair qu’ils n’ont aucun moyen d’existence. Mais je vous rends justice : vous vous y connaissez quand il s’agit de tirer le diable par la queue. Vous êtes le plus grand de tous les hypocrites. Vous surpassez en culot et en vilenie tous les forbans du passé, du présent et de l’avenir. Si la quantité de mensonges que peut proférer un menteur était inversement proportionnelle à la longueur de ses moustaches, tous les autres menteurs, à côté de votre visage lisse, seraient barbus comme le père Noël !

Jean était devenu cramoisi. Zaksksromb grogna et leva sa massue à hauteur de poitrine. Joe se mit à gronder. Le monarque soupira profondément, puis déclara avec un sourire apaisant :

— La vue d’un peu de sang vous a bouleversé, mais cela passera. Vous êtes incapable de prouver quoi que ce soit. Au fait, avez-vous songé à convoquer le Conseil ? La loi de ce pays vous y oblige, comme vous le savez.

Le plus affreux dans tout cela était que Jean s’en tirerait sans peine. Tout le monde savait qu’il mentait, y compris ses partisans ; mais on ne pouvait rien y faire, à moins de prendre le risque de déclencher une guerre civile qui livrerait le pays aux loups de l’extérieur, les Iyeyasu, les Hacking, tous ceux qui prétendaient être neutres, les Publius Crassus, les Chernsky, les Tai Fung et même les sauvages qui vivaient de l’autre côté du Fleuve.

Sam jura entre ses dents et sortit. Deux heures plus tard, ce qu'il craignait se produisit. Les Conseillers adressèrent à Jean une réprimande officielle pour la manière expéditive et maladroite dont il avait fait face à la situation. Il lui était vivement conseillé, si le cas se reproduisait, de consulter le co-consul avant de prendre toute initiative.

Jean allait éclater de rire quand il apprendrait la décision du Conseil. Sans doute, pour fêter cela, se ferait-il amener encore plus d'alcool, de tabac, de marihuana et de femmes. Toutefois, sa victoire n'était pas totale. Tout Parolando savait comment Sam Clemens avait tenu tête à Jean, comment il était entré dans son palais avec un seul garde du corps, comment il avait libéré les femmes et lancé des insultes à la figure du roi. Jean n'ignorait pas que son triomphe était fragile.

Sam profita de la situation pour demander au Conseil l'expulsion de tous les missionnaires de la Seconde Chance encore en résidence à Parolando, pour leur propre sécurité. A cela, plusieurs Conseillers répliquèrent que ce serait un acte illégal, à moins de modifier la Charte. D'ailleurs, il était improbable que Jean eût encore envie de s'attaquer à eux, après l'avertissement qu'il venait de recevoir.

Tous savaient aussi bien que Sam que le moment était propice à l'éviction des missionnaires ; mais certains membres du Conseil étaient intransigeants sur les questions de principe. Peut-être se sentaient-ils coupables de n'avoir rien pu faire contre Jean et tenaient-ils à prendre leur revanche en faisant respecter la Charte avec plus de vigueur.

Sam avait espéré que les survivants du massacre partiraient d'eux-mêmes le plus vite possible, mais ils insistèrent pour rester. Le sang versé les avait surtout convaincus que Parolando avait le plus grand besoin d'eux. Goering avait déjà commencé à faire construire plusieurs huttes en bambou. Dès qu'il l'apprit, Sam donna l'ordre

d’arrêter les travaux. Il n’était pas question de gaspiller des matières premières qui faisaient cruellement défaut au pays. Goering lui fit répondre qu’il irait avec ses compagnons dormir sous les pierres à graal. Sam poussa un juron et souffla la fumée de son cigare au nez du messager en déclarant qu’il regrettait que la pneumonie fût une chose inconnue dans le Monde du Fleuve. Un peu plus tard, il se sentit honteux d’avoir dit cela, mais ne revint pas sur sa décision. Il n’allait tout de même pas réduire l’approvisionnement de ses hauts fourneaux pour qu’une poignée de missionnaires indésirables puissent dormir sous un toit.

Il était déjà assez déprimé quand il reçut coup sur coup deux dépêches qui achevèrent de l’anéantir. La première lui apprenait qu’Odysseus avait mystérieusement disparu, en pleine nuit, du vaisseau qui le ramenait à Parolando. Personne n’avait la moindre idée de ce qu’il lui était advenu. La seconde dépêche informait Sam que William Grevel, l’homme qui avait espionné le roi Jean pour son compte, avait été retrouvé au pied des montagnes, le crâne broyé.

De toute évidence, Jean l’avait démasqué et fait exécuter. Il devait bien rire en ce moment, car Sam était incapable de prouver quoi que ce soit. En fait, il ne pouvait même pas reconnaître que Grevel était un homme à lui.

Il convoqua von Richthofen, Bergerac et quelques autres hommes en qui il avait toute confiance. Il était vrai qu’il existait une rivalité entre Cyrano et lui à propos de Livy, mais le Français vouait une haine tenace à Jean, avec qui il s’était violemment disputé à plusieurs reprises.

— La disparition d’Odysseus est peut-être une coïncidence, déclara Sam, mais je ne peux pas m’empêcher de me demander si Jean ne cherche pas à éliminer un par un tous les membres de mon entourage, en faisant passer cela pour une série d’accidents. Il est sournois et rusé ; il ne tentera probablement rien d’autre pendant un certain

temps. Odysseus a disparu dans un endroit où une enquête a peu de chances d'aboutir. Quant à la mort de Grevel, je ne peux même pas l'évoquer devant Jean sans me trahir moi-même. Je vous demande donc de demeurer vigilants et d'offrir le moins de prise possible aux *accidents*, en évitant par exemple de rester seuls.

— Morbleu ! s'exclama en français Cyrano de Bergerac. S'il n'y avait pas cette loi ridicule contre les duels, j'aurais provoqué Jean et cela n'aurait pas traîné ! C'est vous, sinjoro Clemens, qui en êtes responsable.

— J'ai été élevé dans un pays où les duels étaient chose fréquente. L'idée même me rend malade. Si vous aviez vu toutes les tragédies... enfin, n'en parlons pas. Vous les avez vues comme moi et cela ne vous a pas écœuré. Mais comment pouvez-vous penser que Jean vous laisserait vivre assez longtemps pour que vous ayez l'occasion de vous battre en duel avec lui ? Vous auriez déjà eu votre propre accident, vous pouvez en être certain.

— Et le roi Jean, pourquoi n'aurait-il pas un acfident ? interrogea Joe Miller.

— Te sens-tu capable de franchir discrètement le mur de ses gardes du corps ? demanda Sam. Crois-moi, s'il a un accident, ce sera vraiment par hasard.

Il congédia tout le monde à l'exception de Joe et de Cyrano. Joe Miller ne le quittait jamais, sauf quand il était malade ou qu'il exprimait le désir de rester seul.

— Le Mystérieux Inconnu a dit qu'il avait choisi douze hommes pour donner l'assaut à la Tour des Brumes quand le moment serait venu, déclara Sam. Nous connaissons l'identité de Richard Francis Burton, Odysseus, Joe, vous et moi. Cela fait cinq personnes. Nous ne savons pas qui sont les sept autres. Odysseus a disparu. Peut-être ne le reverrons-nous jamais. L'Inconnu m'a laissé entendre que les autres nous rejoindront à bord en cours de route. Mais si Odysseus a été ressuscité à une certaine distance en aval

et qu’il n’a pas le temps de nous rejoindre avant le grand départ, alors il ne faut plus compter sur lui.

Cyrano haussa les épaules en se frottant le nez.

— Pourquoi vous tracasser ? A moins que ce ne soit dans votre nature ? Pour autant que nous le sachions, Ulysse n’est peut-être pas mort. C’est peut-être ce Mystérieux Inconnu – ou cette Mystérieuse Inconnue, puisqu’il prétend que c’est une femme qui l’a contacté, contrairement à ce qui s’est produit pour nous ; mais je digresse, palsambleu ! -, c’est peut-être cette mystérieuse personne, disais-je, qui a voulu lui parler, et qui nous le rendra en temps voulu. Laissons les anges – ou les démons – régler ces affaires à leur guise, et occupons-nous de la construction du bateau fabuleux. Quant à ceux qui voudront nous mettre des bâtons dans les roues, nous les embrocherons comme autant de poulets déplumés.

— Fa f’est bien vrai, dit Joe. F’il pouffait un poil à Fam pour faque fove qui le préoccupe, il reffemblerait à un porc-épic ; d’ailleurs, maintenant que v’y penfe...

— C’est de la bouche des enfants... et des singes sans queue... commença Sam. Ou bien de l’autre côté ? Quoi qu’il en soit, si tout va bien – ce qui est loin d’être le cas pour l’instant – nous commencerons à souder les plaques de magnalium pour la coque dans une trentaine de jours. Ce sera l’un des plus beaux moments de ma vie, en attendant le lancement du bateau. Je serai encore plus heureux que lorsque Livy m’a dit oui.

Il aurait pu s’abstenir de prononcer cette dernière phrase, destinée uniquement à provoquer Cyrano, mais le Français ne broncha pas. Pourquoi l’aurait-il fait, d’ailleurs ? Livy était à lui. Elle n’arrêtait pas de lui dire oui.

— Moi, je n’aime pas tellement cette idée, fit Cyrano. Je suis un homme essentiellement pacifique. J’aimerais avoir le loisir de jouir de toutes les bonnes choses de l’existence. J’aimerais qu’il soit mis fin à toutes les guerres et, s’il doit y

avoir du sang de répandu, que cela reste entre gentilshommes qui savent manier l'épée. Nous ne pourrons pas construire ce bateau sans être dérangés. Ceux qui n'ont pas de fer sont prêts à tout pour s'en procurer. A mon humble avis, Jean sans Terre a peut-être raison sur un point. Nous devrions déclencher une offensive généralisée contre tous nos voisins dès que nous aurons suffisamment d'armes pour nettoyer la vallée et supprimer toute résistance sur cinquante kilomètres de chaque côté. Nous pourrons alors accéder librement à leurs réserves de bois, de bauxite et de platine...

— Mais vous savez bien que cela ne résoudrait rien ! Même si vous tuez tout le monde, ces territoires se repeupleront en l'espace de vingt-quatre heures. Vous connaissez le mécanisme de la résurrection. Souvenez-vous de la rapidité avec laquelle cette zone a été repeuplée après la chute de la météorite.

Cyrano brandit un long doigt... crasseux. Sam ne put s'empêcher de se demander si Livy n'avait pas déjà renoncé à lui imposer de bonnes habitudes.

— Peut-être ! dit le Français ; mais ces gens-là ne seront pas organisés, et nous serons sur place pour les prendre en charge. Nous en ferons des citoyens du Grand Parolando. Ils participeront au tirage qui désignera l'équipage du bateau. A long terme, c'est une solution qui nous fera gagner du temps, j'en suis sûr.

Et je t'enverrai au combat, se dit Sam. Nous recommencerons l'histoire de David, d'Urie et de Bethsabée. A cette différence près que David n'avait sans doute pas de conscience et qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait sans perdre une seule seconde de sommeil.

— Je ne suis pas de votre avis, dit-il à haute voix. Il est certain que les citoyens de Parolando se battront comme des lions pour défendre leur territoire, parce qu'ils tiennent à construire ce bateau. Mais ils refuseront de se lancer dans une guerre de conquête, surtout quand ils auront

compris que l’introduction de nouveaux citoyens dans le tirage au sort réduira considérablement leurs propres chances. Enfin, ce que vous proposez ne me plaît pas du tout.

Bergerac se leva, la main sur le pommeau de sa rapière :

— Vous avez peut-être raison. Mais le jour où vous avez conclu un pacte avec Jean sans Terre et assassiné Erik, ce jour-là vous avez lancé votre bateau blanc sur une mer de sang, de violence et de perfidie. Je ne vous reproche rien, mon ami. Vous ne pouviez pas agir autrement, si vous vouliez avoir ce bateau. Mais une fois le pli donné, il ne serait pas sage de reculer devant des actions qui ne sont ni meilleures ni pires, mais qui vous permettront d’aller une fois de plus de l’avant. Je vous souhaite une bonne nuit, mon cher.

Il s’inclina et sortit. Sam tira quelques bouffées de son cigare puis déclara :

— Je déteste cet homme. Il dit la vérité !

Joe se leva en faisant craquer le plancher sous le poids de ses quatre cents kilos.

— Ve vais me couffer, dit-il. V’en ai marre de toutes vos vhiftoires. Elles me donnent mal aux feffes. Ou f’est oui, ou f’est non. F’est pas plus diffifile que fa.

— Fi v’avais le ferveau où ve penfe, ve dirais la même fove que toi, railla Sam. Je t’adore, Joe. Tu es merveilleux ! Le monde est si simple pour toi ! Les problèmes te donnent envie de dormir. Alors vas-y, ne te gêne pas. Quant à moi…

— Bonne nuit, Fam !

Joe s’éloigna en direction du pont supérieur. Sam vérifia que la porte était bien barricadée et que les gardes qu’il avait postés autour de la maison étaient sur le qui-vive. Puis il alla se coucher à son tour.

Il rêva qu’Erik la Hache le pourchassait d’un pont à l’autre et jusque dans les cales de son bateau. Il se réveilla en hurlant, Joe était penché sur lui et lui secouait les

épaules. La pluie crépitait sur le toit et le tonnerre se répercutait le long des montagnes.

Après avoir fait un peu de café avec des cristaux solubles, Joe resta pour lui tenir compagnie. Sam fuma une cigarette tandis qu'ils bavardaient du temps où ils descendaient le Fleuve avec Erik et ses Vikings à la recherche de fer.

— Au moins, on f'amuvait de temps ven temps, soupira Joe. F'était pas comme maintenant, où il y a trop de foves à faire et trop de vens qui veulent nous marfer fur les pieds. Fans compter ta femme qui te nargue avec fe Fyrano au grand nez !

— Ça c'est la meilleure de l'année, Joe ! dit Sam en éclatant de rire. Au grand nez, vraiment ! Il y avait longtemps que je n'avais pas ri comme ça !

— Parfois, ve me demande fi ve ne fuis pas trop fubtil pour toi, Fam, lui répondit dignement Joe en se levant pour retourner se coucher.

Sam ne dormit pas beaucoup cette nuit-là ni les suivantes. Il avait toujours aimé paresser un peu au lit le matin, même quand il avait eu son content de sommeil. Il s'accordait maintenant moins de cinq heures par nuit, avec à l'occasion une petite sieste réparatrice. Il y avait toujours un problème urgent à régler ou une réponse à donner à quelqu'un. Ses ingénieurs n'étaient jamais d'accord et il s'en étonnait. Il avait toujours cru que c'était un métier où les choses étaient bien tranchées. S'il y avait un problème, il suffisait de le résoudre au mieux. Mais Van Boom, Velitsky et O'Brien donnaient l'impression qu'ils vivaient dans des mondes qui ne se comprenaient pas exactement. En fin de compte, pour éviter de perdre son temps à assister à des discussions sans fin, il donna à Van Boom le droit de trancher. Il ne devait plus être dérangé sous aucun prétexte, sauf s'il y avait une signature ou une autorisation à donner.

Il était suffoqué, depuis, de voir le nombre de choses qui requéraient sa signature ou son autorisation alors qu'il aurait cru qu'il s'agissait de domaines purement techniques.

Iyeyasu s'empara non seulement de la région que les Bochimans-Hottentots habitaient de l'autre côté du Fleuve, mais également de quinze kilomètres de territoire appartenant aux Ulmaks. Ensuite, il envoya sa flotte conquérir la bande de cinq kilomètres de long, voisine des Ulmaks, où vivaient des Indiens du dix-septième siècle ayant appartenu aux tribus Sac et Fox. La moitié furent massacrés. Iyeyasu se mit alors à dicter ses conditions à Parolando. Il exigeait un prix plus élevé pour son bois. Il voulait également un amphibie semblable au *Dragon de Feu*.

A cette époque-là, le *Dragon de Feu II* était presque achevé. Plus de cinq cents volontaires noirs avaient quitté Parolando en échange d'un nombre égal de Dravidiens venus de Soul City. Sam avait fermement refusé d'accepter les Wahhabites, ou du moins, il avait insisté pour avoir les Dravidiens en premier. Hacking, apparemment, n'était pas très content de cet arrangement, mais rien dans le contrat ne précisait à qui revenait la priorité.

Dès qu'il apprit par ses espions les exigences de Iyeyasu, Hacking dépêcha un messager à Parolando. Il voulait lui aussi un *Dragon de Feu*, en échange d'une grande quantité de minerai.

Publius Crassus et Tai Fung s'étaient alliés pour envahir les territoires situés sur la rive opposée du Fleuve. Ils étaient occupés par des peuplades de l'âge de pierre venues d'un peu partout et s'étendaient sur une vingtaine de kilomètres. Les envahisseurs, grâce à la supériorité de leurs armes d'acier, avaient massacré une moitié de la population et réduit l'autre en esclavage. Ils augmentèrent

également le prix du bois, mais restèrent un peu en dessous des tarifs pratiqués par Iyeyasu.

Des espions annoncèrent que Chernsky, le chef du territoire au nord de Parolando, avait rendu visite à Soul City. Personne ne savait au juste ce qui s'était dit, car Hacking avait mis en place un dispositif de sécurité qui s'avérait à cent pour cent efficace. Sam avait glissé huit espions parmi les Noirs qui étaient partis s'installer à Soul City. Il savait que, de son côté, le roi Jean en avait envoyé au moins une douzaine. Un beau matin, ils retrouvèrent leurs vingt têtes à l'intérieur des fortifications qui défendaient le rivage de Parolando. Elles avaient été lancées à l'aide de catapultes par des bateaux qui avaient profité de la brume pour s'approcher sans être vus.

Un soir, Van Boom vint trouver Sam et lui confia que Firebrass lui avait fait des approches discrètes.

— Il m'a proposé le poste d'ingénieur en chef à bord du bateau.

— *Lui*, il vous a proposé cela ? s'exclama Sam, dont le cigare faillit tomber des lèvres.

— Oui ; enfin, il ne me l'a pas dit comme ça, il me l'a fait comprendre. Soul City espère s'emparer du bateau ; si je coopère, ils me nommeront ingénieur en chef.

— C'est une offre intéressante. Qu'avez-vous répondu ? De toute manière, d'un côté comme de l'autre, vous sortez gagnant.

— Je lui ai dit de ne pas graver un pseudo-circuit et de parler franchement. Il s'est contenté de ricaner stupidement. J'ai ajouté que sans jamais vous avoir juré fidélité, j'avais accepté de travailler pour vous et que c'était exactement la même chose ; que je n'avais nullement l'intention de vous trahir, et que si Parolando était envahi je me battrais jusqu'à la mort pour le défendre.

— C'est magnifique ! s'écria Sam. Tenez, encore un petit coup de bourbon ! Et un cigare ! Je suis fier de vous,

et fier de vous inspirer une telle loyauté. Mais j'aurais préféré… j'aurais préféré…

— Oui ? fit Van Boom en le regardant par-dessus sa tasse.

— Vous auriez pu faire semblant de marcher. Nous aurions récolté des renseignements précieux.

Van Boom posa précipitamment sa tasse et se leva. L'indignation déformait ses traits.

— Je ne suis pas un foutu espion !

— Revenez ! cria vainement Sam tandis que l'ingénieur s'éloignait à grands pas.

Sam garda la tête baissée pendant quelques instants, puis il prit le gobelet abandonné par Van Boom. Il ne serait pas dit que Samuel Langhorne Clemens aurait laissé se perdre un excellent whisky. Ni même un mauvais, d'ailleurs. Mais les graals n'avaient pas coutume de lésiner sur la qualité.

Il était irrité par un tel manque de réalisme, mais en même temps l'attitude de cet homme lui réchauffait le cœur. La race des incorruptibles n'avait pas encore disparu. Il existait au moins un homme à Parolando dont il n'aurait pas à se méfier.

23.

Au milieu de la nuit, il se réveilla, soudain frappé d'un doute. Et si la loyauté de Van Boom n'était qu'une feinte ? Si c'était Firebrass qui l'avait envoyé avec cette histoire ? Quel meilleur moyen de tromper la vigilance de Sam ? Oui, mais dans ce cas, le piège aurait encore mieux fonctionné

si Van Boom avait fait semblant de faire semblant de marcher la main dans la main avec Firebrass.

— Voilà que je me mets à raisonner comme le roi Jean ! dit Sam à haute voix.

Il décida en fin de compte qu'il fallait faire confiance à Van Boom. Il était distant et parfois un peu bizarre, comme tout ingénieur qui se respecte, mais il possédait une échine morale aussi inflexible que celle d'un dinosaure fossile.

Le chantier du bateau à aubes était maintenant jour et nuit en activité. Les plaques de la coque étaient déjà assemblées et les poutrelles transversales soudées. Le bataciteur et les énormes moteurs électriques étaient prêts. Les grues géantes, montées sur des rails et propulsées par l'énergie du bataciteur expérimental, avaient déjà commencé à fonctionner. De toutes les régions de la vallée, des gens faisaient des milliers de kilomètres en pirogue, galère ou catamaran pour voir s'accomplir les fabuleux travaux.

Le roi Jean et Sam décidèrent d'un commun accord que l'affluence de tous ces curieux était de nature à gêner le déroulement des travaux et à faciliter la tâche des espions.

— Sans compter la tentation que cela représente pour ces gens, déclara Sam. Nous ne voudrions pas qu'il leur arrive malheur à cause de nous. Ils ont déjà assez d'ennuis comme ça.

Jean signa sans sourire l'ordre d'expulsion de tous les non-citoyens, à l'exception des diplomates et des personnes accréditées. Les frontières, désormais, étaient fermées aux touristes, ce qui n'empêchait pas les bateaux de passer et leurs occupants d'écarquiller les yeux. Les remparts protégeaient la rive, mais il y avait de nombreuses brèches, destinées au déchargement des cargos de bois et de minerai, par où les curieux pouvaient regarder. En outre, de nombreuses usines étaient situées au pied des collines où l'élévation du terrain les rendait accessibles à tous les regards. Même les grues et les superstructures de

l’immense chantier naval étaient visibles à des kilomètres à la ronde.

Au bout de quelque temps, les touristes cessèrent d’affluer. Il y avait trop de risques et pas assez de choses à voir. Beaucoup se faisaient capturer en chemin par des esclavagistes et ce secteur du Fleuve eut bientôt la réputation d’être dangereux pour les voyageurs.

Six mois s’écoulèrent. On ne trouvait plus un seul arbre dans un rayon de quatre-vingts kilomètres autour de Parolando. Le bambou repoussait en trois à six semaines, mais les arbres mettaient plusieurs mois à devenir adultes. Il fallut entamer des négociations avec des territoires encore plus lointains. Tous demandaient des armes et du métal en retour de leur bois. Les réserves de sidérite étant toujours considérables, Sam n’avait aucune crainte de manquer de monnaie d’échange. Mais l’extraction immobilisait beaucoup d’hommes et de matériel, et faisait ressembler le centre de Parolando à une région dévastée par un bombardement. D’un autre côté, plus on apportait de bois, plus il fallait dégarnir le chantier en hommes et en machines pour fabriquer de nouvelles armes, sans compter que l’accroissement du commerce fluvial entraînait la construction de nouveaux cargos… en bois, et la formation de nouveaux marins et soldats chargés d’assurer l’acheminement des matières premières. Tout compte fait, il était plus rentable de louer des bateaux et des équipages aux Etats voisins, même si le paiement devait s’effectuer, pour ne pas changer, en armes et en fer-nickel.

Sam aurait voulu être au chantier de l’aube au crépuscule, et même plus tard encore car il jouissait de chaque pas réalisé dans la construction du bateau. Mais il était appelé par tant de tâches administratives ayant peu ou pas de rapports avec le chantier qu’il ne pouvait guère y passer plus de deux ou trois heures par jour, dans le meilleur des cas. Il avait en vain essayé de déléguer à Jean une partie de ces tâches. Le monarque ne daignait

s’occuper que de ce qui pouvait renforcer son pouvoir sur l’armée ou lui permettre d’exercer une pression quelconque sur ses opposants.

Les attentats redoutés contre son entourage ne se produisirent pas. Les gardes du corps et les veilles de nuit furent maintenus, mais Sam était persuadé que Jean ne tenterait rien pendant quelque temps. Il avait sans doute compris qu’il avait intérêt à attendre que le bateau soit presque fini.

Un jour, Joe Miller lui dit :

— Effe que tu ne l’as pas vuvé un peu févèrement, Fam ? Peut-être qu’il fe contentera d’être fecond à bord du bateau ?

— Est-ce qu’un tigre irait chez le dentiste se faire arracher les canines ?

— Qu’effe que tu dis ?

— Je dis que Jean est pourri jusqu’à la moelle des os. Les vieux rois d’Angleterre n’ont jamais été particulièrement réputés pour leur moralité. La seule différence entre Jack l’Eventreur et eux, c’est qu’ils agissaient ouvertement, avec la bénédiction de l’Eglise et de l’Etat. Mais Jean a tellement dépassé les autres en atrocité qu’aucun roi d’Angleterre après lui n’a plus jamais porté le même nom. L’Eglise elle-même, qui a pourtant toujours su faire preuve de tolérance envers les crimes des puissants, si abominables soient-ils, n’a pas pu s’entendre avec lui. Le pape a frappé d’interdit sa nation tout entière, et il a dû ramper à ses pieds comme un chiot battu. Mais je suppose qu’au moment même où il baisait le pied du pape, il a dû s’arranger pour lui mordre un morceau d’orteil. Et qui sait s’il n’a pas profité aussi de l’accolade pontificale pour lui faire les poches ? Même si un type comme Jean avait le sincère désir de s’amender, je ne crois pas qu’il y parviendrait. C’est ce que je voudrais te faire comprendre, Joe. Il restera toujours une bête malfaisante, une hyène, un putois.

Joe tira une bouffée d’un cigare qui dépassait presque son nez en longueur et murmura en hochant la tête :

— Ve ne fais pas, Fam. Les vhommes fanvent, quelquefois. Vois fe que l’Eglive de la Feconde Fanfe a fait de Goering. Vois fe que tu es devenu toi-même. Tu m’as fouvent raconté que les femmes de ton époque portaient des vhabits qui les couvraient de la tête aux fevilles et que tu t’ekfitais à la vue d’une feville, fans parler d’une cuiffe, oh là là ! Et maintenant, tu t’en fiffes fi tu aperfois…

— Je sais ! Je sais ! fit vivement Sam. Les attitudes anciennes ou les réflexes conditionnés, comme disent les psychologues, peuvent changer aisément. C’est pourquoi je dis toujours que quiconque conserve en lui les préjugés raciaux ou sexuels qu’il avait sur la Terre ne profite pas pleinement de ce que le Monde du Fleuve peut lui offrir. Les hommes changent, mais…

— F’est toi qui dis fa maintenant, Fam ? Tu m’ekfpliquais autrefois que tout dans l’egviftenfe d’un homme, y compris fa fafon d’avir et de penfer, était déterminé par des foves qui f’étaient paffées bien avant fa naiffanfe. Comment fa f’appelait ? Voui, la philovophie déterminifte, ve me rappelle maintenant. Mais fi tu crois que tout est fikfé à l’avanfe et que les vhommes font des vefpèfes de mafines, ekfplique-moi comment ils pourraient fe fanver ?

Sam arqua ses épais sourcils et ses prunelles bleu-vert, par-dessus son nez d’épervier, le fixèrent sévèrement tandis qu’il répondait d’une voix traînante :

— Hem… disons que même mes théories sont déterminées à l’avance, et si elles se contredisent, on ne peut rien y faire.

— Alors, pour l’amour du fiel, fit Joe en levant des mains larges comme des ballons de football, pourquoi effe qu’on difcute de tout fa ? Pourquoi continuer à avir ? Ne vaudrait-il pas mieux tout laiffer tomber ?

— Mais je ne peux pas m’empêcher d’agir, Joe ! Au moment même où le premier atome de l’univers a rencontré le second, mon destin a été fixé une fois pour toutes, en même temps que la moindre de mes actions !

— Dans fe cas, tu ne peux pas vêtre tenu pour refponfable de tes actions, n’effe-pas ?

— Tu as raison, dit Sam, qui commençait à se sentir mal à l’aise.

— Et Vean non plus n’est pas refponfable fit f’est un falaud, un affaffin et un porc méprivable ?

— Non, mais je ne peux pas m’empêcher de le mépriser parce que c’est un porc.

— Et ve fuppove que fi quelqu’un de plus malin que moi venait te prouver par a pluffe b que ta philovofie ne vaut pas vun fou, tu lui répondrais qu’il fe trompe, mais qu’il n’y peut rien vu qu’il était prédeftiné à penfer comme fa ?

— J’ai raison et je le sais, dit Sam en tirant encore plus fort sur son cigare. En aucun cas cet homme hypothétique ne pourrait me convaincre, car je sais que son raisonnement ne découle pas de son libre arbitre, pas plus qu’il n’y a de tigres végétariens dans la jungle.

— Ton raivonnement à toi ne découle pas non plus de ton libre arbitre, dans fe cas.

— Bien sûr que non. Nous sommes tous dans le même bain. Nous croyons ce que nous sommes obligés de croire.

— Tu te moques des vens qui font afflivés de fe que tu appelles une incorrivible ignorante, Fam. Pourtant, tu fembles en être afflivé toi-même.

— Seigneur, préservez-nous des singes qui se prennent pour des philosophes !

— Tu vois ! Pour te défendre, tu es voblivé de recourir à des vinfultes ! Tu devrais pourtant reconnaître que ta lovique est boiteuve !

— Tu es incapable de comprendre ce que je veux dire parce que tu n’es pas fait pour ça.

— Ve penfe que tu devrais difcuter davantave avec Fyrano de Berverac, Fam. Il est auffi fynique que tu peux l'être, mais vil ne va pas vauffi loin que toi dans le déterminifme.

— Je vous aurais crus incapables de vous entendre, tous les deux. Vous vous ressemblez tellement ! Comment pouvez-vous supporter de vous trouver nez à nez sans éclater de rire ? Vous me faites penser à deux fourmiliers...

— Des vinfultes ! Touvours des vinfultes ! Fa fert à quoi, tout fa ?

— Précisément ! dit Sam d'un air pincé.

Joe sortit sans lui souhaiter bonne nuit, et il ne le rappela pas. Il était irrité. Le titanthrope avait l'air si borné, avec son front bas, ses yeux enfoncés, son nez en forme de suppositoire, sa corpulence de gorille et sa démarche chaloupée. Mais derrière ces petits yeux bleus et cette voix voilée se cachait une intelligence certaine.

Ce qui l'ennuyait le plus dans tout cela, c'était la manière dont Joe avait laissé entendre que sa croyance au déterminisme était un simple prétexte pour expliquer rationnellement l'existence chez lui d'un sentiment de culpabilité. De quoi se sentait-il coupable ? De tous les malheurs qui s'étaient abattus sur les êtres qu'il avait aimés. Il était enfermé dans un labyrinthe philosophique qui débouchait sur une fondrière. Croyait-il au déterminisme parce qu'il désirait ne pas se sentir coupable, ou bien se sentait-il coupable, même si c'était à tort, parce que le destin avait décrété, une fois pour toutes, qu'il fallait qu'il en fût ainsi ?

Joe avait raison, finalement. A quoi bon se torturer l'esprit avec tout ça ? Mais si les pensées d'un individu découlaient de la collision des deux atomes primordiaux, comment faire pour ne plus raisonner comme avait raisonné Samuel Langhorne Clemens, dit Mark Twain, durant toute sa vie ?

Il veilla cette nuit-là plus tard qu'à l'accoutumée, sans faire pour autant avancer son travail. Il absorba plus d'un litre d'alcool éthylique mélangé à du jus de fruits. Deux mois plus tôt, Firebrass s'était étonné devant lui qu'on ne puisse trouver d'alcool éthylique à Parolando. Sam était resté stupéfait. Il n'avait jamais pensé que l'industrie humaine pût compléter les rations limitées distribuées chaque jour par les graals. Ses ingénieurs auraient dû lui en parler avant ! Il suffisait, lui avait expliqué Firebrass, de disposer d'acide, de gaz de houille ou d'acétaldéhyde et d'un catalyseur approprié pour transformer la cellulose du bois en alcool éthylique. Ce n'était un secret pour personne mais, jusqu'à une période récente, Parolando était – à sa connaissance – la seule nation du Monde du Fleuve qui fût en mesure de synthétiser de l'alcool destiné à la consommation humaine.

Le lendemain, Sam avait convoqué Van Boom, qui avait répliqué en haussant les épaules qu'il avait assez de soucis comme ça pour s'ajouter celui de fournir de la gnôle à des gens qui buvaient déjà beaucoup trop.

Sam avait donné l'ordre de n'épargner ni les hommes ni les moyens matériels pour que tout fût fait selon ses directives et pour la première fois, pensait-il, dans l'histoire du Monde du Fleuve, on commença à fabriquer des spiritueux en quantités industrielles. Le résultat fut non seulement un bonheur accru pour les citoyens, à l'exception des adeptes de la Seconde Chance, mais aussi une nouvelle industrie pour Parolando, qui commença à exporter de l'alcool en échange du bois et de la bauxite.

Cette nuit-là, Sam tomba comme une masse dans son lit et, pour la première fois depuis bien longtemps, ne se leva pas avant l'aube. Mais le jour suivant, il retrouva ses habitudes matinales.

Jean et lui adressèrent un message à Iyeyasu pour l'informer que toute nouvelle extension de son territoire au

détriment de la nation ulmak ou de la Terre de Chernsky serait considérée comme une agression contre Parolando.

Iyeyasu répondit qu'il n'avait nullement l'intention d'attaquer ces pays. Il le prouva en envahissant, quelques jours plus tard, le royaume de Sheshshub. Ce dernier était un Assyrien du septième siècle avant J.-C., général sous le roi Sargon II, devenu roi à son tour, selon un processus maintes fois vérifié dans le Monde du Fleuve. Ses hommes et lui avaient vaillamment résisté aux troupes de Iyeyasu, mais avaient finalement succombé sous le nombre.

Iyeyasu ne représentait pour Sam qu'une menace parmi beaucoup d'autres. Jour et nuit, les dépêches alarmantes affluaient. Hacking commençait à s'impatienter. Par l'intermédiaire de Firebrass, il somma le gouvernement de Parolando de lui livrer l'amphibie qui lui avait été promis depuis longtemps. Sam avait plusieurs fois argué de difficultés techniques imprévisibles, mais Firebrass déclara que tout retard était désormais inexcusable. A contrecœur, il fallut livrer le *Dragon de Feu III*.

Sam se rendit ensuite en visite officielle au Cernskujo. Il assura Chernsky que Parolando défendrait son pays contre toute invasion. En rentrant à Parolando, quand il se trouva à un kilomètre sous le vent des usines, il eut l'impression qu'il allait défaillir. Il avait vécu si longtemps dans une atmosphère saturée de fumée et de vapeurs d'acides qu'il s'y était habitué ; mais il lui avait suffi de partir quelques jours pour que ses poumons se purifient de nouveau. C'était comme s'il venait d'entrer dans une usine de soufre et de colle à ciel ouvert. Bien que le vent soufflât à 25 km/h, il n'emportait pas la fumée avec assez de rapidité. L'atmosphère était continuellement polluée. Rien d'étonnant à ce que l'Etat de Publiujo, situé à la frontière sud, se soit plaint à plusieurs reprises.

La construction du bateau avançait envers et contre tout. Du « hublot » de sa « timonerie », Sam pouvait contempler le chantier chaque matin, et cela le consolait de

tous ses tracas, de toute sa peine et de la laideur du paysage. Encore six mois et les trois ponts seraient terminés. Il ne resterait plus alors qu'à installer les grandes roues à aubes et à recouvrir d'un enduit de plastique la partie de la coque destinée à être en contact avec l'eau. Le plastique empêcherait l'électrolyse du magnalium, mais il réduirait aussi les effets de la turbulence, augmentant ainsi la vitesse du bateau d'une quinzaine de kilomètres à l'heure.

En attendant, Sam reçut un message important. On avait trouvé du tungstène et de l'iridium au Selinujo, le pays situé au sud de Soul City. Le prospecteur était venu lui-même annoncer la nouvelle à Parolando, car il n'avait osé confier son message à personne. Il y avait cependant un petit ennui. Selina Hastings refusait de concéder l'exploitation des mines à Parolando. En fait, si elle avait appris plus tôt la présence d'un prospecteur de Parolando dans ses montagnes, elle l'aurait expulsé aussitôt. Elle ne voulait pas se montrer hostile à Sam ; en fait, elle l'aimait, comme elle aimait tout le genre humain. Mais elle était contre la construction du bateau et ne voulait rien faire qui puisse la faciliter.

Sam explosa. Il « vofiféra comme fi on l'affaffinait », selon l'expression de Joe. Le tungstène était particulièrement utile pour le durcissement des machines-outils, mais plus encore pour les appareils de radio et, ultérieurement, pour les postes de télévision en circuit fermé. L'iridium pouvait servir à durcir le platine en vue de différents usages : instruments scientifiques ou chirurgicaux, pointes de stylos…

Le Mystérieux Inconnu avait parlé de ces deux métaux en déplorant l'erreur qui les avait fait se trouver à plusieurs dizaines de kilomètres au sud des autres gisements. A cause de cette erreur, il faudrait maintenant persuader Selina Hastings, d'une manière ou d'une autre, de coopérer.

Tandis qu’il réfléchissait au problème en faisant les cent pas dans une pièce enfumée par son cigare vert, il entendit résonner les tam-tams. C’était un code qu’il ne comprenait pas mais qu’il reconnut peu après comme étant celui de Soul City. Quelques minutes plus tard, Firebrass était au pied de l’échelle qui donnait accès à la timonerie.

— Hacking est au courant de la découverte qui vient d’être faite au Selinujo, annonça-t-il. Il dit qu’il ne voit pas d’inconvénient à ce que vous passiez un accord avec Selina. Mais si vous envahissez le pays, il considérera cela comme une déclaration de guerre à Soul City.

Sam regarda par le hublot de bâbord, au-dessus des épaules de Firebrass.

— Voici venir le roi Jean au pas de course, dit-il. Il a lui aussi appris la nouvelle. Mes félicitations. Votre service de renseignements est meilleur que le sien, à deux ou trois minutes près. J’ignore d’où partent les fuites chez moi, mais elles m’ont l’air si énormes que si j’étais un bateau – et rien ne dit que je ne le suis pas – il y a longtemps que j’aurais sombré.

Le roi Jean fit son entrée, le visage rouge d’avoir couru, les yeux injectés de sang. Depuis l’apparition de l’alcool industriel à Parolando, il était encore plus gras et paraissait à moitié saoul tout le temps et tout à fait saoul la moitié du temps.

Sam était à la fois furieux et amusé. Il savait que Jean aurait préféré le faire comparaître dans son palais, comme il sied à un ex-roi d’Angleterre. Mais Sam aurait mis trop longtemps à venir à lui – à supposer qu’il vînt – et qui sait quelles manigances il aurait pu échafauder pendant ce temps avec Firebrass !

— Que se passe-t-il ? demanda le roi en les fusillant du regard.

— Je vous le demande, répliqua Sam. En général, vous êtes beaucoup mieux informé que moi sur ce qui se trame autour de Parolando.

— Epargnez-moi vos sarcasmes ! dit Jean.

Sans y être invité, il se versa un litre de tord-boyaux dans une chope en terre.

— Je ne comprends pas le code, mais je sais très bien de quoi il s'agit, ajouta-t-il.

— Je m'en doutais, fit Sam. Pour votre gouverne, au cas où quelque chose vous aurait échappé…

Il lui répéta ce que Firebrass venait de lui dire.

— L'arrogance de ces Noirs est inadmissible ! s'exclama Jean. Vous prétendez nous dicter notre conduite dans des affaires vitales, alors que nous sommes un Etat souverain et indépendant ! C'est scandaleux ! Nous aurons ce métal, d'une manière ou d'une autre. Le Selinujo n'en a pas besoin ; nous, si ! Il nous le cédera si nous lui faisons une proposition raisonnable.

— Laquelle ? demanda Firebrass. Selina Hastings n'a besoin ni d'alcool ni d'armes. Que pouvez-vous lui offrir ?

— La paix ; la vie pour elle et ses sujets.

Firebrass haussa les épaules et sourit, portant à son comble la fureur de Jean.

— A votre aise, dit-il. Faites-lui toutes les offres que vous voudrez. Mais ce qu'a dit Hacking tient toujours.

— Hacking n'a aucune raison de défendre le Selinujo, déclara Sam. Il ne porte pas dans son cœur les adeptes de la Seconde Chance. Il les a tous expulsés de Soul City, qu'ils soient blancs ou noirs.

— Uniquement parce qu'ils préconisaient le pacifisme absolu. Ils prêchent aussi, et pratiquent apparemment, l'amour de tous, sans distinction de race ou de couleur. Hacking dit qu'ils sont un danger pour l'Etat. Les Noirs doivent se protéger, s'ils ne veulent pas être à nouveau réduits en esclavage.

— *Ils* ? souligna Sam.

— *Nous* les Noirs ! répliqua Firebrass avec véhémence.

Ce n’était pas la première fois qu’il donnait à Sam l’impression de ne pas tellement se sentir concerné par la couleur de sa peau. Il ne s’identifiait aux Noirs de Soul City que d’une manière assez lointaine. Son existence n’avait pas été aussi marquée que d’autres par le préjugé de race. Et parfois, il laissait presque entendre, quand il discutait avec Sam, qu’il aurait accepté un poste à bord du bateau.

Mais naturellement, ce n’était peut-être qu’une feinte.

— Nous nous efforcerons de négocier avec Selina Hastings, déclara finalement Sam. Nous aimerions avoir la radio et la télévision à bord, ainsi que du tungstène pour nos ateliers. Mais nous pouvons éventuellement nous en passer.

Il fit un clin d’œil à Jean pour lui demander de dire comme lui, mais le roi, plus têtu qu’une mule du Missouri, secoua la tête :

— Nos relations avec le Selinujo ne regardent personne d’autre que nous-mêmes !

— Je transmettrai cela à Hacking, répondit Firebrass. Mais je ne sais pas si ça lui plaira. Il n’est pas homme à se laisser entortiller par des impérialistes, et encore moins lorsqu’il s’agit de capitalistes blancs.

Sam faillit s’étrangler, et Jean le dévisagea sans comprendre.

— C’est ainsi qu’il vous considère, expliqua Firebrass. Et il faut dire que vous répondez exactement à la définition qu’il donne à ces termes.

— Parce que je fais tout pour avoir ce bateau ? hurla Sam. Savez-vous seulement à quoi il servira ? Connaissez-vous son but ultime ?

Il refoula sa rage, en sanglotant presque. Il avait la tête qui tournait. L’espace d’un instant, il avait failli révéler l’existence de l’Inconnu.

— Quel est ce but ? demanda Firebrass.

— Rien du tout. Rien de particulier. Je veux remonter jusqu’aux sources du Fleuve, pour voir si j’y trouve le

secret de toute cette mascarade. Qui sait ? Mais s'il y a une chose que je déteste, c'est recevoir des conseils d'un type qui ne pense qu'à rester assis sur son cul pour battre le rappel de ses frères de couleur. S'il n'y a que ça qui l'intéresse dans la vie, grand bien lui fasse ; mais pour moi, rien ne vaudra jamais l'intégration pure et simple. Je suis un Blanc du Missouri né en 1835. Votre héritage, vos anciens griefs, qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Vous devez comprendre que si ce n'est pas moi qui utilise cette sidérite pour construire ce bateau, qui soit dit en passant est un moyen de transport et non d'agression, alors ce sera quelqu'un d'autre. Entre les mains d'un autre, le bateau risque d'être un instrument de conquête territoriale, et pas de conquête du pôle ! Jusqu'à présent, nous nous sommes pliés patiemment aux exigences de votre gouvernement ; nous lui avons payé ses métaux à prix d'or, alors que nous aurions pu sans trop de mal aller les prendre nous-mêmes. Jean s'est excusé après avoir insulté un membre de votre délégation, et si vous croyez que c'est facile pour un Plantagenêt de faire ça, c'est que vous n'avez pas bien étudié votre histoire. Je regrette beaucoup l'attitude de votre chef. Je ne lui en veux même pas. Bien sûr, il hait les Blancs, mais ici ce n'est pas la Terre. Les conditions sont radicalement différentes !

— Oui, mais les gens ont apporté leurs préjugés avec eux, soupira Firebrass. Leurs haines, leurs sympathies, leurs passions, leur racisme et tout le reste.

— Mais ils peuvent changer !

— C'est vous qui dites cela ! sourit Firebrass. D'après vos théories philosophiques, il faudrait que ce soient des facteurs purement mécaniques qui les fassent changer. Or, aucun déterminisme ne saurait changer le comportement de Hacking. Quoi d'étonnant à cela ? Il se heurte ici au même mépris et aux mêmes mécanismes d'exploitation que sur la Terre.

— Je n’ai plus envie de discuter de tout ça, fit abruptement Sam. Je vais vous dire ce qu’il faudrait faire.

Il s’arrêta pour regarder par le hublot. La coque gris-blanc et les superstructures du bateau étincelaient au soleil. Comme il était beau ! Il lui appartenait tout entier, en un sens. Et il valait bien les peines qu’il avait coûtées !

— Je vais vous le dire, répéta-t-il plus lentement. Pourquoi Hacking ne viendrait-il pas ici nous rendre visite ? Il se rendrait compte par lui-même de l’ampleur de ce que nous faisons. Il verrait à quel genre de problèmes nous nous heurtons. Il nous comprendrait peut-être un peu mieux. Il saisirait que nous ne sommes pas des diables blonds qui cherchent à l’asservir et que plus il nous aidera, plus tôt il sera débarrassé de nous.

— Je lui transmettrai votre message, dit Firebrass. Peut-être acceptera-t-il.

— Il sera accueilli avec tous les honneurs dus à son rang. Une salve d’honneur de vingt et un coups de canon ; une réception grandiose ; de la nourriture et de l’alcool en abondance ; des présents pour tout le monde. Il verra que nous ne sommes pas de si mauvais bougres, après tout.

— Peuh ! fit le roi Jean.

Mais il n’ajouta aucun commentaire. Il savait que la proposition de Sam était sage.

Trois jours plus tard, Firebrass apporta la réponse. Hacking acceptait de venir, mais pas avant que Parolando et le Selinujo ne se soient mis d’accord sur la question du métal.

Sam avait l’impression d’être une vieille chaudière rouillée à bord d’un bateau du Mississippi : encore quelques kilos de pression, et il allait s’éparpiller à tous les vents.

— Il y a des moments où je me demande si ce n’est pas vous qui avez raison ! dit-il à Jean. La seule manière d’agir avec ces gens-là, c’est peut-être la force !

— Evidemment, murmura Jean. Vous savez très bien que cette ex-comtesse Huntingdon – sans doute une descendante de mon vieil ennemi le comte de Huntingdon – ne cédera jamais. C'est une fanatique, une foutue bigote, comme vous diriez. Maintenant, Soul City s'oppose à ce que nous envahissions le Selinujo. Hacking en fera une question d'honneur. Il se sent bien plus fort, depuis que nous lui avons livré le *Dragon de Feu III*. Mais je ne vous reproche rien. J'ai beaucoup réfléchi à la situation, ces derniers temps.

Sam cessa de faire les cent pas et le regarda d'un air soupçonneux. Il avait réfléchi à la situation ! Cela voulait dire que les rouages de l'ombre allaient faire entendre leur affreux grincement, les dagues sortir du fourreau, l'atmosphère s'apesantir d'intrigues et de machinations et l'hémoglobine couler à flots. Les dormeurs feraient mieux de dormir sur une seule oreille !

— Je ne dirai pas que j'ai eu certains contacts avec notre puissant voisin du Nord, Iyeyasu, reprit Jean, affalé dans le grand fauteuil de cuir rouge, sa chope d'alcool à la main. Mais j'ai mes informations, et je possède le moyen d'en avoir davantage. Je suis certain qu'Iyeyasu, qui se sent très fort en ce moment, rêve d'agrandir encore son territoire. Il serait prêt à nous faire une faveur. En échange d'un geste de notre part, bien sûr. Par exemple un amphibie et une machine volante. Il meurt d'envie d'en piloter une en personne. Vous ne le saviez pas ? S'il attaque le Selinujo, Hacking ne pourra rien nous reprocher. Et Si Soul City se heurtait à Iyeyasu, avec pour résultat la défaite de l'un et l'affaiblissement de l'autre, comment pourrions-nous ne pas en bénéficier ? En outre, je sais de source sûre que Chernsky a signé avec Soul City et le Tifonujo un traité secret d'assistance mutuelle en cas d'invasion d'un de ces trois pays par Iyeyasu. Le carnage qui résulterait d'une telle guerre nous avantagerait certainement. Nous pourrions en profiter pour nous emparer de certains

territoires, ou du moins faire en sorte d'avoir libre accès aux gisements qui nous intéressent.

Sous cette masse de cheveux fauves, le crâne royal devait abriter l'équivalent d'une cuvette pleine de vers grouillants repus d'intrigues faisandées et de machinations tortueuses. Qu'un esprit si retors pût exister dans la nature était une chose admirable.

— Vous est-il jamais arrivé de vous rencontrer au détour d'un coin sombre ? lui demanda Sam.

— Hein ? Si c'est encore une de vos insultes incompréhensibles... commença Jean en relevant la tête.

— Croyez-moi, rien ne pourra jamais ressembler davantage – venant de moi – à un compliment. Mais tout cela est purement hypothétique. Quelle excuse aurait Iyeyasu pour attaquer Selina Hastings ? Les deux Etats n'ont jamais eu le moindre rapport, et ils sont situés à plus de cent kilomètres l'un de l'autre !

— Depuis quand une nation a-t-elle besoin d'une excuse pour en attaquer une autre ? Mais il y a le fait que Selina continue d'envoyer des missionnaires chez Iyeyasu, bien qu'il ait déclaré indésirables tous les adeptes de la Seconde Chance. Il pourrait lui adresser un ultimatum...

— Bon, fit Sam en haussant les épaules. Il n'est pas question que Parolando se laisse impliquer dans une affaire pareille. Mais si Iyeyasu décide de faire la guerre, qu'y pouvons-nous ?

— Et c'est moi que vous traitez d'hypocrite ?

— Je n'ai rien à voir dans tout ça, moi ! s'écria Sam en mordant rageusement son cigare. Absolument rien ! Mais si les événements sont de nature à favoriser la construction du bateau, pourquoi ne pas en profiter ?

— Pendant les combats, les livraisons de minerai en provenance de Soul City seraient interrompues.

— Nous avons assez de stocks pour tenir une semaine. Le gros problème, c'est le bois. Mais Iyeyasu pourra peut-être continuer à nous approvisionner, étant

donné que le champ de bataille est de l'autre côté de Parolando. Nous nous occuperons nous-mêmes de l'abattage et du transport. Si l'invasion pouvait être différée de quelques semaines, nous aurions le temps de constituer des réserves plus importantes en demandant à Soul City d'accélérer les livraisons, quitte à les dédommager pour cela. Nous pourrions par exemple leur promettre un aéroplane, le PMV-1 ; ce n'est plus qu'un jouet, à côté du nouvel avion amphibie que nous venons d'achever. Mais vous comprenez bien que tout cela est purement hypothétique, n'est-ce pas ?

— Je comprends parfaitement, dit Jean sans faire aucun effort pour dissimuler son mépris.

Sam aurait voulu lui hurler qu'il n'avait pas le droit de le regarder ainsi. Après tout, qui avait eu l'idée le premier ?

L'accident qui coûta la mort aux trois ingénieurs en chef se produisit le lendemain matin, sous les yeux de Sam. Il se tenait sur un échafaudage à tribord et son regard plongeait à l'intérieur de la coque. L'énorme grue à vapeur était en train de soulever le gros moteur électrique affecté à la roue de bâbord. Il avait été transporté de nuit sur des rails d'acier depuis l'usine où il avait été assemblé jusqu'au chantier du bateau. L'opération avait duré huit heures et mobilisé des centaines d'hommes qui avaient tiré sur les câbles en même temps que la grue, pourvue d'un treuil géant.

Sam s'était levé à l'aube pour assister à la dernière phase des travaux, celle qui consistait à soulever le moteur pour le déposer à l'intérieur de la coque où il prendrait sa place autour de l'axe de la roue à aubes. Les trois ingénieurs se tenaient au fond du bateau. Sam leur avait crié de s'écarter, car leur position était trop dangereuse. Mais ils s'étaient placés en trois endroits différents afin de pouvoir faire des signes aux hommes qui étaient sur

l’échafaudage, pour qu’ils les transmettent à leur tour au conducteur de la grue.

Van Boom avait levé un instant la tête en direction de Sam. La blancheur de ses dents faisaient un contraste avec la peau sombre de son visage, qui prenait des reflets pourpres à la lumière des grosses ampoules électriques.

C’est alors que le drame se produisit. Un câble se rompit, puis un autre, avec un bruit sec, et le moteur pencha. Les ingénieurs restèrent figés l’espace d’un instant, puis se mirent à courir. Mais il était trop tard, le moteur bascula et les écrasa tous les trois.

Le choc fit trembler toute la coque. Les vibrations se transmirent à l’échafaudage où se cramponnait Sam. On eût dit qu’un tremblement de terre secouait le pays.

Du sang ruissela de dessous le moteur.

24.

Il fallut cinq heures pour installer de nouveaux câbles sur la grue et soulever le moteur. On retira les trois cadavres, on nettoya la coque et le moteur fut mis en place après un examen minutieux qui révéla qu’il n’avait subi aucun dommage susceptible de gêner son fonctionnement.

Sam était tellement déprimé qu’il se sentait d’humeur à rester couché pendant une semaine. Mais il fallait bien que le travail se fasse, et tant qu’il y avait de braves gens qui étaient décidés à continuer, il ne voulait pas qu’ils sachent à quel point il était démoralisé.

Il y avait beaucoup d’ingénieurs à Parolando, mais Velitsky et Van Boom étaient les seuls originaires du

vingtième siècle. Malgré toutes ses recherches, y compris des appels par voie de tam-tam, Sam n'avait pas réussi à en trouver d'autres.

Trois jours après l'accident, il convoqua chez lui Firebrass en vue d'un entretien privé. Après lui avoir offert un scotch et un énorme cigare, il lui demanda s'il accepterait de devenir son ingénieur en chef.

Firebrass faillit laisser tomber son cigare.

— Tu perds de l'eau, gromac ! Je t'ai bien lu ? Tu me voudrais pour tête de bouse ?

— On devrait parler en espéranto, lui dit Sam.

— O.K. Jouons cartes sur table. Que voulez-vous exactement ?

— Que vous obteniez la permission de travailler pour moi, à titre temporaire par exemple.

— Par exemple ?

— Si vous le désirez, le poste vous appartient définitivement. Le jour où le bateau lèvera l'ancre, vous monterez à bord en tant qu'ingénieur en chef.

Firebrass demeura silencieux pendant un long moment. Sam se leva pour faire les cent pas. De temps à autre, il s'arrêtait pour regarder par un hublot. La grue avait fini d'installer le moteur de tribord et déposait maintenant les pièces du bataciteur à l'intérieur de la coque. Une fois assemblé, il aurait onze mètres de haut. Il ne resterait plus alors qu'à effectuer des essais. Un double câble de quinze centimètres de section serait déroulé sur une longueur de soixante mètres et son extrémité reliée au chapeau de la pierre à graal la plus proche à l'aide d'une demi-sphère creuse en aluminium. Lorsque du champignon jaillirait la formidable décharge qui servait à remplir les graals, l'énergie serait stockée par le bataciteur et redistribuée ensuite selon les besoins des moteurs électriques.

— Ne croyez surtout pas que je veuille vous inciter à trahir votre pays, ajouta Sam en se retournant. Pour l'instant, il ne s'agit que de demander à Hacking la

permission de travailler pour moi jusqu'à l'achèvement du bateau. Ensuite, c'est vous qui déciderez si vous voulez faire partie de l'équipage ou non. Qu'est-ce que vous en dites ? Vaut-il mieux rester à Soul City, où il n'y a pas grand-chose à faire à part se tourner les pouces, ou bien partir avec nous pour la plus grande aventure qui ait jamais été tentée ?

Firebrass répondit lentement :

— Si j'acceptais votre proposition – et je dis bien si – ce n'est pas le poste d'ingénieur en chef qui m'intéresserait, mais celui de chef des forces aériennes.

— Il est bien moins important !

— Mais il offre plus de travail et de responsabilités. L'idée de recommencer à voler me tente énormément et...

— Vous pourrez monter en avion autant que vous voudrez. Mais vous serez sous les ordres de von Richthofen. Je lui ai promis qu'il commanderait nos forces aériennes, qui d'ailleurs se résumeront à deux appareils. Pourquoi voulez-vous à tout prix commander, si vous pouvez voler ?

— C'est une question d'amour-propre. J'ai des milliers d'heures de vol de plus que von Richthofen, et à bord d'appareils autrement rapides et complexes. J'ai même été astronaute. J'ai marché sur la Lune, sur Mars, sur Ganymède. J'ai orbité autour de Jupiter.

— Cela ne signifie rien. Nos avions sont archaïques à côté de ceux que vous avez pilotés. Ils ressemblent davantage aux aéroplanes de la Première Guerre mondiale, que Lothar connaît bien.

— Il faut toujours qu'on soit relégué à la seconde place, quand on a la peau noire !

— Vous exagérez ! s'écria Sam. Je vous ai proposé d'être ingénieur en chef ! Vous auriez trente-cinq personnes sous vos ordres ! Je vous assure que si je n'avais pas fait cette promesse à Lothar, vous auriez eu satisfaction !

— Ecoutez, déclara Firebrass en se levant. Je veux bien vous aider à finir le bateau, et à former de nouveaux ingénieurs. Mais je veux piloter aussi, pendant ce temps ; et le moment venu, nous reparlerons de ce poste de commandant des forces aériennes.

— Je ne reviendrai pas sur la promesse que j'ai faite à Lothar.

— Je sais, mais d'ici là il peut se passer beaucoup de choses.

Sam était à la fois soulagé et vaguement inquiet. Hacking donna à Firebrass, par voie de tam-tam, la permission de travailler pour Sam. Sans doute voulait-il que Firebrass s'initie au fonctionnement du bateau, pour pouvoir prendre la relève un jour. Quant à von Richthofen, sa vie semblait désormais en danger. Firebrass n'avait certes pas l'air capable de tuer quelqu'un de sang-froid, mais il ne faut pas se fier aux apparences, comme en témoignera n'importe quelle créature intelligente ayant vécu quelques années au contact des hommes.

Hacking annonça également, quelques jours plus tard, qu'il acceptait de livrer une quantité exceptionnelle de minerai à Parolando en échange du PMV-1 promis. Firebrass pilota l'appareil sur une cinquantaine de kilomètres jusqu'à la frontière nord de Soul City, où il le remit à un autre pilote, un Noir qui avait été général dans l'U.S. Air Force. Ensuite, Firebrass regagna Parolando en bateau.

Le bataciteur et les moteurs électriques s'étaient parfaitement bien comportés aux essais. Les roues à aubes avaient tourné à vide, de plus en plus vite, jusqu'à ce que les pales se mettent à siffler. Quand le moment serait venu, on creuserait un canal de la rive du Fleuve jusqu'au chantier, et le grand bateau se propulserait alors par ses propres moyens pour gagner son nouvel élément.

Lothar von Richthofen et Gwenafra ne s’entendaient plus du tout. Lothar avait toujours été un « tombeur » et il ne pouvait s’empêcher d’avoir quelque aventure galante de temps à autre. La plupart du temps, il avait plusieurs maîtresses à la fois. Gwenafra, quant à elle, avait sur la fidélité quelques idées bien précises. Lothar était d’accord en théorie, mais c’était la pratique qui n’allait pas.

Hacking annonça son intention de venir en visite officielle à Parolando le surlendemain. Il voulait organiser une série d’entretiens au sommet sur les relations commerciales entre les deux pays, constater la manière dont étaient traités les citoyens noirs de Parolando et voir le grand bateau à aubes.

Le mensonge étant l’essence de la diplomatie, Sam répondit qu’il serait heureux de le recevoir. Mais il enrageait de ne pouvoir suivre de près l’évolution du chantier, car tout son temps était pris par les préparatifs d’accueil de l’imposante délégation et l’organisation des entretiens au sommet. De plus, il fallait faire face aux livraisons massives de minerai en provenance de Soul City. Hacking leur envoyait trois fois la quantité habituelle, sans doute pour prouver la sincérité de son désir d’entente et de paix.

Les espions rapportaient que les hommes et les navires d’Iyeyasu étaient massés sur les deux rives du Fleuve. Il avait envoyé un ultimatum à Selina Hastings.

Une heure avant midi, le bateau de Hacking accosta. C’était un grand deux-mâts à voiles auriques, d’une trentaine de mètres de long. Les gardes du corps de Hacking, de grands Noirs athlétiques armés de haches en acier (avec chacun un pistolet Mark I à la ceinture), descendirent les premiers à quai. Ils portaient un kilt entièrement noir, un casque et une cuirasse en cuir et des bottes noires en peau de poisson du Fleuve. Ils formèrent une haie d’honneur, six hommes de chaque côté de la passerelle de débarquement, et Hacking apparut enfin.

C’était un homme de forte stature, bien bâti, à la peau foncée, aux yeux légèrement bridés et au nez épaté. Ses lèvres étaient épaisses et son menton saillant. Il était coiffé dans le style « afro ». Sam n’avait pas encore réussi à s’habituer à cette boule de cheveux crépus qui entourait le visage des Noirs. Il voyait là quelque chose de vaguement indécent. Pour lui, un Noir devait avoir les cheveux ras. Il en demeurait convaincu, même après que Firebrass lui eut expliqué que pour les Américains noirs de la fin du vingtième siècle, la coupe afro symbolisait la lutte pour la liberté tandis que les cheveux ras étaient un symbole de castration des Noirs par les Blancs.

Hacking portait une pièce de tissu noir en guise de cape, un kilt noir et des sandales en cuir. Pour toute arme, il avait une rapière dans un fourreau accroché à son ceinturon de cuir.

Lorsque Sam donna le signal, vingt et un coups de canon retentirent en l’honneur de Hacking, mais aussi pour l’impressionner. Parolando était le seul Etat à pouvoir s’enorgueillir d’une artillerie lourde, même si elle ne comptait en tout et pour tout qu’un canon de 75 mm perché au sommet d’une colline située en bordure de la plaine.

Les présentations eurent lieu. Hacking ne fit pas le geste de tendre la main, non plus que Sam ni que Jean. Firebrass les avait avertis que son chef ne serrait la main qu’aux personnes qu’il considérait comme de véritables amis.

Ils échangèrent quelques propos anodins tandis que les graals appartenant aux visiteurs étaient disposés sur la pierre la plus proche. A midi, les cylindres regarnis furent récupérés et les chefs d’Etat, accompagnés par leurs gardes du corps et leur escorte d’honneur, prirent le chemin du palais royal. Jean avait insisté pour que la première réunion se tînt chez lui, dans le but évident de montrer à Hacking le rôle prépondérant qu’il jouait dans les affaires de Parolando. Cette fois-ci, Sam n’avait pas

discuté. Hacking savait probablement, grâce aux bons offices de Firebrass, quelles étaient les relations entre Clemens et Jean sans Terre.

Quelques instants plus tard, Sam devait tirer une piètre consolation du spectacle d'un roi bafoué dans sa propre demeure. Au cours du déjeuner, Hacking prit la parole et se lança dans une interminable et corrosive diatribe contre les hommes blancs et tous les maux qu'ils avaient infligés aux Noirs. Le plus ennuyeux, c'était qu'il avait raison presque sur toute la ligne. Sam était bien forcé de le reconnaître. Il avait vu l'esclavage avec toutes ses conséquences, et il avait vu ce qui s'était passé après la guerre de Sécession. Il avait grandi au milieu de tout ça, bien longtemps avant la naissance de Hacking. Mais quoi ! N'avait-il pas écrit *Huckleberry Finn* et *Pudd'nhead Wilson* et aussi *Un Yankee du Connecticut* ?

A quoi bon essayer d'expliquer ces choses-là à Hacking ? Il ne faisait même pas attention à ceux qui l'entouraient. Il continuait à pérorer de sa voix haut perchée, mêlant les faits aux insultes et aux exagérations, décrivant la misère sordide, le meurtre, l'humiliation, la famine et tout le reste.

Sam se sentait coupable et honteux, mais également furieux. Pourquoi s'en prendre à lui en particulier ? Pourquoi cet amalgame irritant ?

— Vous êtes tous coupables ! s'écria Hacking. Tous les Blancs sont coupables !

— Je n'ai jamais vu plus d'une douzaine de Noirs durant toute ma vie, protesta Jean. Quel rapport y a-t-il entre vos injustices et moi ?

— Si vous étiez né cinq cents ans plus tard, vous auriez été le pire de tous les blafards ! Je sais tout sur vous. Votre Majesté !

Sam se leva soudain en s'exclamant :

— Etes-vous venu ici pour nous raconter ce qui s'est passé sur la Terre ? Nous le savons déjà. C'est du passé. La

Terre est morte ! Ce sont les événements actuels qui nous intéressent !

— Bien sûr, grommela Hacking. Mais les événements actuels découlent de ce qui s'est passé sur notre bonne vieille planète de merde ! Rien n'a changé ! Je viens visiter ce pays, et qui je trouve à la tête du gouvernement ? Deux blafards, pour ne pas changer ! Où sont les Noirs ? Le dixième de votre population a la peau foncée. Un Noir sur dix devrait donc siéger au Conseil. Est-ce que j'en vois un seul ici ? Répondez-moi.

— Il y a Cawber, fit Sam.

— Ouais ! Un membre provisoire, uniquement parce que j'ai exigé un ambassadeur noir à Soul City !

— Les Arabes constituent le sixième de votre population, riposta Sam. Il n'y en a aucun parmi vos conseillers.

— C'est parce qu'ils sont blancs ! De toute façon, je cherche à m'en débarrasser. Ne vous méprenez pas ! Il y a beaucoup d'Arabes qui sont d'excellents hommes, exempts de préjugés. J'en ai rencontré quand j'étais en exil en Afrique du Nord. Mais les Arabes de chez nous sont des fanatiques religieux, qui n'arrêtent pas de nous causer des ennuis. Qu'ils s'en aillent donc ! Ce que nous demandons, nous les Noirs, c'est un pays où nous puissions nous retrouver entre frères de race. Où nous puissions continuer à vivre en paix. Nous aurons notre vie à nous, et vous aurez la vôtre. La Ségrégation avec un grand S, mon vieux Charlie ! Ici, ça peut très bien marcher, parce que nous ne dépendons plus des Blancs pour trouver du travail, des vêtements, de la nourriture et un simulacre de justice. Et ça va marcher, croyez-moi, parce que tout ce que nous avons à faire pour que ça marche, c'est lever le poing et vous dire d'aller au diable et de nous foutre la paix !

Firebrass était assis devant la table, sa tête crépue entre ses mains foncées, les yeux baissés. Il donnait à Sam l'impression de tout faire pour ne pas laisser éclater son

fou rire. Mais cette hilarité intérieure était-elle motivée par Hacking ou par ceux qui étaient malmenés de la sorte ? Sam n'aurait pu le dire. Peut-être les deux à la fois.

Jean buvait son bourbon, mais la rougeur de son visage avait une autre cause que l'alcool. Il semblait prêt à exploser à tout instant. Il était difficile pour lui d'encaisser des insultes à propos de faits dont il ne se sentait pas responsable, mais à tout prendre il était coupable de tant d'abominables forfaits qu'il pouvait bien souffrir un peu pour ceux qu'il n'avait pas commis. Sans compter que, comme disait Hacking, le roi aurait été coupable si seulement l'occasion lui en avait été donnée.

Qu'est-ce que Hacking espérait gagner en se comportant ainsi ? S'il voulait, comme il le prétendait, resserrer ses liens commerciaux avec Parolando, le moins qu'on pût dire était qu'il s'y prenait d'une étrange façon.

Peut-être estimait-il devoir remettre d'abord les Blancs, quels qu'ils fussent, à leur place. Leur faire comprendre avant toute chose que lui, Elwood Hacking, n'était inférieur à aucun d'entre eux.

Hacking avait été détruit par le même système qui avait causé la perte, sous une forme ou une autre et dans une plus ou moins large mesure, de la majorité des Américains noirs, blancs, rouges ou bien jaunes.

En serait-il éternellement ainsi ? Faudrait-il qu'ils restent haineux, crispés, hostiles au long des milliers de siècles qu'ils étaient peut-être condamnés à passer ensemble au bord de ce Fleuve ?

A ce moment-là, mais seulement l'espace d'un bref instant, Samuel Clemens se demanda si ce n'étaient pas les adeptes de la Seconde Chance qui avaient raison.

S'ils connaissaient la voie pour échapper à cette prison de haine, alors c'était eux qu'il fallait écouter. Ni Hacking, ni Jean, ni Clemens, ni aucun de tous ceux qui étaient en panne d'amour et de paix n'auraient dû avoir droit à la parole. Seuls les gens qui croyaient à la Seconde Chance...

Malheureusement, il était loin d’y croire lui-même. Il ne fallait pas oublier qu’ils étaient faits sur le même moule que les autres dispensateurs de foi que la Terre avait portés en son sein. Bien intentionnés, quelquefois, sans nul doute, mais pas plus détenteurs que les autres de la vérité, malgré la véhémence de leurs affirmations.

Hacking se tut soudain. Sam en profita pour lancer :

— Nous n’avions pas prévu de discours officiel pour clôturer ce repas, sinjoro Hacking, et je vous sais gré de vous être porté volontaire. Vous avez droit à nos remerciements collectifs, dans la mesure où vous ne nous présentez pas la note. Nos finances sont plutôt en baisse ces temps-ci.

— Il faut que vous preniez tout à la rigolade, hein ? répliqua Hacking. Si on allait faire une petite visite guidée ? J’ai envie de voir à quoi ressemble ce fameux bateau.

Le reste de la journée passa assez agréablement. Sam oublia une grande partie de son ressentiment en guidant Hacking et sa suite à travers ses usines, ses ateliers et pour finir son grand bateau. Même à demi achevé comme il l’était, il constituait un spectacle extraordinaire. C’était la plus belle chose qu’il eût jamais vue. Plus belle… pensa-t-il, plus belle, même, que le visage de Livy quand elle lui avait dit pour la première fois qu’elle l’aimait.

Hacking ne tomba pas à genoux de ravissement, mais il se montra très impressionné. Il ne put s’empêcher, toutefois, de faire des allusions à la puanteur et à la désolation du paysage.

Un peu avant l’heure du dîner, on vint chercher Sam. Quelqu’un était arrivé à Parolando à bord d’un petit bateau et avait insisté pour parler au dirigeant de cet Etat. Comme c’était un homme à Sam qui l’avait accueilli, il avait jugé bon d’avertir son chef avant que le roi Jean ne soit au courant de l’arrivée de l’inconnu.

Sam partit aussitôt dans l’une des deux jeeps à alcool qui avaient été achevées la semaine précédente. Au poste de garde, un jeune homme blond et élancé, au visage souriant, se présenta à lui sous le nom de Wolfgang Amadeus Mozart.

Sam l’interrogea en allemand. Quelle que fût son identité réelle, le jeune homme s’exprimait effectivement dans un dialecte autrichien qui rappelait le haut allemand, avec un certain nombre de termes dont le sens échappait à Sam. Celui-ci était toutefois incapable de dire si c’était parce qu’il s’agissait de mots autrichiens ou bien d’un vocabulaire spécifique au dix-huitième siècle.

Le nouveau venu expliqua qu’il avait remonté le Fleuve sur près de vingt mille kilomètres pour venir voir le grand bateau. La rumeur qui était arrivée jusqu’à lui disait qu’il y aurait à bord un orchestre qui jouerait de la musique pour distraire les passagers. Depuis vingt-trois ans, Mozart souffrait dans ce monde primitif où les seuls instruments de musique étaient des tambours, des sifflets, des flûtes en bois, des pipeaux et une sorte de harpe grossière fabriquée à partir de l’épine dorsale et des boyaux d’un poisson du Fleuve. Un jour, il avait entendu parler de la mine de sidérite, de la construction du grand bateau à aubes et du fabuleux orchestre qui l’accompagnerait, avec son piano, ses violons, ses flûtes, ses hautbois et tous les merveilleux instruments qu’il avait connus sur la Terre, plus quelques-uns qui avaient été inventés après sa mort en 1791. Il était donc venu. Y aurait-il une place pour lui parmi les musiciens du bateau ?

Sans être un spécialiste, Sam appréciait la grande musique. Il était surtout impressionné de se trouver face à face avec le grand Mozart, si toutefois c’était bien lui. Il courait de par le Monde du Fleuve tellement d’imposteurs qui se faisaient passer pour n’importe qui, depuis le seul, unique et original Jésus-Christ en personne jusqu’à P.T. Barnum, qu’il se refusait désormais à prendre la parole de

quiconque pour argent comptant. Déjà, il avait démasqué trois individus qui prétendaient être Mark Twain.

— Il se trouve, dit-il, que l'ancien archevêque de Salzbourg est citoyen de Parolando. Bien que vous vous soyez quittés, si ma mémoire est bonne, en fort mauvais termes, je suis sûr qu'il sera ravi de vous revoir.

Mozart ne vira ni au rouge ni au vert. Il s'exclama au contraire :

— Enfin, quelqu'un que j'ai connu durant mon existence terrestre ! Croyez-moi si vous voulez, mais…

Sam était tout disposé à croire que Mozart n'avait jamais rencontré ici aucune personne de sa connaissance. Lui-même n'en avait retrouvé que trois, et il avait pourtant connu d'innombrables personnes au cours de ses voyages dans tous les coins du monde. Que Livy fût l'une des trois était une coïncidence improbable. Il soupçonnait le Mystérieux Inconnu d'avoir un peu forcé la main au hasard. Mais même l'empressement manifesté par Mozart à rencontrer l'archevêque de Salzbourg ne voulait pas dire grand-chose. En premier lieu, les imposteurs qu'avait connus Sam avaient invariablement protesté, lorsqu'on les confrontait à ceux qui étaient censés les avoir connus sur la Terre, que c'étaient les autres, et non pas eux, qui étaient les véritables imposteurs. Ils avaient plus de toupet qu'un Français. Et d'ailleurs, l'archevêque de Salzbourg n'habitait plus Parolando. Sam n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il pouvait se trouver. Il n'en avait parlé que pour étudier la réaction de Mozart.

Il décida que le sinjoro Mozart pouvait demander à devenir citoyen de Parolando. Mais d'abord, il tenait à lui dire la vérité à propos des instruments de musique. Non seulement ils n'étaient pas encore fabriqués, mais quand ils le seraient, ils ne ressembleraient ni à des instruments de bois ni à des instruments de cuivre. Ce seraient des machines électroniques qui reproduiraient fidèlement le son des instruments d'époque. Et si Mozart était vraiment

celui qu’il prétendait être, il avait de bonnes chances de se retrouver à la tête de l’orchestre. Il aurait alors tout loisir de composer de nouvelles œuvres.

Sam n’avait pas voulu lui promettre formellement qu’il serait chef d’orchestre. Il avait appris à ne plus faire de promesses à la légère.

La grande réception en l’honneur de Hacking eut lieu au palais du roi Jean. Hacking semblait s’être libéré, lors de la première réunion, de tout son venin pour la journée. Sam bavarda avec lui pendant plus d’une heure et découvrit, à sa grande surprise, qu’il s’agissait d’un homme cultivé et très intelligent, un autodidacte amateur de poésie et d’œuvres d’imagination.

Quelle tristesse que tant de talent fût si bêtement gâché !

Aux environs de minuit, Sam accompagna Hacking et sa suite dans le grand bâtiment de pierre et de bambou dont les trente pièces étaient réservées aux hôtes de marque. L’immeuble se trouvait à mi-chemin entre le palais royal et la demeure de Sam. Toujours escorté par Joe Miller, il s’assit au volant de la jeep pour parcourir les trois cents mètres qui le séparaient de chez lui. Joe boudait, car il voulait conduire malgré la longueur démesurée de ses jambes qui rendait l’opération impossible. Ils gravirent l’échelle en titubant et barricadèrent la porte. Joe se retira aussitôt dans sa chambre et se laissa tomber sur son lit avec une souplesse qui fit trembler la maison sur ses pilotis. Sam alla regarder par le hublot et eut juste le temps d’apercevoir Livy et Cyrano qui rentraient chez eux en vacillant, bras dessus bras dessous. A leur gauche, un peu plus haut, se trouvait la hutte de von Richthofen et de Gwenafra, où la lumière était déjà éteinte.

Il murmura « Bonne nuit… » sans savoir au juste à qui il s’adressait, puis s’écroula dans son lit. La journée avait été rude et la réception au palais s’était achevée par une

immense beuverie à base d’alcool industriel et assaisonnée de gomme à rêver, de tabac et de marihuana.

Il se réveilla en sursaut, rêvant qu’il était pris dans un tremblement de terre en Californie, au milieu des pétards de la fête nationale.

Il bondit de son lit et se mit à courir sur le plancher vibrant de la timonerie. Avant même d’être arrivé devant les hublots, il avait compris que les détonations et les secousses sismiques étaient causées par des envahisseurs. Il ne devait d’ailleurs jamais atteindre la fenêtre, car une fusée à la traîne fumante et rougeoyante heurta à ce moment-là un des pilotis. Une explosion assourdissante retentit, la fumée entra en tourbillonnant par les hublots cassés et tout bascula en avant. La maison s’effondrait. L’Histoire se répétait.

25.

Il atterrit à plat ventre sur le pan de mur affaissé au milieu des éclats de bois et de verre. Tandis qu’il essayait de reprendre ses esprits, une grosse main le souleva de terre. A la lueur d’une explosion, il vit le visage au grand nez de Joe Miller. Le géant était descendu par la façade éventrée de sa chambre et avait écarté les décombres jusqu’à ce qu’il dégage Sam. Il tenait leurs deux graals à la main.

— C’est un vrai miracle, mais je crois que je n’ai pratiquement rien, lui dit Sam. Juste quelques égratignures causées par des éclats de verre.

— Ve n’ai pas vu le temps d’endoffer mon armure, déclara le géant, mais v’ai pu prendre ma haffe. Voilà une épée pour toi, avec un piftolet, des balles et quelques farves de poudre.

— Qui ça peut bien être d’après toi, Joe ?

— Ve n’en fais fiftre rien. Regarde ! Ils varrivent du Fleuve, à l’endroit où font accoftés les navires.

La lumière des étoiles était vive. Les nuages qui apportaient la pluie de trois heures du matin n’avaient pas encore fait leur apparition, mais la brume nocturne flottait, épaisse, au-dessus du Fleuve. Des cohortes d’hommes en jaillissaient, qui s’ajoutaient aux masses déployées sur la plaine. Derrière les fortifications, il devait y avoir une flotte entière.

La seule flotte capable de s’approcher aussi près sans déclencher le système d’alarme ne pouvait être que celle de Soul City. Toute autre formation arrivant à cette heure aurait été signalée par les guetteurs que John et Sam avaient postés le long du Fleuve et jusque sur le territoire ennemi. Ce n’était pas la flotte d’Iyeyasu, qui se trouvait toujours au port selon les dernières dépêches reçues à minuit.

En jetant un coup d’œil prudent au-dessus d’un tas de décombres, Joe s’écria :

— Fa f’avite beaucoup autour du palais, et la révidenfe des vhôtes est en flammes.

A la lueur des incendies qui faisaient rage un peu partout, on voyait des hommes combattre autour des bâtiments stratégiques. Devant l’enceinte du palais, il y avait déjà de nombreux morts. Puis le canon fut amené sur son affût et mis en place face au palais.

— C’est la jeep du roi Jean ! s’écria Sam en désignant le véhicule qui venait de se ranger à l’arrière du canon.

— Voui, mais f’est notre canon à nous, répondit Joe. Et fe font les vhommes à Hacking qui vont faire fortir le roi de fon trou.

— Allons-nous-en d’ici en vitesse ! s’écria soudain Sam.

Il escalada les décombres et se mit à courir dans la direction opposée à celle du palais. Il ne comprenait pas pourquoi les envahisseurs n’étaient pas encore à ses trousses. Ils auraient dû logiquement s’attaquer à lui en priorité, en même temps qu’au roi.

La fusée qui avait détruit sa maison semblait avoir été lancée de la plaine. Hacking et ses hommes avaient dû déclencher leur attaque surprise simultanément à l’irruption des troupes dissimulées dans les cargos prétendument chargés de minerai. Il faudrait tirer tout cela au clair, dès que les événements le permettraient.

En s’emparant du canon, les hommes de Hacking avaient porté un rude coup à la défense de Parolando. Tout en courant, Sam entendit tonner trois fois la pièce d’artillerie. Il se retourna pour voir voler des éclats de bois au milieu d’un énorme nuage de fumée noire. Les murailles du palais étaient éventrées. Encore deux ou trois obus et le bâtiment allait être réduit en poussière.

Sam avait une seule consolation dans tout cela : le stock d’obus se limitait à cinquante. Malgré l’abondance du fer-nickel encore à exploiter, ils n’avaient pas voulu gaspiller davantage le précieux métal.

Sam était arrivé à hauteur de la hutte de Cyrano. La porte était ouverte. Il n’y avait personne à l’intérieur. Il se tourna vers la colline. Von Richthofen, vêtu d’un simple kilt, sa rapière dans une main et son pistolet dans l’autre, accourait dans sa direction. Gwenafra le suivait, munie d’un pistolet, d’une réserve de balles et de quelques charges de poudre.

De nombreuses personnes convergeaient vers le point où ils se trouvaient. Plusieurs avaient des arbalètes.

Sam cria à Lothar de les rassembler, puis il se tourna pour examiner la situation en bas dans la plaine. Les abords du Fleuve étaient toujours noirs d’ennemis. Si seulement le canon avait pu être utilisé contre eux, il aurait

fait de véritables ravages dans leurs rangs serrés et les aurait coupés de leurs arrières. Mais l'arme, après avoir détruit le palais, se pointait à présent sur les troupes de Parolando qui essayaient de se regrouper au pied des collines.

Un gros véhicule noir apparut alors dans une brèche de la muraille. Sam laissa échapper un cri de désespoir. C'était le *Dragon de Feu III* qu'ils avaient donné à Hacking. Mais où étaient donc les trois amphibies de Parolando ?

Il en vit deux, au même instant, qui se dirigeaient vers les collines. Tout à coup, la tourelle du premier pivota et le canon à vapeur se mit à tirer spasmodiquement sur... les propres hommes de Sam. Soul City s'était emparé également de leurs amphibies !

Partout où il tournait la tête, les combats faisaient rage. Il y avait des explosions devant le chantier du bateau. Sam poussa un nouveau cri de rage à la pensée qu'il pourrait être endommagé. Mais aucun coup direct n'était tiré sur lui. Apparemment, l'ennemi désirait s'en emparer intact.

Des fusées tirées des collines passèrent en sifflant au-dessus de leurs têtes et allèrent exploser dans les rangs ennemis. Une volée de fusées adverses sillonna le ciel en sens contraire. Certaines passèrent si près qu'ils aperçurent les contours flous de leur corps cylindrique ainsi que le long morceau de bambou qui dépassait à l'arrière. L'une d'elles, de taille exceptionnelle, passa dans un grand bruit à trois mètres au-dessus d'eux, manqua de peu le sommet de la colline et alla exploser dans un fracas de tonnerre sur l'autre versant. Les feuilles d'un arbre à fer voisin tombèrent en voletant.

La demi-heure qui suivit – et qui sembla durer deux heures – fut un véritable chaos de hurlements, de carnage et de barbarie déchaînée. Les citoyens de Soul City lancèrent assaut après assaut contre la colline où s'étaient regroupés les défenseurs de Parolando. Chaque fois, ils étaient repoussés par les fusées, des balles en plastique de

calibre 69, des carreaux d’arbalètes et des flèches. Lorsque finalement les deux armées entrèrent en contact, ce fut une mêlée sanglante où s’affrontèrent en désordre pistolets, haches, épées, cimeterres, massues, poignards et javelots.

Joe Miller, surplombant le champ de bataille du haut de ses trois mètres et de ses quatre cents kilos, son corps velu couvert de sang – aussi bien le sien que celui des autres – faisait d’impitoyables moulinets avec sa hache dont le fer de quarante kilos était fixé au bout d’un manche en bois de chêne de huit centimètres de diamètre sur près de deux mètres de long. Aucun bouclier, aucune armure ne résistait à cette arme terrible qui écartait sur son passage rapières, haches et javelots, fendait clavicules et fronts, tranchait bras et cous et fracassait crâne après crâne. Lorsque ses ennemis se dérobaient en masse, c’était lui qui chargeait. A plusieurs reprises, il brisa à lui seul des assauts qui auraient pu être victorieux.

Plusieurs Mark I crachèrent leur feu dans sa direction, mais les tireurs étaient si nerveux face à lui qu’ils ne s’approchèrent pas suffisamment. Les grosses balles en plastique passèrent en vrombissant à quelques centimètres de lui.

C’est alors qu’une flèche lui transperça le bras gauche et qu’un combattant, plus courageux ou téméraire que les autres, se glissa sous son bras et lui planta sa rapière dans la cuisse. Le manche de la hache lui fracassa aussitôt la mâchoire, puis le fer lui trancha la tête. Joe avançait toujours, mais il perdait beaucoup de sang. Clemens lui ordonna de se replier vers l’autre versant de la colline, où un hôpital de fortune avait été installé.

— Ve ne veux pas ! protesta Joe, qui tomba à genoux avec un gémissement sourd.

— C’est un ordre ! lui cria Sam.

Il baissa de justesse la tête pour esquiver une balle en plastique qui alla exploser contre un arbre à fer voisin et

dut projeter des éclats, car il ressentit une douleur cuisante au bras et au mollet.

Joe réussit à se relever et à s'éloigner lourdement, tel un éléphant malade. Cyrano de Bergerac surgit à ce moment-là d'un nuage de fumée. Il était maculé de suie et de sang. Il tenait d'une main la poignée d'une longue rapière sanglante et de l'autre un pistolet encore fumant. Derrière lui marchait Livy, aussi barbouillée et ensanglantée que lui. Elle portait un pistolet et un sac de munitions. Son rôle consistait à recharger les pistolets. En voyant Sam, elle lui sourit en exhibant des dents dont la blancheur contrastait avec son visage noirci.

— Comme je suis contente, Sam ! Je croyais que tu étais mort ! Cette fusée qui a détruit ta maison…

— J'aurais préféré quand même te voir derrière moi, dit-il.

Il n'eut le temps d'ajouter rien d'autre. De toute manière, il n'aurait rien dit de plus.

L'ennemi revenait à la charge. Les hommes glissaient, trébuchaient, enjambaient des monceaux de cadavres. Les archers étaient à court de flèches ; les pistoleros n'avaient presque plus de balles. La situation était à peu près la même dans les deux camps.

Joe Miller avait quitté le champ de bataille, mais Cyrano n'était pas loin de compenser cette perte. Il se battait comme un démon. Il paraissait aussi vif et souple que la rapière d'acier qu'il tenait à la main. De temps à autre, il déchargeait son pistolet de la main gauche dans le visage d'un adversaire tout en plongeant son épée dans le ventre d'un autre. Puis il lançait le pistolet en arrière. Livy se baissait, le ramassait, rechargeait. Sam était stupéfait de voir comme elle avait changé. Il n'aurait jamais cru qu'elle fût capable d'agir ainsi dans des circonstances pareilles. Cette femme jadis fragile, maladive, opposée à toute forme de violence, accomplissait froidement des tâches devant lesquelles beaucoup d'hommes auraient tremblé.

Moi, par exemple, se dit-il, si seulement j'avais le temps de me rendre compte de ce qui m'arrive.

Surtout depuis que Joe Miller n'était plus à ses côtés pour le protéger physiquement et moralement.

Cyrano enfonça sa rapière sous un bouclier qu'un Wahhabite hurlant avait levé un peu trop haut dans son élan. Livy comprit que c'était à elle d'agir, car Cyrano était en mauvaise posture. Elle leva le pistolet à deux mains et fit feu. Le chien déporta le canon. Elle le remit en ligne. L'arme cracha feu et fumée. Un autre Arabe tomba, l'épaule arrachée.

Un Noir gigantesque bondit par-dessus le cadavre en brandissant sa hache à deux mains. Cyrano dégagea sa lame du corps du Wahhabite avant qu'il eût fini de s'écrouler et transperça la pomme d'Adam du Noir.

L'ennemi battit de nouveau en retraite. Il y eut quelques instants de répit. Le gros amphibie noir – un vrai *Merrimac* avec des roues en plus – grimpait en ahanant la pente de la colline. Lothar von Richthofen donna un coup de coude à Sam, qui s'écarta quand il aperçut le tube en alliage d'aluminium et la fusée dont l'ogive devait peser dix livres. Un des servants du bazooka mit un genou en terre tandis que Lothar chargeait et pointait l'arme. Avec précision, le projectile décrivit une parabole enflammée qui s'acheva juste devant l'engin. L'explosion engendra un épais nuage de fumée qui se dissipa bientôt sous l'action du vent. L'amphibie s'était immobilisé, mais ses tourelles pivotaient et les canons à vapeur se levèrent.

— C'était la dernière, soupira Lothar. On ferait mieux de ne pas s'attarder ici. Impossible de lutter contre ça. Nous sommes bien placés pour le savoir.

L'ennemi se regroupait maintenant derrière le blindé. On entendait déjà les hululements que les guerriers ulmaks, les pré-Amérindiens venus de l'autre côté du Fleuve, avaient l'habitude d'émettre quand ils se lançaient à l'attaque. Apparemment, Hacking avait réussi à enrôler

ceux d’entre eux qui n’étaient pas tombés aux mains de Iyeyasu.

Soudain, l’atmosphère s’obscurcit. Le paysage n’était plus éclairé que par la lueur des incendies et les flammes des hauts fourneaux qui fonctionnaient encore. Les nuages étaient apparus, comme toujours, d’un seul coup, telle une meute de loups faisant fuir les étoiles. D’ici à quelques minutes, la pluie allait tomber à verse.

Il jeta un regard autour de lui. Chaque assaut avait prélevé dans leurs rangs un lourd tribut. Même en l’absence de l’amphibie, ils n’auraient sans doute pas eu la force de repousser l’ennemi plus longtemps.

Les combats continuaient au nord et au sud de la plaine ainsi qu’au pied des collines. Mais les clameurs et les détonations étaient de moins en moins intenses.

La plaine était plus noire d’ennemis que jamais.

Il se demanda si le Publiujo et le Tifonujo ne s’étaient pas joints à l’invasion.

Il regarda une dernière fois la coque gigantesque du bateau à aubes, à moitié dissimulée par les échafaudages et les grues du chantier. Puis il se détourna. Il aurait peut-être pleuré s’il ne s’était pas senti tellement désemparé. Les larmes ne viendraient pas tout de suite. Mais il y avait des chances pour qu’il se vide de son sang avant de se vider de ses larmes. En ce qui concernait son corps présent, tout au moins.

Guidé par les lumières d’une douzaine de huttes éparses, il descendit sur l’autre versant de la colline. C’est à ce moment-là que l’orage éclata. En même temps, une colonne ennemie courut à leur rencontre sur la gauche. Sam fit face et pressa la détente de son pistolet à silex. Naturellement, la pluie noya l’étincelle et empêcha la mise à feu. Aucun pistolet n’était plus utilisable, excepté sous forme de gourdin.

Les épées, les haches et les javelots s’affrontèrent une fois de plus. Joe Miller plongea dans la mêlée en grondant

comme un ours des cavernes. Malgré ses nombreuses blessures, c'était encore un redoutable combattant. Sous la lueur des éclairs et les roulements du tonnerre, sa hache faisait des coupes sombres au milieu des rangs ennemis. Dans son sillage, les autres avançaient et au bout de quelques minutes les survivants de Soul City décidèrent qu'ils avaient leur compte et qu'il valait mieux se replier pour attendre des renforts. Pourquoi se faire tuer bêtement, alors que la victoire leur était acquise ?

Sam et ses hommes franchirent deux autres collines. Une aile ennemie attaqua sur la droite, essayant d'attirer les hommes en avant pour les exterminer et capturer les femmes. Joe Miller et Cyrano se déchaînèrent contre eux et les attaquants se dispersèrent.

Sam compta les survivants qui l'accompagnaient. Il fut stupéfait de s'apercevoir qu'ils n'étaient plus que quinze ! Où étaient passés tous les autres ? Il aurait juré qu'ils étaient au moins cent quand ils avaient commencé à courir.

Livy était toujours aux côtés de Cyrano. Elle s'était débarrassée de ses pistolets inutiles et tenait un javelot sanglant à la main.

Sam était trempé et transi. Il se sentait aussi misérable que Napoléon pendant la retraite de Russie. Il avait tout perdu ! Sa fière petite nation, ses mines de fer-nickel, ses usines, ses amphibies invincibles avec leurs canons à vapeur, ses deux avions et son grand bateau à aubes ! Il ne lui restait plus rien ! Toutes les merveilles de la technologie, la Grande Charte, les triomphes de la démocratie, la perspective grandiose du voyage à accomplir... tout cela venait de s'évanouir en fumée !

Et par quels moyens ? Par des manœuvres viles et perfides !

Le plus ironique, dans tout cela, c'était que le roi Jean n'avait trempé en rien dans ces machinations. Son palais avait été démoli, et lui avec, selon toute probabilité. Il avait trouvé plus fourbe que lui !

Sam décida de cesser de se lamenter. Il avait l'esprit encore trop engourdi par la bataille pour se préoccuper d'autre chose que de la survie immédiate. Quand ils arrivèrent à la base de la montagne, il conduisit son groupe vers le nord jusqu'au moment où ils se retrouvèrent face au grand barrage. A leurs pieds s'étendait un lac de quatre cents mètres de large sur huit cents de long. Ils suivirent la rive jusqu'au commencement de la digue de retenue, au sommet de laquelle ils avancèrent en file indienne.

Sam marcha jusqu'à ce qu'il trouve un signe gravé dans le béton. C'était une petite croix qu'on ne pouvait apercevoir qu'en se penchant au bord du barrage.

— C'est là ! s'écria-t-il. Espérons que personne ne nous a vus, et qu'aucun espion n'en a parlé à nos ennemis.

Il se laissa glisser dans l'eau froide tandis que le tonnerre et les éclairs continuaient à se déchaîner au loin. Il grelottait de tous ses membres, mais continua à descendre jusqu'à ce que l'eau lui arrive aux aisselles et qu'il touche du pied le premier barreau de l'échelle. Il retint alors sa respiration, ferma les yeux et s'immergea. Sa main rencontra le premier barreau. Il descendit à la force des poignets et compta six échelons. Il savait que l'entrée se trouvait juste en dessous. Il se glissa dans l'ouverture, remonta et émergea la tête à l'air, en pleine lumière. Il y avait devant lui des marches de béton qui se prolongeaient par un rebord conduisant à l'entrée d'une galerie. En haut de la voûte qui dominait le puits où il se trouvait brillaient six grosses ampoules électriques.

En frissonnant et en s'ébrouant bruyamment, il gagna l'entrée de la galerie. Quelques instants plus tard, la tête de Joe émergea et il appela faiblement à l'aide. Sam dut redescendre l'aider à se hisser sur le rebord. Il saignait à une douzaine d'endroits.

Les autres suivirent, un par un. Ils se mirent à quatre pour aider le géant à franchir la galerie, qui descendait sur quelques mètres pour déboucher sur une vaste salle. Il y

avait là des lits, des stocks d’armes et de nourriture, de l’alcool et des médicaments. Sam avait aménagé ce refuge en vue d’une éventualité de ce genre. Il s’était souvent reproché d’avoir gaspillé du temps et du matériel par excès de méfiance. A part lui et les deux ouvriers qui avaient effectué les travaux dans le plus grand secret, personne, en principe, ne connaissait l’existence de ces installations.

Un autre accès, dissimulé derrière la cataracte qui faisait tourner les turbines des génératrices, avait été pratiqué au pied du barrage. Il débouchait sur un puits muni de barreaux qu’un homme pouvait gravir pour arriver devant une paroi de béton. Là, il fallait connaître lé mécanisme secret qui permettait de faire pivoter la paroi.

Tout cela, naturellement, était le produit d’instincts romanesques incontrôlés dont il n’avait pas encore su se débarrasser. L’idée d’une entrée secrète au fond d’un lac et derrière une cascade, avec un refuge secret où il pouvait récupérer ses forces et ourdir sa vengeance tandis que ses ennemis le cherchaient en vain, avait été pour lui irrésistible. Bien des fois, il s’était reproché de s’être laissé aller à ce caprice, mais maintenant il ne regrettait rien. L’imagination romantique, parfois, a du bon !

La pièce maîtresse des installations secrètes était un détonateur capable de faire exploser plusieurs tonnes de dynamite à l’intérieur du barrage. Il suffisait d’un geste pour que les eaux du lac se déchaînent et dévastent toute la partie centrale de Parolando. Sam Clemens et le bateau à aubes seraient sans doute détruits par la même occasion, mais c’était le prix qu’il faudrait payer.

On soigna les blessés et on leur fit boire de l’alcool et mâcher de la gomme pour calmer la douleur. Les effets de la gomme étaient toujours imprévisibles. Souvent, elle jouait le rôle d’un sédatif, mais il y avait des individus sur lesquels elle exerçait une action inverse. Il ne restait plus alors qu’à imbiber le patient d’alcool pour neutraliser ses souffrances exacerbées.

Ils se restaurèrent et dormirent après avoir posté des sentinelles aux deux entrées. Joe Miller délirait presque continuellement. Sam demeura toute la journée à son chevet pour le soigner de son mieux. Cyrano, qui venait d'effectuer son tour de garde à l'entrée de la cascade, s'approcha de lui pour lui annoncer que la nuit était de nouveau sur le point de tomber, mais qu'il n'avait rien pu voir, à travers la cascade, sur les conditions qui régnaient au-dehors.

Lothar et Sam étaient les moins éclopés du groupe de survivants. Sam décida qu'ils iraient ensemble jeter un coup d'œil à l'extérieur en passant par la cascade. Cyrano insista pour aller avec eux, mais Sam s'y opposa. Livy tourna vers lui, sans rien dire, ses beaux yeux noirs chargés de gratitude. Sam détourna la tête. Il n'avait que faire de ses remerciements pour avoir épargné son amant.

Il aurait bien voulu savoir si Gwenafra avait été tuée ou capturée. D'après ce que disait Lothar, elle avait disparu au cours du dernier assaut et il n'avait pas réussi, malgré tous ses efforts, à retrouver sa trace. Il se sentait honteux, disait-il, de n'avoir pas su la protéger mieux que cela.

Après s'être enduit le visage et le corps d'une substance noire, Sam et von Richthofen descendirent le puits qui conduisait à la cascade. Les murs étaient humides et les échelons de métal dangereusement glissants. Le puits était illuminé par des ampoules électriques.

Ils sortirent à l'air libre derrière la cascade, qui faisait un bruit assourdissant et les arrosait copieusement. Ils suivirent une corniche étroite pratiquée dans la partie inférieure du barrage. Elle s'interrompait à une vingtaine de mètres avant la fin de la digue. A cet endroit, ils trouvèrent des échelons de fer qui leur permirent de descendre jusqu'à la jonction du barrage avec la colline. De là, ils suivirent prudemment le canal qui avait été creusé dans le sol. Les racines des herbes étaient encore visibles

le long de ses parois. Elles descendaient plus bas que toutes les tranchées qu'ils avaient pu creuser jusqu'à présent. L'herbe semblait indestructible.

Le ciel était illuminé par les astres géants et les nébuleuses. Ils progressèrent sans trop de mal dans la pénombre pâle. Après avoir parcouru huit cents mètres, ils obliquèrent à angle droit dans la direction du palais en ruine. Tapis à l'ombre d'un arbre à fer, ils scrutèrent longuement la plaine qui s'étendait en contrebas. Il y avait des hommes et des femmes à l'intérieur des huttes éclairées. Les hommes étaient des conquérants, les femmes leurs victimes. Sam frémit quand il entendit leurs cris et leurs appels au secours. Il s'efforça de ne pas y penser. Lothar et lui ne pouvaient rien tenter sans compromettre leurs chances d'accomplir quelque chose d'utile à Parolando, ni risquer de se faire capturer ou abattre.

Pourtant, s'il reconnaissait la voix de Gwenafra, il savait qu'il n'hésiterait pas à voler à son secours. Du moins, il en était presque sûr.

Les hauts fourneaux et certaines usines étaient toujours en activité. On voyait des hommes et des femmes dans les ateliers. Apparemment, Hacking n'avait pas perdu de temps pour mettre ses nouveaux esclaves au travail. Il y avait de nombreux gardes autour des bâtiments, mais la plupart semblaient être sous l'effet du whisky ou de l'alcool éthylique.

Partout où portait le regard de Sam, la plaine était éclairée par de grands feux de joie autour desquels des hommes et des femmes riaient et buvaient. De temps à autre, une femme hurlante et gesticulante était emportée dans l'ombre. Parfois, cela ne se passait même pas dans l'ombre.

Sam et Lothar descendirent le versant de la colline comme s'ils étaient chez eux, mais ils évitèrent les bâtiments et les feux.

Personne ne les interpella, même lorsqu'ils passèrent à vingt mètres d'une patrouille. Tout le monde paraissait ivre. Les réserves d'alcool de Parolando avaient servi à célébrer la victoire. Seuls les Arabes wahhabites, dont la religion condamnait l'alcool, et quelques disciples de Hacking, qui ne buvait jamais, étaient dans leur état normal.

Malgré le relâchement qu'on pouvait observer ce soir, la discipline avait dû être maintenue pendant toute la journée, car les rues avaient été nettoyées des cadavres et des décombres qui s'étaient amoncelés partout, et une grande palissade en bambou avait été dressée sur la plaine, juste avant les premiers contreforts des collines. Comme il y avait des miradors et des lumières à l'intérieur, Sam supposa que c'était l'endroit où les prisonniers avaient été rassemblés.

Ils poursuivirent leur chemin en titubant comme s'ils étaient ivres. Ils passèrent à cinq ou six mètres de trois Noirs de petite taille qui parlaient un langage inconnu de Sam. C'étaient probablement des Africains. Peut-être des Dahoméens du dix-huitième siècle.

Ils dépassèrent l'usine d'acide nitrique puis le centre de traitement des excréments humains et se trouvèrent à l'orée de la plaine. Là, ils s'immobilisèrent subitement. A vingt mètres de là, à l'intérieur d'une cage en bambou si étroite qu'il ne pouvait même pas s'y tenir assis, était Firebrass. Il avait les mains liées dans le dos.

Un peu plus loin, c'était Goering qui se trouvait supplicié, la tête en bas et les membres liés à un grand X en bois.

Sam jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Un groupe d'hommes était occupé à boire et à discuter devant l'usine à excréments. Sam jugea beaucoup trop risqué de s'approcher davantage pour essayer de communiquer avec Firebrass. Pourtant, il aurait donné beaucoup pour savoir la raison de sa mise en cage. Mais il fallait pour le moment se contenter de recueillir le plus d'informations possible et

regagner rapidement le refuge. Apparemment, il n'existait aucun remède à la situation. Le mieux était peut-être d'abandonner le barrage à la faveur de l'orage nocturne et de passer clandestinement la frontière. Leur seule possibilité d'action consistait à faire sauter la digue pour détruire Parolando et les forces d'occupation, mais cela impliquait le sacrifice du bateau et Sam ne pourrait s'y résoudre qu'en toute dernière extrémité.

Ils dépassèrent rapidement la cage, en espérant que Firebrass ne se mettrait pas à crier pour attirer leur attention s'il les reconnaissait de loin. Mais il demeura accroupi, le front contre les barreaux de bambou. Goering, par contre, grogna sur leur passage. Ils hâtèrent le pas et tournèrent bientôt au coin du bâtiment.

Sans cesser de marcher en zigzag comme s'ils étaient ivres, ils arrivèrent devant l'ancienne résidence de Fred Rolfe, le Conseiller qui votait toujours en faveur du roi Jean. Il y avait un grand nombre de soldats en armes autour de la maison. C'était là, sans nul doute, que Hacking et son état-major s'étaient installés.

La demeure, dont les murs étaient en rondins, avait moins souffert que la plupart des autres édifices de même importance. Elle était brillamment éclairée de l'intérieur, de sorte qu'on apercevait aisément tout ce qui s'y passait. Soudain, Lothar agrippa le bras de Sam et s'écria :

— Gwenafra ! Je viens de la voir !

La lueur des torchères projetait des reflets dans sa chevelure de miel et sur sa peau diaphane. Elle se tenait devant la fenêtre, adressant la parole à quelqu'un qu'on ne voyait pas. Au bout d'un moment, elle se déplaça. Le visage noir et les cheveux crépus de Hacking s'inscrivirent à leur tour dans le carré de lumière. Sam en eut la nausée. Hacking l'avait choisie comme compagne pour la nuit.

Pourtant, Gwenafra ne semblait nullement bouleversée. Elle avait l'air d'accepter son sort avec philosophie. Mais Sam la connaissait assez pour savoir que malgré son

caractère habituellement spontané et exubérant, elle savait faire montre, si les circonstances le demandaient, d'une remarquable maîtrise de soi.

Il s'éloigna en entraînant Lothar.

— Nous ne pouvons rien faire pour le moment. En agissant inconsidérément, nous gâcherions les quelques chances qui lui restent de s'en tirer toute seule.

Ils poursuivirent leur tournée d'inspection pendant quelque temps. Les feux de joie s'étendaient maintenant à perte de vue en amont et en aval du Fleuve. En plus des citoyens de Soul City, il y avait partout des Ulmaks et des Orientaux dont l'origine n'était pas facile à établir. Il s'agissait peut-être des Birmans, des Thaï et des Cinghalais du Néolithique qui peuplaient la rive opposée, face à l'Etat de Selina Hastings.

Pour quitter Parolando, il leur faudrait franchir les fortifications. S'ils voulaient descendre le Fleuve jusqu'au Selinujo, ils auraient besoin de voler plusieurs embarcations. Ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui se passait en ce moment au Tifonujo et au Publiujo, mais si ces pays n'avaient pas encore été envahis par Hacking, on pouvait parier qu'ils n'étaient pas loin sur la liste. Essayer de fuir vers le nord pour gagner la Terre de Chernsky était pure folie. Iyeyasu s'approprierait ce territoire dès que la nouvelle de l'invasion lui parviendrait. C'était peut-être chose faite.

Ironiquement, la seule nation qui pût encore leur offrir asile était celle-là même dont les citoyens s'étaient vu refuser l'accès de Parolando.

Ils décidèrent de retourner au barrage pour rapporter ce qu'ils avaient vu et dresser un plan d'action. Le meilleur moment pour prendre la fuite serait celui de l'orage nocturne.

Ils reprirent prudemment le chemin du retour, en évitant les huttes où ils avaient vu des soldats ennemis avec des femmes de Parolando.

Ils venaient de passer dans l’ombre d’un gigantesque arbre à fer lorsque Sam sentit quelque chose lui agripper le cou par-derrière. Il voulut hurler, faire volte-face, se débattre, mais la main puissante resserra son étreinte et il perdit connaissance.

26.

Il se réveilla en toussant, à moitié suffoqué. Il se trouvait toujours sous l’arbre à fer. Il voulut se lever, mais une voix gronda :

— Pas de ça ! Tenez-vous tranquille ou je vous défonce le crâne avec cette hache !

Sam jeta autour de lui un regard désespéré. A quelques mètres de là, Lothar était assis, les poignets ligotés, contre le tronc d’un jeune sapin. L’homme qui venait de parler était un colosse aux épaules démesurées, au torse puissant et aux bras musclés. Il portait un kilt et une grande cape de couleur noire. Il tenait à la main une hache en acier de petite taille et portait à son ceinturon un tomahawk, un long poignard d’acier et un pistolet Mark I.

— Vous êtes bien Sam Clemens ? demanda-t-il à voix basse.

— C’est moi, dit Sam sur le même ton. Qu’est-ce que ça signifie ? Que me voulez-vous ?

Le colosse inclina son épaisse tignasse en direction de von Richthofen :

— Je l’ai mis à l’écart pour qu’il n’entende pas ce que nous avons à nous dire. C’est quelqu’un que nous connaissons tous les deux qui m’envoie ici.

Sam demeura quelques instants silencieux, puis demanda :

— Le Mystérieux Inconnu ?

— Oui, c’est ça. Il a dit que vous l’appeliez ainsi. Moi, je préfère « Inconnu » tout court. Et comme vous êtes au courant, pas la peine qu’on s’en dise plus. Vous me faites confiance ?

— Forcément, répondit Sam. Vous devez faire partie des douze qu’il a choisis. C’est bien un homme qui vous a parlé ?

— J’ai pas vérifié d’assez près. Mais je vais vous dire une chose. Cette vieille carcasse que vous avez devant vous n’a jamais tremblé face à aucun homme, qu’il soit rouge, noir, blanc ou café au lait. Mais cet Inconnu, c’est le genre de type qui ferait détaler un grizzly rien qu’en le fixant dans le blanc des yeux. Comprenez-moi, j’ai pas eu peur de lui. C’est seulement qu’il m’a mis... comme qui dirait... mal à l’aise. Comme un geai bleu à qui on aurait arraché toutes ses plumes. Mais laissons ça. Autant vous raconter mon histoire tout de suite, ça nous économisera de la salive pour plus tard. Je m’appelle John Johnston. Natif du New Jersey aux environs de 1827, à ce que je crois, mort à Los Angeles en 1900 à la clinique des anciens combattants. Entre-temps, j’étais trappeur dans les montagnes Rocheuses. J’ai dû expédier au cours de ma vie terrestre des centaines de satanés peaux-rouges dans les terrains de chasse du grand Manitou. Mais jamais, au grand jamais, je n’ai eu à tirer sur un homme blanc, fût-il français. Ici, par contre, depuis mon arrivée, j’ai constitué une assez belle collection de scalps blancs.

Le colosse se leva et se plaça sous la clarté des étoiles. Ses cheveux étaient sombres, mais on voyait qu’ils auraient eu une couleur beaucoup plus rousse en plein soleil.

— Je radote beaucoup plus maintenant que dans le bon vieux temps, dit-il. Dans cette vallée, on ne peut éviter les

gens. Un enfant qui a trop de monde autour de lui finit par être gâté.

Ils se rapprochèrent de Lothar. Pendant ce temps, Sam demanda :

— Comment avez-vous fait pour vous trouver là, sur tout en ce moment ?

— L'Inconnu m'a expliqué où vous étiez. Il m'a parlé de vous et de votre grand projet, de la Tour des Brumes et de tout le reste. Pourquoi rabâcher tout cela ? Vous le savez déjà. J'ai accepté de partir à votre rencontre afin de faire partie de l'équipage. Pourquoi pas ? Je n'ai pas envie de rester ici au milieu de toute cette foule. Je n'ai pas assez d'air pour respirer. On ne peut pas se tourner sans se cogner le nez à quelqu'un. J'avais déjà remonté le Fleuve sur près de cinquante mille kilomètres quand une nuit quelque chose m'a réveillé en sursaut. Il y avait un homme assis dans l'ombre au milieu de la pièce. Nous avons eu une longue conversation. Ou plutôt, c'était presque toujours lui qui parlait. Il m'a tout expliqué. J'ai entrepris ce long voyage et je suis arrivé ici. Il y avait des combats partout. Je vous ai cherché pendant longtemps. J'ai entendu ce que ces Noirs disaient. Ils ne retrouvaient pas votre cadavre. A un moment, je me suis trouvé nez à nez avec un Arabe. J'ai dû lui fracasser le crâne. De toute façon, je n'en pouvais plus tellement j'avais faim.

Sam sursauta en entendant ces mots. Il se tourna vers lui en demandant :

— Vous aviez faim ? Vous voulez dire que...

L'homme ne répondit pas. Il continuait de le regarder sans ciller.

— Vous ne seriez pas... reprit Sam d'une voix tremblante... Vous ne seriez pas celui qu'on appelait Johnston le Tueur de Crows, ou le Mangeur de Foie ?

— Il y a longtemps que j'ai fait la paix avec les Crows, grogna le trappeur. Je suis devenu leur frère. Et j'ai cessé

peu de temps après de me nourrir de foie humain. Mais il fallait bien manger.

Sam frissonna. Il se baissa pour délivrer Lothar de ses liens et de son bâillon. L'Allemand était furieux, mais dévoré de curiosité. Il n'avait entendu que la fin de la conversation. Tout comme Sam, il était fortement impressionné par l'espèce de force brutale qui émanait du personnage. Et sans se forcer, songea Sam, qui se demandait à quoi il pouvait ressembler quand il était en action.

Ils retournèrent en direction du barrage. Johnston ne disait mot. A un moment, il disparut en laissant à Sam une étrange impression de malaise glacé. Ce colosse de deux mètres de haut et de cent trente kilos au bas mot se déplaçait aussi silencieusement que l'ombre d'un tigre.

Sam Clemens sursauta. Johnston était déjà de retour.

— Que s'est-il passé ?

— Ne vous inquiétez pas, dit le trappeur. Je suis allé jeter un petit coup d'œil, histoire de me faire une idée de la situation. Je savais déjà que beaucoup de vos hommes s'étaient enfuis en franchissant les fortifications au nord et au sud. S'ils avaient résisté, ils auraient pu repousser les Noirs. Il ne s'en fallait pas de beaucoup. Je sais aussi que Iyeyasu se prépare à attaquer. C'est pour cette nuit, sans doute. Il n'y a pas longtemps que je suis passé dans son pays et j'ai appris pas mal de choses. Il n'a pas l'intention de laisser les Noirs s'approprier le métal et le bateau sans faire quelque chose pour les en empêcher.

Sam émit un grognement pour toute réponse. Il savait déjà tout cela. Mais quelle importance, que ce soit Hacking ou Iyeyasu qui s'empare du bateau ? Pour l'instant, il n'y avait rien d'autre à faire que se réfugier à l'intérieur du barrage. Avec un peu de chance, les deux armées finiraient peut-être par s'entre-détruire et les citoyens de Parolando qui avaient passé la frontière reviendraient pour s'organiser. C'était un faible espoir, mais c'était le seul.

Brusquement, Sam avait retrouvé son courage au contact du colosse mangeur de foie. A en croire la légende qui l'entourait, c'était un redoutable combattant et un allié précieux. Mais ce n'était pas tant cela qui réjouissait le cœur de Sam. Sans se l'avouer tout à fait, il était soulagé d'avoir eu, pour la première fois depuis bien longtemps, des nouvelles du Mystérieux Inconnu. Il ne l'avait donc pas abandonné entièrement. Il continuait à agir dans l'ombre et à lui envoyer des hommes pour son bateau, comme il l'avait promis. Johnston était le sixième. Les autres viendraient ensuite. Odysseus était un cas spécial. Il avait disparu sans laisser de traces. Mais rien ne disait qu'on ne le reverrait pas un jour. Le Fleuve était un fameux endroit pour des durs à cuire. Si on pouvait appeler les Douze ainsi. Il fallait espérer, au demeurant, qu'ils sauraient se montrer à la hauteur des circonstances quand ils seraient confrontés aux Ethiques, si les desseins du Mystérieux Inconnu se réalisaient un jour.

Lorsqu'ils arrivèrent au refuge, Sam présenta Johnston aux autres et leur expliqua la situation. Joe Miller, couvert de bandages, lui serra la main. Johnston murmura, d'une voix remplie d'un respectueux effroi :

— J'ai roulé ma bosse dans tous les coins, mon gars, et j'ai vu bien des choses étranges. Mais des comme toi, j'en avais jamais rencontré. Seulement, c'était pas la peine de me broyer la patte pour m'impressionner.

— Ve l'ai pas fait ekfprès, protesta Joe. Tu m'as l'air de favoir te défendre, et ve fuis moi-même encore en convaleffenfe.

Ils quittèrent le barrage environ une heure avant la venue de l'orage. Tout était relativement calme. Les soldats en liesse étaient allés se coucher et les feux de joie finissaient de se consumer en attendant la pluie. Des patrouilles alertes circulaient tout de même un peu partout et les bâtiments étaient gardés par des hommes en armes

qui ne paraissaient nullement ivres. Apparemment, Hacking avait mis le holà aux excès qui s'étaient commis.

Tel un spectre géant, Johnston se glissa dans l'ombre tandis que le groupe faisait halte aux abords de l'usine d'acide sulfurique. Dix minutes plus tard, le colosse revint sans bruit.

— J'ai écouté ce que disaient ces Noirs. Hacking est un type rusé. Toutes les saouleries, le désordre et le manque de discipline, c'est de la frime ! C'est lui qui a donné des ordres pour tromper les espions d'Iyeyasu. Les Jaunes vont attaquer cette nuit. Il veut leur faire croire que ce sera du gâteau. Mais les hommes de Hacking sont embêtés. Ils sont à court de poudre et de munitions.

Ces nouvelles plongèrent Sam dans un état de nervosité extrême. Il demanda à Johnston s'il n'avait pas surpris d'autres conversations.

— Ouais... j'ai entendu deux de ces Noirs qui se demandaient pourquoi Hacking avait décidé d'attaquer Parolando. D'après eux, c'est en apprenant que Iyeyasu devait lancer son offensive qu'il s'est senti forcé de prendre les devants. Sinon, les Jaunes seraient devenus trop puissants. Avec les amphibies, les armes et le métal, ils n'auraient fait qu'une bouchée de Soul City. Mais là où les deux nègres rigolaient, c'est quand ils ont parlé des manigances du roi Jean. Il paraît qu'il s'était mis d'accord avec Hacking pour partager le pouvoir, mais que Hacking l'a fait sauter dans son palais dès le début des événements parce qu'il n'avait pas confiance en lui. De toute manière, c'était un sale Blanc, et Hacking n'avait plus besoin de lui une fois qu'il avait facilité l'entrée de ses troupes à Parolando. Avec le canon et les amphibies, la victoire était assurée de toute manière.

— Mais pourquoi Jean aurait-il fait ça ? s'étrangla Sam. Que pouvait-il espérer gagner ?

— Il rêvait de conquérir avec Hacking un territoire s'étendant sur plus de deux cents kilomètres. Ensuite, ils se

seraient séparés, les Noirs avec les Noirs, les Blancs avec les Blancs. Ils auraient tout partagé. Ils auraient même construit un deuxième bateau à aubes.

— Et Firebrass ? Savez-vous pourquoi il est encagé ?

— Tout ce que je sais, dit Johnston en haussant les épaules, c'est qu'on l'accuse d'être un traître. Et l'autre... comment s'appelle-t-il... Gros Ring...

— Goering.

— Oui. Ce n'est pas Hacking qui est responsable de son supplice. Ce sont les Wahhabites. Ils ont une dent contre l'Eglise de la Seconde Chance. Ils l'ont torturé avec l'aide des Africains, des Noirs de l'ancien Dahomey qui avaient l'habitude de torturer une demi-douzaine d'ennemis avant de prendre leur petit déjeuner chaque matin, si j'ai bien compris ce que j'ai entendu. Dès que Hacking a su qu'il était torturé, il a fait tout arrêter, mais Goering était presque mort. Il a juste eu le temps de dire à Hacking qu'il était son frère et qu'il lui pardonnait. Il lui a promis qu'ils se reverraient un jour au bord du Fleuve. Hacking en a presque pleuré, d'après ce que disaient ses hommes.

Sam digéra lentement ces nouvelles, qui ne firent qu'accentuer ses aigreurs d'estomac. Il se sentait dans un état si nauséeux qu'il n'avait même plus envie de rire à l'idée que Jean s'était fait honteusement doubler par quelqu'un qui avait enfin compris qu'il n'y avait qu'une façon de traiter avec ce roi des fourbes. Il fallait avouer que Hacking avait fait là une éclatante démonstration de son intuition d'homme d'Etat. Mais il n'était pas affligé de la même conscience que Sam.

La situation était grave. Si les renseignements rapportés par Johnston se révélaient fondés, l'armée d'Iyeyasu serait bientôt ici et il deviendrait impossible de quitter discrètement le pays à la faveur de l'orage. Toutes les sentinelles de Soul City devaient être sur le qui-vive.

— Qu'y a-t-il, Sam ? lui demanda Livy en venant s'asseoir à côté de lui.

— J’ai bien l’impression que nous sommes finis.

— Oh, Sam ! dit-elle en relevant la tête. Où est tout ton courage ? Pourquoi serions-nous finis ? Pourquoi te laisses-tu abattre si facilement dès que tu apprends une mauvaise nouvelle ? L’occasion qui se présente va peut-être te permettre de récupérer ton bateau. Laissons Hacking et Iyeyasu s’entre-dévorer comme des loups, et battons-nous ensuite contre les survivants. En attendant, nous n’avons qu’à nous reposer tranquillement dans les collines.

— Tu ne sais pas ce que tu dis ! s’écria Sam. Avec quelle armée pourrions-nous nous battre ? Nous ne sommes pas plus de quinze éclopés !

— Tu es stupide, Sam ! Il y a au moins cinq cents prisonniers à l’intérieur du camp, sans compter les esclaves qui travaillent dans les usines. Et tu oublies les milliers d’hommes qui ont pris le chemin du Publiujo et du Cernskujo quand ils ont vu que le roi Jean ne pouvait plus assurer la défense.

— Et par quel moyen les regrouperais-je ? C’est trop tard. Les envahisseurs seront là d’ici à quelques heures. Et qui te dit que les fuyards n’ont pas été mis dans des camps eux aussi dès qu’ils ont passé la frontière ? Nous ignorons si Chernsky et Publius Crassus ne sont pas de mèche avec Hacking !

— Tu n’as pas changé, Sam ! Ton pessimisme te paralysera toujours ! Je t’aime encore, tu sais, d’une certaine manière. Comme un ami…

— Un ami ! rugit-il si fort que tous les autres se retournèrent.

Cyrano s’écria : « *Morbleu !* » et Johnston chuchota : « Taisez-vous ! Vous voulez que les Indiens noirs nous découvrent ? »

— Nous nous sommes aimés pendant des années, reprit Sam à voix basse.

— Il s’en faut de beaucoup que ce soit toute l’éternité. Mais ce n’est ni le lieu ni le moment de discuter de nos

échecs. Je n’ai nulle envie de les disséquer, de toute manière. C’est trop tard. La seule chose qui compte, pour l’instant, c’est : veux-tu ton bateau ou pas ?

— Bien sûr, que je le veux ! Qu’est-ce que tu crois que…

— Alors, magne-toi le cul, Sam !

Dans la bouche de quelqu’un d’autre, cette apostrophe ne l’aurait peut-être pas choqué. Mais venant de sa douce, sa fragile Livy, autrefois si réservée, c’était une chose absolument impensable ! Pourtant, c’était bien elle qui s’était exprimée ainsi, et maintenant qu’il y repensait, il y avait eu des moments sur la Terre, qu’il avait refoulés de sa mémoire, où…

— La petite dame n’a pas tout à fait tort, fit Johnston qui venait de s’approcher d’eux et avait entendu la dernière réplique.

Sam se disait qu’il aurait fallu qu’il pense à des choses plus importantes. Mais après tout, son subconscient n’était-il pas meilleur juge que lui de l’importance des choses ? C’était son subconscient qui lui envoyait cette pensée. Pour la première fois, il comprenait, il comprenait vraiment, avec toutes les cellules de son corps, du cerveau jusqu’en bas, que Livy n’était plus la même. Elle n’était plus sa Livy. Elle ne l’était plus depuis longtemps, peut-être depuis des années avant sa mort terrestre.

— Vous ne dites rien, M. Clemens ? insista le trappeur.

Sam exhala un profond soupir, comme pour disperser les derniers morceaux d’Olivia Langdon Clemens de Bergerac, et déclara :

— Voici ce que nous allons faire…

Les nuages se déchirèrent subitement. Durant la demi-heure qui suivit, le tonnerre et les éclairs rendirent hideux le ciel et la terre. A un moment, Johnston sortit de la pluie, chargé de deux bazookas et de quatre fusées qui bringuebalaient sur son dos puissant. Il redisparut aussitôt et fut de retour, vingt minutes plus tard, avec des

tomahawks, des poignards en acier et du sang frais qui n'était pas le sien sur son torse et sur ses bras.

Les nuages s'étaient dispersés. Le pays apparut argenté sous les astres resplendissants, gros comme des oranges, aussi nombreux que des cerises sur un arbre à la belle saison et aussi lumineux que des joyaux sous un lustre de mille ampoules. Puis la température se refroidit et ils grelottèrent sous l'arbre à fer. Une fine brume se forma au-dessus du Fleuve. Un quart d'heure plus tard, elle était si dense que l'eau, les pierres à graal et les murailles qui longeaient la rive étaient devenues invisibles.

Iyeyasu attaqua une demi-heure après. D'innombrables embarcations, petites et grandes, bourrées de guerriers en armes, traversèrent le Fleuve, venant des régions naguère aux mains des Foxes et des Sacs, ou de la partie septentrionale de l'ancien territoire des Ulmaks, ou bien encore du pays où les Hottentots et les Bochimans vivaient précédemment en paix. Mais le gros des forces d'invasion venait des trois pays où Iyeyasu régnait maintenant en maître.

Les assaillants percèrent les défenses de Parolando en dix points différents. Ils ouvrirent des brèches dans les murailles en faisant exploser des mines, puis s'engouffrèrent de l'autre côté. En l'espace de dix minutes, un nombre incroyable de fusées furent lancées. Iyeyasu devait les mettre de côté depuis un certain temps.

Les trois amphibies aux mains des défenseurs arrivèrent lourdement sur le front de bataille. Leurs canons à vapeur se mirent à tirer des gerbes de projectiles en plastique. Ils firent un véritable carnage, mais Iyeyasu leur avait réservé une surprise. Une pluie de fusées aux ogives de bois remplies d'alcool gélifié (un mélange de savon et d'alcool de bois) se mit à tomber autour des blindés. Chacun fut touché au moins deux fois. Ce napalm artisanal environna de flammes les trois véhicules. Leurs occupants durent périr asphyxiés, sinon carbonisés.

Sam était fasciné par un tel spectacle, mais pas suffisamment pour ne pas demander à von Richthofen de lui rappeler cela quand tout serait terminé, s'ils étaient encore vivants.

— Il faudra améliorer l'étanchéité et prévoir un système de circulation d'air analogue à celui dont Firebrass nous avait parlé, dit-il.

Johnston apparut subitement devant eux, comme s'il avait surgi d'une porte de la nuit. Firebrass était derrière lui. Il paraissait exténué, comme si tout son corps était endolori, mais il réussit à sourire à Sam. Il raconta d'une voix faible :

— Quelqu'un a dit à Hacking que je voulais le trahir. Il n'a pas mis en doute la sincérité de son informateur, qui se trouvait être l'honorable et sympathique roi Jean. Il lui a fait croire que je l'avais vendu et que je vous avais tout dévoilé pour être placé à la tête de vos forces armées. Hacking ne voulait pas croire que je négociais avec vous uniquement pour vous donner le change. Je ne peux pas trop lui en vouloir. J'aurais dû le mettre au courant par l'intermédiaire de nos espions de ce que je faisais ici. Mais je ne suis pas étonné de n'avoir pas réussi à le convaincre que je ne le trahissais pas.

— L'idée ne vous a pas effleuré ? demanda Sam.

— Bien sûr, j'étais tenté. Mais pourquoi aurais-je pris le risque de le trahir, alors qu'il m'avait réservé le commandement des forces aériennes après la victoire ? En fait, il ne demandait qu'à croire ce que disait Jean. Hacking ne m'a jamais aimé. Je ne corresponds pas à l'idée qu'il se fait d'un frère de race. Il trouve que j'ai mené une existence terrestre trop facile. Je n'ai jamais vécu dans un ghetto. J'ai bénéficié de tas d'avantages qu'il n'a jamais eus. Il m'en voulait pour ça.

— Le poste d'ingénieur en chef est toujours à vous, si vous le voulez. Je suis soulagé, je l'avoue, de n'être pas

obligé de vous proposer le commandement des forces aériennes. Mais vous pourrez voler quand vous voudrez.

— Voilà l'offre la plus intéressante qui m'ait été faite depuis ma mort, déclara Firebrass. J'accepte avec plaisir. (Il se rapprocha de Sam et lui murmura à l'oreille :) De toute manière, vous auriez été obligé de me prendre dans votre équipage, à ce titre ou bien à un autre. Je fais partie des Douze !

27.

Sam eut l'impression qu'on venait de lui enfoncer dans la nuque, de haut en bas, une très longue aiguille de glace.

— L'Ethique ? L'Inconnu ?

— Oui. Il m'a dit que vous l'appeliez le Mystérieux Inconnu.

— Finalement, vous trahissiez bien Hacking !

— Le petit discours que je viens de vous faire était à usage externe, expliqua Firebrass. Oui, j'ai trahi Hacking, si vous voulez. Mais je préfère me considérer comme l'agent d'une puissance qui est bien au-dessus de tous ces problèmes. Loin de moi l'intention de militer pour la création d'une nation entièrement noire ou entièrement blanche au bord de ce Fleuve, alors que la seule question qui m'intéresse est de savoir pourquoi l'humanité entière s'est retrouvée ici. Je veux que mes questions reçoivent une réponse, comme disait Karamazov. Toute cette agitation mesquine entre Noirs et Blancs est déplacée sur cette planète, même si l'on considère qu'elle ne le fut pas sur la

Terre. Hacking a dû deviner mes idées là-dessus, malgré tous mes efforts pour les dissimuler.

Sam demeura sidéré durant plusieurs minutes. Les combats, pendant ce temps, continuaient à se dérouler dans la plaine, où les troupes de Soul City avaient le dessous. Au prix de trois fois plus de pertes, l'envahisseur se rendit pratiquement maître du terrain au bout d'une demi-heure. Sam décida qu'il était temps de passer à l'action. Au pas de course, le petit groupe fonça en direction de l'enceinte où étaient gardés les prisonniers. Lothar tira deux fusées sur le portail. Avant que la fumée fût dissipée, les quinze se ruèrent par la brèche ainsi pratiquée. Johnston et Cyrano, presque à eux seuls, massacrèrent la quinzaine de gardes. Cyrano était un véritable démon. Son épée ressemblait à la foudre. Johnston lança ses quatre tomahawks et ses trois poignards en faisant mouche à tous les coups. Son pied de fer brisa deux jambes et une cage thoracique. Les prisonniers libérés furent dirigés sur l'arsenal, où il ne restait que des arcs et des flèches.

Sam envoya deux hommes au nord et deux au sud avec mission de franchir la frontière et d'essayer de rassembler les troupes de Parolando en déroute.

Il conduisit les autres à l'abri au milieu des collines. Il avait l'intention de rester à proximité du barrage en attendant de connaître l'issue de la bataille. A vrai dire, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire ensuite. Il confia à Cyrano qu'il leur faudrait jouer sans partition. Il se retint au dernier moment d'ajouter qu'il espérait que Cyrano connaissait la musique et qu'il avait autant d'oreille que de nez.

Plus tard, Sam devait rendre grâce à Qui de droit de ne pas avoir eu la fâcheuse inspiration d'aller installer leur camp au sommet du barrage. Il avait préféré l'établir sur un monticule situé à quelque distance au-dessus et à gauche de la muraille de béton. De là, il dominait les

collines et la plaine où quelques fusées explosaient encore. Les étoiles se reflétaient sur les eaux du grand lac paisible.

Soudain, Johnston fit un bond en s'écriant :

— Regardez là-haut ! Sur le barrage !

Trois silhouettes noires sorties de l'eau avaient grimpé sur le barrage. Elles se mirent à courir vers la colline. Sam demanda aux autres de se dissimuler derrière un énorme arbre à fer. Joe Miller et Johnston arrêtèrent les trois hommes en pleine course. L'un d'eux essaya de donner un coup de poignard à Joe, qui lui serra le cou jusqu'à ce que le sang gicle des veines et des artères éclatées. Les deux autres furent assommés. Quand ils reprirent conscience, ils n'avaient plus besoin de dire à Sam ce qu'ils avaient fait sur le barrage. Et Sam avait déjà deviné qu'ils avaient agi à l'instigation du roi Jean.

Le sol se mit à trembler sous leurs pieds. Les feuilles de l'arbre à fer s'entrechoquèrent comme de la vaisselle dans un buffet. La muraille de béton se craquela et s'ouvrit dans un gigantesque nuage de fumée, avec un rugissement qui leur aplatit les tympans. D'énormes morceaux de béton volaient dans la fumée comme des oiseaux blancs au-dessus d'une cheminée d'usine. Ils retombèrent sur la colline et s'arrêtèrent pour la plupart bien avant d'avoir touché l'eau. Le lac n'était plus le reflet paisible d'un monde merveilleux imaginaire. Les eaux semblèrent se ramasser avant de bondir. Elles se précipitèrent avec un bruit assourdissant dans le canal que les ouvriers de Parolando avaient creusé avec tant de peine.

Des centaines de milliers de tonnes d'eau s'engouffrèrent entre les murs de terre dont elles arrachaient d'immenses blocs au passage. L'abaissement soudain du niveau de l'eau entraîna également d'énormes quantités de terre prélevées sur les rives du lac, au point que Sam et ses compagnons durent chercher refuge un peu plus haut dans les collines. L'arbre à fer sous lequel ils s'étaient abrités faisait trois cents mètres de haut. Ses

racines plongeaient à soixante mètres de profondeur. Quand elles furent brusquement exposées à l'air, la masse énorme de l'arbre bascula lentement dans un bruit effrayant de racines arrachées et de branches déchirées. Ils croyaient s'être suffisamment éloignés, mais à mesure que l'arbre s'inclinait, ses racines surgissaient de plus en plus loin en éventrant le sol et en fouettant l'air comme des serpents menaçants.

L'arbre s'abattit enfin sur l'autre rive du lac avec un craquement d'apocalypse. Il roula plusieurs fois sur lui-même en arrachant des montagnes de terre et de végétation, et bascula dans l'eau dont le niveau avait déjà considérablement baissé. Les racines qui le retenaient encore à la rive cédèrent alors entièrement et les eaux en furie finirent par l'emporter comme un fétu de paille. Il parcourut huit cents mètres dans le flot torrentiel avant de se mettre en travers et de ne plus bouger.

Les eaux rugissantes offraient un front d'attaque d'une trentaine de mètres de haut au moment où elles atteignirent la plaine. Elles emportaient avec elles un agglutinement de huttes, de bambous, d'arbres et d'êtres humains qui se retrouvèrent éparpillés sur une largeur de deux kilomètres. Pendant quelques minutes, le flot fut arrêté par les murailles cyclopéennes que Sam avait fait construire pour protéger les abords des usines et du chantier naval, mais qui s'étaient révélées parfaitement inutiles lors des deux attaques.

Lorsque les murailles cédèrent et que les eaux commencèrent à se déverser dans le Fleuve, tout fut arraché avec une violence accrue. Les usines s'écroulèrent. Le bateau à aubes fut soulevé, se mit à tournoyer et disparut dans l'écume du Fleuve. Sam se jeta au sol en sanglotant et en labourant la terre de ses ongles. Son bateau était perdu ! Il ne lui restait plus rien, ni usines, ni amphibies, ni avions, ni équipage ! Mais par-dessus tout,

c’était la perte de son bateau qu’il ne pouvait pas accepter. Son rêve était brisé, noyé dans l’écume du Fleuve.

L’herbe était froide et mouillée contre son visage défait. Ses ongles étaient incrustés dans la terre comme dans une chair vivante à laquelle il ne pourrait plus jamais s’arracher. Mais les grosses mains de Joe le soulevèrent délicatement et le posèrent assis à ses côtés comme s’il était un mannequin. Le corps velu de Joe le réchauffa un peu. Le visage grotesque du titanthrope, avec son front incliné et son nez démesuré, se rapprocha de lui :

— Feigneur ! Quel fpectacle ! Tout a difparu, Fam. Il ne nous refte plus rien !

La plaine était inondée à perte de vue, mais le niveau baissait déjà. Un quart d’heure plus tard, toute l’eau s’était écoulée dans le Fleuve, qui avait repris son aspect normal.

Il ne restait plus aucune trace des usines, du chantier naval avec son bateau ni des murailles édifiées le long des rives. De petits lacs s’étaient formés à l’emplacement des carrières et partout où il y avait un creux de terrain. Partout, le sol était effroyablement raviné, mais les racines des herbes étaient si coriaces qu’elles avaient résisté au passage des tonnes d’eau en furie.

Lorsque le ciel pâlit et que l’aube apparut, ils virent que la flotte des envahisseurs avait entièrement disparu, engloutie par le Fleuve, emportée bien loin en aval ou réduite à l’état de coques brisées, quille en l’air, échouées un peu partout sur la rive. Des deux armées qui s’étaient affrontées, il ne restait que quelques vestiges épars, défigurés, pulvérisés.

Parolando s’étendait cependant sur une quinzaine de kilomètres, et la catastrophe n’avait ravagé qu’une bande de trois kilomètres de large. Elle traversait le centre de Parolando, où étaient concentrées toutes les industries et la plus grande partie des édifices. Mais certaines constructions situées en bordure de cette zone

demeuraient debout, car elles n’avaient été inondées que partiellement ou temporairement.

Le soleil ne s’était pas encore levé lorsque des guetteurs annoncèrent à Sam la présence d’une armée d’un millier d’hommes à la frontière nord. Ils étaient arrivés par le Fleuve aussi bien que par la plaine et s’apprêtaient à franchir les murailles qui séparaient Parolando de la Terre de Chernsky.

A leur tête se trouvait le roi Jean.

Sam se porta à leur rencontre avec ses troupes qu’il déploya en formation de combat, avec Joe Miller au centre. A ce moment-là, le roi Jean s’avança en boitant, la main tendue en signe de paix.

Sam marcha seul à sa rencontre pour lui parler. Même après avoir écouté les explications du monarque, il s’attendait plus ou moins à être tué traîtreusement. Il devait comprendre plus tard que Jean avait besoin de lui, de Firebrass et de tous les autres pour reconstruire le bateau. Le roi devait éprouver également un plaisir pervers à le laisser en vie pour supputer à chaque instant du jour, et surtout de la nuit, les chances qu’il avait de recevoir un coup de poignard dans le dos.

Lorsqu’ils eurent dressé un bilan de la catastrophe, ils constatèrent que tout n’était pas nécessairement à reprendre de zéro. Le bateau fut retrouvé presque intact, échoué au pied d’une colline sur la rive opposée à plus d’un kilomètre en aval. Il avait été délicatement déposé là par le reflux des eaux. Il ne fut pas facile de remorquer l’énorme carcasse jusqu’à son ancien chantier, mais l’opération prit beaucoup moins de temps que s’il avait fallu construire un nouveau bateau.

Jean fit plusieurs tentatives pour expliquer à Sam les raisons de son comportement, mais les cheminements bizarres de ses arrière-pensées et l’imbroglio de ses trahisons au second degré étaient tels que Sam n’eut à

aucun moment l’impression qu’il pouvait s’en faire une idée d’ensemble. Jean s’était entendu avec Hacking pour trahir Sam tout en sachant très bien que Hacking le trahirait aussi. Le roi aurait été extrêmement déçu si Hacking n’avait pas essayé de le poignarder dans le dos. Il aurait perdu sa foi dans la nature humaine.

Jean avait aussi fait un pacte avec Iyeyasu. Il devait l’aider à s’emparer de Parolando après l’invasion de Hacking. Cela satisfaisait Iyeyasu dans la mesure où les forces de Soul City auraient déjà été considérablement affaiblies par la première invasion. Mais au dernier moment, Jean s’était mis d’accord avec Publius Crassus, Tai Fung et Chernsky pour qu’ils l’aident à nettoyer le terrain une fois que l’armée d’Iyeyasu aurait été détruite par les eaux du barrage.

Jean avait envoyé trois hommes pour faire sauter le barrage au moment où le plus grand nombre de combattants seraient concentrés sur la plaine. Lui-même avait profité du brouillard pour s’enfuir par le Fleuve avant le déferlement des eaux.

— Vous n’étiez donc pas dans votre palais lorsque le canon l’a détruit ? demanda Sam.

— Bien sûr que non, fit Jean avec un sourire hypocrite. J’étais à des kilomètres d’ici en amont, et je me préparais à rencontrer Iyeyasu. Vous n’avez jamais eu une très haute opinion de moi, Samuel, mais vous devriez maintenant vous jeter à mes pieds pour me remercier. Sans moi, vous auriez tout perdu.

— Si vous m’aviez prévenu que Hacking allait attaquer, je n’aurais rien perdu. Nous aurions pu lui tendre un piège.

Le soleil, qui était en train de se lever, projeta des reflets sur les cheveux fauves et les yeux bleu pâle du roi Jean.

— Peut-être, murmura-t-il. Mais Iyeyasu nous aurait posé un formidable problème. Tandis que maintenant, il est éliminé et il ne subsiste presque plus rien qui puisse nous

empêcher d’annexer tout le territoire que nous voulons, y compris Soul City et ses mines de bauxite et de platine, ou bien le Selinujo avec son tungstène et son iridium. Car je présume que vous ne vous opposez plus à la conquête de ces deux Etats ?

On apporta enfin à Sam une bonne nouvelle : Gwenafra avait été retrouvée vivante, en même temps que Hacking. Ils avaient été repoussés au cours des combats sur le versant d’une colline, du côté des montagnes. A la tête des quelques soldats qu’il lui restait, Hacking s’apprêtait à retourner dans la mêlée lorsque les eaux déferlantes avaient englouti tous ses projets. Gwenafra avait failli se noyer. Hacking s’était trouvé projeté contre un arbre avec une violence inouïe. Il avait les deux jambes et un bras cassés et souffrait d’une hémorragie interne.

Gwenafra pleura de joie en les retrouvant. Elle se jeta dans les bras de Lothar, puis dans ceux de Sam, qui eut l’impression qu’elle restait un peu plus longtemps blottie contre lui. Ce qui n’était pas entièrement inattendu, étant donné que von Richthofen et elle n’avaient cessé de se disputer depuis quelques mois.

Sam et Jean se dirigèrent ensuite vers l’arbre à fer au pied duquel était allongé Hacking. Jean était d’avis de le tuer après lui avoir fait subir quelques tortures de son cru, dès qu’il aurait pris son petit déjeuner. Sam s’y opposa formellement. Il n’ignorait pas qu’il n’était guère en position de force par rapport au roi Jean, dont les hommes étaient cinquante fois plus nombreux que les siens. Mais au point où il en était, Sam estimait qu’il n’avait plus grand-chose à perdre. Finalement, ce fut Jean qui céda. Il avait besoin de lui et de ceux qui lui étaient restés fidèles.

— Vous aviez un rêve de Blanc, lui dit Hacking d’une voix qui n’était guère plus qu’un souffle. Moi, j’avais un rêve de Noir. Je rêvais d’un pays où frères et sœurs de race auraient pu vivre en paix, sans voir un seul diable blond.

Un pays où il n’y aurait eu que des gens de notre couleur. Je ne crois pas que vous puissiez comprendre ce que cela signifie pour nous. Ce serait presque le paradis. Pas tout à fait, bien sûr, car il n’existe pas d’endroit sans problème dans ce foutu monde. Cependant, les problèmes, nous les aurions causés nous-mêmes, ils ne nous seraient pas venus des Blancs. Et cela nous aurait suffi. Mais un tel pays n’existera jamais plus, maintenant.

— Vous auriez pu réaliser votre rêve, lui dit Sam, si vous aviez eu la patience d’attendre. Dès que le bateau aurait été fini, nous aurions tout abandonné derrière nous et...

Une grimace déforma le visage de Hacking. Sa peau noire était luisante de transpiration et ses muscles se contractaient de douleur.

— Vous déraillez complètement, mon vieux ! Vous pensez me faire vraiment marcher avec cette histoire de bateau et de quête du Grand Graal ? Je sais très bien que vous vouliez utiliser le bateau pour nous conquérir et nous asservir comme au bon vieux temps, sur la Terre. Des nègres comme nous et un Blanc raciste du Sud comme vous...

Il ferma à demi les paupières. Sam explosa :

— Vous vous trompez, bon Dieu ! Vous ne savez rien de moi ! Si vous aviez cherché à me connaître au lieu de me réduire à vos stéréotypes...

— Ça vous est égal de mentir à un nègre, même s’il est à l’agonie, hein ? fit Hacking en rouvrant les yeux. Mais je vais vous dire une chose. Ce nazi... Goering... Ça m’a fait quelque chose, de l’avoir vu mourir. Je ne voulais pas qu’on le torture. J’avais juste ordonné qu’on le tue. Mais ces Arabes sont des fanatiques, vous les connaissez... et Goering, avant de mourir, vous savez ce qu’il m’a dit ? « Adieu, mon frère, ou plutôt au revoir. » Quelque chose comme ça. « Je te pardonne, parce que tu ne sais pas ce que tu viens de faire. » Ça c’est la meilleure, hein ? Un

message d’amour venant d’un foutu nazi torturé à mort ! Mais il faut dire qu’il avait changé depuis la Terre. Et je me demande s’il n’avait pas raison. Peut-être que tous ces types de la Seconde Chance ont réellement un message à nous transmettre. Et que ce message contient une part de vérité. Après tout, ça semble vraiment stupide de nous rappeler à la vie, de nous redonner notre jeunesse et tout le reste, juste pour que nos souffrances recommencent comme avant. Vous ne trouvez pas ?

Il regarda Sam dans les yeux, puis lui demanda d’une voix rauque :

— Vous ne voulez pas m’achever ? Je souffre trop. Vous me rendriez service.

Lothar s’avança en disant :

— Après ce que vous avez fait à Gwenafra, je m’en chargerai volontiers.

Il braqua le canon de son gros pistolet en direction de sa tête. Hacking murmura avec une grimace de douleur :

— C’est par principe que je me la suis payée, conard ! J’avais dépassé ce fantasme sur la Terre, mais le vieux démon a surgi quand j’ai vu cette femme. De toute façon, il y a là une justice. C’est pour toutes les esclaves noires que vous autres blafards avez violées impunément.

Sam entendit la détonation quand il s’éloigna. Il tressaillit, mais continua de marcher. C’était réellement un service que Lothar rendait à Hacking. Demain, il se réveillerait en pleine forme dans un autre secteur du Fleuve. Peut-être, un jour, le hasard les remettrait-il en présence. Mais ce n’était pas une chose qu’il souhaitait particulièrement.

Lothar le rattrapa bientôt. Il était imprégné d’une forte odeur de poudre.

— J’aurais dû le laisser souffrir, cet enfant de salaud, dit-il. Mais les vieilles habitudes sont difficiles à perdre. Je voulais surtout qu’il meure de mes propres

mains. Ce diable de nègre n’a pas cessé de me sourire jusqu’à ce que je lui pète la gueule.

— Tais-toi, s’il te plaît, murmura Sam. Tout ça me rend malade. Je crois que je vais tout laisser tomber et me faire missionnaire. Les seuls ici pour qui la souffrance ait eu un sens ont été les adeptes de la Seconde Chance.

— Ça te passera, lui dit Lothar.

Et il avait raison.

Mais il fallut tout de même trois ans.

Le pays ressemblait de nouveau à un champ de bataille criblé de trous d’obus et saturé de fumées et d’odeurs nauséabondes. Mais le grand bateau à aubes était enfin achevé. Il ne restait plus maintenant qu’à l’essayer. Même la dernière touche, l’inscription du nom en grosses lettres noires des deux côtés de la coque blanche, y était. A trois mètres au-dessus de la ligne de flottaison, on lisait : *LE BATEAU LIBRE*.

— Qu’est-ce que ça signifie ? demandait-on souvent à Sam.

— Exactement ce que les mots veulent dire, contrairement à la plupart des choses qu’on peut entendre ou lire en général. Ça signifie qu’il n’appartient à personne. Il n’est ni à vendre ni à louer. C’est un bateau libre, et son équipage est libre comme lui. Il n’est l’esclave d’aucun homme.

— Et pourquoi la chaloupe s’appelle-t-elle *DÉFENSE D’AFFICHER* ?

— C’est à cause d’un rêve que j’ai fait, expliquait Sam. Quelqu’un voulait à tout prix coller une affiche dessus. Je lui disais que notre entreprise était désintéressée et que nous n’avions pas l’intention de faire la retape au profit du cirque Barnum.

Il y avait autre chose dans le rêve de Sam, mais il ne l’avait confié qu’à Joe :

— L’affiche tapageuse annonçait la venue du plus grand bateau à aubes et du plus grand spectacle de tous les temps. Mais celui qui voulait la coller, c’était moi ! J’étais les deux hommes à la fois, dans mon rêve !

— Ve ne comprends pas très bien, Fam, avait répondu Joe.

Sam Clemens n’avait pas insisté.

28.

Le vingt-sixième anniversaire du Jour de la Résurrection fut aussi celui où les roues du *Bateau Libre* tournèrent pour la première fois dans leur élément. La cérémonie du lancement eut lieu une heure environ après l’apparition de la première flamme bleue de la journée au sommet des pierres à graal. Les câbles et la coupelle d’aluminium ayant servi à charger le bataciteur furent rentrés par un écubier situé à tribord au niveau de l’étrave. Les graals de l’équipage et des passagers, rechargés à une autre pierre, avaient été amenés à bord par le cuirassé amphibie à vapeur, le *Défense d’Afficher*, qui servait de chaloupe au grand bateau à aubes.

Le bâtiment blanc aux garnitures rouges, vertes et noires, s’avança majestueusement le long du canal et déboucha dans le Fleuve à l’abri d’un énorme brise-lames destiné à le protéger du courant qui venait sur tribord et aurait risqué de le déporter trop tôt vers le sud, à l’angle du canal.

Des coups de sifflet retentissaient partout. Les cloches du bateau carillonnaient en chœur tandis que les

passagers, penchés sur la rambarde, lançaient des vivats et se faisaient acclamer par la foule amassée au bord du canal. Dans le bouillonnement d'écume produit par ses puissantes pales, le *Bateau Libre* commença à remonter le courant.

Sa longueur hors tout était de cent trente-quatre mètres et vingt-six centimètres. Sa largeur, d'un tambour de roue à l'autre, de vingt-huit mètres trente-quatre. Son tirant d'eau moyen en charge, de quatre mètres. Les deux moteurs électriques qui entraînaient les roues commandaient une puissance de dix mille chevaux, suffisante pour faire face à tous les besoins en électricité du bateau, qui étaient nombreux et variés. La vitesse maximale atteignait théoriquement quarante-cinq nœuds en eau calme. Par un courant contraire de quinze nœuds, elle serait tout de même de trente milles à l'heure. Dans le sens du courant, elle pourrait aller jusqu'à soixante nœuds. Le bâtiment était conçu, en fait, pour naviguer surtout à contre-courant, à la vitesse de croisière de vingt-cinq kilomètres réels à l'heure.

Le fabuleux bateau possédait quatre ponts : le pont inférieur, le pont principal, le pont promenade et le pont supérieur à l'avant duquel se trouvait le pont d'envol. La timonerie était située au milieu, et derrière elle commençait le « texas » avec les cabines du capitaine et de ses officiers. Le poste de pilotage était lui-même à deux niveaux, au pied des deux étroites cheminées de dix mètres de haut. Firebrass avait suggéré de les supprimer et d'évacuer la fumée des chaudières (qui ne servaient en fait qu'à produire de l'eau chaude et à faire fonctionner les mitrailleuses à vapeur) sur le côté de la coque, mais Sam avait poussé des hauts cris : « Je me fiche pas mal de la résistance de l'air ! C'est l'esthétique qui importe, et il y aura des cheminées sur mon bateau ! Qui a jamais vu un navire à aubes sans ses longues cheminées pleines de grâce ? Vous n'avez donc pas d'âme, mon frère ? »

Il y avait en tout soixante-cinq cabines, chacune de quatre mètres sur quatre environ. Elles étaient équipées de lits escamotables, de tables en plastique, de sièges pliants, d'un W.-C. et d'un lavabo avec eau chaude et froide à volonté. Il y avait également une douche pour six cabines.

Les salons du « texas », du pont promenade et du pont principal offraient aux passagers des distractions de toutes sortes : billard, fléchettes, jeux de cartes, jeux de société, représentations théâtrales et autres retransmises sur le circuit intérieur de télévision. L'orchestre jouait dans le salon du pont principal. Il y avait également une salle de gymnastique et de sport parfaitement bien équipée.

Le niveau supérieur de la timonerie était luxueusement aménagé. Le mobilier consistait principalement en une grande table et douze fauteuils en chêne sculpté et cuir rouge, blanc et noir provenant du dragon du Fleuve. Le pilote disposait d'un confortable siège pivotant face au tableau de bord complexe qui comprenait entre autres une série d'écrans cathodiques reliés au circuit fermé de télévision. Ainsi, il pouvait surveiller en même temps tous les points névralgiques du bateau. Il disposait également d'un téléphone qui lui permettait d'entrer en communication avec pratiquement n'importe qui à bord. Quant à la marche du bateau, elle était assurée par deux manettes situées sur une petite console mobile. La manette de gauche commandait la roue bâbord ; celle de droite, la roue tribord. Il y avait également un écran radar pour la navigation de nuit, et un sonar pour indiquer la profondeur du Fleuve. Un levier commandait le pilotage automatique, mais le règlement disait que le pilote ne devait jamais quitter son poste.

Le costume de Sam consistait principalement en une cape, des sandales et un kilt blancs. Sa casquette de commandant, également blanche, était en cuir et en plastique. Tous les accessoires, en peau de poisson, étaient

teints en blanc : son ceinturon, l'étui de son pistolet Mark II à quatre coups et le fourreau de sa dague en acier.

Il faisait les cent pas à l'intérieur de la timonerie, un gros cigare aux lèvres, les mains croisées derrière le dos. Il regardait le pilote, Robert Styles, qui manœuvrait le bateau pour la première fois. Styles était un ancien pilote du Mississippi, un jeune homme à l'allure sympathique qui, sans être un menteur, avait une propension à gonfler les faits. Quand il était arrivé à Parolando, deux ans plus tôt, Sam avait littéralement pleuré de joie. Il avait bien connu Rob Styles à l'époque où tous deux naviguaient sur le Mississippi.

Styles était nerveux. N'importe qui l'eût été, pour la première fois, y compris le capitaine Isaiah Sellers, ex-gloire du Mississippi. Mais ce n'était pas une affaire que de piloter ce bateau. Un catéchiste borgne avec une gueule de bois y serait arrivé sans peine ; son fils de six ans y serait arrivé aussi, pour peu qu'on lui eût inculqué quelques notions préalables. Il suffisait de pousser les leviers en avant pour accroître la vitesse, de les ramener au milieu pour stopper et de les tirer en arrière pour inverser la marche. Pour virer à bâbord, il fallait tirer sur le levier de gauche et pousser sur celui de droite. Pour virer à tribord, exactement l'inverse.

Il était simplement nécessaire d'avoir un peu d'entraînement afin d'acquérir l'indispensable coordination des gestes.

Par bonheur, la mémoire n'avait aucun rôle à jouer dans ce genre de pilotage. Ce n'était pas comme sur le Mississippi, au cours parsemé d'îles, de bancs de sable et de troncs d'arbres flottants. S'il y avait des hauts-fonds dans un secteur du Fleuve, le sonar déclenchait aussitôt une sirène d'alarme. Si, la nuit, on croisait un bateau ou une épave quelconque, le radar ou le sonar avaient vite fait de les repérer et des lumières rouges clignotaient partout.

Une demi-heure durant, ils virent défiler les rives peuplées de milliers de curieux qui s'étaient massés là pour les voir partir. La plupart les acclamaient au passage, mais certains devaient les maudire de dépit car le tirage au sort ne leur avait pas permis d'embarquer comme ils en rêvaient.

Sam pilota à son tour pendant une demi-heure, puis il demanda à Jean s'il voulait essayer. Le monarque était tout vêtu de noir, comme s'il avait délibérément choisi de faire le contraire de Sam. Il s'installa dans le fauteuil de pilotage et s'en tira fort honorablement pour un ex-roi qui n'avait jamais travaillé de sa vie et avait toujours confié à d'autres le soin de piloter le navire de l'Etat.

On arriva bientôt en vue de l'ex-royaume du défunt Iyeyasu, de nouveau partagé en trois territoires. Quelques instants plus tard, Sam ordonna de faire demi-tour. Rob Styles avait repris la barre et il s'en donna à cœur joie. Il pivota presque sur place, afin d'éprouver la maniabilité du bateau. Une fois dans le sens du courant, il donna toute la puissance des moteurs et le *Bateau Libre* atteignit la vitesse extraordinaire de quatre-vingt-quinze kilomètres à l'heure. Mais l'expérience ne dura que quelques minutes. Sam donna l'ordre de se rapprocher de la rive jusqu'à ce que le sonar indiquât trente centimètres de profondeur au-dessous de la coque à bâbord. Malgré le bruit des roues à aubes, des cloches et des sifflets, ils entendaient les acclamations de la foule enthousiaste sur leur passage.

Sam avait l'impression d'avoir déjà vécu tout cela en rêve. Il ouvrit un hublot à l'avant de la timonerie afin de recevoir le vent sur son visage et de se griser de vitesse.

Le Bateau Libre traversa de nouveau le territoire de Parolando. Quand ils arrivèrent aux confins du Selinujo, ils firent demi-tour. Sam regrettait presque qu'il n'y eût pas un autre bateau comparable au sien, avec lequel il aurait pu faire la course. Mais il était déjà assez exaltant de posséder le seul bateau à aubes mû par l'électricité de tout le Monde

du Fleuve. Même dans cette vie après la vie terrestre, il était difficile d'en demander plus.

Pendant le retour, le grand panneau de poupe fut abaissé et la chaloupe mise à l'eau. Elle navigua dans tous les sens au maximum de sa vitesse, et dépassa *Le Bateau Libre* en laissant derrière elle un long sillon d'écume. Ses canons à vapeur dessinèrent sur l'eau des lignes en pointillé, et les trente mitrailleuses du grand bateau à aubes l'imitèrent bientôt en évitant bien sûr de tirer dans sa direction.

Le gros monoplan amphibie à trois places fut également mis à l'eau par l'arrière. Il déploya ses ailes, puis décolla. C'était Firebrass qui le pilotait. Il emportait deux passagères, sa compagne et Gwenafra.

Quelques instants plus tard, le petit chasseur monoplace fut lancé du pont supérieur à l'aide d'une catapulte à vapeur. Lothar von Richthofen était aux commandes. Le moteur à alcool de bois vrombissait de toute sa puissance. Lothar fit un passage au ras du pont, puis s'éloigna dans l'axe du Fleuve jusqu'à ce qu'ils le perdent de vue. Il reparut alors, grimpa en chandelle au-dessus du bateau et se livra à une série d'acrobaties aériennes qui devaient constituer – pour autant qu'ils puissent le savoir – une véritable première dans le Monde du Fleuve.

Lothar conclut sa démonstration par un piqué au cours duquel il lâcha ses quatre fusées et fit cracher ses deux mitrailleuses de bord. Elles avaient un calibre de 80 et tiraient des balles en aluminium. Il y avait cent mille cartouches en aluminium dans les soutes du *Bateau Libre*. Quand elles seraient épuisées, rien n'était prévu pour les renouveler.

Lothar posa le petit appareil sur le pont d'envol, à l'extrémité du pont supérieur, et les câbles happèrent le crochet d'appontage que le monoplace traînait derrière lui. L'hélice s'arrêta à deux mètres cinquante de la première

cheminée. Lothar redécolla quelques instants plus tard et recommença l'appontage. Peu après, Firebrass rentra avec le triplace et exécuta à son tour un vol d'entraînement dans le petit avion.

Sam observa par les hublots de la timonerie les commandos qui s'entraînaient à l'avant du pont inférieur. Ils marchaient au pas sous un soleil déjà haut dans le ciel, et exécutaient des manœuvres complexes sous le commandement de Cyrano de Bergerac. Leur casque à plumet en duralumin évoquait celui des anciens Romains. Ils portaient des cottes de mailles à rayures grises et rouges qui leur descendaient jusqu'aux cuisses et des bottes de cuir. Ils étaient armés de rapières, de dagues et de Mark II. C'étaient les pistoleros. D'autres soldats regardaient le spectacle. Il y avait parmi eux des archers et des artilleurs.

Il fut heureux de reconnaître parmi la foule qui se tenait sur le pont principal la chevelure dorée de Gwenafra. Il aperçut aussi les cheveux noirs de Livy et détourna la tête.

Après six autres mois d'une vie ponctuée de querelles aux côtés de von Richthofen, Gwenafra avait accepté la proposition de Sam. Elle était venue habiter avec lui. Mais Sam ne pouvait toujours pas apercevoir Livy sans éprouver un serrement de cœur et un sentiment de perte.

S'il n'y avait eu ni Livy ni Jean, il aurait été parfaitement heureux. Mais le voyage allait durer sans doute une quarantaine d'années, et elle serait là pendant tout ce temps. Quant à Jean, sa seule présence le mettait mal à l'aise et il hantait tous ses cauchemars.

Le roi avait si facilement accepté le poste de second que Sam avait immédiatement flairé la trahison. Il se demandait quand la mutinerie allait éclater. Inévitablement, Jean allait essayer de s'emparer du commandement et n'importe quel homme intelligent,

sachant cela, aurait essayé de s’en débarrasser d’une manière ou d’une autre.

L’ennui, c’était que la conscience de Sam l’avait trop fait souffrir quand il avait assassiné Erik la Hache. Il ne pouvait pas se résoudre à commettre un nouveau meurtre, même s’il savait que Jean ressusciterait le lendemain. Un cadavre restait un cadavre, et un forfait un forfait.

L’important était de savoir à quel moment Jean frapperait. Au début du voyage, ou bien un peu plus tard, quand les soupçons de Sam seraient atténués ?

La situation était réellement intolérable. Mais on est toujours surpris de voir la quantité de choses réputées intolérables qu’un individu peut être amené à supporter au cours de son existence.

Un colosse aux cheveux blonds pénétra dans la timonerie. Il s’appelait Augustus Strubewell. Jean l’avait recruté comme aide de camp durant son séjour en Iyeyasujo juste après l’invasion de Hacking. Strubewell était né en 1971 à San Diego, en Californie. Ancien arrière dans la sélection nationale, ancien capitaine des Marines, titulaire de la médaille du courage en raison de ses exploits au Moyen-Orient et en Amérique du Sud, il avait également fait carrière au cinéma et à la télévision. Il n’était pas antipathique mais il avait, tout comme Jean, le défaut de se vanter un peu trop de toutes ses conquêtes féminines. Du reste, Sam ne lui faisait nullement confiance. Pour se mettre au service de Jean sans Terre, il fallait avoir quelque chose qui ne tournait pas rond.

Sam haussa les épaules. Ce n’était pas le moment de penser à tout ça. Pourquoi gâcher ce qui était le plus beau jour de ses deux vies ?

Il se pencha par le hublot et regarda évoluer les commandos entourés par une foule de spectateurs. Le soleil étincelait sur les flots. La brise était rafraîchissante. S’il avait fait trop chaud, il aurait fermé les hublots et mis la climatisation en marche. A l’avant du bateau, le pavillon

claquait au vent au sommet de son mât. Il était de forme carrée et représentait un phénix écarlate sur champ bleu de ciel. Le phénix symbolisait la renaissance de l'humanité.

Il agita les bras à l'intention de la foule massée sur la rive et appuya sur un bouton qui commandait une série de cloches et de sifflets à vapeur.

Il tira une bouffée de son long cigare, gonfla la poitrine et arpenta le devant de la timonerie. Strubewell tendit à Jean un verre de bourbon et en offrit un second à Sam. Autour de la grande table en chêne de la timonerie étaient assemblés les six pilotes qui formaient l'équipe de Rob Styles. Il y avait en outre Joe Miller, Lothar von Richthofen, Firebrass, Publius Crassus, Mozart, et trois hommes à Jean. Chacun tenait son verre à la main.

— Messieurs, je vous propose un toast, déclara Jean en espéranto. Que le présent voyage soit source de félicité et apporte à chacun ce qu'il cherche depuis long temps.

Joe Miller se tenait debout à côté de Sam. Le sommet de sa tête était à deux doigts du plafond de la timonerie. Il avait à la main un verre qui devait contenir au moins un demi-litre de bourbon. Il flaira le liquide ambré de sa trompe monstrueuse, puis le goûta du bout de la langue.

Sam allait boire d'un trait quand il aperçut la grimace que faisait Joe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il.

— Fa a un goût bivarre !

Sam renifla son verre mais ne décela rien d'autre qu'une odeur d'excellent whisky du Kentucky.

Toutefois, lorsque Jean, Strubewell et les autres portèrent la main à leurs armes, il jeta le contenu de son verre à la figure du roi en hurlant :

— Trahison ! Il y a du poison dedans !

Puis il se jeta à plat ventre.

Le pistolet Mark II de Strubewell cracha une balle en plastique qui s'écrasa sur le hublot en plastique blindé au-dessus de la tête de Sam.

Joe se mit à rugir comme un lion soudain libéré de sa cage… et jeta son whisky dans les yeux de Strubewell.

Une mêlée générale s’ensuivit. Les Mark II, à mise à feu électrique, utilisaient de la cordite au lieu de poudre noire. Ils étaient encore plus lourds que les anciens Mark I, mais tiraient beaucoup plus rapidement leurs quatre balles en plastique.

La salle de pilotage était devenue un pandémonium où retentissaient d’horribles cris, des explosions et des détonations, sans oublier les beuglements de Joe Miller.

Sam rampa vers le panneau de bord et brancha les commandes du pilotage automatique. Rob Styles, le pilote, gisait au sol, le bras à moitié arraché. Un des hommes de Jean agonisait à côté de lui. Strubewell fut catapulté contre le hublot et retomba sur Sam. Ce dernier avait à peine eu le temps de voir Jean disparaître vers l’entrepont.

Il se dégagea de la masse qui l’écrasait. La lutte avait cessé dans la timonerie. Quatre pilotes sur sept étaient morts. Les gardes du corps de Jean avaient péri, à l’exception de Strubewell qui n’était qu’assommé. Joe leur avait brisé le cou ou disloqué les mâchoires. Mozart était assis, tremblant, dans un coin. Firebrass saignait de nombreuses blessures causées par des éclats de plastique. Lothar avait reçu un coup de poignard au bras. Celui qui l’avait frappé avait eu la tête tordue par Joe de plus d’un demi-tour.

Sam alla regarder au hublot. La foule des passagers s’était dispersée, non sans laisser une douzaine de cadavres sur le pont. Les commandos échangeaient des coups de feu avec des tireurs embusqués sur le pont principal. Certains devaient se trouver à l’intérieur des cabines.

Cyrano était parmi ses hommes, dont le nombre se réduisait rapidement. Tandis qu’il tonitruait ses ordres, les soldats de Jean chargèrent, précédés d’un déluge de balles. Cyrano tomba, mais se releva aussitôt. Son épée lança des

éclairs jusqu'au moment où elle fut couverte de sang de la pointe à la garde. L'ennemi s'enfuit en désordre. Cyrano s'élança à sa poursuite.

Sam s'écria : « Imbécile ! Retourne ! » mais personne ne l'entendit, bien sûr.

Il essaya de secouer ses esprits. Jean avait mis quelque chose dans leur bourbon, un somnifère ou un poison quelconques, et seul l'odorat particulièrement développé du titanthrope avait empêché Jean de s'emparer par surprise de la timonerie.

Il alla regarder par le hublot de tribord. Ils n'étaient plus qu'à un kilomètre environ de la grande jetée à l'abri de laquelle le bateau devait mouiller pour la nuit. Ce n'était qu'à l'aube que le grand voyage devait commencer – aurait dû commencer – officiellement.

Il débrancha le pilotage automatique et s'installa devant les leviers de commande.

— Joe ! dit-il… Nous allons nous rapprocher de la rive. Nous échouer, peut-être. Va me chercher le porte-voix. Je m'adresserai au peuple. Il nous aidera quand il saura ce qui s'est passé.

Il tira en arrière le levier de droite et poussa celui de gauche.

— Ça ne fonctionne pas ! s'écria-t-il, saisi d'angoisse.

Le bateau poursuivait sa route sans dévier, à une centaine de mètres de la rive.

Il manipula frénétiquement les commandes, mais sans résultat. La voix de Jean grésilla alors dans l'interphone.

— Inutile, Samuel, capitaine à la manque, ordure ! J'ai pris le contrôle du bateau. Mon ingénieur en chef, celui qui remplacera le vôtre, a installé un deuxième circuit de commande… je ne vous dirai pas où. Votre timonerie ne vous sert plus à rien. Le bateau n'obéit qu'à moi. Dans un moment, mes hommes vous feront prisonniers. Mais comme je voudrais limiter les dégâts au minimum, si vous acceptez

de quitter le bateau... nous vous laisserons partir vivants. Vous n'aurez à faire qu'une centaine de mètres à la nage.

Sam allait s'étrangler de fureur. Poussant d'affreux jurons, il tambourina vainement sur le panneau de bord. Le bateau était arrivé à hauteur de la jetée et la dépassait déjà sous les vivats et les acclamations de la foule qui devait se demander pourquoi ils ne s'arrêtaient pas.

Lothar, qui regardait par le hublot arrière, annonça :

— Ils viennent de ce côté !

Il fit feu sur un homme qui venait d'apparaître au bout du pont supérieur.

— On ne pourra pas tenir longtemps, dit Firebrass. Les munitions vont s'épuiser !

Sam alla regarder à l'avant de la timonerie. Un groupe de femmes et d'hommes arriva en courant pour se réfugier à l'avant du pont inférieur.

Il y avait Livy parmi eux !

Les hommes de Jean attaquèrent. Pendant que Cyrano enfonçait sa rapière dans le corps d'un ennemi, un autre le menaça avec une épée. Livy essaya de dévier la lame avec son pistolet, qui devait être déchargé, mais ce fut elle qui reçut le coup. Elle tomba en arrière, l'épée plantée dans le ventre. Celui qui l'avait tuée mourut à son tour une seconde plus tard, la gorge transpercée par la rapière de Cyrano.

Sam se mit à crier comme un fou : « Livy ! Livy ! » puis il sortit de la timonerie et dévala l'échelle de descente. Les balles sifflèrent à ses oreilles et s'écrasèrent contre les parois. Il sentit une douleur aiguë et entendit crier derrière lui, mais ne s'arrêta pas. Il était vaguement conscient que Joe et les autres s'étaient lancés à sa poursuite. Ils essayaient peut-être de le sauver, ou alors ils s'étaient dit que le moment était venu de tenter une sortie avant que la timonerie ne devienne leur tombeau.

Il y avait des morts et des blessés partout. Les partisans de Jean n'étaient pas tellement nombreux, mais ils avaient

compté sur l’effet de surprise, qui avait grandement joué en leur faveur. Des douzaines d’hommes et de femmes avaient péri lors de la première attaque. De nombreux passagers, désarmés, n’ayant aucun endroit où se mettre à l’abri, s’étaient jetés à l’eau.

Le bateau se dirigeait maintenant à toute vitesse vers la rive, où un groupe d’hommes et de femmes en armes semblaient attendre.

Il s’agissait sans doute des laissés-pour-compte, des aigris que le sort n’avait pas choisis pour faire partie de l’équipage ou des passagers du bateau. Jean les avait recrutés en leur promettant qu’ils prendraient la place des partisans de Sam, une fois qu’ils les auraient massacrés.

Sam Clemens était arrivé au bout du pont promenade. Il avait encore deux cartouches dans son pistolet et tenait une rapière à la main gauche. Comment ces deux armes s’étaient retrouvées dans ses mains, il n’en avait pas le moindre souvenir.

Une tête émergea au niveau du pont, en haut d’une échelle qui se trouvait à quelques mètres devant lui. Il fit feu. La tête disparut. Mais déjà, Sam avait couru et tirait son deuxième coup au moment même où il se penchait au-dessus de l’échelle. La balle en plastique ne rata pas sa cible, cette fois-ci. Une tache rouge éclata sur le torse de l’ennemi, qui retomba en arrière en entraînant deux autres hommes avec lui dans sa chute. D’autres étaient sur le pont et levèrent leurs armes. Sam recula précipitamment. La volée de balles ne l’atteignit pas, mais quelques-unes explosèrent contre le bord du pont et il reçut un ou deux éclats de plastique dans les jambes.

Derrière lui, Joe Miller s’écria :

— Fam ! Fam ! On ne peut plus refter ifi ! Il faut fauter ! Ils vont nous venfercler !

Sur le pont au-dessous d’eux, Cyrano faisait toujours des prouesses avec sa rapière. Adossé au bastingage, il ferraillait avec trois hommes en même temps. A un

moment, sa lame s’enfonça dans la gorge d’un adversaire, qui s’écroula. Abandonnant sa rapière, Cyrano sauta par-dessus bord. Quand il remonta à la surface, il se mit à nager vigoureusement pour s’éloigner de l’énorme roue de tribord dont les remous le menaçaient.

Des projectiles s’écrasèrent contre les cloisons des cabines situées derrière Sam. Lothar lui cria :

— Ne reste pas ici ! Saute donc !

Mais c’était impossible, à l’endroit où ils se trouvaient. Ils se seraient écrasés sur le pont principal, ou sinon sur le pont inférieur.

Joe avait déjà fait volte-face et chargeait, son énorme hache levée, les hommes embusqués sur le pont promenade à l’arrière des cabines. Les balles volaient à sa rencontre en traçant derrière elles de fins sillages de fumée. Il était encore trop loin pour qu’elles puissent l’inquiéter, et il comptait sur son aspect terrifiant et ses prouesses, connues de tout le monde, pour les faire détaler de panique.

Les autres le suivirent jusqu’à ce qu’ils arrivent au niveau du tambour de la roue à aubes, situé à trois mètres du bastingage. En sautant du pont promenade, ils pourraient sans trop de difficulté s’agripper aux anneaux de fer qui avaient servi à soulever le tambour quand la grue l’avait mis en place au-dessus de la roue.

Ils sautèrent l’un après l’autre tandis que les balles vrombissaient autour d’eux. Au moment où Sam attrapa l’anneau, il heurta durement de tout son corps le tambour de métal, se rétablit et rejoignit en rampant le reste du groupe au sommet du tambour. Il y avait un saut de dix mètres à faire. En d’autres circonstances, Sam aurait hésité, mais il n’avait pas le choix. Il se pinça le nez et se jeta à l’eau, les pieds en avant.

En remontant à la surface, il vit Joe qui plongeait, non pas du tambour mais du pont principal. Il avait réussi à descendre par l’échelle en faisant fuir les pygmées devant

lui, mais tout son corps velu était ensanglanté. Lorsqu'il se jeta à l'eau, une grêle de balles et de flèches l'accompagna.

Sam jugea préférable de nager sous l'eau, car les tourelles du bateau pivotaient et les mitrailleuses à vapeur les cherchaient.

Jean avait dû s'apercevoir que son ennemi lui avait échappé. Deux minutes plus tard, le gros bateau fit demi-tour, mais Sam était déjà à terre et courait de toute la force de ses jambes flageolantes. Les mitrailleuses ne tirèrent pas. Peut-être le roi Jean avait-il renoncé à le tuer. S'il restait en vie sur le théâtre même de sa défaite, il souffrirait bien davantage.

La voix du roi, amplifiée par un haut-parleur, résonna alors :

— Adieu, Samuel de malheur ! Merci d'avoir construit ce bateau pour moi ! Je lui donnerai un nom qui me conviendra mieux, afin de mieux jouir des fruits de ton labeur ! Pense à moi aussi souvent qu'il te plaira ! Adieu, pauvre imbécile !

Son rire répercuté par le haut-parleur éclata aux oreilles de Sam.

Il sortit de la hutte où il s'était caché et grimpa au sommet d'un mur qui longeait le Fleuve. Le bateau s'était arrêté et avait jeté une longue passerelle de corde pour permettre aux traîtres de monter à bord. Sam entendit une voix qui l'appelait. Il baissa les yeux. C'était Joe, dont les poils roux collés par l'eau avaient pris une teinte sombre, sauf à l'endroit où le sang recommençait à couler.

— Lothar est fain et fauf, ainfi que Fyrano, Vonfton et Firebraff. Et toi, Fam, comment te fens-tu ?

Sam se laissa tomber sur la terre battue et s'adossa au mur.

— Si ça pouvait servir à quelque chose, je me tuerais. Mais ce monde est un vrai enfer, Joe. On ne peut même pas y mettre décemment fin à ses jours. On se réveille le

lendemain en traînant derrière soi les mêmes problèmes, comme un boulet rivé au… enfin, bref.

— Qu’effe qu’on fait maintenant, Fam ?

Il ne répondit pas pendant un long moment. Il songeait que s’il ne pouvait pas avoir Livy, Cyrano ne pouvait pas l’avoir non plus. Il se consolerait de l’avoir perdue, si elle n’était pas tout le temps devant ses yeux.

Plus tard, il aurait honte de s’être réjoui du deuil de Cyrano. Mais pas maintenant. Il était encore trop secoué. La perte du bateau était plus dure pour lui que la mort de Livy.

Après tant d’années de labeur, de peines, de trahisons, d’espoirs et de désillusions…

C’était plus qu’il n’en pouvait supporter.

Joe était désolé de le voir pleurer, mais il resta stoïque à ses côtés jusqu’à ce que ses larmes eussent cessé de couler. Puis il demanda doucement :

— On commenfe à conftruire un autre bateau, Fam ?

Sam Clemens se leva. La passerelle était halée par le treuil électrique du fabuleux bateau – son bateau. Les cloches exultantes et les sifflets vainqueurs retentissaient partout. Jean devait être encore en train de rire aux éclats. Peut-être l’observait-il, en ce moment même, à la lunette.

Sam lui montra le poing, à tout hasard.

— Je me vengerai un jour, Jean le Perfide ! hurla-t-il. Je construirai un autre bateau et je te retrouverai, malgré tous les obstacles qui pourront se dresser sur ma route ! Avec mon bateau, je chasserai du Fleuve celui que tu m’as volé et personne, ni Dieu, ni Diable, ni Mystérieux Inconnu, ne pourra m’empêcher d’accomplir mon rêve quand le moment sera venu ! A bientôt, Jean ! A bientôt !

---

[1] D'après le titre d'un recueil d'histoires drôles (*Joe Miller's lestbook*) publié au XVIIIe siècle en Angleterre. (N.d.T.)

[2] En français dans le texte.

[3] C'est vraisemblablement dans le Monde du Fleuve que Mark Twain (mort en 1910) a entendu le premier terme, car *ofay* n'est attesté dans l'argot des Noirs américains qu'à partir des années 1920. Quant à *honky*, qui a exactement le même sens, il commençait à peine à circuler (dans le monde de Philip José Farmer) quand ce livre a été écrit. (N.d.T.)

[4] Prononcer *schmoato*, de préférence avec une pointe d'accent yiddish en plus de l'accent anglo-normand du treizième siècle. (N.d.T.)